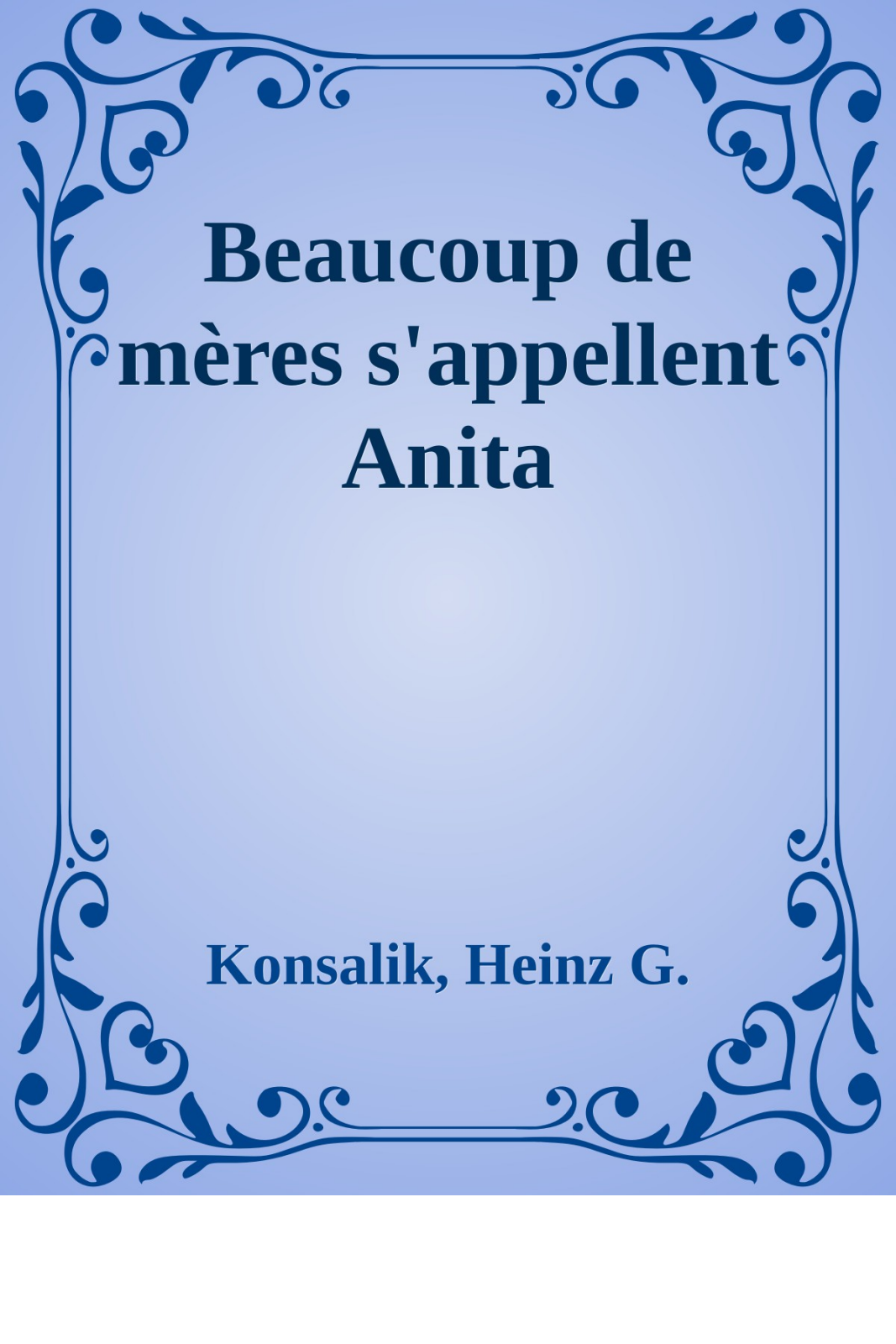


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Beaucoup de mères s'appellent Anita

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

KONSALIK

beaucoup de mères s'appellent Anita

LE SACRIFICE D'ANITA,
QUI OFFRE SON CŒUR POUR SON FILS,
SERA-T-IL VAIN ?



PRESSES

POCKET

HEINZ G. KONSALIK

BEAUCOUP DE MÈRES S'APPELLENT ANITA

Roman

Traduit de l'allemand par Monique THIES

Édition originale allemande :

VIELE MÜTTER HEISSEN ANITA (1956)

Hestia-Verlag, Bayreuth.

© Éditions Albin Michel, 1967.

De longs rideaux voilaient la fenêtre.

Dehors, c'était la nuit noire, hostile, coupée de temps à autre de la lueur brève des phares d'une voiture qui venait s'arrêter au long de la grande bâtisse et, baignée d'une lumière brutale et soudaine, décharger une civière au fardeau gémissant.

La chambre était petite, étroite. Le lit de fer laqué de blanc était installé devant la fenêtre. À côté de lui, une table de chevet et une chaise blanche. Deux autres chaises et une table s'adossaient au mur opposé.

On avait déplacé l'abat-jour de la petite lampe posée sur la table, de façon que la faible lueur de l'ampoule ne tombât pas sur le lit que surmontait un baldaquin.

Tassée sur la chaise, une vieille femme veillait, les mains croisées sur les genoux. Ses yeux, cernés de rides, ne quittaient pas le visage du malade qui, les paupières closes, semblait dormir.

Un léger frisson fit tressaillir la vieille femme. Elle resserra les plis de son châle autour de ses épaules. Puis elle se pencha un peu et, de la paume, tâta le front du malade.

« Il est brûlant », constata-t-elle. « Il a la fièvre. » Sans bruit, elle rapprocha un peu sa chaise du lit et saisit la main abandonnée, inerte sur la couverture blanche.

La mort proche était là, visible, sur le visage du malade, sur ses yeux caves, ses narines pincées, son teint cireux et le voile de sueur froide qui faisait luire son front.

À chaque souffle, son buste amaigri se soulevait avec un faible râle. Soudain, ses doigts se crispèrent, sa bouche serrée se mit à trembler comme pour crier par-delà l'inconscience.

La porte s'ouvrit dans un chuchotement et la coiffe amidonnée d'une sœur se pencha par-dessus l'épaule de la vieille femme.

— Il n'a pas repris connaissance, dit celle-ci d'une voix un peu fêlée.
« Se réveillera-t-il, ma sœur ? »

— Le professeur l'espère bien, fut la réponse.

Puis la sœur dégagea le bras du malade, le frotta d'alcool, y appuya l'aiguille d'une seringue, aspira un peu de sang avant d'injecter un liquide incolore dans la veine.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la vieille femme dont les mains s'étaient mises à trembler.

— Du cardiazol, madame. Pour faciliter le travail du cœur. C'est le

professeur qui l'a ordonné.

— Alors, c'est bien.

La vieille femme avait parlé d'un ton de totale confiance. Elle prit un petit tampon d'ouate pour étancher le sang qui avait perlé, à la sortie de l'aiguille.

— ... Juan mourra-t-il ?

— Son sort est entre les mains de Dieu, répondit la sœur avec un mouvement d'épaules, aveu d'impuissance. « Nous ne savons rien... »

Puis elle partit comme elle était venue, sans bruit, laissant la mère, seule, à prier à côté du lit, heure après heure.

« Juan », songeait-elle, « Juan, mon enfant. Je l'ai soigné, j'ai lutté contre le sort pendant dix-neuf ans. Et ce serait en vain ? Voilà la fin et je suis ici, désarmée, comme toutes les mères qui attendent le miracle qui doit sauver leur enfant malade. »

Épuisée, elle ferma les yeux et enfouit son visage dans ses mains — l'espace d'un instant. À sa naissance, il était plus faible qu'un nouveau-né normal. Les douleurs ont duré presque trente-six heures. Puis, enfin, avec la délivrance, nous sommes restés tous les deux à demi morts. Il nous a fallu des mois pour redevenir des êtres humains normaux. Des mois pendant lesquels je t'ai gardé à côté de mon lit, ne te quittant pas des yeux, prêtant l'oreille à ton moindre souffle, tremblant de joie quand tu t'endormais, repu.

Dix-neuf ans... comme ils avaient vite passé. Le faible nourrisson était devenu un petit garçon intelligent, mais rêveur et silencieux, qui apprenait avec facilité, dessinait beaucoup et manifestait peu d'intérêt pour la vie de paysan qui devait être la sienne. Enfant étrange dont les yeux reflétaient autre chose que la rudesse de la sierra Morena et la dureté pierreuse de la terre castillane, c'était devenu un jeune homme voulant mordre à la vie, désireux de connaître le monde dans son ampleur. Elle avait souvent eu peur pour lui devant la démesure de son exaltation.

Elle passa la main sur ses yeux brûlants de fatigue et regarda son fils.

Il avait tourné la tête et tenait la bouche entrouverte. Ses lèvres étaient sèches. Il devait avoir soif...

Elle se leva pour prendre un « canard » empli de lait froid, posé sur la table de chevet. Avec précaution, elle en plaça le bec entre les lèvres du malade. Mais il ne déglutit pas. Le lait coula aux commissures de ses lèvres et sur son cou.

Elle l'épongea avec son mouchoir et lui plaça la tête plus confortablement sur l'oreiller. Puis elle reprit sa place sur la chaise, les mains sur les genoux.

Et les heures passèrent, pesantes comme l'obscurité qui enveloppait le bâtiment...

Vers trois heures du matin, le médecin de garde entra dans la chambre. Il tâta le pouls de Juan et lui refit une injection de cardiazol. Puis il posa sa main sur l'épaule de la vieille mère.

— Courage ! dit-il d'une voix douce. Nous avons tous bon espoir. Le professeur également. Il reste l'opération à tenter. Il la tentera – sans doute.

— Et Juan vivra ? Vraiment, docteur ?

— Peut-être, madame, répondit avec hésitation le jeune médecin, incapable de soutenir le regard suppliant de la mère. « Peut-être, les facultés humaines sont limitées... »

Il sortit sans s'attarder davantage et la vieille femme retourna au chevet de son fils. Elle prit la main, la caressa.

« Quand tu seras guéri, je te ramènerai à Solana del Pino avec moi. Là-bas, tu respireras de l'air pur. La montagne, c'est fortifiant. Et je ne laisserai plus personne te dire que tu peux devenir un grand artiste. Personne ! Ah ! Ce que je les hais, ceux qui t'ont emmené avec eux à la ville... Je suis ici, et j'y reste, mon Juan. J'attendrai que tu sois guéri et je te ramènerai à la maison... »

Elle ferma ses yeux brûlés par les veilles et les larmes. Sa tête ballotta un instant puis, brusquement, elle s'endormit, son visage à côté de la main de Juan qu'elle tenait serrée dans la sienne.

Le présent et le passé se confondirent, se chevauchèrent.

Elle rêva. « Qui suis-je ? Qui est Juan ? Pourquoi est-il dans cette clinique ? Comment tout cela est-il arrivé ? »

Et sa vie repassa devant ses yeux jusqu'à ce jour qui avait commencé comme tous les autres jours dans la sierra Morena, tout en haut de la Castille, au cœur de l'Espagne.

Ce jour que le sort devait désigner du doigt...

Cela avait commencé ainsi :

JUAN dormait encore, couché en chien de fusil sur un lit de camp, enveloppé d'une couverture effrangée. Il respirait profondément et, à chaque mouvement de sa poitrine, la paille crissait dans la paillasse qui lui servait de matelas. Mais il souriait en dormant, comme un enfant heureux qui a gardé son jouet pour s'endormir et qui poursuit ses jeux, en rêve.

Le jour blême s'infiltrait par la petite fenêtre et, de l'autre côté de la porte faite de planches grossières, on entendait déjà la mère qui s'affairait dans la vaste cuisine.

Au bruit d'écuelles entrechoquées, de petit bois que l'on cassait, s'ajoutait celui d'une toux de vieille femme peinant sur ses jambes d'hydropique et gênée par l'âcre fumée que dégageait l'âtre.

Anita Torrico accrocha le chaudron plein d'eau au-dessus des flammes et, tout en essuyant ses mains rugueuses sur son tablier, elle regarda par la fenêtre en direction des bâtiments délabrés qui abritaient le bétail.

Un homme grand et lourd traversait la cour en poussant une brouette. Pedro, le fils aîné, était déjà au travail. Dans l'étable, une voix de femme, roucoulante, dit quelque chose. « Elvira, la femme de Pedro », pensa Anita qui se détourna de la fenêtre pour se pencher sur l'âtre. L'eau était déjà chaude.

Le jour se levait comme chaque jour sur la sierra Morena. Dans un ciel pâle, le soleil éclatait soudain et l'on savait qu'août était là, brûlant. Ce soleil impitoyable qui roussissait les champs et ce vent brutal qui secouait et vidait les épis mûrs devant l'homme impuissant, réduit à prier, à supplier le ciel d'épargner au moins sa subsistance.

Le soleil de la Castille ! Anita Torrico soupira et, les mains tremblant un peu, le souffle court, elle décrocha le lourd chaudron où l'eau bouillait. À pas lents, elle gagna une auge dans laquelle elle prépara une pâtée destinée aux cochons qui ne trouvaient pas à manger dans les champs desséchés. Ils accouraient déjà et se bousculaient en criant autour de la maison. Oh, l'année était dure ! Dure comme la plupart des années pour les habitants du petit village de Solana del Pino qui devaient descendre jusqu'au bord du fleuve à demi asséché pour remonter, baquet après baquet, l'eau indispensable à leurs champs.

Anita remuait la pâtée avec une grande cuillère en bois.

Dans son dos, derrière la porte, elle entendit un bâillement et le

crissement de la paille. C'était Juan... il se réveillait enfin. Quand le travail était à moitié terminé, il apparaissait, ensommeillé, ses longs cheveux noirs en broussaille, délicat, mince, presque féminin, très différent de son frère Pedro qui ressemblait à son père, écrasé, dix ans auparavant, par la chute d'un arbre abattu par la foudre.

— Déjà debout ? dit Anita sans se retourner quand la porte craqua.
« Ton frère nettoie l'étable. »

Juan Torrico bâilla. Il s'étira et se passa les mains dans les cheveux. Il avait une bouche au dessin tendre. Ses doigts étaient longs et fins. On les imaginait mal tenir des guides ou le manche d'une charrue.

— J'ai fait un bien beau rêve, dit-il doucement en s'approchant de sa mère qu'il enlaça par-derrière et dont il embrassa les cheveux gris.
« J'ai rêvé que j'étais à Madrid, cette ville merveilleuse. On avait accroché des tableaux partout sur les murs d'une immense salle et, sous chaque tableau, il y avait un nom : Juan Torrico. J'ai ri. J'étais heureux, maman... »

Anita poussa un soupir. Mais elle ne répondit pas, car pouvait-elle dire ce qu'elle pensait ? Elle était fière de ce garçon de dix-neuf ans qui préférait rêver, allongé par terre dans les collines de la Santa Madrona, perdu dans les nuages, et sculpter en secret de merveilleuses silhouettes dans des morceaux de grès incolore, au lieu de curer l'étable, d'aller dans les champs pour disputer la récolte au soleil ou de descendre jusqu'au rio Montero. C'était tout son amour, ce joli garçon sur le fin visage duquel elle retrouvait ses propres traits, dont les membres graciles étaient semblables aux siens, à ceux de la jolie petite Anita Segura que, trente ans auparavant, le grand et fort Pedro Torrico de Conquista avait emmenée sous son toit.

Tout comme Juan, jeune fille, elle avait préféré la danse et la chanson aux dures réalités de la vie. Et, pourtant, elle était devenue une bonne paysanne, elle avait mis trois enfants au monde et transformé la cabane de Pedro Torrico en une vraie maison, la plus belle de tout le voisinage. Elle avait fait en sorte de rendre supportables les années de famine. Elle était allée au marché de Mendoza pour vendre les fruits péniblement récoltés sur les arbres desséchés. Trois jours de marche pour aller, trois jours de marche pour revenir... Et puis il y avait eu un peu d'argent qui avait permis de réparer le toit et d'acheter des vêtements neufs aux enfants. De temps à autre, le vieux Pedro se permettait aussi une pipe de tabac âcre dont la fumée envahissait la pièce, presque aussi piquante que celle du poêle. Mais Pedro était heureux et Anita l'était aussi quand son mari ou ses enfants se réjouissaient.

Telle avait été sa vie, faite de travail. Rien que du travail qui avait durci ses mains, endolori son dos et qui, à présent, enflait son corps et la faisait ressembler à une paysanne riche et bien nourrie, qui a du lard

au saloir et du vin dans son chai. Mais si l'on appuyait le doigt sur sa peau tendue, il y laissait une empreinte blanche, en creux. Cette chair, qui semblait bien nourrie, n'était, en fait, que gorgée d'eau.

— Il faut donner à manger aux cochons, dit Anita en poussant l'auge vers son fils. « Ton frère t'attend déjà. Tu pourras te laver et manger plus tard. Tiens, prends ça ! »

Sans répliquer, Juan saisit l'auge et la tira à l'extérieur dans le soleil du matin dont les rayons lui brûlèrent la nuque comme autant d'aiguillons.

Clignant des yeux sous la lumière brutale, le jeune homme posa l'auge sur un billot de bois. Il aperçut Pedro qui, dans l'étable, faisait, à la fourche, un tas de fumier. Elvira, la jeune femme de son frère, nourrissait la volaille piaillante et querelleuse. Le soleil déjà blanc baignait le tout... l'étable, les champs, la maison, la colline de Santa Madrona, la petite rivière qui se déverse dans le rio Fresnedas, le fleuve au bord duquel s'élève le Rebollero, cette montagne de plus de onze cents mètres au sommet de laquelle Juan était monté un jour pour voir le paysage étalé à ses pieds. C'était l'Espagne, mais une toute petite partie de celle-ci... un coup d'œil sur quelques kilomètres seulement et, cependant, un pays qu'il ignorait et qui lui semblait inaccessible comme l'objet de ses rêves, Madrid.

Madrid, cette ville aux grandes maisons de pierre, aux larges avenues, aux habitants qui sauraient le comprendre, lui, Juan, petit paysan qui tirait des figures humaines de grossiers blocs de pierre.

Longtemps il était resté au sommet du Rebollero et on l'avait cherché dans la vallée, sa mère, son frère et sa jolie belle-sœur Elvira...

Un appel retentissant l'arracha à ses pensées. Pedro, à la porte de l'étable, mettait le fumier en tas. Son visage luisait de sueur. Des muscles durs jouaient sous la peau brune de ses bras. Il était grand. Grand et fort comme un taureau. Il portait ses cheveux bruns coupés court. Il n'avait que vingt-sept ans mais des rides marquaient déjà ses traits. Une petite moustache surmontait ses lèvres un peu épaisses. Il éclatait de vie. À côté de lui, son jeune frère semblait un enfant.

— Alors, les cochons sont condamnés à mourir de faim ? cria-t-il à travers la cour.

La tête d'Anita s'encadrait à la fenêtre de la cuisine. Elle ne dit rien, se contenta de regarder Pedro. Il baissa les yeux et, à grands coups de fourche rageurs, éventra le tas de fumier qui fumait légèrement.

— Apporte l'auge, Juan, dit-il, d'un ton moins élevé mais toujours grondant.

Juan apporta le récipient et il en vida le contenu dans les auges fixes, à côté de la porcherie. Il haletait un peu, le baquet était lourd. Mais son frère l'observait et il ne pausa pas dans son travail. Peut-être était-il maladroit, mais il tenait à prouver qu'il était utile à quelque

chose dans cette ferme qu'il haïssait, fût-elle son seul toit.

Pedro grommela quelque chose entre ses dents puis il rejoignit sa femme.

Elle avait vingt-deux ans. Elle appartenait à une famille de propriétaires terriens de Puertollano. Elle avait fait la connaissance de Pedro un jour qu'il portait au marché de la ville un gros chargement de blé. Ils s'étaient aimés et elle avait suivi, dans la solitude de Solana del Pino, ce grand garçon pour lequel son cœur battait. C'était son seigneur et maître, ce qu'il disait ou estimait ne souffrait aucune discussion... Mais, douce et féminine, elle menait tranquillement son lourdaud de mari par le bout du nez et s'employait au cours des nuits chaudes, seuls dans leur chambre, à le défaire un peu de sa rudesse.

Pedro lui dit quelque chose et s'éloigna du grillage du poulailler. Il marchait du pas lourd de l'homme qui croit toujours sentir la glèbe sous ses semelles.

Arrivée dans l'étable, Anita prit à Juan la fourche avec laquelle il distribuait la paille dans les mangeoires. Il avait fait sortir le bétail dans la cour où, à grand bruit, il attendait d'être mené dans les prés à l'herbe rase.

— Laisse ça, Juan, dit-elle en poussant son fils et en se mettant elle-même au travail. Emmène les vaches au champ. Tu peux les y laisser jusqu'à midi, s'il ne fait pas trop chaud. Et regarde un peu en passant au village, chez Granja, s'il a reçu de la corde.

Et comme le jeune homme voulait lui reprendre la fourche, elle s'impatientsa : « Mais vas-tu partir ! »

En quittant l'étable, Juan se heurta à Pedro qui voulait entrer. Les deux frères ne se saluèrent pas et ils se bousculèrent au passage, aucun ne voulant s'effacer devant l'autre. Et, sans qu'elle s'y opposât, Pedro prit la fourche des mains de sa mère et continua de répartir la paille.

Poussant ses vaches devant lui, Juan Torrico descendait le mamelon au sommet duquel la ferme était bâtie. Les prés se trouvaient dans une dénivellation, non loin du rio Montera. Le soleil implacable en avait fait un tapis brun à l'herbe rude que les vaches broutèrent cependant avec délices avant de s'installer à l'ombre parcimonieuse de quelques pins pour ruminer.

Juan, étendu le long d'un buisson, se tenait les genoux relevés, un petit bloc calé sur ses cuisses. Chaque feuille du bloc était ornée d'un ou de plusieurs dessins au crayon.

On y voyait, remarquablement rendus, des vaches, des chevaux, des êtres humains... la mère debout devant l'âtre ; le frère lourd et épais comme un taureau ; la jolie belle-sœur assise, au soleil, sur un banc et jouant de la mandoline, la seule musique qui, pendant les bonnes soirées, secouait un peu l'apathie de la maison, illuminait son obscurité... On voyait aussi une source au bord de laquelle folâtraient

des ondines, puis le portrait en pied d'un homme à l'uniforme chamarré, au regard impérieux. Il s'agissait du Caudillo, de Franco... Juan connaissait ses traits pour les avoir vus sur un vieil illustré apporté par des bohémiens de passage et qu'il avait échangé contre quelques oranges. Le journal était daté du 20 mai 1949 et Juan l'avait dévoré, les joues brûlantes.

Les yeux clos, il tendit l'oreille au frémissement des pins à travers lesquels passait une brise ardente, mais pleine de musique. Les paysans pouvaient la maudire, la terre éclater, Pedro tenter une vaine irrigation dans ses champs desséchés, le vent venait de loin... d'Afrique peut-être, ou de Séville, de Malaga, ou de Grenade ou d'au-delà des mers... Le monde était si vaste, si beau, il fallait fermer les yeux pour jouir de cette ampleur car, lorsqu'on les ouvrait, on voyait seulement le sommet de Santa Madrona ou de la sierra Morena et l'eau trouble du rio Montero, dont le courant paresseux entraînait vers le sud la poussière de la Castille.

Soudain le jeune homme sentit tomber une feuille sur son visage. Il la chassa du revers de la main, mais il en reçut une autre. Il se redressa alors pour voir ce qui agitait le buisson et il sursauta. Debout derrière lui, une jeune fille secouait les branches et souriait.

Très étonné, il se leva et épousseta sa veste et son pantalon rapiécés. Il n'avait pas rêvé. C'était bien une jeune fille, fort jolie même avec ses boucles noires, ses longues jambes et sa taille souple.

— Je vous ai dérangé ? demanda-t-elle d'une voix claire, enfantine. « Vous ne m'avez pas entendue approcher. Dormiez-vous ? Je voulais seulement vous demander quelque chose... »

— Je rêvais, répondit Juan, hésitant et n'osant pas la regarder en face car ses yeux aussi étaient noirs et d'un éclat qui le troublait. Il n'aurait pas pu prononcer une parole, il le sentait, s'il avait soutenu son regard. Elle semblait venue tout droit de ces images dont il rêvait... semblables aux portraits de ces filles si belles qui vivaient de l'autre côté de la chaîne de collines de Solana del Pino.

— Que vouliez-vous me demander ? dit-il doucement.

— Je voudrais savoir où habite la famille Torrico.

Juan sursauta. Elle voulait aller à la vieille ferme ?

Chez lui ?

— Je suis Juan Torrico...

— Oh, quel hasard ! s'écria-t-elle, battant des mains. « Alors je peux vous le dire. C'est mon père qui m'envoie. »

— Votre père ?

— Oui. Ricardo Granja. Il voudrait que Pedro Torrico... c'est votre frère ?... Il voudrait qu'il lui donne une charrette de pommes. Toute la région souffre de la sécheresse et mon père a entendu dire que Pedro Torrico est un des rares paysans qui ait réussi à avoir quelques fruits

sur ses arbres.

— Oh ! Pedro est un homme habile, reconnut Juan. « Il vous donnera vos pommes. »

— Pouvez-vous lui faire la commission ? demanda la jeune fille avec un sourire. Cela m'évitera le trajet.

Juan hocha la tête et, dans ce simple mouvement, il y avait tout le tumulte des sentiments qu'il n'aurait su exprimer.

— Je préviendrai Pedro, répondit-il d'une voix hésitante. Puis il osa lever la tête et regarder dans ces yeux noirs dont l'éclat le brûlait.

— ... Je voulais justement aller chez votre père cet après-midi pour acheter de la corde à vache. Mais vous êtes venue, vous m'avez trouvé, vous m'avez demandé...

Il s'interrompt, de peur soudain d'en dire trop, de révéler une partie des sentiments étranges qui l'habitaient.

— ... Avez-vous le temps jusqu'à midi ?

Elle hésita, le regardant avec attention comme pour se faire une opinion sur lui. Et il eut honte de ses vêtements rapiécés et poussiéreux. Je n'aurais pas dû lui poser cette question, se dit-il, attristé soudain. Quelle chance peut donc avoir un pauvre paysan comme Juan Torrico avec une si jolie fille ? Un misérable qui dînait d'une bouillie de millet ou de gruau.

— Il y a loin encore jusqu'à votre maison ?

— Deux heures, peut-être.

— Alors, je peux rester, décida-t-elle en riant. Puis elle s'assit sur l'herbe poussiéreuse. Juan eut un geste pour l'en empêcher, elle allait salir sa jolie robe par ma faute, songea-t-il, honteux. Mais il ne dit rien.

La jeune fille dégagea son front des boucles qui le recouvraient.

— Si j'avais dû aller jusqu'à la ferme, je ne serais pas revenue à la maison avant le début de l'après-midi. Mon père est très sévère, expliqua-t-elle avec un petit mouvement de tête. « Il n'approuve pas du tout la liberté qu'ont les jeunes gens dans le Nord du pays. »

Juan se laissa tomber à côté d'elle et dissimula ses misérables chaussures sous ses jambes repliées.

— Je ne suis jamais allé dans le Nord. Je ne connais pas non plus le Sud, l'Ouest ou l'Est. Je ne connais que le village et les collines, le fleuve et les pins, les troupeaux et les champs, le soleil et le vent.

— Alors, vous connaissez le monde entier, dit la jeune fille à mi-voix.

— Mais le monde est si vaste, protesta Juan en glissant son carnet d'esquisses sur sa poitrine, sous sa chemise qu'il referma comme pour préserver un secret. Puis il se pencha vers la jeune fille : — Je voudrais tant voir Madrid...

— Madrid ? répéta-t-elle en levant les sourcils. J'y suis allée.

Juan sursauta.

— Vous êtes allée à Madrid ? C'est une belle ville, n'est-ce pas ? Grande, étendue... et les gens sont tellement élégants et ils peuvent aller dans une maison où l'on montre des images qui remuent et qui parlent. Ils appellent cela des films... ma mère m'en a parlé et Pedro aussi en a vu un, un jour à Puertollano où il vendait du grain. Il était émerveillé. Pendant une semaine, il n'a pas parlé d'autre chose. Avez-vous vu un film, vous aussi ?

— Mais, bien plus d'un ! Pas vous ?

— Non, répondit Juan, la gorge serrée soudain. Jamais je ne suis allé au-delà de ces collines.

— Quel dommage !

La jeune fille contempla le garçon avec de grands yeux tristes. « Le pauvre », pensa-t-elle, envahie par la pitié. « Comme il est beau, comme son front est intelligent, sa bouche fine et douce, ses yeux bruns profonds et insondables. »

— Êtes-vous donc très triste, Juan ? demanda-t-elle doucement.

Il acquiesça d'un léger signe de tête. Puis il eut honte de nouveau d'être si pauvre et misérable et qu'une fille ait pitié de lui au lieu de l'admirer comme elles le faisaient toutes de Pedro quand il saisissait un taureau par les cornes et le contraignait de s'agenouiller mugissant de rage impuissante.

— Je voudrais devenir artiste, dit-il tout bas.

— Un artiste ? Comment cela ?

— Vous n'en connaissez aucun ? demanda-t-il, étonné.

— Non.

— De ceux qui peignent avec des couleurs sur de la toile, ou sculptent la pierre. J'ai vu leur travail dans des illustrés et c'est merveilleux.

Il lança un regard en biais à la jeune fille et baissa la voix comme s'il allait livrer un grand secret d'où dépendait toute son âme. « Moi aussi, j'ai sculpté dans la pierre... »

Des deux mains, il se frotta les yeux et un peu de la force inconnue qui l'habitait et qui en faisait un être inhabituel, sorti un instant de son milieu, le traversa. Ses yeux s'illuminèrent de joie et son corps gagna en puissance. Ce n'était plus le petit paysan vêtu de façon misérable... C'était un morceau de cette nature qui l'entourait, le fils de ces montagnes sévères, de ces champs pierreux qui, depuis des siècles, bravaient la charrue et qui pourtant, dans les bonnes années, donnaient de riches récoltes.

— Depuis trois ans, j'étudie, annonça Juan en enserrant ses deux genoux à pleins bras. « J'ai appris à lire et à écrire et j'ai eu au village des livres que j'ai lus ! Des livres sur des peintres ou des sculpteurs. Le curé et le notaire me les ont prêtés. J'ai vu beaucoup de choses et je les ai dessinées. Au début, je me suis exercé à dessiner des objets simples...

comme une maison, un arbre, une montagne. Et puis des animaux... les vaches dans le pré et les poules dans la cour de la ferme. Quand j'ai dessiné un homme pour la première fois, j'ai ri... mais c'était plus dur que je ne le pensais. C'est difficile de dessiner un homme... »

La jeune fille hocha la tête.

— Oh, oui, je vous crois, dit-elle doucement.

Et Juan, de ses doigts délicats, parut vouloir modeler une forme tirée du bleu du ciel.

— La tête... le cou, le buste... le corps, les jambes... les bras... cette merveilleuse œuvre de Dieu. Ces muscles, ces tendons qui expriment la force, ou la retiennent, ces artères que l'on voit battre sous la transparence de la peau... c'est prodigieux de pouvoir, d'un trait de crayon, recréer tout cela sur une feuille de papier. À dix-huit ans, j'ai commencé, à l'aide d'un marteau et d'un vieux ciseau, à tailler un bloc de granit. Combien de fois la pierre a-t-elle volé en éclats ! Combien de fois n'ai-je pas détruit tout mon travail d'un malheureux et dernier coup de marteau... Pendant trois ans, je me suis exercé, en cachette d'abord, puis je l'ai dit et l'on s'est moqué de moi. Cela ne m'a pas découragé, au contraire. Et, une nuit, j'ai réussi ma première figurine : un petit lapin...

Très étonnée, la jeune fille regardait ce garçon qui rêvait de Madrid, qui n'avait encore jamais vu de film et qui savait sculpter la pierre.

— Et que dit votre mère de cela ? demanda-t-elle, pour dire quelque chose et meubler le silence qui s'était établi soudain, entre eux.

Mais sa phrase atteignit Juan au plus sensible et le fit se tasser sur lui-même.

— Rien.

— Rien ? Et votre frère ?

— Il proteste, parce que je n'aime pas curer l'étable. Je préfère regarder les oiseaux.

Il se pencha en avant et ses yeux brillèrent.

— ... Avez-vous quelquefois observé un oiseau qui vole très haut ? La façon dont ses ailes le portent, dont il profite du moindre courant d'air. C'est un spectacle passionnant.

« Il a la tête tendue, ses petites pattes étroitement serrées contre son corps... On devrait pouvoir sculpter un oiseau en vol, avec toute sa légèreté, son absence de pesanteur, sa communion avec les éléments... »

Le jeune homme se passa la main sur les yeux aux angles desquels la poussière des champs s'était attachée, cette poussière gris-jaune qui vole dans les rayons du soleil.

— ... Et c'est pour cela que mon frère me traite d'idiot, de bon à rien, de nullité ! Parce que je ne suis pas un paysan, parce que je n'appartiens pas à cette terre et que je ne l'aide pas à en tirer grains et

fruits.

— Alors, vous n'avez personne à qui vous pouvez dire ce que vous voulez ?

— Non, personne.

D'un geste, il embrassa le paysage.

— ... Ici, il n'y a que des paysans et, dans les mauvaises périodes, des tziganes affamés.

La jeune fille regarda ses mains aux doigts fins, un peu sales. Elle se tut, non qu'elle n'ait su quoi dire, mais il est maladroit d'en dire à un homme davantage qu'il ne veut en entendre. Elle pensait à son père qui, gras et riche, trônait à Solana del Pino, derrière le comptoir de l'unique magasin alentour. Il avait une voiture, avec laquelle il se rendait souvent à Puertollano, une belle maison entourée de fleurs et Pilar Granja, sa femme, était une personne pleine de dignité. Elle portait des mantilles de dentelle et s'habillait de lourde soie noire. On la saluait avec respect et on lui cédait le passage dans la rue. Oui, Ricardo Granja était fort riche et sa fille était habituée au confort des vastes pièces au sol recouvert d'épais tapis, à l'atmosphère adoucie par le battement des ailes des grands ventilateurs quand, à l'extérieur, le soleil implacable poussait bêtes et gens vers la moindre tâche d'ombre.

Que savait-elle de la nécessité de disputer à la terre une subsistance chichement accordée ? Elle entendait parler les paysans quand ils venaient proposer le fruit de leur récolte à son père qui, commerçant habile, avait bâti sa richesse sur le besoin que les autres avaient de vendre. Ils gémissaient, ils priaient, ils suppliaient, mais ils cédaient toujours car il leur fallait cet argent qui représentait la vie pour eux.

— Je dois partir à présent, dit-elle en se levant dans un chuchotement de soie.

Ses jambes nues étaient brunes et toutes proches du visage de Juan. Il attarda son regard sur elles, le laissa errer sur son corps, son buste étroit, son cou élancé, son beau visage encadré de boucles noires.

— Vraiment ? dit-il tout bas.

— Il est presque midi.

— Je peux vous accompagner ?

— Si vous devez aller voir mon père...

— Oui, pour la corde.

— Ah, oui... pour la corde...

Juan se leva et jeta un coup d'œil à ses vaches. À l'ombre des pins, elles somnolaient. Elles avaient soif, mais elles savaient qu'elles auraient à boire, le soir, en revenant à l'étable. De cette eau plus précieuse que de l'or quand le soleil brillait sur la Castille...

— Alors, nous partons ? demanda Juan qui, d'un geste, s'assura de la présence de son bloc et boutonna étroitement sa chemise pour éviter une chute possible. Déjà la jeune fille avait ouvert la marche, au long de

l'étroit chemin qui, au pied de Santa Madrona, mène à Solana del Pino. Elle balançait légèrement les hanches en marchant et les plis de sa large jupe fouettaient ses jolies jambes.

Elle était belle. Très belle.

Et Juan était heureux de pouvoir aller à son côté, de voir son joli visage, d'entendre le souffle léger qui soulevait ses petits seins.

Ils marchèrent un temps, sans rien dire. Juan cueillait au passage quelques herbes folles et en tressa une petite couronne... un peu informe peut-être, mais une couronne cependant. Tout en marchant, il la faisait aller et venir entre ses doigts, un peu pour cacher son embarras, pour donner un tour nouveau à son esprit, pour le distraire de cette phrase mille fois répétée : elle est si belle... elle est si belle.

— Ces temps derniers, j'ai sculpté un lièvre, dit-il enfin.

— Un lièvre ? répéta la jeune fille avec un rire léger. « Ce doit être beau. J'aimerais le voir... »

Cette simple phrase effraya Juan. « Elle veut le voir... et comment le lui montrer ? Dois-je l'amener dans ma grotte, là où se trouvent mes pierres, mon maillet et les ciseaux échangés contre un sac de pommes à des bohémiens ? » Ce sac de pommes dont Pedro ne sait rien, ni la mère... Il l'avait volé en pleine nuit, pendant que tout le monde dormait. Personne ne connaissait la grotte dont il dissimulait l'entrée avec de grosses pierres. Là, au cœur de la montagne, à la lueur d'un feu de bois, il se sentait heureux et libre. Il restait de longues heures à regarder la pierre, qu'elle fût de grès ou de granit, se transformer sous ses coups de maillet, prendre la forme née dans son esprit.

Depuis deux ans, sa grotte était restée fermée à tous les regards et quand il traçait l'esquisse d'une œuvre nouvelle sur un bloc de pierre, il était comme animé d'une force neuve, aux racines inconnues. C'est devant cette grotte qu'il avait communiqué pour la première fois avec l'œuvre des grands. L'ampleur de leur art l'avait pénétré d'admiration et pourtant, inconsciemment, il s'était senti appelé à devoir les imiter, les évaluer. C'est là, dans sa cachette, qu'il avait grandi, mûri, qu'il s'était rendu maître de la pierre qui éclatait au moment le plus inopportun. C'est là qu'il avait vaincu sa propre maladie, qu'un travail acharné lui avait permis de s'attacher à faire comme ces maîtres dont il avait appris l'existence en ce même endroit et auxquels, depuis, il ne cessait de penser.

Il regarda avec attention la jeune fille qui marchait à côté de lui, comme pour l'apprécier à sa juste valeur, juger si elle était digne de sa confiance, de partager son grand secret.

— Oui, se décida-t-il avec un signe de tête. « Je vous montrerai mon lièvre... Mais nous devons nous revoir. »

— Si mon père l'ignore, cela pourra se faire.

— Et s'il l'apprend ?

Elle haussa les épaules.

— Il me battra.

De saisissement, Juan laissa tomber sa couronne d'herbes.

— Oh, non ! s'écria-t-il. « Je ne veux pas que l'on vous batte à cause de moi ! Je ne permettrai jamais cela ! »

Ses traits s'étaient durcis, son regard brillait d'une flamme sauvage, sa voix douce avait pris une inflexion coupante. Consciente de cette transformation soudaine la jeune fille posa la main sur l'épaule de son compagnon..

— Mais non, il ne me battra pas. Il ne l'a fait qu'une seule fois, quand j'étais petite. J'ai dit cela pour plaisanter.

Juan ramassa sa couronne et recommença de jouer avec. Il tremblait encore d'indignation. Il posa la main sur sa poitrine et sentit les battements désordonnés de son cœur protégé par son bloc à dessins.

— Je ferai plus que vous montrez un lièvre de pierre. J'ai sculpté une tête... celle de ma mère. Un agneau aussi et un aigle que j'ai eu le temps d'observer pendant qu'il déchiquetait une souris.

— Oh, quelle horreur ! Vous ne l'en avez pas empêché ? s'écria la jeune fille qui s'arrêta.

— Non, pourquoi cela ?

— Mais cette pauvre souris...

— C'était son déjeuner.

— Mais il l'a tuée ! C'est un meurtre !

La bouche de Juan se serra.

— Nous tuons des vaches et des moutons pour les manger. Nous sommes donc tous des meurtriers.

La jeune fille ne trouva rien à répondre à cela. Juan avait continué d'avancer et il ressentit une grande joie à la voir hâter le pas pour le rejoindre.

— Il était beau à observer, dit-il. « Il était très majestueux... son bec était d'un jaune luisant et ses yeux rouges. »

— Rouges ?

— Oui. Jamais encore je n'avais vu un si bel oiseau. Je l'ai dessiné, puis je l'ai sculpté dans la pierre.

— Et... je pourrai le voir, cet oiseau aux yeux rouges ?

Juan marqua une hésitation.

— Oui... si vous le voulez.

— Bien sûr, je le veux ! dit-elle avec fermeté.

— Ce sera une joie pour moi.

Ils étaient arrivés en bordure de ces champs qui appartiennent à la commune de Solana del Pino, ce village de la Santa Madrona composé en partie de huttes, en partie de petites maisons de pierre et au centre duquel, sur la place du marché aux légumes, on voit la statue d'un saint

qui, du pommeau d'argent de sa canne, fait couler un mince filet d'eau dans un petit bassin. Mais, parfois, l'eau ne paraissait pas, surtout en été. Et quand elle recommençait de couler, les paysans respiraient, soulagés. « Ah, disaient-ils, voilà l'automne... les champs sont arrosés... l'année sera bonne, le saint de Solana del Pino crache son eau. »

Le village, ou la ville, ainsi que la désignaient fièrement ses habitants, était la seule agglomération que Juan ait jamais vue. C'est là qu'il était allé à l'école durant quelques années. Un vieil instituteur, fort peu savant, lui avait enseigné tant bien que mal à lire, écrire et compter et quelques notions concernant le monde extérieur. Mais la science acquise pendant ces quatre ans avait été faible et il avait dû, à la mort de son père, rester à la ferme qui avait besoin de ses bras, si faibles fussent-ils, pour nourrir les poules, mêler la pâtée des cochons, ou porter l'eau dans l'étable. Plus tard, il s'était fait prêter des livres qu'il avait mis longtemps à pouvoir déchiffrer sans peine. Souvent, il ne comprenait pas tout ce qu'il lisait, surtout quand il était question de pays étrangers, inconnus... alors, son livre ouvert devant lui, il laissait aller son imagination qui lui dépeignait des images souvent si belles, qu'il s'en étonnait chaque fois qu'il se rendait à Solana del Pino, trois ou quatre fois par mois peut-être, il allait rendre visite à un homme fort lettré, un notaire, et lui demandait l'explication des termes dont il n'avait pas trouvé le sens. Il retenait tout, apprenait à mieux tout comprendre, comme s'il était resté longtemps à l'école.

Sa soif de connaissance n'avait pas de limites et il ne s'accordait aucune heure de jeu avec des garçons de son âge. Les jours de fête seulement, on le voyait dans son costume bariolé s'amuser avec les autres. Puis, la semaine revenue, il se remettait à ses études, lisait, écrivait, comptait, dessinait. Ce fut le vieil instituteur qui le complimenta le premier pour ses dessins et lui enseigna à donner à ses traits guidés par l'instinct une forme réfléchie. Le vieux notaire considéra lui aussi avec bienveillance le petit paysan avide de s'instruire et s'immisça dans son existence en lui ouvrant les yeux sur le monde extérieur et en satisfaisant son esprit affamé. Mais les deux hommes reposaient depuis longtemps sous la terre castillane et Juan était devenu la moitié d'un homme pressé par ses possibilités, débordant de vie, auquel il n'aurait fallu qu'une faible poussée pour s'épanouir totalement.

Devant les deux jeunes gens s'ouvrait une vallée dans laquelle s'étalait le village.

Tout était très calme. La chaleur pesait sur les maisons blanches aux toits plats et les cabanes de bois qui se dressaient au bord des champs. Depuis plusieurs semaines déjà, le saint de la fontaine ne dispensait plus une goutte d'eau. Revêtu de poussière, il rêvait au soleil et paraissait très vieux et fatigué.

La jeune fille s'arrêta pour, à petits coups de paume, enlever de sa robe les traces qu'aurait pu y laisser sa halte dans le pré.

— Soyez gentil et partez devant, demanda-t-elle. « Ou bien attendez ici que je sois en ville. Il n'est pas correct qu'une jeune fille descende seule de la montagne avec un jeune homme. »

Il serra la petite main qu'elle lui tendait.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Nous revoir ?

— Oui... pour le lièvre et l'aigle.

— Ah oui... Vous êtes libre après-demain à midi.

— Tous les jours ! Je serai dans le pré, sous les pins, et je regarderai le ciel... Me jetterez-vous encore des feuilles ?

— Peut-être...

— J'attendrai...

Là-dessus, la jeune fille partit en courant. Sa jupe, plaquée sur ses jambes minces, volait comme un drapeau aux couleurs vives et ses cheveux dansaient. Juan la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un point entre les maisons. Puis il attendit encore un peu, faisant aller et venir entre ses doigts la petite couronne d'herbes séchées.

Il lui semblait encore sentir le parfum de ses cheveux. Il ferma les paupières, les yeux endoloris par la blancheur aveuglante des maisons... « Pourquoi ne l'ai-je pas rencontrée plus tôt », pensa-t-il. « Pourquoi a-t-il fallu que ce fût justement aujourd'hui où je garde les vaches et que je suis habillé comme un romanichel ? »

Puis il ouvrit les yeux et reprit sa route. Il ne rencontra personne, la chaleur était trop intense, hommes et animaux recherchaient l'ombre.

En passant à côté de la fontaine, il posa la main sur le rebord et la retira aussitôt : elle était brûlante comme un morceau de lave nouvellement vomi par un volcan, comme toute la Castille qui semblait avoir été crachée par les entrailles de la terre et s'être solidifiée dans son isolement, sa sécheresse.

Le magasin de Ricardo Granja se trouvait au centre du village. Sa maison d'habitation s'accrochait au flanc d'un mamelon recouvert de verdure. Verdre qu'il entretenait grâce à l'eau de sa propre source sollicitée par une pompe à essence. C'était là une preuve de sa richesse devant laquelle les paysans courbaient le dos. Se permettre de faire boire la terre, c'est jeter son or dans son jardin. Et tous venaient le voir pour lui demander conseil, lui vendre leurs produits et lui acheter l'indispensable, lui rendre, en fait, l'argent si péniblement arraché à une terre ingrate.

Juan Torrico gratta ses chaussures sur une grille avant d'ouvrir la porte et d'entrer dans le magasin. La marchandise s'empilait sur des rayons, jusqu'au plafond. Il y avait de tout ce dont on peut avoir besoin dans la vie courante.

Debout derrière le comptoir, un gros homme se penchait sur le journal qu'il lisait. Il avait retiré sa veste et les manches retroussées de sa chemise blanche laissaient voir ses muscles épais et les longs poils noirs qui lui recouvraient les bras. Sa tête était ronde, sa peau brune. Rien d'impossible à ce que ses veines aient charrié une goutte de sang bohémien. L'homme avait chaud, la sueur faisait luire son front et son crâne à la chevelure clairsemée.

À l'arrivée de Juan, il leva les yeux et repoussa le journal. Il évalua son client d'un bref coup d'œil et l'intérêt un instant manifesté disparut aussitôt de son regard froid.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en se caressant la moustache.

— Ma mère m'envoie, répondit Juan en regardant autour de lui.
« J'ai besoin de corde à vache. Je suis Juan Torrico. »

— Torrico ? Ricardo Granja leva les sourcils. « Tu es le frère de Pedro Torrico ? »

Il tutoyait tous ses clients car ce n'étaient que de simples paysans fiers que le riche Granja les traitât en amis. « C'est donc lui le jeune Juan », pensa-t-il en se baissant pour prendre sous le comptoir un rouleau de corde de chanvre qu'il jeta avec une telle brutalité sur la tablette que Juan sursauta.

— Voilà ! Et qui paye ?

— La mère, monsieur Granja.

— Et avec quoi, hein ?

— Des fruits peut-être ? À moins que vous vouliez autre chose. Je ne sais pas. La mère m'a seulement envoyé chercher la corde.

— Et quand arrivera la charrette de fruits ?

— Quelle charrette ? demanda Juan, prudent.

— Ma fille n'est pas allée chez toi ?

— Votre fille ?

Juan baissa les yeux. Il était incapable de mentir en regardant quelqu'un en face.

— ... Je gardais les vaches. Elle aura pris un autre chemin.

— Sans doute. Ricardo Granja roula la corde et la donna à Juan.

« Et dis à ton frère que j'attends la charrette. Je n'ai pas envoyé Concha pour rien. »

Juan releva la tête.

— Concha ? répéta-t-il doucement.

— Ma fille, expliqua Granja, impatienté.

— Ah bon. Eh bien, au revoir.

Il sortit du magasin et s'arrêta en pleine rue, sous le soleil dont il ne sentait même pas l'ardeur.

« Elle s'appelle Concha ! Concha Granja. »

On dirait une chanson... une mélodie nocturne. Concha Granja... ce pourrait être le nom d'un tableau, d'une sculpture, d'une œuvre

immortelle.

Viendrait-elle vraiment voir le lièvre et l'aigle à l'œil rouge ? Concha irait-elle jusqu'au pauvre paysan crasseux, le crève-la-faim de la Santa Madrona ?

Juan regarda le saint de la fontaine comme pour en recevoir une réponse. Un saint, cela sait tout.

Mais le saint garda le silence sous son manteau de poussière.

Il était gris comme le reste du pays.

Ce n'était qu'un point sous la voûte du ciel et Juan regagna la montagne.

Il marcha lentement. Il avait le temps, tout le temps. Et plus ses pas étaient lents, plus il pouvait penser à Concha, s'imaginer qu'elle allait à son côté. Il refit, en sens inverse, le chemin qu'ils avaient parcouru ensemble. Il s'arrêta là où ils s'étaient arrêtés. La poussière avait gardé l'empreinte de sa chaussure. Cette découverte rendit Juan tellement heureux qu'il se pencha et, du bout des doigts, redessina la forme du petit pied, se donna l'impression de l'emprisonner.

Et il fut de nouveau dans la montagne, l'air brûlant qui stagnait entre les rochers chauffés à blanc lui coupa le souffle. Il s'arrêta de marcher, haletant, et porta la main à son cœur. Il battait très fort, semblait lutter pour s'échapper de sa poitrine. Pour diminuer un peu l'impression de pesanteur, Juan ôta son calepin de sa chemise pour le transférer dans la poche de son pantalon. Mais cela ne changea rien.

« Je l'aime », songea le jeune homme, « et c'en est trop pour mon cœur. » Son pauvre cœur jamais sollicité, rarement heureux.

Le souffle court, se traînant plus que marchant, il poursuivit son chemin, songeant en tremblant à l'instant où Concha se trouverait dans sa grotte.

À la ferme des Torrico rien n'avait changé depuis des années, des siècles. Anita, la mère, faisait la cuisine et le ménage. De temps à autre, elle s'asseyait sur un tabouret parce que l'eau qui alourdissait ses jambes lui interdisait de rester longtemps debout. Après avoir balayé le seuil, elle mêla lait, farine et jus d'orange et versa la bouillie obtenue dans une grande terrine. Ce serait là le repas qu'il faudrait manger avec du pain sec. Mais quand, depuis des semaines, le ciel n'envoyait sur terre que les rayons d'un soleil qui desséchait tout, quand la petite source ne fournissait qu'un peu d'eau limoneuse, quand vaches, moutons, champs paraissaient semblablement brûlés, on ne pouvait mettre sur la table que l'indispensable pour donner au corps la force d'attendre l'hiver. L'hiver qui apportait neige et pluie dont on faisait provision jusqu'au retour du soleil sur la sierra Morena soumise à la volonté de Dieu.

Anita connaissait cette vie. Elle ne se posait plus de questions et elle

ne se plaignait pas... Elle suivait l'exemple étonnant de toutes les paysannes castillanes et acceptait la pauvreté quotidienne de son sort. Elle s'occupait du petit bétail lorsque Pedro et Elvira étaient dans les champs, elle faisait cuire les repas, nettoyait la maison et s'étendait de temps à autre sur le banc de la cuisine, lourde et fatiguée. Parfois, il lui échappait un soupir quand elle songeait à Juan qui gardait les vaches ou dessinait, assis dans un coin. C'était très beau ce qu'il obtenait avec un simple bout de crayon sur un morceau de papier. Souvent, Anita regardait ce qu'il faisait et lui disait : « Ah, Juan, si seulement tu étais aussi bon cultivateur que tu es bon dessinateur. »

Une fois par mois, le vieux médecin de Mestanza, le docteur Osura, venait à la ferme pour examiner Anita.

— Ma belle petite, nous allons te rendre tes jambes de biche, disait-il chaque fois.

Il lui faisait une ponction et, pendant quelque temps, elle était tranquille. Il était très jovial, le docteur Osura, et il traitait Juan comme s'il s'était agi d'un adulte. Il le complimentait pour ses dessins et prétendait qu'on en ferait quelque chose s'il s'appliquait.

— Ne le tourmente pas et laisse-le tel qu'il est. C'est comme un vin nouveau, ce garçon, il doit bouillonner, puis s'épurer... Il faut savoir attendre pour avoir un bon vin.

Et Anita agissait selon les conseils du sage docteur Osura. Elle laissait faire Juan et le protégeait de Pedro.

Ainsi allait la vie à la ferme Torrico. Tranquille, difficile, avec une certaine gaieté, parfois.

Juan était revenu de Solana del Pino et il avait donné le rouleau de corde à sa mère.

— M. Granja voudrait que Pedro lui apporte une charrette pleine de pommes et d'autres fruits. Il se paiera de la corde avec ça.

— Et qu'a-t-il dit d'autre ? demanda Anita en examinant la corde.

— Rien.

— Et que font les vaches ?

— Elles sont couchées sous les pins et elles dorment.

— Il faudra que tu ailles les chercher ce soir, Juan.

— Oui.

Et il mangea sa bouillie et son morceau de pain sec. Jamais, lui semblait-il, il n'avait mangé quelque chose de meilleur. Pedro fit une apparition dans la cuisine, grommela à la vue de Juan et rejoignit dans le jardin Elvira qui arrosait les légumes en prenant bien garde qu'aucune goutte d'eau ne s'égarât dans la poussière.

Son repas terminé, Juan retourna dans sa chambre et s'installa à la fenêtre. Il retira son bloc de sa poche, tailla son crayon avec un vieux couteau puis, le regard perdu par-delà les collines, les champs brunis et le chemin blanchi, il évoqua le petit visage de Concha Granja.

Il voulait dessiner ses longues boucles noires, sa petite bouche rouge qui riait si volontiers, ses yeux en amande pour bien s'imprégner de ses traits, puis il la sculpterait dans le granit de Santa Madrona. Ce granit dur comme l'acier et qu'il saurait assouplir pour lui donner le visage de la jeune fille.

Il pensa à elle, quand elle marchait à côté de lui sur la route de Solana del Pino. À la façon dont elle penchait un peu la tête quand il lui parlait, à son indignation quand il lui avait décrit l'aigle déchiquetant une souris et à ses grands yeux apeurés quand il lui avait dit que les hommes tuaient aussi pour vivre.

Et puis, à traits prudents, il se mit à dessiner... un chemin, un arbre, un village ? Cela pouvait tout être, mais pas la Concha qu'il cherchait. Et l'assurance vint, les traits s'affirmèrent, prirent forme, des boucles, un nez, la courbe d'un menton... le dessin prit vie, soudain, il eut une âme, une pulsation, les yeux brillèrent et Concha le regarda, Concha Granja telle qu'elle lui était apparue, souriante quand elle lui faisait tomber des feuilles sur le visage.

Dans la pièce voisine, Anita toussa. Elle toussait toujours quand elle devait soulever un objet trop pesant. A présent, elle avait entrepris le nettoyage de la cuisine et poussait la lourde table. Personne n'était là pour l'aider, Pedro et Elvira étaient dans le jardin, Juan... elle jeta un coup d'œil à la porte derrière laquelle il dessinait. Elle songea, un instant, à l'appeler, puis elle y renonça et poussa la table à côté de la cheminée pour balayer.

Quand elle en eut terminé, elle entra dans la chambre de Juan et le vit qui, assis devant la fenêtre, dessinait. Elle se pencha par-dessus son épaule pour regarder ce qu'il avait fait.

— Une fille ? dit-elle étonnée. Depuis quand dessines-tu des filles ?

— Depuis aujourd'hui, maman, répondit-il en levant les yeux sur le visage fatigué de sa mère. — Elle te plaît ?

Anita contempla de nouveau le dessin et plissa les yeux.

— Qui est-ce ?

— Concha.

— Je ne connais aucune Concha.

Anita hocha la tête et s'essuya les mains sur son tablier avant de prendre le carnet entre ses doigts déformés et examiner le dessin de plus près.

— ... Où donc l'as-tu vue ?

— Elle est passée dans la prairie, aujourd'hui, et elle m'a parlé. C'est la fille de Ricardo Granja...

— Du marchand de Solana ?

— Oui.

Anita reposa le carnet sur le rebord de la fenêtre et hocha de nouveau la tête.

— Cela ne donne rien de bon, Juan, quand un pauvre paysan lève les yeux sur la fille d'un homme riche.

— Je ne suis pas un paysan ! s'écria Juan en se levant d'un bond.
« Je serai un artiste. »

Anita redressa la chaise renversée.

— Ricardo Granja est un grand homme, dit-elle simplement. « Il t'interdira de regarder sa fille et de la dessiner. Et il fera bien. Nous sommes de pauvres gens, Juan, et nous ne devons jamais l'oublier... Tu es amoureux, mon petit ? » ajouta-t-elle.

— Non ! répliqua-t-il, buté.

— Alors, pourquoi penses-tu à elle et la dessines-tu ?

— Parce qu'elle a un joli visage. Ce sera mon modèle.

Anita s'empara des mains de son fils et les serra entre les siennes comme pour le protéger d'un danger imminent. « Cela n'apportera que du malheur », aurait-elle voulu avoir le cœur de lui dire. Mais, elle ne pouvait être dure devant l'étroit visage de son fils.

— Ton frère fournit beaucoup de fruits à Granja. Nous vivons de son argent. S'il se fâche, nous mourrons de faim.

— Il ne se fâchera pas ! cria-t-il en dégageant ses mains. Puis il arracha la feuille du bloc, la déchira en plusieurs morceaux et sortit de sa chambre d'un élan, traversa la cour en courant en direction de la montagne.

Anita se pencha pour ramasser les morceaux de papier éparpillés et s'en fut les jeter dans le feu.

Pedro entra quelques instants plus tard et regarda autour de lui.

— Où est Juan ?

— Parti chercher les vaches, répondit Anita s'affairant avec le chaudron.

— Je l'ai vu sortir d'ici en courant.

Les sourcils froncés, Pedro examina sa mère.

— ... Il y a eu une querelle entre vous deux ?

— Une querelle ? Il n'y en a jamais entre Juan et moi.

Pedro bougonna un commentaire inaudible et sortit de la maison. Il passa derrière la grange, puis il prit la direction qu'il avait vu prendre par son frère. Sur la colline, il l'aperçut couché dans l'herbe et la rage l'empoigna.

— Hé ! cria-t-il, Juan ! Je croyais que tu devais rentrer les vaches ?

— Je le ferai, répondit Juan l'œil perdu dans le bleu du ciel et qui se maudissait : « J'ai déchiré son image. Je l'ai désavouée devant maman. J'ai menti à ma mère. J'ai dit que je ne l'aimais pas. Je suis un sale type, un très sale type qui offense sa mère... »

— Lève-toi ! ordonna Pedro en empoignant son frère par le col de son vieux veston, comme il aurait pris un chien par la peau du cou.
« Qu'est-ce qui s'est passé avec la mère ? »

— Rien.

Et Juan comprit que son frère le frappait. Il ne sentait pas la douleur, mais seulement l'impact des coups. Il chancela et, des deux poings contre sa poitrine, tenta de repousser Pedro.

— Laisse-moi ! cria-t-il d'une voix perçante. « Pedro, laisse-moi, tu vas me tuer ! »

Et il s'écroula, gémissant, se tordant comme un ver sur lequel on a marché. À présent, il sentait la douleur torturer tout son être et il se mit à hurler comme une bête, avec une telle force que Pedro tressaillit.

— Lève-toi ! dit-il. « Arrête tes gueulements ! »

— Non, tu vas encore me battre ! gémit le jeune frère.

Pedro le releva lui-même, le remit sur pied.

— Non. Je ne te frapperai plus, mais je tiens à ce que tu saches que je te déteste.

— Je le sais, Pedro. Tu es un bon cultivateur et je ne suis qu'une bouche inutile. Tu me l'as déjà dit.

Du revers de la main, Juan s'essuya les lèvres. Sa bouche saignait. Il y passa la langue.

— ... Faut-il que je parte ?

— Partir ? Et où ça ? dit Pedro stupéfait par cette question, puis il lui tendit son mouchoir pour qu'il s'essuie le visage. « Tant que la mère vivra, tu ne pourras pas partir. Elle nous ferait fouiller la terre entière pour te retrouver. »

Alors, Juan regarda à ses pieds et joignit les mains.

— Faut-il donc que je meure ? demanda-t-il doucement.

Pedro sentit un frisson le parcourir. Il serra les dents et, brusquement, il se rendit compte que ce pauvre être vaincu, cet enfant dont la bouche saignait, c'était son frère. Que ce sang, c'était le sien.

De sa grande main en coupe, il prit la tête de Juan, la renversa en arrière et étancha la blessure.

— Rentre à la maison, petit, dit-il ensuite, lentement, comme s'il éprouvait soudain du mal à parler. « Couche-toi, tu es malade... »

— Mais, il faut que j'aille chercher les vaches...

— Laisse ! ordonna Pedro. Rentre à la maison ! Je ramènerai les vaches moi-même.

Là-dessus, il se détourna et s'éloigna à grands pas en direction du pâturage. Juan suivit des yeux sa haute silhouette et, dans son cœur, il n'y avait ni rancune ni haine, seulement la détresse d'une créature qui ignore qui lui est hostile sur cette terre et pourquoi.

Sur le chemin du retour, il pensa à Concha. Qu'aurait-elle dit si elle avait assisté à la correction infligée par Pedro ? Aurait-elle tenté de rafraîchir ses lèvres meurtries, lui aurait-elle caressé son front brûlant et lui aurait-elle dit des paroles apaisantes, consolantes ? Ne s'était-il pas laissé battre pour elle ? N'était-ce pas la punition méritée parce

qu'il avait menti à sa mère ?

Il entra dans la maison par la porte de derrière parce qu'il avait vu sa mère qui donnait à manger aux poules. Le soir tombait vite sur la sierra Morena et il faisait déjà nuit quand Juan s'étendit sur sa paillasse. Il entendait Elvira qui travaillait en chantant dans la cave. Couché sur le côté, le jeune homme voyait par la fenêtre le ciel pâlir, prendre des tons gris sombre. Concha pensait-elle à lui, comme il pensait à elle ? Viendrait-elle, le surlendemain, dans sa grotte ?

Ses lèvres le faisaient souffrir. Pedro revint avec les vaches. Ils dînèrent dans la cuisine. Elvira raconta ce qu'elle avait appris de la voisine. Ce n'était que des bavardages sans intérêt, mais elle en vivait et se réjouissait d'être toujours au courant des dernières nouvelles. Et, brusquement, sans le vouloir, ou le savoir, Juan s'endormit. Il ne remarqua même pas qu'Anita entra dans sa chambre pour le recouvrir avant de retourner faire la vaisselle et reposer enfin son corps fatigué.

Juan dormait. Demain, le soleil se lèverait, comme il s'était levé depuis dix-neuf ans et tout recommencerait... La mère se résignerait en silence ; le frère crierait et frapperait ; la belle-sœur chanterait, heureuse, et renaîtrait le désir d'être dans un autre monde, où personne ne le connaîtrait, d'y être totalement soi-même.

La charpente de la maison craquait. Le vent du soir faisait gémir le bois desséché. Un murmure étouffé montait de la cuisine. Anita récitait sa prière avant d'éteindre la lampe.

Dans sa chambre, sous le toit, assis sur le lit, Pedro fumait une dernière pipe. Elvira se brossait les cheveux.

— Demain, j'irai à Puertollano, déclara Pedro en suivant des yeux un rond de fumée qui montait.

— Que veux-tu faire en ville au milieu de la semaine ?

— J'ai quelque chose à acheter, répondit l'homme qui se leva, marcha jusqu'à la fenêtre, tournant le dos à sa femme. « Je veux acheter un nouveau crayon et un bloc à dessin, pour Juan. »

Elvira ne dit rien. Elle comprenait son mari...

Le lendemain matin, Ricardo Granja, en compagnie de sa femme Pilar et de sa fille Concha, se rendit en auto à Puertollano.

Ils avaient tous des projets d'importance. Pilar voulait voir le docteur Osura parce qu'elle avait de légers bourdonnements d'oreilles. Quand le médecin lui avait dit : « Ma colombe, tu ne devrais pas manger tant de viande grasse », elle avait pris cela pour un diagnostic un peu simpliste, trop peu sérieux pour s'y conformer. À présent, elle ne pouvait plus gravir un escalier sans ruisseler de sueur et avoir le souffle court. Son corps gras tremblait et Ricardo, ce marchand illettré, pouvait bien se tordre de rire, oui, quand sa femme traversait la maison en maugréant. À présent, le docteur Osura devrait trouver

autre chose que son conseil saugrenu pour lui venir en aide.

Quant à Ricardo, il voulait se rendre compte si la sécheresse n'avait pas fait monter les prix, en ville. Il disposait encore en magasin d'un lot de melons d'Italie très recherchés à cause de leur haute teneur en eau. Comme tout bon commerçant, il les avait tenus en réserve pour les jeter sur le marché au moment psychologique et réaliser un bénéfice du simple au double. C'était un homme habile, ce Ricardo Granja, et il aurait pu donner des leçons quant à la façon de faire fortune en partant de rien.

Concha n'avait pas de projets, du moins n'en avait-elle pas fait part à ses parents. Elle les avait accompagnés parce qu'elle aimait aller en ville où, sur la place du marché, elle connaissait une pâtisserie où l'on mangeait certains gâteaux couronnés de crème fouettée et de glace et où l'on buvait des jus d'orange bien sucrés.

L'auto allait vite, le trajet fut agréable, beaucoup plus que pour Pedro Torrico qui, dans sa voiture à cheval, n'avancait pas très vite sur la route poussiéreuse et n'atteignit pas Puertollano avant midi.

Ils suivirent presque le même itinéraire. Granja alla s'informer auprès des marchands et Pedro se rendit au marché aux fruits où il déchargea quelques corbeilles de fruits qu'il avait emplies avec peine. Mais, par ces jours de grande chaleur, on en faisait une forte demande en ville et Pedro se réjouit d'être en mesure d'acheter une paire de pantoufles à sa mère et, pour sa femme, une de ces jolies combinaisons dont elle rêvait depuis un an qu'elle en avait vu sur un journal.

Puis il alla le long des rues écrasées de soleil, contempla les étalages pour s'arrêter devant la vitrine d'un papetier qui offrait des cahiers, des blocs et d'autres accessoires dont il ignorait l'usage. Mais il y avait aussi des pinceaux, des tubes et des boîtes de couleurs ainsi que des plateaux de forme étrange et portant le nom inconnu de « palettes ».

Alors qu'il restait, indécis, planté devant la vitrine, la porte du magasin s'ouvrit et livra passage à une jeune fille chargée d'un paquet dont la forme rappelait celle d'un livre de belles dimensions.

Elle traversa la place et pénétra dans une pâtisserie de l'autre côté du marché. « Je la connais », se dit Pedro qui l'avait suivie des yeux. « Je l'ai déjà vue... à Solana... à El Hoyo ou à Mestanza, je ne sais plus, mais je l'ai vue. Elle doit être riche... sa robe de soie coûte au moins ce que rapporte l'un de mes champs. Et quelle démarche ! Elle est jolie... aussi jolie qu'Elvira... presque aussi jolie. »

Pedro aimait sa femme et entendait la savoir plus belle que toutes les autres.

Une fois entré dans le magasin et interrogé par une vendeuse, il ne sut plus ce qu'il voulait. Quelque chose pour Juan, bien sûr... mais que faut-il à un peintre ?

Il bégaya et la jeune fille eut quelque difficulté à le comprendre.

Puis elle sourit et hocha la tête d'un air entendu.

— Quelque chose pour un peintre, Señor ? Un pinceau ou une boîte de peinture ? À l'eau ou à l'huile ? Ou encore un carnet d'esquisses et des fusains.

Elle l'examina, des pieds à la tête.

— ... Ce n'est pas pour vous ?

— Non... non... pour mon frère Juan...

Pedro constata qu'il commençait à transpirer et sa maladresse lui fit honte.

— ... Il aime bien dessiner et veut devenir un grand peintre. Que faut-il pour cela ?

La vendeuse habituée à tous les paysans qui, de passage en ville, venaient acheter de quoi écrire dans son magasin, s'accorda quelques secondes de réflexion. Puis :

— Achetez-lui d'abord un gros bloc de papier à dessin, Señor, proposa-t-elle. Des fusains et des crayons plus ou moins tendres, peut-être aussi une boîte d'aquarelle avec des pinceaux en véritables poils de castor. Cela fera beaucoup de plaisir à votre frère, Señor. Et quand vous reviendrez à Puertollano, vous saurez ce qui lui manque.

Et Pedro acheta tout ce que lui proposa la vendeuse. Il paya et constata avec effarement qu'il ne pourrait offrir une combinaison en soie à Elvira, mais seulement une paire de bas fins qu'elle pourrait mettre le dimanche suivant quand ils iraient à l'église remercier Dieu de la semaine écoulée et Lui demander de bénir les jours à venir. Mais il put acheter les pantoufles pour sa mère et c'est fier et content qu'il rangea ses emplettes dans sa voiture.

Sur la place du marché, à la terrasse d'un café, Ricardo Granja buvait avec satisfaction du vin du pays et mangeait des gâteaux glacés de sucre.

— Hé ! Pedro Torrico ! Descends de ton siège et viens prendre un verre de vin ! cria-t-il en agitant les deux bras.

Cet accueil si aimable de Granja fit sourire Pedro qui arrêta sa voiture.

— Il faut que je rentre, répondit-il en songeant au prix du vin.

— Un verre, Pedro ! Je te l'offre, mon garçon !

Du vin que l'on vous offre, cela ne se refuse pas, songea Pedro en mettant pied à terre. Il serra la main tendue.

— Vous avez fait une bonne affaire ? demanda-t-il car il n'avait jamais vu Granja de joyeuse humeur que lorsqu'il avait réussi quelque chose.

Le marchand lui donna une claque sur l'épaule et fit signe au cabaretier d'avoir à emplir les verres.

— Ah, il ne faut pas se plaindre des affaires, pour aller, elles vont ! répondit-il jovial.

Puis il parut se souvenir de sa femme qui se trouvait chez le docteur Osura et faisait perdre son temps au médecin avec la description de ses maux aussi affreux qu'imaginaires.

— J'aurai des pilules et une poudre, avait-elle déclaré d'un ton menaçant en descendant de l'automobile. — Je ne lâcherai le docteur que lorsqu'il me les aura données. » À cette idée, une vague de joie s'empara de Granja qui offrit un gâteau gigantesque à Pedro et un deuxième verre de vin.

— Pour la Fiesta, je donnerai une pleine corbeille de fruits, déclara-t-il avec fierté.

— Par ces temps de chaleur ? s'étonna le cabaretier.

Pedro considéra lui aussi son hôte avec respect. « Quelle richesse », songea-t-il, « faire cadeau de fruits qui valent leur pesant d'or. »

— Oui ! Il faut que ce soit une belle Fiesta. On dansera, il y aura des banderoles et trois stands avec des vins du Sud-Est ! Tu y viendras, Pedro ?

— Oui. Et nous donnerons quelque chose pour la loterie, nous aussi.

Granja ne se gêna pas pour éclater de rire.

— Vous autres ! Ah, ça, je suis curieux de savoir quoi ?

— Juan fera cadeau d'une de ses sculptures, répondit Pedro avec autant d'orgueil que s'il se fût agi d'un objet de la valeur d'une corbeille de fruits. « Juan a sculpté une vache dans du granit... il la donnera pour la loterie ! »

— Voyez-vous ça ! Voyez-vous ça, ce Juan !

Granja, derechef, claqua l'épaule de Pedro.

— ... C'est un garçon intelligent. Il fera son chemin... nous l'aimons tous beaucoup...

Puis il leva son gobelet et fit signe au cabaretier.

— Remettez-nous ça ! cria-t-il. « Je crève de soif... »

Et cela dura ainsi jusqu'au moment où Pedro consulta le ciel et décida qu'il était temps, pour lui, de partir, car il irait moins vite avec son cheval qu'avec l'auto du marchand.

Il remonta sur son siège, fit un dernier signe d'adieu et de remerciement à Granja et s'éloigna, satisfait d'une journée aussi agréable.

Lorsque, une heure plus tard, l'auto des Granja le dépassa, il ne put voir à l'intérieur et ne put reconnaître en la cliente du libraire la fille de l'épicier.

Il était déjà tard quand il entra dans la cour de la ferme et qu'Elvira l'aida à dételer le cheval. Elle embrassa son mari et, curieuse, regarda dans la voiture ce qu'il lui avait rapporté. Mais, en riant, Pedro la repoussa et mit la voiture dans la remise. Là seulement, il prit ses paquets à l'exception de celui de Juan qu'il laissa sur place, puis il

ferma soigneusement la porte derrière lui.

Dans la cuisine, Pedro embrassa sa mère sur les cheveux et lui tendit un paquet. Il rit de son air surpris.

— Tu m’as rapporté quelque chose de la ville ! s’écria-t-elle.
« Pedro, il ne le fallait pas ! Je suis une vieille femme et je n’ai plus besoin de rien. »

Mais elle ne perdit pas de temps à défaire son paquet et ses yeux brillèrent à la vue des pantoufles.

— Elles sont beaucoup trop chères ! gronda-t-elle. Mais au son de sa voix, on remarquait qu’elle disait cela pour cacher son émotion. Du reste, elle retira immédiatement ses vieilles pantoufles pour mettre les nouvelles. Et, pendant le dîner, de temps à autre, elle baissait la tête pour les admirer.

Juan se tut. Assis dans le coin de la cheminée, il s’était réjoui profondément et en silence du bonheur de sa mère. Il éprouvait un sentiment mêlé de reconnaissance et de compassion à l’égard de l’homme qui, la veille, l’avait frappé si brutalement. Il n’en montra rien, cependant, et regarda sa mère dont chaque ride irradiait la joie.

Et, une fois de plus, ce fut la nuit. Juan gagna sa chambre, Elvira monta dans la sienne, de son pas élastique, et Pedro sortit pour aller, dans la remise, chercher le grand paquet, destiné à son frère.

Il regarda plusieurs fois autour de lui avant de quitter l’ombre de la remise et contourna la maison. Il s’arrêta sous la fenêtre de Juan. Elle était ouverte, le jeune homme était déjà étendu sur sa paillasse. Une chandelle, collée sur une chaise, brûlait à côté de lui. Il aperçut l’ombre à sa fenêtre et se redressa.

— Qui est là ? demanda-t-il à voix basse.

— Pedro ! répondit son frère du même ton.

Juan sursauta, effrayé.

— Que me veux-tu ?

— Je voudrais te donner quelque chose...

Il glissa le paquet par la fenêtre, le posa sur le rebord intérieur.

— ... Je ne sais pas si c’est ce qu’il te faut... mais, il hésita, « mais peut-être que ça te fera plaisir... un peu... »

L’ombre disparut de la fenêtre, laissant la place à un rectangle nocturne. Des nuages y passaient, les premiers depuis des semaines, messagers sans doute d’un peu de pluie.

Juan se leva lentement. Anxieux, il contempla le paquet laissé par son frère, comme s’il avait contenu du poison ou une charge d’explosifs. Puis il le prit, l’ouvrit et l’incrédulité écarquilla ses yeux. Tremblant de tout son corps, il arracha les dernières feuilles de papier, caressa les objets étalés sur son lit. Il ouvrit et referma la boîte de peinture, passa les pinceaux sur ses joues, se barbouilla les doigts de fusain...

Puis il bondit vers la fenêtre, se pencha au-dehors. Mais son frère était parti depuis longtemps et, là-haut, dans sa chambre, il regardait Elvira essayer ses bas de soie et lui montrer ses jolies jambes ainsi gainées. Elle était bien plus belle que cette fille, à Puertollano ! Il l'embrassa, d'un baiser dur, brutal, car c'était un homme rude qui jamais n'avait été doux. Il la serra contre lui. Elle tressaillit sous la force de son étreinte et elle souffla la bougie pour qu'il ne pût lire dans ses yeux l'éclat né du désir de se sentir dominée, de savourer sa puissance...

Anita, étendue sur son lit, dans la cuisine, tenait ses pantoufles neuves à la main. Elle tâta l'épaisse semelle de feutre, le tissu chaud et doux dont elles étaient faites puis elle les posa, l'une à côté de l'autre, sous le lit, pour pouvoir vite les enfiler le lendemain matin. Elle tendit l'oreille vers la porte derrière laquelle Juan dormait. Tout était calme, calme comme toujours. Et elle souffla la bougie...

La lueur tremblante du feu qui mourait éclaira encore un peu les rides de son visage... Elle paraissait rajeunie.

La grotte cachée de Juan se trouvait dans une vallée transversale de la Santa Madrona, après le Rebollero.

Personne ne savait comment elle avait pu se former, cette partie haute de la Castille étant d'origine volcanique. Une forte érosion avait peut-être creusé ce trou dans la roche dure, mais Juan ne se posait pas de questions, tout à la joie d'avoir trouvé un endroit où il était seul et pouvait faire ce que bon lui semblait.

Ce jour-là, il était monté de bonne heure à sa grotte. Il avait emmené le bétail qu'il devait surveiller et l'avait laissé pâturer sur une bande d'herbe, au pied du rocher. Il n'avait pas revu Pedro qui était parti aux champs avant lui pour surveiller le système d'irrigation. Au cours de la nuit, une légère averse était tombée qui avait à demi rempli les réservoirs et la terre desséchée avait bu l'ondée comme une éponge. Anita n'avait pas demandé à Juan ce qu'il portait sous le bras en partant avec les vaches. Elle ne savait rien du cadeau secret de Pedro.

Pour faire passer le temps, Juan s'était assis sur une grosse pierre et il avait commencé à peindre. Comme il n'avait pas d'eau sous la main, il cracha dans le petit godet en porcelaine jusqu'à ce qu'il pût humecter ses pinceaux. Puis il passa ceux-ci sur les pastilles de couleurs et se lança dans la première aquarelle de sa vie.

Extasié, il contemplait les couleurs. À présent, il pourrait réellement peindre l'aigle aux yeux rouges, à présent, les montagnes pourraient resplendir sous le couchant, les prés fleurir et les boucles noires de Concha encadrer son visage à la peau brune.

Concha...

Il se redressa, glissa son bloc sous son bras et regarda en direction

du chemin. Brusquement, il se souvint que Concha ne connaissait pas sa grotte et qu'ils s'étaient donné rendez-vous sous les pins. Alors, il jeta bloc, pinceaux, boîte à aquarelle et prit sa course, laissant le troupeau tout seul.

Il courut comme un fou, l'haleine sifflante. La sueur lui coulait sur les yeux. Puis il fut contraint de s'arrêter, de s'appuyer contre un arbre, de tenter, une fois encore, de réprimer les battements de son cœur emballé. « Que se passe-t-il ? », se dit-il effrayé. « Ou bien mon cœur ne bat plus ou il s'affole. » Tout devenait bleu et rouge devant ses yeux, ses lèvres étaient tellement sèches qu'il entendit sa langue passer dessus.

Les deux mains pressées contre son côté gauche, Juan sentait son cœur qui tressaillait. « Il ne faut plus que je coure... ou bien est-ce l'amour qui me fait tant mal au cœur ? On dirait qu'on veut me l'arracher de la poitrine... O, Concha... attends... j'ai oublié où nous devons nous retrouver... »

Et il se remit à courir. Il chancela un peu, épuisé soudain. Mais ses jambes le portèrent, comme malgré lui.

Et il arriva sous les pins et se jeta dans l'herbe, à plat ventre, les deux mains pressées contre son cœur.

Concha n'était pas encore là. Ou bien était-elle déjà repartie ? Qui aurait pu le dire ? Il resta allongé, comme un arbre abattu...

Puis il sentit des feuilles tomber sur son cou. Il tressaillit, se retourna et aperçut la jeune fille.

— Vous êtes quand même venue, Concha, dit-il, heureux, avec un sourire douloureux.

— Vous connaissez mon nom ? s'étonna-t-elle.

Elle semblait gênée et gardait une main cachée derrière son dos.

— Oui, par votre père...

Ils restèrent quelques minutes à se regarder sans savoir quoi se dire. Brusquement, Concha tendit le bras qu'elle cachait et au bout duquel elle tenait un paquet blanc qu'elle donna à Juan.

— Je suis allée en ville avec mes parents, expliqua-t-elle. Je vous ai acheté quelque chose. Cela pourra peut-être vous servir...

— Concha...

Juan avait pris le paquet et balbutiait. « Concha, vous avez pensé à moi, en ville... »

— Oui, répondit-elle, à voix basse.

— Et vous avez dépensé de l'argent pour moi...

Il ôta le papier qui enveloppait le paquet et découvrit un livre portant en grosses lettres : la Sculpture à travers les âges. Un livre illustré sur les sculpteurs célèbres et leurs œuvres.

Juan le contemplait comme s'il ne pouvait pas croire qu'il lui appartenait, qu'une si belle chose même existât et qu'il l'eût entre les

maines. Sans mot dire, il le feuilleta, contempla les œuvres de Praxitèle, de Schlüter, de Michel-Ange, de Rodin et une vague d'intense bonheur l'envahit, brûlante.

Il saisit la main de Concha et toute son âme fut dans cette étreinte.

— Concha, dit-il doucement, pourquoi avez-vous fait ça ?

— Cela vous plaît ?

Elle dégagea ses doigts, évita son regard parce qu'elle savait qu'elle ne pourrait l'oublier. « Il est beau, pétri de dons, beaucoup trop intelligent pour rester ici, dans ces montagnes. Et il ne sait même pas la richesse qu'il porte en lui.

« Qu'advierait-il de lui s'il vivait à Puertollano, à Tolède ou à Madrid ? Il serait loin de moi, et je le verrais à peine... mais s'il devenait célèbre, si l'on citait ses œuvres dans les journaux, alors... même Ricardo Granja trouverait que Juan et Concha étaient faits l'un pour l'autre. »

Elle tressaillit, effrayée par ses propres pensées et, pour dissimuler son embarras, elle ramassa et replia le papier que Juan avait laissé tomber par terre.

— Vous vouliez me montrer votre lièvre en pierre, dit-elle enfin, hésitante.

Juan acquiesça d'un signe de tête. Il lui prit la main et elle ne tenta pas de la lui retirer. Et, les doigts entrelacés, ils allèrent côte à côte, sans rien dire, sous le soleil qui semblait frapper moins fort sur la terre qui avait bu durant la nuit.

Quand ils furent dans la grotte et que la jeune fille vit la pierre travaillée, la table avec les outils primitifs et les journaux, les seuls modèles dont Juan disposât, elle entoura les épaules du jeune homme avec son bras et elle se tut, car elle n'aurait su quoi dire.

— Je vous sculpterai, vous aussi, dit-il, en appuyant sa tête sur son bras nu. Le contact de sa peau douce, chaude, le comblait de délices. « Mais, auparavant, je vais faire votre portrait, Concha, en couleurs... telle que vous êtes. »

Et pendant, qu'indécise, elle le regardait, il l'entraîna à l'extérieur, l'installa sur la pierre qui lui avait servi de siège.

Il ramassa son bloc et sa boîte d'aquarelle, tourna le dos à la jeune fille de façon qu'elle ne le vît pas cracher sur ses pinceaux et, s'agenouillant à ses pieds, il la regarda avec attention.

— Vous êtes la plus belle que j'aie jamais vue, dit-il doucement ; et Concha, rougissante, baissa la tête.

C'est ainsi qu'il la peignit, la tête penchée, les joues roses, un léger sourire entrouvrant ses lèvres, les yeux mi-clos.

Le pinceau volait sur le papier blanc et ce n'était pas la main du jeune homme qui le guidait, mais ce tout inexplicable qui l'habitait.

— Viendrez-vous aussi à la Fiesta ? lui demanda-t-il pendant qu'il

pressait sur les poils de son pinceau pour changer de couleur. « Ce sera très amusant. »

— Si mon père m'y emmène. Irez-vous ?

— Oui. J'ai offert une de mes sculptures pour la loterie.

— Oh, c'est magnifique ! elle battit des mains d'enthousiasme.

« J'aimerais bien la gagner. »

Il baissa la tête et fixa son bloc. Il s'était senti rougir et il en avait honte. L'éclat de ses beaux yeux noirs le troublait infiniment. Il continua de peindre, heureux de le pouvoir.

Il ne la vit pas se lever et passer derrière lui. Elle se pencha sur son épaule et quand il sentit son souffle sur son cou, dans son oreille, sur sa joue, son pinceau commença de trembler et les boucles qu'il traçait se firent désordonnées.

— C'est moi, dit Concha, étonnée. C'est vraiment moi, Juan. Oh, comme c'est beau...

Elle se pencha un peu davantage sur lui et, d'un élan l'embrassa sur la bouche. Il lâcha son bloc, enlaça la jeune fille comme un noyé qui s'accroche à son sauveteur, l'embrassa jusqu'au fond de l'âme.

— Reste, Concha, balbutia-t-il. Reste avec moi, j'ai besoin de quelqu'un qui m'aime, qui me comprenne.

Mais la jeune fille s'arracha à lui, s'enfuit en courant et disparut bientôt dans un grand envol de jupe. Ses joues brûlaient. « Qu'ai-je fait ? Je l'ai embrassé. » « Il m'a embrassée. Et c'est interdit ! Je ne suis pas une de ces Espagnoles du Nord qui peut avoir un amoureux. Je suis du Sud et, dans le Sud, un baiser c'est une promesse pour toute une vie ! Une vie avec Juan ? » Elle saisit sa tête douloureuse à deux mains et accéléra sa course. Elle entendit des pas et crut que Juan l'avait suivie. Mais ce n'était que l'écho des siens renvoyé par les rochers.

Ainsi partit Concha, poussée par sa conscience plus forte encore que l'amour qu'elle sentait croître en elle. Quand elle s'arrêta enfin pour reprendre haleine, appuyée au tronc d'un arbre, elle savait qu'elle ne devrait plus revoir Juan. Non, elle n'en avait pas le droit si elle ne voulait pas porter le poids d'une mauvaise réputation qui suffirait, dans ce pays aux mœurs rigoureuses, à ruiner son père.

Concha se mit à pleurer et c'est en sanglotant qu'elle fit le reste du chemin.

Juan, assis sur la pierre devant l'entrée de sa grotte, continua le portrait de Concha. Il pensait que la honte l'avait arrachée à lui. Qu'il l'avait embrassée avec trop de fougue et qu'il l'avait effrayée. Il décida de se rendre, dans les jours à venir, au village et de faire ses excuses à la jeune fille.

Il resta toute la journée au même endroit. Il peignit, lança des pierres aux vaches qui manifestaient l'intention de s'éloigner, feuilleta le livre, cadeau de Concha, émerveillé de la beauté et de la diversité des

œuvres présentées. Les joues brûlantes, il lut les descriptions offertes et tenta des copies au fusain. Puis il retroussa son pantalon, fit des études de ses jambes, et parvint sans difficulté à reproduire sur le papier les petites inégalités, les os, les muscles et les tendons visibles sous la peau.

Ensuite, il revint au portrait de la jeune fille auquel il donna l'éclat de sa jeunesse et celui que son cœur lui dictait.

« Je l'aime... Mon Dieu, je l'aime. Mais je ne peux pas le lui dire. Personne n'a le droit de le savoir. On se moquerait de moi... le petit paysan et la riche Concha. »

Il ferma son livre d'un coup sec et rangea tout son attirail dans la grotte.

« Je le dirai à la mère », songea-t-il, en repoussant les pierres qui bouchaient l'entrée de sa grotte. « Oui, je le lui dirai, elle est la seule qui me comprenne. » Rêveur, il rassembla son troupeau pour rentrer. Et il envia ses bêtes qui mangeaient et dormaient et ne savaient rien faire d'autre...

Au cours de la nuit, il advint quelque chose qui glaça d'effroi la famille Torrico.

De la chambre de Juan jaillit un cri terrible, suivi d'une lamentation continue. Anita sauta de son lit. Elle oublia de chausser ses belles pantoufles et c'est pieds nus qu'elle traversa la cuisine en courant. Pedro, lui aussi, descendit l'escalier d'un bond et se précipita dans la chambre où déjà, Anita, à genoux devant le lit de Juan, tenait son fils dans ses bras.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Pedro en soutenant le dos de son frère.

Le visage de celui-ci était devenu bleu, ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Son buste étroit se tordait comme sous l'effet d'une douleur atroce.

— Il ne respire plus ! gémit Anita en tapotant sur la poitrine de son fils. Il étouffe, Pedro. Il étouffe...

Le grand garçon sortit en courant de la chambre, plongea une serviette dans la marmite d'eau réservée pour le lendemain, appela Elvira qui apparut, les cheveux sur les épaules, lui dit de mouiller une autre serviette, retourna, toujours courant, dans la chambre et plaqua le linge froid et mouillé autour de la poitrine de Juan.

La mère, à genoux, pleurait. Elle caressait les cheveux de son enfant, lui disait mille petites choses dictées par l'amour, baisait ses doigts longs et fins comme pour lui insuffler la force qui lui manquait.

Pedro allongea de nouveau son frère et entreprit de le masser. Il lui leva, abaissa les bras comme l'on fait à un noyé. Elvira apporta la deuxième serviette et la posa sur Juan. Il semblait avoir perdu

conscience et restait affalé comme un mort sur sa paillasse.

Le grand frère travailla pendant plus d'une heure. Anita, à genoux devant le petit autel dressé dans la cuisine, adressait au ciel des prières revenues du fond de ses souvenirs et qui lui donnaient confiance et espoir. Puis elle entendit Pedro qui disait quelque chose à voix basse et elle se précipita de nouveau dans la chambre.

Juan dormait, tranquille et calme. Il était livide, mais la terrible teinte bleue avait disparu. Ses yeux, d'abord grands ouverts, fixes et pleins d'effroi, étaient fermés. Sa poitrine étroite se soulevait et s'abaissait normalement, seules ses lèvres étaient encore bleues et semblaient parcheminées.

— Il vit, balbutia Anita. Oh ! Il vit !

Elle s'écroula au pied du lit, couvrit de baisers le visage de son fils, le caressa, le tâta comme si elle l'avait déjà perdu et les larmes échappées de ses pauvres yeux rougis tombèrent sur le front de Juan.

— Il est très malade, dit Pedro, à voix basse. « Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais quand on étouffe, c'est mauvais signe. Je le conduirai demain chez le docteur Osura. »

— Oui, Pedro, fais-le !

Anita recouvrit Juan et approcha un tabouret de son lit. Elle s'y installa et entoura une couverture autour de ses jambes car les nuits sont froides dans la sierra Morena, même en été, quand les journées sont brûlantes de soleil.

Pedro la regarda, étonné :

— Que fais-tu ?

— Je vais rester là, pour le veiller.

Alors le colosse se baissa et, d'un seul mouvement, il souleva le tabouret et sa mère, emporta le tout dans la cuisine, à côté de la cheminée. Puis, son fardeau déposé, il indiqua le lit.

— Tu vas te fourrer là-dedans ! dit-il d'une voix qui ne souffrait pas de contradiction. « Nous allons veiller sur Juan, Elvira et moi. Et tu ne mettras pas les pieds dans la chambre ! Il faut que tu dormes ! »

— Et comment pourrais-je dormir avec Juan malade ? gémit Anita.
« Tu es une brute sans cœur... »

Elle geignait encore que Pedro avait déjà quitté la cuisine pour s'installer auprès du lit de Juan.

Il épongea la sueur qui jaillissait soudain de tous ses pores, ruisselant sur son corps.

Le jeune homme dormait, épuisé. Elvira leva les yeux vers son mari, lui posant une question muette. Pedro, lui fit un signe de la tête. Cela voulait dire : « Monte. Dors, toi aussi. Je reste. Je ferai attention à lui. » Elvira le comprit et remonta dans sa chambre où elle s'étendit, mais sans pouvoir trouver le sommeil, l'oreille tendue au moindre bruit venant d'en bas, craignant un nouveau cri...

Mais rien ne se produisit. La jeune femme vit le jour se lever sur la Santa Madrona, le ciel rayé de nuages. Il pleuvait. Il faudrait irriguer les terres, ouvrir juste au bon moment les petits canaux qui dispensaient l'eau dans tous les champs, même ceux des voisins. Il faudrait s'occuper des fruits. La pluie, qui voudrait dire travail. Mais le travail ce serait du pain et la sécurité et Juan était malade et Pedro devait l'emmener en ville voir le docteur Osura...

Elvira se leva et s'habilla. Puis, elle descendit et trouva Anita déjà debout. Elle préparait la pâtée des cochons. Elle salua sa belle-fille d'un bref signe de tête.

— Nous irons aux champs, dit-elle simplement, comme s'il allait de soi qu'à son âge elle travaillât toute la journée.

— Oui, mère, répondit Elvira.

La jeune femme se noua un mouchoir sur la tête et se jeta un châle sur les épaules. Il commençait à pleuvoir à grosses gouttes qui fouettaient les vitres et traçaient de larges rigoles dans la poussière. Le ciel, ce jour-là, était bien disposé pour la Castille, les nuages arrivaient en troupes serrées qui s'écrasaient, éclataient contre la sierra Morena, déversant une nappe d'eau sur la terre grise.

Pedro passa la tête par la porte. Ses yeux riaient.

— Il pleut ! dit-il heureux. « La récolte est sauvée, maman. »

— Oui, répondit Anita tout en remuant la pâtée. « Et que fait Juan ? Je peux le voir maintenant ? »

— Bientôt, maman, bientôt. Il dort encore. On dirait qu'il n'a jamais été malade.

Il hocha la tête : « Ça doit être une drôle de maladie. Mais il faut quand même aller voir le docteur Osura. »

Il regarda par la fenêtre derrière laquelle il pleuvait à verse.

— ... Mais je serai revenu avant midi. J'aurai encore le temps...

Sans doute songeait-il au travail qui l'attendait.

Ils partirent, deux heures plus tard. Juan était si faible qu'il s'appuya contre son frère qui, d'une main puissante et sûre, menait le cheval. La pluie semblait avoir touché la terre d'un coup de baguette. Les prés étaient verts, de même que les champs et les fossés, des fleurs éclataient dont nul n'aurait soupçonné la présence sous la poussière. Tout était activité. Les paysans cassaient les mottes durcies pour permettre à l'eau de pénétrer car personne ne savait quand il se remettrait à pleuvoir avant la venue de l'automne qui était encore loin.

Le docteur Osura consultait à Mestanza et Puertollano. Il avait beaucoup de clients, car il passait pour savant mais surtout c'était un médecin qui prescrivait toujours un médicament satisfaisant ainsi malades et pharmaciens. Il s'agissait parfois d'inoffensives pilules d'une neutralité absolue mais baptisées de noms ronflants car il était des femmes, comme Pilar Granja, qui se créaient des maux imaginaires

pour avoir à prendre des médicaments. C'était, pour elles, un agréable divertissement à leur ennui quotidien que de se sentir souffrir. Le docteur Osura était particulièrement courtois avec ce genre de patientes, car elles lui fournissaient littéralement une jolie rente sans aucune fatigue.

Par bonheur, c'est à Mestanza qu'il consultait ce jour-là et Pedro n'eut que la moitié du chemin à faire. Il aida son frère à descendre du siège.

Juan n'avait rien dit pendant tout le trajet. Il ne savait pas ce qui lui était arrivé au cours de la nuit. Quand sa mère et son frère le lui avaient raconté, il avait baissé la tête. « C'est l'amour », avait-il pensé, « cela me comprime le cœur. J'aime pour la première fois. »

À présent, il se trouvait dans la grande salle d'attente du médecin, entouré d'autres malades qui ne s'occupaient pas de lui. L'un d'eux toussait ; une femme portait en écharpe son bras cassé ; un enfant pleurait, tourmenté par une poussée d'urticaire et Pedro lisait le dernier illustré, ravi de constater que les jolies femmes élégantes photographiées sur le journal portaient les mêmes bas que ceux qu'il avait rapportés à Elvira.

Le médecin, qui faisait entrer un nouveau client, aperçut les deux frères. Il leur adressa un signe amical. « Bon, pensait-il, cette pauvre vieille Anita est plus mal que je le pensais. » Il hocha sa tête blanche et ausculta un paysan qui s'était cassé deux côtes.

— Respire à fond ! dit-il, pour écouter si les côtes n'avaient pas touché les poumons et l'homme exprima un souffle capable de courber un arbre.

Enfin, ce fut le tour de Pedro et de Juan. L'aîné, la mine importante, conscient de sa responsabilité, Juan, calme comme toujours, un peu intimidé, gêné de son sort. Pénétré de respect, Pedro regarda autour de lui, étonné du nombre de livres au dos frappé de lettres dorées qui occupaient une bibliothèque de bois sculpté mais vrillé de trous de vers ; les instruments brillants dans leurs coffrets à couvercle de verre et le divan dont le matelas de caoutchouc blanc semblait prêt pour une opération dangereuse. Il vit le seau réservé aux pansements souillés, puis une cuvette qui contenait encore du sang et le pauvre garçon pâlit, tressaillant de tout son grand corps.

Il baissa la voix pour s'expliquer car il avait entendu dire quelque part qu'il faut parler tout bas chez un médecin. Le docteur Osura sourit. « Mes braves paysans », songeait-il, « comme ils sont désarmés dès qu'ils sont dans un milieu étranger. Moi aussi, j'ai gardé les vaches avant de m'aventurer vers Grenade où, de vendeur de melons et crieur de journaux, j'ai réussi à devenir médecin. »

Pedro parlait avec émotion et soutenait Juan comme craignait de le voir s'écrouler.

— ... Et il s'est mis à crier, chuchota-t-il. « Il ne pouvait plus respirer... sa figure est devenue toute bleue. Il était terrible à voir, on a tous cru qu'il allait mourir. La mère pleurait... Je l'ai aussitôt entouré de linges mouillés. Et il a recommencé à respirer et il a dormi sans se réveiller jusqu'au matin. »

« Curieux », pensa le médecin en regardant Juan, « et ce garçon ne donne absolument pas l'impression d'avoir eu une attaque. Il a exactement l'aspect que je lui connais depuis des années. Frêle, pâle, les yeux profondément encastrés dans les orbites, et ce regard brillant, étrange, qui donne tant à penser. »

— Comment as-tu remarqué que tu ne pouvais plus respirer ? lui demanda-t-il. « L'air t'a-t-il manqué brusquement, ou as-tu eu une sensation lente d'étouffement ? As-tu remarqué que cela venait de ton cœur ? »

— Non

Sur un signe de son frère, Juan commença de se déshabiller. Il avait retiré la chemise propre donnée par sa mère pour l'occasion et posé ses deux mains sur sa poitrine.

— ... Je n'ai rien remarqué. Brusquement, je suis parti... parti très loin... c'était la nuit pour moi. Je ne sais rien d'autre.

— Hum. Ce n'est pas grand-chose.

Saisissant un curieux appareil dont il introduisit deux des extrémités dans ses oreilles, le médecin entreprit de tâter le dos et la poitrine du jeune homme avec l'autre extrémité, en forme de disque. Il s'agissait du stéthoscope que chaque médecin possède mais, pour Pedro, c'était un objet extraordinaire car on ne l'avait jamais ausculté. Il rit quand, son examen terminé, le docteur Osura donna un petit coup de marteau sur le genou de Juan pour contrôler ses réflexes et ouvrit la bouche de stupeur quand il dirigea sur ses yeux le rayon de son ophtalmoscope.

— Hum, répéta le médecin en reposant l'instrument. Puis il se tourna vers Pedro : « Retourne un peu à côté, toi, mon vieux. »

Pedro bondit de sa chaise et laissa tomber par terre le chapeau qu'il n'avait cessé de tourner entre ses doigts.

— Est-ce que vous allez l'opérer maintenant ? demanda-t-il, angoissé. « Il faudrait peut-être demander d'abord à la mère ? »

— Allons, tire-toi, idiot ! répliqua le médecin, sans ménagement, mais ses yeux souriaient.

Pedro ramassa son chapeau et sortit en toute hâte. Il n'y avait plus personne dans la salle d'attente. Il s'assit dans un coin et se perdit dans la contemplation du sol sali par les grosses chaussures des malades. « Que va-t-il faire à Juan ? Mon Dieu, pourvu qu'il ne lui fasse pas mal ! Je n'aurais pas dû sortir, j'aurais dû rester ! » Il se leva brusquement, alla coller son oreille à la porte. Il n'entendit qu'un

murmure de voix, pas de cris, pas de plaintes ni de gémissements.

Il retourna à sa chaise, s'y tassa, trempé d'une sueur d'angoisse. Entre ses doigts tourmentés, son chapeau avait perdu toute forme. Ses yeux apeurés ne quittaient pas la porte laquée de blanc, close sur l'inconnu, la douleur. « Juan », pensait-il. « Juan... je ne savais pas combien je tenais à toi. Santa Maria, faites qu'il ne lui arrive rien... »

Et les minutes coulaient sur lui comme autant de gouttes de feu... comme la sueur qui roulait sur son front.

Quand Pedro avait quitté le cabinet, le médecin s'était assis sur le divan. Il avait regardé longuement Juan sans rien dire et le jeune homme avait soutenu son regard.

— Tu as quelque chose, dit enfin le docteur Osura, sans plus.

— Non.

— Mais si ! Cela ne sert absolument à rien de me mentir, comme tu mens à ceux qui t'entourent. J'ai vu au fond de tes yeux, au fond de ton âme et je suis un vieil homme, je connais l'âme des gens.

Il se pencha sur Juan et sa voix se fit paternelle.

— ... Ne veux-tu pas me dire ce que tu as ?

— Je n'ai rien ! s'entêta Juan, les lèvres serrées.

Le médecin sourit et, de la main, fit signe au jeune homme de venir prendre place à côté de lui.

— J'ai fait sortir Pedro pour pouvoir te parler. Même ta mère n'a pas besoin de savoir... seulement moi. Je peux peut-être t'aider.

Juan secoua la tête.

— Personne ne peut m'aider, dit-il buté.

— Tu vois, il y a bien quelque chose !

Le vieux médecin croisa les mains sur ses genoux pointus.

— ... Ton cœur n'est pas fort, Juan... je préfère te le dire honnêtement. Il ne peut supporter aucune émotion trop forte. Quand, hier, tu as commencé à étouffer, c'était ton cœur qui ne voulait plus travailler et qui n'envoyait plus de sang dans tes poumons. Regarde un peu ça...

Il alla chercher un rouleau de papier et l'étendit entre eux, sur le canapé. On y voyait représenté un cœur humain en couleurs en coupe, dans son ensemble et marqué par diverses maladies. Juan se pencha sur les dessins. Jamais encore il n'avait vu quelque chose de semblable. « C'est ça, un cœur », pensa-t-il, déçu. « Un morceau de chair avec des compartiments et de grosses veines. Et ce cœur peut aimer, éprouver des désirs, des sentiments ? Un objet aussi étrange, aussi laid ? » Juan regarda le médecin qui parut comprendre à quoi il pensait.

— Déçu ? demanda-t-il en riant. « Oui, Juan. Ton cœur a cet aspect-là. C'est une petite pompe qui envoie ton sang, il y en a cinq litres, dans ton corps. Ici, c'est l'aorte, l'artère principale qui nourrit toutes les autres artères. Et là, tu vois la veine cave qui apporte dans le corps le

sang purifié de son acide carbonique et là, cette grosse veine charrie dans les poumons le sang impur où il est nettoyé et prêt à resservir. Le circuit est total, jusqu'au bout de tes doigts, Juan. Mais là, tu vois, tout autour du cœur, les artères coronaires. Ce sont des veines très fines, très sensibles, qui sont toujours en contact avec les nerfs, elles savent s'ils sont calmes ou excités. Que tu éprouves une grande émotion et elles se contractent et empêchent le sang de passer. Le cœur pompe à vide, il ne sait pas quoi faire et il finit par s'arrêter parce que, justement, il n'a plus de sang. Alors, tu étouffes, tu ne peux plus respirer parce que tes poumons attendent eux aussi le sang qui leur vient de la grosse artère que tu vois là. Et c'est pourquoi, Juan, je te demande ce que tu as, car tu ne dois, pour rien au monde, supporter d'émotions trop violentes... »

Juan regardait fixement le dessin du cœur et des veines qui décidaient de sa vie. Il leva des yeux incrédules sur le médecin, lui indiqua les traits et les masses indiqués : aorte, veines, artères, valvules, oreillettes, auricules, ventricules et péricarde.

— C'est tout ça, dit-il doucement... « C'est donc ça le grand mystère de la vie ? »

Le docteur Osura acquiesça d'un signe de tête.

— N'est-ce pas miraculeux que tu vives grâce aux cinq litres de sang que ce cœur pompe pour l'envoyer dans toutes les veines ?

— Et c'est parce qu'il passe par les veines que l'on peut aimer ?

Le médecin tressaillit. D'un geste vif, il prit Juan par les épaules, l'approcha de lui.

— C'est donc cela, mon garçon ! Tu es amoureux ?

— Oui, docteur.

— Et, de qui ?

— Concha Granja...

Le vieux médecin émit un petit sifflement et se passa les deux mains dans les cheveux. Concha ! Concha et Juan Torrico ! Ce que la vie pouvait être cruelle, parfois.

— T'aime-t-elle aussi ? demanda-t-il, surtout pour dire quelque chose.

— J'ai fait son portrait, répondit Juan avec une certaine fierté.

— Tu as dessiné Concha ? s'étonna le médecin.

— Non, je l'ai peinte ! Pedro m'a rapporté une belle boîte de couleurs de la ville. J'ai pu peindre le visage de Concha. C'est une très jolie image.

Le docteur Osura entreprit de rouler sa carte du cœur pour se donner le temps de réfléchir. « Ce pauvre gosse, qui n'est plus un enfant, mais qui n'est pas encore un adulte, sent l'étroitesse de son milieu. Il en souffre et c'est son cœur qui réagit. C'est un être sensible, ultra-sensible même, mais il n'a pas de maladie organique. J'aime

mieux cela ! »

— Il faudra que tu me montres ce portrait, dit-il en refermant la porte de son armoire. « Tu continues à dessiner n'est-ce pas ? On dit même que tu sculptes la pierre ? »

— Oui. Je préfère encore cela au dessin. C'est merveilleux quand on parvient à faire sortir un visage, une silhouette, d'une pierre morte, dure.

— Un jour, apporte-moi donc ce que tu as fait, Juan, dit le médecin en écrivant une ordonnance prescrivant un reconstituant et des pilules qu'il lui faudrait prendre en cas de crise nouvelle. « Je pourrai peut-être t'aider ! »

Juan se leva, d'un élan. L'espoir faisait briller ses yeux.

— Vous pourriez m'aider, docteur ?

— Peut-être.

— Mais c'est trop lourd pour que je puisse tout vous apporter.

— Alors, nous irons voir ça avec ma voiture.

— Jusqu'à la grotte ?

Le vieux médecin fut assez habile pour ne pas s'étonner.

— Oui, dit-il seulement.

— Personne ne connaît ma grotte, insista Juan, doucement.

— Et je n'ai pas, non plus, le droit de la voir ?

— Si vous me promettez de ne pas en parler...

Le docteur Osura tendit la main au jeune homme.

— Je te le promets, Juan.

Ils se serrèrent la main et ce contact établit entre eux une compréhension muette qui combla Juan de joie et lui donna plein espoir pour l'avenir.

Pedro aida son frère à s'installer sur le siège et grimpa à son côté.

— Alors, ce n'est rien de grave ? demanda-t-il. Juan secoua la tête et son frère poussa un énorme soupir de soulagement.

La pluie avait cessé. Le soleil brillait à nouveau sur la montagne et le rio Montero, mais son ardeur était moins vive... les champs étaient humides, la terre avait bu tout son saoul, les fruits semblaient s'étirer de contentement.

Le cheval fumait. Il partit, à la première sollicitation, d'un trot léger. Il fit halte devant la pharmacie où Pedro fit exécuter l'ordonnance.

— Tiens, ta santé est là-dedans, Juan ! dit-il, joyeux, à son frère en lui donnant deux flacons et un tube de comprimés.

Puis ils repartirent. Pedro chanta même, de sa voix rauque, une vieille chanson dans laquelle on parlait d'une jeune fille qui aimait un garçon en secret.

« Juan n'a rien ! Il a le cœur un peu fragile... ce n'est pas terrible, ça se soigne... Tralala ! Le soleil brille et les champs reverdissent, que

demander de plus ? »

Juan lui-même ne put s'empêcher de sourire en entendant son frère chanter sa joie. Pedro lui avait passé un bras autour des épaules et s'époumonait.

Et les deux frères, au trot paisible de leur cheval, retournèrent chez eux où les attendait une mère inquiète.

À peine Juan l'avait-il quitté que le docteur Osura prenait son téléphone et demandait une communication à longue distance avec Madrid. En attendant, il réfléchit à ce qu'il devait dire à son correspondant, car c'était trop inhabituel pour ne devoir peser ses mots.

L'heure de ses consultations étant passée, il ferma la porte de la rue et songea au sort de Juan, avec l'objectivité de son expérience et de son âge.

Ricardo Granja avait cette stupide vanité du nouveau riche qui n'admettrait jamais que sa fille épousât un garçon moins riche qu'elle, quelles que fussent ses origines à lui. Le père de Ricardo, Pablo Granja, avait été un simple marchand ambulant qui économisait chaque peso. Il mettait le produit de ses économies dans une petite boîte qu'il cachait sous son lit. Et c'est avec le contenu de cette cassette qu'il avait pu acheter une petite épicerie à Fuencaliente, au pied de la sierra Morena.

Il avait élevé ses enfants avec sévérité. Dès son plus jeune âge, Ricardo, déjà astucieux, avait aidé son père dans ses affaires. En place de catéchisme, il avait appris ses fractions et, en place de belles histoires et de chansons, à peser farine, sucre et autres marchandises. Mais une réelle pesée, pas de celles qu'il pratiqua plus tard, s'arrangeant pour que le fléau de la balance penchât pour lui. La mort du vieux Pablo, honnête et respecté, marqua le début de l'ascension de Ricardo qui avait vingt ans alors. Son mariage avec Pilar ajouta à son aisance, l'enrichit. Il ne pensait qu'à contrecœur aux jours où, en compagnie de son père ils allaient, de maison en maison, offrir leur marchandise. Et ce Ricardo admettrait qu'un petit paysan levât les yeux sur sa fille ? C'était impossible, aussi impossible que d'attendre une récolte du roc du Rebollero.

La sonnerie du téléphone arracha le docteur Osura à ses pensées. Madrid ! La communication était mauvaise.

À l'autre bout de la ligne, un gros homme, âgé déjà, calé dans un fauteuil au bois sculpté se demandait qui pouvait bien l'appeler de Castille. Au nom d'Osura, il rit et gifla du plat de la main le dessus de son bureau.

— Osura ! Amigo mio ! Quelle surprise ! Je n'ai plus entendu parler de toi depuis deux ans, non, trois ! Comment vas-tu, mon vieux ?

La joie de Fredo Campillo était réelle. Osura avait fait ses études avec lui, à Grenade. Osura, la médecine, lui, l'histoire de l'art. Ils avaient été pauvres ensemble et devaient travailler entre leurs cours. Ils mangeaient, dans la cuisine d'un petit restaurant, les restes, arrosés d'eau pure, des repas des clients. À présent, Fredo Campillo était directeur du Muséum de Madrid et le docteur Osura avait une vaste clientèle. Ils se voyaient, à l'occasion, échangeaient des souvenirs devant une bouteille de bon vin, puis ils se perdaient de nouveau de vue pendant un temps indéterminé.

Le docteur Osura sourit en entendant la voix de son ami. Mais il entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Campillo, que penses-tu de la sculpture ?

— Hein ? Campillo secoua la tête comme pour se déboucher les oreilles. « C'est ta nouvelle marotte ? Tu sculptes pour te distraire et empoisonner les marchands d'œuvres d'art ? C'est mon tour, à présent ? Non, mon vieux, tu n'as pas l'ombre d'une chance. Si tu fais de la sculpture, dès demain, j'opère mes garçons de salle de l'appendicite. »

Le docteur Osura rit de bon cœur, désireux de laisser Campillo de belle humeur.

— Non, rassure-toi, je n'ai pas l'intention de taquiner la pierre, mais je connais, ici, un garçon extrêmement doué qui mérite d'être aidé.

Campillo alluma un cigare et souffla la première bouffée dans le téléphone.

— Tu sens ? Nos bons vieux Havane. Ah, oui, ton protégé. Écoute-moi, si ce garçon est capable, il se débrouillera tout seul. S'il ne peut rien, il lui faudra de la protection. Mais je ne suis pas celui qu'il faut ! Je cherche – quand il le faut – les vrais talents, les artistes qui mûrissent au calme !

— Alors, pour réussir, il faudrait que tu y viennes, au calme ! Jamais tu ne trouveras un talent naturel à Madrid, mais seulement les petits d'une bohème plus ou moins désespérée ! Non, Fredo. Ici, dans la sierra Madrona, à Solana del Pino, dans un nid inconnu de tous, vit un jeune homme de dix-neuf ans qui, d'après moi, n'a besoin que d'une base pour être promis au plus bel avenir.

Là, le vieux médecin hésita avant de poursuivre, lentement :

— ... Un médecin voit certaines choses ignorées des autres. Le regard de ce garçon cache quelque chose qu'il suffirait d'éveiller.

Campillo bâilla. Le docteur Osura l'entendit et se fâcha.

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ? demanda le directeur du Muséum.

— Pour que tu déplaces ta masse ! Que tu viennes à Solana del Pino ! cria le médecin. Je te le dis, Fredo... ça en vaut la peine ! Je connais ton avarice, je te paie le voyage. Mais viens, Fredo, je te le

demande au nom de notre amitié.

Campillo réfléchit, consulta son agenda.

— Sauf contrordre, disons, alors, vendredi en huit.

— Parfait ! déclara le médecin soulagé et joyeux.

— Mais gare à toi, si je me dérange pour rien !

Osura éclata de rire. La sensation d'avoir fait une bonne action le comblait, lui rendait sa jeunesse.

— Dans ce cas, la réparation d'usage. Un duel au tarragone jusqu'à ce que l'un de nous roule sous la table...

Il raccrocha et se passa la main sur les yeux.

Juan tiendrait-il ses promesses ? Était-il vraiment un génie en sommeil, un de ces artistes qu'un pays ne produit qu'une ou deux fois au cours de son histoire ? Juan Torrico soutiendrait-il la critique du sévère. Campillo ? S'agissait-il bien là de la voie qui devait sortir le pauvre petit paysan de son obscurité ?

Le médecin retira sa blouse blanche et se lava les mains. « Quand je verrai ses œuvres, je reconnaitrai mon erreur ou bien je saurai que j'ai remporté une victoire sur le sort. »

Puis il prit la liste des malades à visiter et cocha les noms des plus pressés.

Pablo Gevera – fracture d'une jambe.

Marguerita Jijona – septicémie.

Ricco Bacaisente – chute et hémorragie.

La journée n'était pas finie. Les malades attendaient à Mestanza et à Hinojosas.

Joyeux, Pedro et Juan arrivant à la ferme constatèrent avec stupeur qu'il n'y avait personne. Les vaches étaient au pré, les poules trottaient le long du grillage du poulailler, caquetantes, affamées. Anita, Elvira étaient invisibles.

— Elles sont sûrement aux champs ! s'écria Pedro, et son visage perdit toute expression joyeuse. « Je leur ai pourtant dit que je rentrerais de bonne heure ! La mère dans les champs !... Elvira va entendre quelque chose ! »

Il sauta du siège, détela le cheval.

— Occupe-toi de lui, dit-il à Juan qui, indécis, s'appuyait à la voiture. « Je vais les rejoindre ! »

Le jeune homme regarda son frère disparaître, à grandes enjambées, en direction des collines. Il ne put réprimer un frisson en pensant avec quelle rapidité il avait changé. « Il y a une minute, c'était le grand frère joyeux, attentif, que j'aime bien et le voilà redevenu la brute qui me fait peur. Les gens ont-ils donc toujours deux visages ? Pour Pedro, cela ne fait pas de doute... mais maman, Elvira, le docteur Osura, Concha... oui, Concha. Y a-t-il en chaque individu deux êtres qui

ne savent rien l'un de l'autre ? Qui ignorent ce qu'ils font et ce qu'ils sont en mesure de faire ? Et moi ? Suis-je ainsi ? »

Il marcha vers la fenêtre close et scruta l'image un peu floue que lui renvoyait la vitre. Il avait les joues creuses, les pommettes saillantes comme en ont certains phthisiques. « Il me faut un miroir, pensa-t-il soudain. Je veux faire mon portrait, puis sculpter mon visage dans la pierre. »

Il était là à étudier ses traits quand un autre visage s'encadra à côté du sien, sur la vitre. Il crut, tout d'abord, être le jouet d'une illusion... ces boucles, cette bouche... Il se passa la main sur les yeux, riant de soi. Mais quand il leva les paupières, l'image était toujours là. Alors, il se retourna très vite. La jeune fille était devant lui, les mains dans les poches de sa jupe et le regard baissé.

Ils ne pouvaient rester indéfiniment face à face, sans rien se dire.

— Bonjour, Concha, dit Juan en tendant la main.

— Bonjour, Juan.

— C'est gentil d'être venue...

— Oui ? Cela te fait plaisir ?

Elle leva les yeux, enfin.

— ... Je voulais voir Pedro. Mon père désire savoir quand il aura ses fruits. S'il continue à pleuvoir, il ne lui en donnera que la moitié du prix, car il y en aura suffisamment en ville. Mais Pedro n'est pas là ?

— Non... il n'est pas là. Il n'y a personne. Je suis seul.

— Ah, tu es seul...

Et, de nouveau, ils se turent, comme s'ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se raconter.

Concha s'approcha, passa devant le jeune homme pour aller s'asseoir sur le banc, devant la maison, où parfois la mère s'asseyait, le soir, pour se reposer, où quelquefois Elvira jouait de la mandoline et chantait de sa voix claire, accompagnée par la basse de son mari.

Balançant les jambes, Concha joua avec ses boucles. Elle voulait donner une impression d'indifférence, ne pas montrer qu'elle était ravie d'être seule avec Juan. Mais, au tremblement de ses lèvres, on voyait son énervement, dans l'attente d'entendre le jeune homme parler.

Debout devant elle, Juan se mordait la lèvre.

— J'ai presque terminé le portrait, dit-il. Si je n'étais pas allé en ville, il aurait été fini.

— Tu es allé à Puertollano ?

— Non, à Mestanza. Chez le docteur Osura.

Son regard se chargea d'anxiété.

— Es-tu malade, Juan ?

Il se sentit rougir et lutta contre cette coloration intempestive.

— Non... le docteur Osura m'a seulement montré à quoi ressemblait

un cœur humain. En as-tu quelquefois vu un ?

— Non.

— C'est très étrange. Il y a des petits compartiments, des grosses veines...

Il hésita un instant, puis prit son courage à deux mains.

— ... Le docteur Osura m'a aussi montré la petite chambre où l'amour se trouve, dans le cœur.

Ce fut au tour de la jeune fille de rougir. Elle se mit à jouer avec ses doigts, comme si elle les découvrait soudain.

— Tu l'as bien vue ? demanda-t-elle doucement.

— Oui. Le docteur Osura m'a dit aussi qu'une image de la personne que l'on aime se forme dans cette petite chambre. Une image qui est faite avec le sang du cœur, Concha.

— Je le crois en effet, Juan, murmura-t-elle.

— C'est beau, dit-il, heureux.

Il s'assit sur le banc, à côté d'elle et, de la pointe de sa chaussure, traça des cercles dans la poussière.

Puis ils se levèrent d'un même mouvement et partirent, côte à côte. Ils marchèrent comme des étrangers, car ils avaient peur, en parlant, d'en dire encore davantage que ce que révélaient leurs yeux quand ils se regardaient, à la dérobée. Le chemin, sur la colline, se faisant pierreux, le jeune homme prit sa compagne par le bras et il sentit sa peau tressaillir à son contact. Dans une dépression du terrain, l'herbe était haute, ils s'y étendirent et regardèrent le ciel bleu, sans nuages.

Le vent chaud qui soufflait sur la montagne soulevait les longs cheveux de la jeune fille qui venaient caresser les joues du garçon. Il ferma les yeux. « Ses cheveux... », pensait-il, « une rose dans ses cheveux... rouge, ou une grande marguerite blanche dans ses cheveux noirs... cela doit être beau. J'en cueillerai une moi-même et la lui mettrai. »

Il s'appuya contre son bras qui ceignait son épaule.

— Nous aimons-nous, Concha ? demanda-t-il, tout bas.

Elle lui passa doucement le bout des doigts sur les joues.

— Oui.

— On va nous empêcher de nous voir... on nous persécutera. Il se redressa un peu : « Mais nous sommes l'un à l'autre, Concha... je le sens. »

— Oui, Juan.

Il l'embrassa et son baiser était tout autre que le premier. Il se sentait fort, exigeant, pénétré d'un courage jamais ressenti et ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire. Cet épanouissement soudain de son être lui donna une sensation d'ivresse. Concha dans ses bras, il la souleva, la porta serrée contre lui, longtemps. Heureuse, elle riait, l'embrassait sur les yeux et la bouche, frétillait comme un poisson.

Et leur course les mena jusqu'à un campement de bohémiens, une jeune fille qui dit s'appeler Rosita s'offrit pour lire leur destinée dans leurs mains. Penchée sur la paume de Concha, elle prédit, en riant bonheur et luttes, amour et douleur, ce mélange d'amertume et de douceur qui compose la vie de tout être humain. Mais elle hésita en voyant la main de Juan et, brusquement, elle la repoussa, les yeux agrandis par l'effroi.

— Non ! Oh, non ! Ne me demandez pas de vous dire ce que je vois. Non ! Non !

Et, sans plus attendre, elle se détourna, partit en courant se réfugier dans sa roulotte comme si elle avait eu sous les yeux, soudain, une vision d'Apocalypse.

Concha dut tirer Juan par le bras pour l'arracher à sa stupeur. Ils s'enfuirent du campement et ne s'arrêtèrent que hors d'haleine.

« Ma main lui a fait peur », pensait Juan et quelque chose se brisa en lui. « Elle a crié, elle est devenue toute blanche. » Il examina sa paume et n'y vit qu'une série de traits, de lignes aux entrelacs incompréhensibles pour lui.

— Concha, balbutia-t-il. Concha, ma main.

Déjà la jeune fille le serrait dans ses bras, le couvrait de baisers.

— Les bohémiens sont des menteurs ! Ne pense plus à cette fille stupide et crasseuse, Juan ! Ris donc ! Vois, je t'embrasse.

Et ses baisers pleuvaient sur ses yeux, ses joues, ses lèvres. Alors il l'enlaça, lui aussi, se durcit contre la douleur qui montait en lui. Les yeux de la jeune fille criaient leur peine muette... et il effaça celle-ci d'un baiser.

Mais, comme une épine qui aurait pénétré profondément sa chair, la même pensée taraudait sa tête.

« Ma main... qu'y a-t-il dans ma main ? »

Peu importait, il trouverait la force, le courage de supporter ce qui l'attendait.

Deux jours plus tard, à la sortie de Solana del Pino, Juan attendait le docteur Osura. Appuyé contre un pin, il serrait sous son bras une chemise qui contenait ses derniers dessins et le portrait à l'aquarelle de sa mère. De son poste, il voyait à ses pieds le village et la fontaine autour de laquelle bavardaient quelques paysans, en fumant. De sa houlette, le saint dispensait encore de l'eau. Enfin, une vieille voiture parut, poussive. Aux saluts respectueux des villageois, Juan comprit qu'il s'agissait de celle du vieux médecin.

L'auto s'arrêta avec bruit et la tête du docteur Osura s'encadra à la portière.

— Bonjour, Juan ! cria-t-il.

— Bonjour, docteur !

Le médecin ouvrit la portière.

— Viens, monte.

Lentement, la vieille Ford gravit le chemin semé de pierres, creusé d'ornières par les charrettes à bœufs ou à âne qui transportent le fumier dans les champs, à travers la montagne.

Puis Juan demanda au médecin de s'arrêter, deux vallées transversales avant le puissant Rebollero. Du doigt, il montra l'avancée d'un plateau, à mi-hauteur du massif.

— C'est là-bas. Sur la pente. Venez, docteur.

Avant de pénétrer dans la grotte, le jeune homme se tourna vers son compagnon et le regarda, l'œil sombre.

— Vous voulez réellement m'aider ?

Le médecin épongea son front couvert de sueur.

— Oui, mon garçon. J'ai un ami à Madrid qui s'y connaît en sculpture.

— À Madrid ?

— Oui. C'est un grand personnage là-bas. Il est directeur du Muséum. Et s'il dit « C'est bon », tu seras connu, Juan.

Le jeune homme se détourna, les yeux brillants.

— Venez ! Je passe devant pour donner de la lumière.

Muet, le docteur Osura contempla les œuvres du jeune homme. Tout était là, sur une table de rondins grossièrement assemblés et quelques étagères... l'aigle qui déchiquetait une souris... le vent semblait soulever les plumes du grand oiseau aux serres redoutables ; le lapin, les vaches, les chevaux, les moutons voisinaient avec un gros bloc de granit dégrossi, peu travaillé encore mais sur lequel le médecin reconnut les traits d'ascète de Juan.

Il ne connaissait pas grand-chose à l'art, mais il sentait que le hasard le rendait témoin de la naissance de quelque chose de prodigieux.

— C'est incroyable, murmura-t-il enfin et il avança la main, saisit un cheval pris en plein élan, un pin torturé par le vent, un oiseau mourant dont le bec entrouvert semblait livrer passage à son dernier cri ; une vache allongée qui ruminait. Puis il caressa les arêtes du gros bloc de granit qui portait les traits de Juan. Sa main tremblait.

— C'est toi ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et, quand comptes-tu avoir terminé cela ?

— Dans quinze jours, peut-être.

Quand ils se retrouvèrent dehors, au soleil, Juan, un peu intimidé, jeta un coup d'œil en biais à son compagnon, attendant le jugement.

— Cela vous plaît-il ? demanda-t-il enfin, comme le médecin se taisait.

— Oui, beaucoup. C'est très beau, mon petit, le médecin contrôlait

avec peine l'émotion qui aurait fait trembler sa voix. – Je vais écrire à mon ami. Il t'aidera.

Les yeux de Juan s'illuminèrent.

– C'est vrai ? s'écria-t-il. Alors, je ne me serai pas battu pendant trois ans pour rien avec mes pierres !

– Non, certainement pas.

Le médecin repartit seul pour Solana del Pino. Il emportait avec lui la chemise contenant les dessins du jeune homme pour les envoyer à son ami à Madrid.

Il conduisait lentement, son visage empreint d'un sérieux presque tragique.

Un génie ! Un extraordinaire génie ! Aucun de nous ne connaissait ce garçon... maintenant, je sais qui il est.

Un homme qui fera le bonheur de son époque.

Le soir de cette même journée Concha demanda, au cours de la conversation, quel genre d'hommes étaient les Torrico.

– Des gens travailleurs, répondit Ricardo Granja que la lecture d'un fait divers particulièrement épicé mettait de bonne humeur. C'est une vieille famille. Nous sommes allés à l'école ensemble, le vieux Pedro et moi. Ils sont pauvres, mais honnêtes, très honnêtes. Le plus jeune des fils, Juan, dessine bien. Il sait sculpter aussi. C'est un métier de crève-la-faim... mais le garçon est intelligent et adroit.

Concha n'en demanda pas davantage et se pencha sur un livre posé sur ses genoux.

« Il est intelligent... Si papa savait aussi combien je l'aime. »

Solana del Pino éclatait des couleurs vives des guirlandes, des habits de fête et de la joie de chacun. C'était la Fiesta.

Anita Torrico avait, elle aussi, accompagné ses deux fils à la fête. Elle buvait du vin rouge et se réjouissait de voir Pedro et Juan qui, sur l'estrade, dansaient avec les filles du voisin.

Un orchestre composé de mandolines, de guitares et de clarinettes jouait très fort et sans interruption. On se groupait pour regarder un numéro de danse exécuté par des bohémiens, autour des débits de boissons ou encore autour de la grande table sur laquelle, parmi les fleurs, trônaient la corbeille de fruits de Ricardo Granja et, disposée sur un socle, la figurine sculptée par Juan.

Granja était joyeusement éméché quand il vint s'asseoir à côté d'Anita.

– *Madrona ! s'écria-t-il.* « Ton Juan est formidable ! Tailler quelque chose comme cela dans du granit ! Tu peux être fière de lui. »

Anita approuva, heureuse.

– C'est sa première sculpture que je vois, avoua-t-elle en buvant une gorgée de vin. « J'ai été stupéfaite. Je ne savais pas qu'il faisait de

si belles choses... Concha est-elle venue ? » ajouta-t-elle avec un coup d'œil en biais que Granja, tout occupé à regarder autour de soi, ne vit pas.

— Concha ? Oui.

Il fit signe à une serveuse et prit l'un des verres qui chargeaient son plateau. « Elle est aux arènes avec Pilar. »

Parfaitement ! Solana del Pino allait offrir aux visiteurs de la Fiesta une sensation dont on parlerait encore les années à venir. Ricardo Granja avait fait recouvrir de sable, entourer de palissades et garnir de banquettes, un emplacement choisi à la sortie du village et, à cet endroit, devait se dérouler un véritable combat de taureaux, comme dans les grandes villes, du Sud-Est. Comorra, un riche fermier de Montoro avait fourni un beau taureau aux cornes minces et légèrement recourbées. La bête, enfermée dans son box, enregistrtrait les allées et venues avec méfiance. Quelques jeunes gens s'approchaient, éprouvaient l'aigu des cornes et s'éloignaient, pensifs. Le combat était libre, chacun pouvait s'inscrire comme torero. Quelle belle occasion de briller aux yeux des jeunes filles. C'était un honneur d'arborer l'insigne du vainqueur... mais affronter l'animal furieux avec une épée mince comme une plume et l'atteindre au cœur, du premier coup, n'était pas sans danger.

Pedro et Juan allèrent, eux aussi, contempler l'animal.

— Je m'inscris, décida Pedro en riant. Et je lui ferai mordre la poussière.

— Jamais la mère ne te le permettra, objecta Juan, dont le visage était rouge du vin bu et du fait d'avoir vu Concha, assise avec sa mère, dans les tribunes d'honneur. Ils avaient échangé un regard, à la dérobée, et l'espoir l'animait de pouvoir lui parler en cachette et de l'embrasser.

Pedro redressa sa haute taille.

— La mère ! Elle sera joliment fière quand j'aurai fait courber les genoux à ce taureau ! Les Torrico n'ont jamais dit non... notre père non plus, Juan !

Frappé d'une idée soudaine, il sursauta :

— ... Tu viens avec moi dans l'arène, Juan ?

— Moi ? le jeune homme regarda son frère avec étonnement. « Et pour quoi faire ? »

— Jouer les picadores. Tu exciteras le taureau avec un drapeau rouge et tu lui planteras des banderilles.

Juan secoua la tête.

— Non, dit-il doucement. « Cet animal ne m'a rien fait et je n'aime pas la vue du sang. »

— Mais tu seras là quand je lui donnerai le coup de grâce et qu'Elvira me remettra la cocarde ?

— Oui.

C'est une foule mise en joie par les libations, un bon déjeuner et la danse, qu'invitèrent trois trompettes à venir assister au combat de taureau. Les fermiers de Solana et des environs se pressèrent autour de l'arène. Ricardo Granja, qu'encadraient sa femme et sa fille, leva un petit drapeau et on libéra le fauve qui se précipita dans l'arène et regarda autour de lui d'un air furieux. On l'avait laissé jeûner, et mourir de soif pendant trois jours et il se trouvait soudain au milieu d'une foule hurlante dont les piétinements soulevaient un nuage de poussière.

— Qui ose l'affronter ? cria Granja et six jeunes gens se présentèrent, une dague dans la main droite, une longue pièce d'étoffe rouge drapée sur le bras gauche. Pedro était du nombre. Elvira, à sa vue, poussa un cri d'effroi et s'agrippa à Anita.

— Pedro !

— Laisse-le ! Il est comme son père ! répondit Anita, dont les yeux pétillaient. S'assurant qu'autour d'elle on comprenait bien qu'il s'agissait de son fils, elle applaudit de toutes ses forces.

Elle était fière.

Le taureau, qui rêvait d'eau fraîche et de trèfle vert, ne vit autour de lui que des hommes qui gesticulaient en agitant des étoffes rouges. Il se précipita sur eux, les dispersant du même coup. Ils sautèrent par-dessus les palissades et, à l'abri, continuèrent de houspiller l'animal.

Masse énorme de force et de fureur, le taureau virevoltait, tête basse.

Il ne restait plus qu'un adversaire en piste : Pedro.

Anita, debout, trépignait, agitant les bras.

— Pedro ! criait-elle. « Pedro ! Allez ! Montre-lui. »

L'admiration ancestrale de l'Espagnol pour tout torero était en elle, ajoutée à son orgueil de mère. Son Pedro, son fils était là, prêt à vaincre. Agrippée des deux mains à la rambarde, elle avait la moitié du corps tendu en avant.

Pedro ne bougea pas quand le taureau se jeta sur lui. Il fit un léger saut de côté au moment précis où les longues cornes acérées allaient le toucher. Puis, d'un petit coup de dague, il lui piqua le dos. Le taureau mugit et fit volte-face. Ses yeux étaient rouges de rage.

Les spectateurs hurlaient leur enthousiasme. Ils applaudissaient, tapaient des pieds, criaient le nom de Pedro en chœur. Déjà le taureau revenait à la charge, droit sur le jeune homme qui, de nouveau, fit un bond de côté et leva sa dague. Mais, cette fois-ci, son pied rencontra une pierre à demi cachée par le sable, il trébucha, tomba. Le taureau, passé en trombe, opérait sa volte-face et arrivait au grand galop, cornes basses.

Un cri terrible jaillit de la gorge d'Anita.

— Pedro ! Le taureau !

Et, soudain, venu d'on ne sait où, un autre personnage parut au milieu de l'arène. Un frêle jeune homme vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise très blanche. Il se baissa pour, d'un geste vif, ramasser l'étoffe rouge tombée dans la poussière et la faire virevolter devant les yeux du taureau. Les yeux dilatés par l'angoisse, Anita n'avait plus la force de crier.

— Juan... murmura-t-elle. « Sainte mère de Dieu, protégez-le ! »

Un instant incertain, le taureau se rua sur l'étoffe rouge, brandie par son nouvel ennemi. Mais Juan qui avait ramassé, nul ne savait où, une grosse pierre, la jeta de toutes ses forces entre les cornes de l'animal furieux. Puis il sauta de côté.

L'espace de quelques secondes, Pedro avait été paralysé par l'apparition soudaine de son frère. Mais il se releva d'un bond, ramassa la dague qui lui avait échappé des mains et se précipita sur l'animal persécuté par Juan.

Le jeune homme courait, sautait, agitant l'étoffe rouge. Quand il vit Pedro debout, il lui sourit, lui cligna de l'œil. Les spectateurs criaient à s'arracher les poumons, martelaient à coups de poing le bois de la palissade... Ricardo Granja jeta son chapeau et une poignée de pièces aux pieds de Juan en hurlant comme un dément.

Seule, Concha raidie et très pâle suivait, sans rien dire, la course folle du jeune homme.

Le taureau s'immobilisa un instant, regarda autour de lui et rencontra le regard froid de Pedro. Avant qu'il ait pu faire un mouvement, la lame de la dague brilla et, d'un seul coup, s'enfonça au défaut de l'épaule jusqu'au cœur de l'animal qui eut un dernier mugissement. Un frisson parcourut son énorme corps, le sang jaillit de sa bouche... il tomba sur les genoux puis s'écroula sur le côté.

Le pommeau de la dague parut d'or sous l'éclat du soleil. Couvert de sueur et heureux, Pedro serra son frère sur sa poitrine et l'embrassa.

On les couvrit d'une pluie de fleurs. Ricardo Granja remit à Pedro la cocarde du Torero et à Juan une bourse pleine de pièces d'argent.

Anita pleurait.

— Mes fils, dit-elle. « Ah, leur père aurait dû voir ça... »

Remise de ses émotions, elle se fraya un chemin dans la foule pour les rejoindre. Elle but avec eux jusqu'à la nuit tombée, dansa une danse d'honneur avec Pedro et ne se rassit que hors d'haleine.

Juan, en compagnie de garçons de son âge, les dessinait. Son cœur battait dans sa gorge comme il bat pour tous ceux qui sont heureux...

Juan dut garder le lit toute la semaine. Une attaque, qui survint si brusquement qu'il n'eut pas le temps de prendre dans sa poche les pilules prescrites par le docteur Osura, le jeta entre les bras de sa mère,

dans la cuisine.

Où trouva-t-elle la force de le porter, luttant pour trouver sa respiration, jusque dans sa chambre, elle ne le sut jamais. Quand elle l'eut couché, elle lui fit prendre son médicament qui lui apporta un certain soulagement. Râlant, d'une extrême pâleur, Juan serrait les poings comme pour ne pas céder à cette force mystérieuse qui habitait son cœur.

Au cours de cette semaine, rien d'autre ne compta pour Anita que son fils. Elvira dut se charger des soins du ménage, de la cuisine, donner à manger au bétail et Pedro fit tout seul les travaux des champs. Cette nouvelle attaque avait laissé Juan encore plus affaibli que la précédente et il n'éprouvait pas la moindre envie de se lever et d'essayer de marcher. Ce n'est qu'en songeant à son buste laissé inachevé qu'il pensait à quitter son lit et à retourner dans sa grotte.

Le docteur Osura ne sut rien de cette nouvelle crise. « Cela coûterait trop cher », avait objecté Juan quand Anita avait voulu envoyer Pedro, en ville, chercher le médecin. « Dans quelques jours, tout ira bien de nouveau et nous aurons économisé le prix d'une visite. »

On se rendit à ses raisons, car un fermier de la Santa Madrona doit compter chaque peseta et en mettre de côté pour pouvoir renouveler en temps utile les outils indispensables.

Durant ces jours-là, Anita prit ses repas et dormit à côté de son fils. Elle lui faisait sa toilette, le soignait et lui racontait des histoires de sa jeunesse pour le déridier. À l'entendre, elle s'était beaucoup amusée étant jeune. Peut-être brodait-elle un peu, mais l'on n'aurait su lui en vouloir car Juan l'écoutait avec plaisir et souriait quand sa mère riait.

Un soir, elle dit, comme par hasard :

— Un domestique de Ricardo est venu chercher la charrette de fruits.

Juan leva brusquement la tête. L'étonnement se lisait dans ses yeux.

— Un domestique ? Pas Concha ?

— Non. La charrette était lourde.

— Et tu lui as dit que j'étais malade ?

— Non. Granja n'a pas besoin de le savoir.

— Oui, c'est vrai, admit Juan qui regardait fixement le plafond.

« Mais Concha viendrait peut-être si elle savait que je suis malade », songeait-il. « Elle m'a promis d'être toujours auprès de moi quand j'aurai besoin d'elle. Elle serait assise à côté de moi, là où est ma mère. Elle me tiendrait la main pour que je me calme, pour apaiser mon cœur malade. »

Quand, au bout de quatre jours, Juan commença d'aller mieux, il s'assit dans son lit, soutenu par des oreillers, et il recommença à

dessiner. Il s'essaya au fusain, cadeau de Pedro. Il croqua la tête de sa mère et, faute d'estompe, il passa le pouce sur les traits un peu épais jusqu'à l'obtention de l'ombre, du dégradé souhaité. Le soir venu, il montra son œuvre à toute la famille qui s'extasia, surtout Pedro, stupéfait de son talent, qui le baptisa grand artiste et prédit qu'il rendrait célèbre dans le monde entier le nom de Torrico.

Juan se sentit vraiment heureux quand il vit qu'on l'entourait d'amour, qu'on ne lui en voulait pas pour avoir été malade et interrompu le rythme de la vie. Et cette joie que lui donnaient sa mère et son frère contribuait, beaucoup plus qu'on se l'imaginait, à lui rendre rapidement ses forces.

Au cours de cette même semaine, Fredo Campillo, qui avait oublié le coup de téléphone du docteur Osura, reçut un paquet et s'étonna de constater que son ami en était l'expéditeur. Un court billet l'accompagnait :

Cher Fredo !

De façon à t'inciter à venir me voir comme convenu, je t'envoie une série de dessins dus au jeune artiste qui aura à te remercier de l'avoir découvert. Je ne comprends rien à ce genre de choses. Je constate seulement que c'est beau, sensationnel, unique. J'ai déjà vu nombre de vaches et d'oiseaux, de têtes d'enfants ou de jeunes filles à l'huile ou autrement. Je n'ai même pas retenu le nom de leur auteur. Je sens qu'ici Juan Torrico fait davantage que représenter la nature. Il y met de l'âme, le souffle de ce je ne sais quoi que nous appelons génie.

Accorde ton attention à ces feuillets et retiens le nom qui t'attend : Juan Torrico.

Ton Emilio Osura.

Campillo secoua la tête et ouvrit le paquet. Il était habitué aux artistes de tous genres. Ils envahissaient son bureau au point qu'il avait fait suspendre à la porte une pancarte indiquant qu'il fallait payer deux pesetas à l'entrée. Mais là, le cas n'était pas le même. Les œuvres soumises lui venaient par la poste et envoyées par un médecin qui avouait, lui-même, être une nullité en matière artistique.

La première esquisse, un dessin au crayon, représentait un pré, avec la sierra Morena à l'arrière-plan et des vaches qui paissaient. La sûreté du trait retint aussitôt l'œil de Campillo. Aucune technique, aucune méthode, mais cependant un art inconscient d'une puissante sobriété qui intéressa Campillo au point de lui faire examiner les autres dessins.

Partout le même sujet... la sierra Morena, la Santa Madrona, le rio Montoro, Solana del Pino, des vaches et des oiseaux, des rochers, des champs et des jardins, des bohémiens, des paysans, des maisons à l'aspect primitif. Mais rien n'était jamais semblable. Malgré la

continuité du sujet, le spectacle se renouvelait chaque fois. Il y avait là la main d'un grand dessinateur qui semblait ne s'être jamais laissé aller qu'à tracer de simples traits. Mais, en retournant la dernière feuille, Campillo reçut un choc. Il avait devant lui le portrait de Concha Granja.

Il ne réfléchit pas davantage. Il se précipita sur son téléphone et demanda Puertollano. Puis il appela son chef de service et les membres du conseil directeur de l'École des Beaux-Arts et les pria de venir immédiatement le voir.

— J'ai devant les yeux quelque chose que ni vous ni moi n'avez encore jamais vu ! dit-il, très ému.

On lui signala qu'il était en liaison avec Puertollano et il cria dans l'appareil :

— Emilio ? J'ai reçu ton colis ! J'ai tout examiné !

Le docteur Osura retint sa respiration.

— Et, cela te plaît ?

— On parlera de ça entre quatre yeux. J'arrive au début de la semaine prochaine.

Là-dessus, il raccrocha. Mais cela avait suffi au docteur Osura. Heureux, il reposa l'appareil sur son socle...

Au cours de la semaine où Juan, malade, dut garder le lit, Concha monta trois fois dans le pré où paissaient les vaches. Elle attendit sous les pins où Juan avait l'habitude de rêver. Mais il ne vint pas. Elle aperçut Pedro, de loin, et se cacha. Un jour, ce fut Elvira qui garda les vaches et puis encore Pedro. Très étonnée, elle alla jusqu'à la grotte et la trouva fermée. « Est-il parti en voyage ? » se demanda-t-elle. « Est-il malade ? » Elle n'osa pas interroger Pedro ou Elvira. Cela n'aurait pas été correct, de la part d'une jeune fille, de s'inquiéter d'un homme. Peu importait la force de leur amour, il fallait respecter les usages.

Le domestique qui avait ramené la charrette de fruits ne savait rien. Il avait vu Pedro, Elvira et Anita, mais pas Juan. Peut-être était-il réellement parti en voyage ? Mais où et pourquoi ? Et il ne lui avait donné aucune nouvelle.

Elle ne comprenait plus.

Après six jours d'incertitude, Concha se rendit à la ferme des Torrico. Elle s'était creusé la tête pour avoir un prétexte valable. Son père avait besoin d'une belle enseigne pour la porte de son magasin et elle voulait demander si Juan pouvait en peindre une. Bien qu'elle sût qu'il refuserait, elle se félicitait d'avoir eu une aussi bonne idée.

Quand, après avoir traversé le jardin, elle arriva devant la maison, elle vit Juan assis au soleil sur le banc.

C'est en courant qu'elle parcourut les derniers mètres comme si elle ne pouvait plus attendre pour entendre le son de sa voix.

— Juan ! cria-t-elle avant même de l'atteindre.

Juan tressaillit et se leva, chancelant. Anita, qui pouvait le voir par la fenêtre de la cuisine, crut à une nouvelle crise et se précipita au-dehors, les mains encore mouillées de son eau de lessive. Puis elle vit Concha qui s'avavançait et Juan qui allait au-devant d'elle, d'un pas maladroit. Arrivé devant la jeune fille, il s'arrêta, lui saisit les mains.

— Toi, dit-il seulement. Mais ce seul mot contenait un monde.

Anita, debout sur le seuil, s'essuya les mains à son tablier. Les objets lui parurent troubles, soudain. Un sentiment inconnu lui traversa la poitrine. « Il n'est jamais comme ça quand je lui dis quelque chose de tendre », pensa-t-elle. « Il faut que je parle à cette fille... ce n'est pas bon quand un pauvre paysan s'amourache d'une fille riche. Ça lui portera malheur. Santa Maria, protégez-le... »

Et elle retourna dans sa cuisine, les laissant seuls. Concha, prenant Juan par le bras, le ramena à son banc. Par la fenêtre entrouverte, Anita pouvait entendre tout ce qu'ils se disaient. Elle fit en sorte de continuer sa lessive sans faire de bruit pour pouvoir tout comprendre, car c'est le devoir d'une mère, quand son fils malade s'entretient avec une femme qui ne peut l'aider à guérir de sa maladie mais, au contraire, aggraver celle-ci.

— Tu es malade ? demanda la jeune fille, soucieuse.

— Plus quand tu es auprès de moi, Concha.

— Je suis allée trois fois là-haut, dans le pâturage. J'ai attendu. Ensuite dans ta grotte. Mais tu n'es pas venu. Alors, c'est moi qui suis venue. J'étais tellement inquiète.

Anita laissa retomber son linge dans le baquet.

« Ta grotte ? » Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

« Et ils se rencontraient au pâturage... et Juan ne m'en a rien dit. À sa propre mère ! Ce fils ingrat ! Il m'a même menti ! Juan ment ! » Elle tendit le cou pour mieux entendre. Son cœur souffrait. Ce n'est pas drôle d'avoir un enfant qui ment...

Juan avait repris les mains de Concha et les tenait serrées entre les siennes en parlant.

— C'était encore mon cœur, dit-il en tentant de sourire pour atténuer l'inquiétude de la jeune fille

— ... Rien de grave, Concha. J'ai beaucoup pensé ; à toi et j'ai attendu que tu viennes. À présent, tu es là et je sais que je suis guéri.

— C'est beau Juan, dit-elle en déposant un baiser sur le lobe de son oreille.

Anita ne vit pas ce geste, mais le court silence qui s'ensuivit lui dit ce qui se passait devant la fenêtre. Elle songea soudain à sa jeunesse et à l'époque où, jeune et jolie fille, elle était tellement éprise du père de Juan. C'était aussi en été et le grand et fort Pedro Torrico avait renversé un taureau en le prenant par les cornes. Il avait donné l'impression de vouloir le broyer sous sa poigne. Il riait en

accomplissant cet exploit. Elle était tombée amoureuse de lui et, souvent, ils s'étaient embrassés dans les bois d'oliviers. Il y avait combien de temps de cela ? Plus de trente ans...

— As-tu fait venir le docteur Osura ? demanda Concha.

— Non, répondit Juan, un peu hésitant. « Cela coûte cher. Il faut qu'on fasse des économies. »

— Mais Juan ! Je te donnerai de l'argent !

— Ah ça, non ! répliqua le jeune homme d'un ton sec.

L'orgueil de son fils plut à Anita. Les Torrico n'acceptaient pas de cadeaux. Ils payaient, même s'ils devaient se tuer à la tâche.

— ... Je ne veux pas, Concha. Je ne pourrais peut-être jamais te le rendre.

— Mais, Juan, insista la jeune fille en lui caressant la main. « Nous ne faisons qu'un. Ce qui est à moi, est aussi à toi... »

Puis ils se turent, se contentant de se regarder.

— Le docteur Osura a promis de m'aider, dit enfin Juan. « Il a emporté mes dessins et ton portrait. Il veut m'aider. Il a un ami à Madrid. »

Anita s'épongea le front. « Le docteur Osura aussi », pensa-t-elle, malheureuse. « Lui aussi, il veut me prendre mon enfant malade. Il en sait davantage que moi. Il connaît les dessins que je ne connais pas. Ils se rencontrent... loin de mes yeux. Madrid ? Faudra-t-il que Juan aille à Madrid ? Et personne ne me demande mon avis, ne me dit quoi que ce soit. Mon Dieu, est-ce que j'ai mérité ça ? Moi qui n'ai connu que le travail et les soucis. Ont-ils peur que je les gêne ? Ou bien, suis-je trop vieille pour comprendre la vie ? »

— Ce serait merveilleux, Juan, si le docteur Osura pouvait t'aider. Tu te rends compte, si tu allais à Madrid, c'est comme si on t'ouvrait le monde... Mais tu oublieras la petite Concha de Solana quand tu seras un grand homme.

— Jamais je ne t'oublierai, Concha, il lui baisa les paupières. Je travaillerai pour te gagner.

— Mais je t'appartiens, Juan.

— En secret. Je veux pouvoir dire à tout le monde que tu es à moi. À ton père, ta mère et aussi à ma mère et à mon frère. Ils seront tous contre nous. Mais quand je serai sorti de cette bicoque, quand le docteur Osura m'aura ouvert la porte du monde dans lequel on vit vraiment, alors, rien ne nous séparera plus.

Ils se levèrent et lentement ils partirent en direction de l'étable. De son baquet de lessive, Anita les vit qui s'éloignaient. Elle ferma doucement la fenêtre. Il ne fallait pas que Juan se rendît compte qu'elle les avait écoutés, mais elle prit la décision de parler à tous ceux qui s'étaient introduits dans la vie de son fils. Avec Concha, avec le docteur Osura, avec Ricardo Granja et avec cet inconnu de Madrid qui devait

lui enlever son Juan. Oui, elle le ferait !

Penchée sur son baquet, elle foula sa lessive avec la force née d'une colère rentrée, la déception d'une mère que l'on dédaigne et qui donnerait tout pour ses enfants.

Concha et Juan restèrent encore longtemps à la barrière du jardin et trouvèrent encore beaucoup à se dire. Ce n'eût été rien d'important aux oreilles d'un tiers, ce l'était aux leurs. Des promesses d'amour et de fidélité comme s'en font des milliers de jeunes êtres quand ils ont le cœur gonflé par leur premier amour.

Concha ne retourna à Solana qu'au crépuscule. Pedro rentra en compagnie d'Elvira, mais ils ne virent pas la jeune fille car les champs où ils avaient travaillé s'étendaient dans le dos de la maison.

Le couvert était mis. Il y avait du mouton, conservé dans le sel par Anita, et de la salade. La nourriture faisait un dôme sur l'assiette de Juan qui reçut deux morceaux de pain blanc et un peu de beurre de brebis.

— Pour que tu prennes des forces, dit sa mère en réponse au regard surpris du jeune homme. « Il se peut qu'un jour tu ailles à Madrid. Pour cela, il faut que tu sois fort, mon garçon. »

Et pendant que Pedro riait à cette plaisanterie et qu'Elvira souriait, Juan rougit violemment et se pencha sur son assiette.

Il avait compris sa mère et il avait honte.

Deux jours plus tard, le docteur Osura vint à l'improviste à la ferme. Anita le vit monter le chemin et elle se réjouit d'être seule à la maison. Pedro et Elvira travaillaient au jardin, Juan gardait les vaches. Très vite, elle remit en place quelques mèches égarées et se porta au-devant du médecin pour l'accueillir. Sa venue lui épargnait la peine d'aller le voir et de trouver un motif plausible pour se faire conduire en ville.

Le vieux médecin était d'humeur fort joyeuse et il sifflait comme un pinson. Que Campillo ait décidé de venir en Castille plus tôt que prévu prouvait à quel point les dessins lui avaient plu. À présent, il s'agissait de prévenir Juan d'avoir à se tenir prêt pour les premiers jours de la semaine prochaine.

Anita tendit les deux mains au médecin et tenta une petite révérence.

— Vous revenez me voir, docteur ? dit-elle, sachant fort bien qu'il n'en était rien.

— Mais oui, ma belle petite, mais oui, répondit Osura en lui tapotant la joue. « Que dit ton réservoir à eau, ma colombe ? »

— Il recommence à se remplir, soupira Anita. « Vous pourriez de nouveau ouvrir le robinet, docteur. »

— Bon, on verra cela, répondit le médecin en regardant autour de lui. « Seule ? »

— Oui.

— Et où est Juan ?

— Il garde les vaches.

Anita plissa les paupières et elle ressembla à un hibou mis soudain en pleine lumière : « Et que lui voulez-vous ? »

— Il a le cœur malade. Il te l'a bien dit, oui, ce chenapan.

— Oui.

— Et je voulais m'assurer qu'il va normalement.

— Aujourd'hui, oui. Mais il est resté une semaine au lit.

Le médecin sursauta violemment, toute gaieté disparue de son visage.

— Quoi ! Une nouvelle attaque ?

— Oui.

— Avec des signes d'étouffement, encore ?

— Oui.

— Oui ! Oui ! cria le médecin furieux. « Et personne ne m'a appelé ? Cette grande andouille de Pedro ne pouvait pas venir ?! Je trouve cela un peu étrange, Anita Torrico ! »

— Il y a tellement de choses étranges au monde, docteur. Parfois on ne reconnaît plus ses propres enfants.

— Qu'est-ce que c'est que cette bêtise ? Pourquoi ne m'a-t-on pas appelé ?!

— Juan n'a pas voulu.

— Juan ? La stupeur écarquilla les yeux du médecin. « Ça, je ne le crois pas ! »

— Ah bon ? Vous le connaissez donc mieux que sa mère ?

— Évidemment pas. Mais, pourquoi n'a-t-il pas voulu ?

— Parce que cela coûte trop cher.

— Quel crétin ! Quel abruti !

Osura criait comme un forcené, mais cela n'impressionnait nullement Anita. Les cris sont une manifestation extérieure, pensait-elle, la douleur d'une mère, c'est intérieur et beaucoup plus fort.

— ... Mais dites-vous bien, une fois pour toutes, que je vous soignerai gratuitement, tous ! N'importe quand ! Je ne veux pas recevoir un sou de vous ! J'ai intérêt à ce que Juan reste en bonne santé ! hurla le médecin.

— Surtout Juan, n'est-ce pas ? dit Anita, la voix dure.

— Oui, surtout lui.

— Et vous vous rencontrez en secret tous les deux.

— En secret ?

Osura leva les sourcils. Il commençait à comprendre la raison profonde de cet entretien et il eut peur, soudain, en voyant dans ce cœur mis à vif pour ne pas avoir été jugé digne de confiance.

— ... Juan ne vous a rien dit, Anita ? demanda-t-il doucement.

— Non. Il y a deux jours, j'ai surpris une conversation qu'il a eue avec Concha Granja et j'ai tout appris.

— Concha est venue ici ?

— Oui. Et ils se sont embrassés. Ils ont parlé d'amour. C'est mal cela, docteur, cela va porter malheur à toute notre famille. Je le sentais, docteur. Je m'en doutais. « Tu es une sorcière », m'a dit mon mari une fois que je le mettais en garde. Et tout ce que j'avais senti est arrivé, docteur. Et maintenant encore, je sais que ce n'est pas bon qu'un Torrico aime une Granja. Juan est un fils de cultivateur et il doit rester un cultivateur.

— Non, Anita, répliqua le médecin en s'asseyant sur le banc devant la maison. « Juan est un garçon fort intelligent. Il mérite mieux que de garder les vaches ou de cueillir les pommes. Il sait bien dessiner et il sculpte remarquablement. »

— Dans sa fameuse grotte, hein ?

— Vous savez cela aussi ?

— Je l'ai entendu en parler à Concha. La fenêtre de la cuisine était entrouverte et je faisais la lessive. Ah, j'ai bien pleuré, docteur.

Le médecin regarda ses longues mains blanches.

— Oui, je veux bien le croire. Juan a gardé son secret comme si sa vie en dépendait. Personne n'en sait rien, en dehors de Concha et de moi. Concha, parce qu'il l'aime et moi, parce que je peux l'aider.

— Et sa mère ! Est-ce que je ne l'ai pas aidé toute sa vie ? Cette vie que je lui ai donnée ! C'est après sa naissance que j'ai eu toute cette eau dans le corps... il m'a rendue malade... et maintenant, il aurait le cœur...

La douleur, la colère semblaient grandir Anita.

Le médecin se taisait. Que dire ? La consoler en lui expliquant qu'un jour, tous les fils, même les meilleurs d'entre eux, se séparent de leur mère quand ils veulent avoir leur vie propre avec ses secrets, ses actes, ses projets ? Lui dire que l'homme qui commence à aimer une autre femme n'est plus le même être que ce brave garçon qui ne tait rien à sa mère ? Toutes les larmes maternelles ne changeront rien à cet état de choses.

— Juan est un bon fils, dit-il lentement, pour la consoler. « Laisse-lui ses petits secrets, Anita. Pour l'instant, il est retenu par la crainte que vous vous moquiez tous de lui. »

— Jamais je ne me suis moquée de ce qu'il fait, protesta Anita. « Je l'ai toujours soutenu. J'ai toujours été sa mère qui le comprend même quand je ne le comprends pas. »

— Juan est un caractère difficile !

— Et vous l'encouragez tous à piétiner sa mère.

— Anita !

— Oui, parfaitement ! Vous avez vu ses dessins et je ne les ai jamais

vous ! Vous avez admiré ses sculptures – il y a seulement deux jours, je ne savais pas qu'elles existaient. Il aime Concha Granja et, à moi, il dit qu'il ne l'aime pas et ne veut pas la voir ! Vous voulez faire venir un de vos amis de Madrid...

— Et ça aussi, vous le savez ?

— Oui, je sais tout ! cria Anita.

— Mon ami est un grand personnage, Anita, dit Osura conscient du peu de poids qu'avaient ses paroles, à cet instant. « Il est directeur du Muséum d'art national à Madrid. Si cet ami déclare que Juan en est capable, alors Juan pourra devenir un grand sculpteur dont parlera non seulement toute l'Espagne, mais le monde entier. Juan Torrico, ton nom, Anita, sera sur toutes les lèvres ! On contempera ses œuvres à Madrid, à Paris, à Londres, à Berlin et à New York. N'est-ce pas merveilleux ? »

Anita posa sur le médecin des yeux lourds de chagrin.

— Je ne connais pas ces villes ou ces pays-là. Je ne connais que la sierra Morena, la Castille, et j'y étais heureuse jusqu'à votre venue, à cette Concha, à vous, à cet homme de Madrid qui voulez me l'arracher, lui montrer combien il est pauvre et comme il peut devenir riche. C'est horrible, horrible...

— Mais, Anita, ce n'est pas vrai ! s'écria le docteur Osura en levant les bras au ciel. « C'est Juan qui veut partir. Il sent qu'il a besoin du monde pour se développer. Ne le sais-tu donc pas ? »

— Non ! Non, je ne le sais pas.

Et, avec un cri de bête qui fit frémir le médecin, elle hurla :

— ... Je sais seulement que vous voulez me prendre mon enfant ! Vous voulez m'arracher mon pauvre petit garçon malade. Mon Juanito... Mais je ne vous laisserai pas faire... je ne le laisserai pas partir.

Et elle se mit à pleurer, sans bruit, ses yeux libérant des flots de larmes qui coulèrent entre ses rides, le long de sa joue jusqu'aux commissures de ses lèvres.

Les pleurs de cette vieille femme, qui ne pouvait voir au-delà de ses montagnes et qui s'accrochait au monde qu'elle connaissait, émurent le médecin plus qu'il ne l'aurait souhaité. Il se mordit les lèvres

— Je parlerai à Juan, dit-il doucement et si mon ami l'emmène à Madrid, vous l'accompagnerez.

— Je suis une femme de la campagne, répondit-elle en avalant ses larmes. « Mon fils est malade, jamais il ne supportera la vie dans une ville. »

Le médecin saisit les mains de la vieille femme, l'attira à lui et la fit asseoir sur le banc. Puis il passa un bras autour de ses épaules secouées de sanglots.

— Anita, voyons ! Juan a le cœur faible, c'est exact. Mais sa vie n'est

pas en danger. Il ne souffre d'aucun mal organique. Ce n'est que de la nervosité, de la faiblesse provenant d'une émotion perpétuellement contenue. Avec cela, un cœur peut être malade, Anita. Sa maladie, c'est le désir profond de sortir d'ici, de développer son art, de faire quelque chose, d'être reconnu. Il est différent de nous, Anita. Les règles, les lois avec lesquelles nous avons été élevés ne s'appliquent pas à lui.

Il se pencha vers le pauvre visage bouleversé.

— ... Anita, je vais te confier un secret. Tant que Juan restera ici à garder les vaches, son cœur ne guérira pas...

— Ce n'est pas vrai !

— Mais oui, Anita. C'est le médecin qui te dit cela.

Mais avec l'obstination propre aux vieillards, elle secoua la tête.

— Ce n'est pas vrai, répéta-t-elle. « Juan a le cœur malade. Ça ne vient pas de sa tête, mais de son sang. Je le sais, docteur. Mon mari me disait que j'étais une sorcière. Je sais que Juan est très malade. »

— Je l'ai bien ausculté, Anita. Je l'ai examiné à fond. J'ai regardé dans le fond de ses yeux, j'ai étudié ses réflexes.

— Je ne comprends rien à tout ça. Je ne sais qu'une chose : il est malade.

Cela commença à irriter le médecin qui se leva. Il était désarmé devant cette vieille femme obstinée. Il lui tendit la main.

— Au revoir, Anita, dit-il d'une voix posée. « Je vais aller voir Juan et l'examiner... Quant au reste, nous en reparlerons quand le moment sera venu de prendre une décision importante. »

Et quand il vit le visage de la vieille femme se durcir, ce fut plus fort que lui :

— ... Sais-tu, Anita, ce que tu es ? Tu es jalouse de tous ceux qui s'approchent de ton fils.

Puis il se détourna vivement et s'éloigna pour ne pas montrer qu'il regrettait son impulsion.

Anita le regarda partir, figée sur place, mais les yeux brillants.

« Oui, pensa-t-elle. C'est peut-être vrai. Je suis jalouse et j'en suis fière. La jalousie est la sœur d'un grand amour. Et j'aime Juan plus que tout. »

Elle rentra chez elle pour s'incliner devant le petit autel dressé à la Vierge de Fatima. Il était fleuri et une petite lampe y brûlait jour et nuit.

— Oh, aidez-moi ! pria-t-elle. Je ne sais plus...

Et elle se remit à pleurer parce que c'était la seule chose qui pût la soulager.

Le lundi fut vite là.

Anita n'avait pas parlé avec Juan de l'entrevue avec le docteur Osura bien qu'elle se fût promis de le faire dès son retour des champs.

Mais en apprenant que le médecin n'en avait rien dit, elle se tut. Cependant, elle prit la décision de régler la question, à la première occasion, avec Concha.

La pluie salua l'arrivée de ce lundi. Pour les fermiers, c'était une bénédiction, pour Fredo Campillo, une source de mauvaise humeur. Rien ne pouvait l'irriter davantage que d'être forcé de faire passer sa splendide voiture américaine dans des fondrières d'où l'eau boueuse rejaillissait jusqu'aux vitres de ses portières. Les routes étaient fort mauvaises et semblaient converties en bourbiers. Pestant contre la pluie et l'inconfort, il en perdit presque le désir de voir de près cet enfant prodige comme il appelait déjà Juan. À Puertollano, il arrosa son irritation de quelques verres de bon vin qui eurent pour effet d'améliorer l'état de son humeur, mais d'éteindre le peu d'envie qui lui restait de contempler des œuvres d'art.

Le docteur Osura l'attendait dans sa Ford brinquebalante, à Mestanza. Il se doutait de l'état d'esprit dans lequel il trouverait son ami car il connaissait son horreur de la pluie. Chaque être a ses particularités, l'un collectionne les cendriers, l'autre s'emporte à la vue d'une robe rouge, Fredo Campillo vouait la pluie au diable.

Quand la voiture américaine entra à Mestanza, le docteur Osura fit un signe de la main et lui passa devant. Fredo Campillo, qui avait bien vu la vieille Ford mais non pas son ami, écrasa son frein car l'auto du médecin était âgée et n'entendait pas se hâter – ce qui, du reste, est incompatible avec la haute Castille.

— Mais que fabrique donc ce vieil abruti ! ? s'écria Campillo en appuyant sur son avertisseur à trois tons. « Mais vas-tu te ranger, andouille ! » continua-t-il en constatant que la vieille Ford continuait à tenir le milieu de la chaussée.

Cependant, le docteur Osura, qui avait pris les coups d'avertisseur pour une forme de salut joyeux de son ami, se réjouit à l'idée qu'il était quand même de bonne humeur. « Tant mieux pour Juan », se dit-il.

Pendant ce temps-là, Campillo fulminait derrière son volant, trouvant d'autres épithètes à l'intention du conducteur de la Ford. Il avait une imagination et un vocabulaire très riches et ne se privait pas pour en faire usage. Mais, comme la Ford trouva le moyen de s'arrêter au beau milieu d'une route fort étroite, il ouvrit sa portière et hurla, à pleins poumons :

— Et vous, là-bas, espèce d'âne. Vous ne pouvez pas dégager, non !

La porte de la vieille Ford s'ouvrit à son tour livrant passage au visage hilare du docteur Osura.

— Bienvenu chez nous ! cria-t-il, en guise de réponse.

— Il ne manquait plus que cela ! gémit Campillo.

Le docteur Osura avait mis pied à terre et le rejoignait.

— Pourquoi es-tu aussi mauvais, Fredo ? demanda-t-il en lui tendant la main. « Toujours parce qu'il pleut ? »

— Il y a de ça... mais, dis-moi, depuis combien de temps conduis-tu ?

— Quatorze ans.

— Ahurissant !

— Pourquoi ?

— Alors, ça fait quatorze ans que la police roupille !

Reconnaissant son erreur, Osura éclata de rire.

— Allez ! Suis-moi, Fredo ! dit-il en envoyant une bourrade à son ami.

Il remonta en voiture et, riant toujours, entreprit l'ascension de la montagne, lentement, car les amortisseurs de sa voiture ne lui permettaient pas de les malmener. Campillo le suivit en bougonnant dans sa splendide voiture.

Quand il pleut en haute Castille, les nuages touchent presque terre. On prétend pouvoir les saisir à pleines mains. Tout alors est recouvert d'une sorte de brouillard liquide qui pénètre la terre desséchée, quelques heures auparavant, par un soleil implacable.

Fredo Campillo, qui voyait cette partie de l'Espagne pour la première fois, n'en fut pas enthousiasmé. Il préférait de beaucoup le Sud et le Sud-Est des bords de la Méditerranée où le vin vous coule tout seul dans la bouche, où le mistral, venu de France, fait plier les palmiers de Tarragone. On trouvait, là-bas, la sauvagerie et la beauté réunies. Mais ici, sur ce plateau rocheux, il n'y avait rien de tout cela. C'était lamentable, gris et vert, pays né d'un volcan qui avait tout réduit en cendres quelques millions d'années auparavant.

Incroyable qu'un grand artiste ait pu voir le jour ici. Après tout, ce garçon s'était peut-être contenté de copier avec habileté des œuvres restées inconnues. Mais comment aurait-il pu exécuter le portrait de cette Concha Granja ? Mais d'où venaient ces esquisses fugitives dont le trait trahissait le génie ?

Un campement de bohémiens était installé dans un champ. Les chevaux, groupés sous les pins, têtes penchées, subissaient la pluie qui coulait sur leurs crinières, moulait leurs maigres flancs. Au-dessus des roulottes, des fumées s'élevaient. Il faisait froid, à présent. Le matin, le soleil avait semblé tout devoir brûler.

Le docteur Osura traversa Solana del Pino sans s'arrêter. La fontaine débordait, du pommeau de la houlette du saint giclait un jet d'eau qui effectuait un grand arc de cercle avant de retomber dans le bassin qui, grâce à une conduite souterraine, alimentait un réservoir, souterrain également, pour les jours de sécheresse.

Dans un crissement de pneus malmenés, Campillo s'arrêta brusquement. Le docteur Osura le vit faire, dans son rétroviseur et

s'arrêta, lui aussi, pour constater avec stupeur que son ami sortait de sa voiture, sans manteau, sous la pluie battante et se dirigeait, de la boue jusqu'aux chevilles, droit sur la fontaine. Il resta plusieurs minutes, debout devant le saint de pierre, à l'examiner. Puis il fit demi-tour et, hochant la tête, il regagna sa voiture qu'il réintégra, totalement trempé.

— Incroyable, murmura-t-il XVI^e siècle ! Et ces bouseux qui collent ça dans leur saleté de fontaine ! Je secouerais tous les Madrilènes et je les ferais venir en Castille !

Le docteur Osura remit le contact. « Ça lui ressemble bien », pensait-il. « Il commence par protester », puis il gâte son costume et ses chaussures, sans rémission, tout cela pour aller contempler une fontaine des plus ordinaires. »

La vieille voiture obliqua soudain sur la droite et se dirigea vers le Rebollero qui, sous la pluie, ressemblait à un doigt bandé de gaze.

Tout en s'essuyant le visage avec un large mouchoir, Campillo nourrissait des rêves de pièces bien chauffées et d'un bon verre de vin.

Au bout d'une demi-heure d'un trajet d'une exaspérante lenteur, ils arrivèrent dans la vallée de laquelle on pouvait atteindre la grotte de Juan. Osura s'arrêta, assura la fermeture de son imperméable et mit pied à terre. Campillo passa la tête par la portière.

— En panne ? demanda-t-il.

— Non. Nous sommes arrivés.

— Ici ? Dans ce trou ? Mais aucun être humain ne peut habiter là !

— C'est pourtant à cet endroit que travaille le plus grand sculpteur que possède l'Espagne.

— Ouais, rétorqua Campillo, sceptique. « En attendant, je voudrais bien voir l'enfant prodige. »

Juan était dans sa grotte depuis le début de la matinée. Il était parti sous la pluie battante et sa mère avait compris que le jour était venu. À peine Juan eut-il disparu à ses yeux qu'elle s'enveloppa dans son grand châle et, sans savoir exactement ce qu'elle voulait ni comment tout cela se terminerait, elle le suivit, traînant péniblement ses jambes alourdies.

Juan, drapé dans une vieille couverture de cheval percée d'un trou pour la tête, comme un poncho, maudissait le ciel d'avoir choisi ce jour-là pour leur apporter la pluie.

Il avait ôté les pierres obstruant l'entrée de sa grotte et s'était installé à sa table. La lampe à huile fumait et empestait l'atmosphère.

De temps à autre, il se levait pour aller regarder en direction du chemin, en contrebas, estompé par les nuages de pluie. Il ne regardait que vers Solana del Pino, mais pas derrière lui, par où il était venu. Peut-être aurait-il vu sa mère, à demi dissimulée derrière un rocher, sous la pluie, ses vêtements traversés collant à son corps déformé. Elle ne cherchait pas à s'abriter, elle regardait, sans la perdre des yeux, l'entrée de la grotte dans laquelle son fils attendait. Et elle attendait,

elle aussi, tremblant à l'idée de ce qu'elle allait voir.

Juan sortit un moment. Il toussait. Naturellement, il avait attrapé froid dans ses vêtements mouillés... il lui faudrait la chaleur d'un bon feu, du lait chaud avec du miel. Anita, un instant, ne songea plus qu'à courir à son fils, pour le prendre par la main et le ramener chez elle. Mais elle aperçut les deux voitures qui montaient et elle se tapit derrière son rocher, grelottante de froid.

Juan entendit le ronronnement des moteurs et la peur le saisit. Une vague de fièvre parcourut son corps.

Sa couverture flottant autour de lui, les cheveux collés par la pluie sur son front, il attendit les deux hommes, debout à l'entrée de sa caverne.

Le docteur Osura parut le premier. Il se tourna vers le grand et gros homme qui le suivait. Des petites chutes d'eau coulaient, du rebord de leurs chapeaux, jusque sur leurs épaules et les jambes de leurs pantalons étaient à tordre.

— C'est lui, dit doucement Osura.

Campillo leva la tête et aperçut la silhouette du jeune homme.

— Cet Indien ? Là ?

— Oui. Juan Torrico.

— Hum.

Campillo dépassa son ami, s'approcha de Juan qui, appuyé contre le rocher, le regarda venir sans faire un geste.

« Et voilà mon destin », se dit-il, dégrisé. « Un gros homme aux vêtements traversés de pluie. »

Campillo l'examina. Leurs regards se croisèrent. Duel muet, mais sans pitié. Puis Campillo tendit la main au jeune homme.

— Je suis ravi de vous voir, Senior Torrico, dit-il d'une voix forte.

— Moi aussi, répondit Juan en serrant la main tendue et en s'inclinant.

Campillo jeta un rapide coup d'œil autour de lui et un frisson le parcourut. Un génie était né dans ce silence. Mais ce silence même, cette solitude, cette retraite, avaient quelque chose de lugubre.

— Le docteur Osura vous a déjà dit pourquoi nous sommes venus ? dit-il dans une tentative de rapprochement.

— Oui.

Juan implora du regard le médecin qui lui vint en aide.

— Le señor Torrico va te montrer ses œuvres, Fredo, dit-il. « Et il voudrait savoir si son travail vaut la peine d'être encouragé. »

— C'est cela, dit Juan, hésitant. Puis il se glissa dans le couloir d'entrée et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : « Suivez-moi, s'il vous plaît. »

Et Fredo Campillo pénétra dans l'atelier secret de Juan.

L'aigle était sur la table. Les autres œuvres, sur les étagères, ne

ressortaient que dans la mesure où les atteignait le rayon lumineux limité de la lampe. Mais, trônant au centre de la grotte se dressait, taillé dans le granit noir, le buste impressionnant de Juan Torrico. Un visage aux traits creusés par quelque douleur intérieure, une tête qui semblait appartenir aux premiers temps du christianisme, mais à laquelle il manquait la couronne d'épines dont on l'aurait ceinte dans les chambres de torture d'un quelconque Néron. Une tête vivante qu'on aurait dit jaillie de la pierre telle une plainte douloureuse contre l'insaisissable.

Fredo Campillo resta plusieurs minutes à contempler ce buste sans mot dire. Il en fit le tour, il passa les doigts sur les lignes de la face, puis il saisit le vieux ciseau à froid et le marteau qui se trouvaient à côté.

— C'est avec ça que vous avez fait cela ? demanda-t-il sans se retourner.

Debout derrière Juan, le docteur Osura lui avait posé les mains sur les épaules, pour lui donner courage.

Campillo examina le ciseau.

— ... Avec cet outil-là ?

— Oui.

— Et vous n'en avez eu aucun autre ?

— Non. Aucun.

Campillo fit volte-face avec une rapidité surprenante.

— Ne mentez donc pas ! hurla-t-il.

— Mais, je ne mens pas, bredouilla Juan qui serra les poings.

« Pourquoi mentirais-je ? »

— Où sont les autres outils ? cria Campillo. « Le compas d'épaisseur, le ciseau plat, le ciselet ? Allons, parlez, où sont-ils ? »

— Je n'ai rien, répondit Juan d'une voix blanche en regardant en direction du docteur Osura qui ne comprenait pas le comportement de son ami et s'indigna.

— Il ne possède effectivement que ce ciseau-là ! dit-il avec force.

Campillo hocha la tête et contempla Juan comme s'il n'avait encore jamais vu un être de son espèce. On lisait un tel étonnement dans ses yeux que le jeune homme en tressaillit.

— Je vous crois, dit le gros homme doucement. « Oui, je le crois, Emilio. Je... je... »

Puis, sans finir sa phrase, il se détourna et s'approcha des objets posés sur les étagères. Il n'osait pas exprimer son incrédulité.

À l'extérieur, sous la pluie battante, Anita attendait toujours. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle attendait. Elle tremblait de froid, mais elle ne bougeait pas. Une seule pensée l'animait, lui donnait des forces : « Ils veulent me prendre Juan et je ne les laisserai pas faire. Je ne le veux pas. Juan m'appartient. À moi, à moi seule. Je suis sa mère et, pour un enfant malade, il n'y a rien de plus cher. »

Le docteur Osura et Fredo Campillo ne restèrent pas longtemps dans la grotte. Anita les vit bientôt sortir, chargés d'objets pesants et se diriger vers les voitures. Puis ils remontèrent et Juan parut. Il souriait. Ce sourire fut un coup de poignard dans le cœur d'Anita.

Les étrangers avaient vaincu.

À présent, ils se mirent à trois pour transporter une lourde pierre qu'ils installèrent dans la belle voiture. Il y eut un échange de poignées de main, de quelques mots encore. Ils allaient bientôt repartir.

Alors, aussi vite que le lui permettaient ses jambes fatiguées, Anita prit sa course, par le chemin de traverse, en direction de Solana del Pino. Puis elle s'accroupit sur le bas-côté.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Bientôt, les deux voitures parurent, déchirant le rideau de pluie, avançant avec prudence sur la boue glissante. La voiture du médecin ouvrait la marche, et Anita s'avança, les mains tendues en coupe, comme une mendiante. Osura s'arrêta si brusquement que ce fut miracle si Campillo ne le heurta pas.

— Anita !

Le médecin l'avait reconnue et, sans hésiter, il avait sauté de sa voiture.

— ... Mon Dieu ! Que faites-vous ici ? Et dans quel état ! Vous ne pouvez donc plus marcher ?

— Je ne peux plus respirer, dit-elle dans un souffle. « Mon cœur est mort, sans Juan... »

— Juan n'est pas avec nous !

Osura se doutait de ce qui avait dû se passer et il frémit.

— Je le sais. Mais ses statues le sont.

— Effectivement.

— Vous les emportez ?

— Oui.

— À Madrid ?

— Oui.

Anita resserra les plis de son châle comme si l'étoffe totalement mouillée pouvait encore la protéger.

— Je voudrais les voir, dit-elle à voix basse.

Fredo Campillo avait mis pied à terre lui aussi et s'avançait, mécontent de ce contretemps.

— Donne donc une pièce à cette vieille, dit-il. « Vous n'avez rien dans ce pays, sauf des mendiants. »

Déjà, il mettait la main à la poche. Osura, très gêné, arrêta son bras.

— C'est sa mère, chuchota-t-il.

— La mère de qui ?

— De Juan...

Campillo se mordit les lèvres.

— Seigneur ! Eh bien, comme gaffeur, je me pose là. Que veut-elle ?

— Voir le travail de son fils. Jusqu'à aujourd'hui, il le lui a caché. Elle ne l'a jamais vu.

Campillo se tourna vers Anita qui, silencieuse, attendait. Il lui adressa un salut de la tête et, comme pour s'excuser, lui tendit la main. Elle n'en tint pas compte, laissant les siennes serrées sur sa poitrine, mais elle avança d'un pas.

— Vous êtes l'homme qui veut emmener Juan ? lui demanda-t-elle.

— Je suis Fredo Campillo, répondit-il, mal à l'aise.

Le regard tragique de la femme, sa voix rauque, le décor le gênaient prodigieusement.

— Fredo Campillo. C'est un nom que je n'oublierai pas.

— Vous le pouvez, Señora Torrico.

— Je veux voir les pierres de mon Juan.

— Mais bien sûr, venez.

Campillo la précéda, pataugeant dans la boue pour ouvrir la portière de sa voiture. Les sculptures étaient rangées sur la banquette arrière. Au centre, se dressait le buste de Juan.

— ... Elles sont là, dit Campillo. Puis il adressa un coup d'œil à Osura qui se mordait les lèvres.

Muette, les yeux agrandis, Anita regarda les œuvres de son fils. L'aigle, le lièvre, la tête... Elle se pencha et, du bout des doigts, caressa le visage de pierre, le nez, les oreilles et le menton ascétique. Et, brusquement, elle comprit qu'elle faisait face à un autre monde qu'elle avait ignoré jusque-là, dont elle n'avait même pas soupçonné l'existence.

Elle voyait, devant elle, sortis de la pierre, des animaux et des gens et c'était les faibles mains de son fils malade qui les avaient arrachés au rocher. Alors, elle se passa la main sur les yeux comme pour en effacer une image puis elle tourna la tête avec une rapidité qui surprit Campillo.

— Juan deviendra-t-il un grand sculpteur ? demanda-t-elle d'un ton dur.

— Oui, Señora, répondit Campillo embarrassé. « C'en est déjà un »

— Ce sera un grand homme, dites-vous. Il est plus que vous, le docteur Osura et moi et tous ici ?

— Oui. C'est un prodige !

— C'est mon fils, dit-elle avec orgueil. Je l'ai vu avec d'autres yeux aujourd'hui, différent, mais plus beau, beaucoup plus beau.

Elle croisa ses bras sous son châle mouillé.

— S'il doit aller à Madrid, eh bien, emmenez-le. Je penserai beaucoup à lui pour lui donner des forces...

Là-dessus, elle planta là les deux hommes et repartit vers la montagne, petite silhouette épaisse, noire et tellement seule avec sa nouvelle destinée que le docteur Osura n'eut pas le courage de la

regarder et qu'il remonta dans sa voiture.

Anita marchait lentement dans la boue du chemin. Ses jambes la brûlaient. Chaque pas était une torture pour son corps tout entier.

Et c'est comme cela que partent les fils. Le grand avait la ferme et sa femme, le jeune avait son monde à part dans lequel personne ne pouvait le suivre. Elle n'était qu'une vieille femme, une mère à laquelle on ne demande rien parce qu'elle est trop âgée et trop bête.

Qu'est-ce donc qu'une mère ? Elle donne la vie... elle l'entretient et puis, elle peut mourir pour ne pas déranger.

Anita s'arrêta un instant, insensible à la pluie qui lui frappait le visage.

— C'est un prodige, avait dit Campillo.

« Et moi, qui suis-je ? »

Rien qu'Anita.

Et, voûtée, elle se remit en marche, une mère comme des millions d'autres sous le soleil.

Dans la montagne, la pluie avait cessé, le ciel dégagé était bleu et pur.

Fredo Campillo tint sa promesse. Il invita chez lui, un soir, les sommités du monde artistique et les représentants du gouvernement et leur présenta les œuvres de Juan Torrico.

Il ne dit pas grand-chose, laissant les œuvres parler pour elles. Il avait bien placé la tête du sculpteur sur un socle drapé d'une étoffe rouge clair et le granit sombre semblait sortir d'une nappe de sang. Sans mot dire, Campillo attendait le verdict.

Mais l'hésitation et le silence se prolongeant, il se décida.

— Messieurs, l'artiste a dix-neuf ans. C'est poussé par un feu intérieur qu'il a créé ces œuvres taillées dans la pierre de son pays. Et, pour tout outil, il n'avait qu'un ciseau émoussé et un simple marteau.

— Quelle bonne blague, Campillo, rétorqua Ramirez Tortosa, l'un des plus grands experts artistiques d'Europe qui examinait la tête de Juan. « Cela, par exemple, a été travaillé au burin avant qu'on s'attaque à la sculpture proprement dite. Il est impossible de faire un travail pareil sans ébauche préalable ! »

— Je l'ai cru aussi, admit Campillo. Mais j'ai acquis la conviction, dans l'atelier même du sculpteur – une grotte dans la Santa Madrona, en Castille – que ce Juan Torrico a réellement sorti cette tête de la pierre directement.

— Incroyable...

Tortosa reprit son examen, à la loupe, cette fois.

— ... En effet, dit-il enfin, d'une voix un peu brisée. « Campillo, votre découverte est un génie ! »

On se pressa autour du buste, tout le monde parlait en même temps, personne ne se comprenait plus.

Campillo se leva et le calme se fit brusquement.

— Vous dites, Tortosa, que c'est un génie ! Je vais plus loin, messieurs, ce jeune paysan est le plus grand sculpteur que l'Espagne ait produit au cours des deux derniers siècles. Un artiste sur lequel le monde s'émerveillera...

Il s'interrompit et regarda autour de lui.

— ... Messieurs, je vous ai priés de venir pour vous prouver qu'il est un devoir national pour l'État et tous les organismes artistiques d'aider ce jeune homme. Il a besoin d'être formé. Il lui faut suivre les cours de la plus grande école de sculpture du pays. Il faut que nous en fassions l'homme devant lequel le monde entier s'inclinera comme devant un Praxitèle, un Michel-Ange ou un Rodin. Je fais appel à votre sens artistique et à votre amour de l'art. Je vous demande, messieurs, d'intercéder auprès du Caudillo pour qu'il aide ce garçon. Et, à tous, je demande qu'on procure à Juan Torrico les moyens de fréquenter la meilleure école d'Espagne, à Tolède, et de mener une vie exempte de soucis matériels.

Il se tut. Les auditeurs contemplaient le buste, hésitaient. Tortosa tirait sur sa petite barbe pointue. Sa ressemblance étonnante avec le souverain lui avait valu le surnom de Philippe II.

— Réellement, Campillo, vous exigez que l'on prenne, en quelques minutes, une décision très importante.

— Mais c'est à votre fierté d'Espagnols que je fais appel ! s'écria Campillo. « À votre amour de la patrie. Cette tête que vous admirez, c'est celle de Juan Torrico ! »

— Un autoportrait..., murmura Tortosa.

— Oui ! Regardez ce visage d'ascète et ne dites pas non, ou je ne comprendrais plus rien au monde !

Et Ramirez Tortosa, pape de l'art espagnol, enfonça ses mains dans ses poches et, d'une voix qui sonna, claire et distincte dans le silence du salon, déclara :

— Je le prendrai dans mon école ! puis il ajouta un peu plus bas : « Je suis forcé de convenir que j'aurai un élève qui en sait, déjà, davantage que moi. »

Fredo Campillo s'avança sur lui et lui serra la main, sans rien dire. Juan avait gagné !

Une victoire sur la vie et l'avenir...

Cette même nuit, le jeune homme brûlait de fièvre, était secoué de quintes de toux douloureuses. Et, chaque fois, les narines blanches et pincées, il portait la main à son cœur et se mordait les lèvres jusqu'au sang, tachant son oreiller.

Anita le veillait. Elle n'avait pas souffert de sa journée passée sous la pluie battante, de même qu'elle n'avait ressenti aucune fatigue à la suite de la Fiesta qui lui avait donné l'illusion d'être redevenue jeune. Il

n'en était pas de même pour Juan. Avec cette patience que seule une mère peut avoir, elle essuyait son front mouillé de sueur, le caressait, tendant l'oreille à sa respiration, ses plaintes, ses soupirs.

Le docteur Osura était venu dans la soirée et il avait administré une piqûre de pénicilline au malade pour éviter des complications pulmonaires. Au chevet du jeune homme, la mère et le médecin se regardaient comme deux coupables au courant de la faute de l'autre mais sachant qu'il vaut mieux se taire.

Le médecin resta, lui aussi, toute la nuit auprès de Juan, partageant la veille avec Anita et Pedro. Seul avec lui, il l'auscultait, hochant la tête aux mouvements désordonnés de son cœur. « Ce n'est pas de la nervosité », constata-t-il avec effroi. « Cela doit être organique. Quelque chose empêche ce cœur de battre avec régularité, provoque des crampes. Mon Dieu ! Surtout pas cela ! Ce serait affreux, un coup du sort trop injuste si le corps de ce jeune homme lui refusait ses services au seuil de la gloire !... » Les poumons... le foie... les reins... l'estomac... l'intestin... tout semblait sain. Mais le cœur, cette pompe qui peut travailler quatre-vingts ans sans interruption, se crispait comme sous l'emprise d'une intense torture.

Il fallait une radio ! Une radio et le diagnostic d'un bon spécialiste. Cette vie est trop précieuse pour l'Espagne pour en laisser la responsabilité à un petit médecin de campagne. Une erreur, toujours possible, serait un crime.

C'est ainsi que le docteur Osura passa la nuit. L'inquiétude marquait son visage et aussi la conscience soudaine de l'étendue limitée de ses connaissances.

Cela se passait le 24 août 1952.

Deux jours plus tard, le docteur Osura reçut une lettre de Madrid.

L'Académie nationale des Beaux-Arts le priait d'aviser M. Juan Torrico que son directeur, Ramirez Tortosa, l'attendait à Tolède, au début du mois suivant.

Suivaient quelques précisions quant aux fournitures à apporter par le jeune homme et l'adresse d'une chambre meublée louée par l'Académie à son intention.

Non seulement Juan n'avait pas les moyens de se procurer les objets indiqués, mais il en ignorait la nature. Le docteur Osura, qui devait apporter de nouveaux médicaments à son malade, monta aussitôt dans sa voiture et se rendit à Puertollano pour effectuer les achats suggérés. À ceux-ci, il ajouta deux costumes, des chemises, des sous-vêtements, deux paires de chaussures, des chaussettes et les objets divers dont un homme civilisé ne saurait se passer.

Le soir venu, il monta à la ferme des Torrico. Elvira et Pedro, assis à la table de la cuisine, dinaient. Sans rien dire, le médecin se joignit à

eux, se servit de pain et de fromage, et répondant à la question muette de Pedro :

— Ça y est, dit-il en regardant dans son verre de lait. « Les travaux de Juan ont plu. On l'a inscrit à l'École des Beaux-Arts, à Tolède. »

— À Tolède ? Juan habitera la ville ? fit Pedro en s'essuyant la bouche du dos de la main.

— La mère le sait-elle ? demanda Elvira d'une voix incertaine.

Le médecin secoua la tête.

— Elle savait que cela arriverait un jour. Mais elle ne sait pas que c'est pour la semaine prochaine.

— Mais Juan est malade ! s'écria Pedro, qui repoussa le pain. Geste insignifiant, mais il lui fallait occuper ses mains pour apaiser l'agitation qui montait en lui.

— D'ici là, il sera sur pied. La pénicilline agit vite. Il n'a eu qu'une légère inflammation pulmonaire.

— Et son cœur...

Le médecin rentra la tête dans les épaules.

— Son cœur ? C'est nerveux... sans plus, répondit-il et ce mensonge lui coûta beaucoup. — On l'examinera à Tolède. On fera tout pour le maintenir en bonne santé. Il sera très bien, Pedro. »

— J'irai le voir, de temps en temps :

— Ce sera peut-être une bonne chose. Emmènerez-vous votre mère ?

— Oui.

Pedro suivit le médecin des yeux quand il se leva pour se rendre dans la chambre de Juan. Celui-ci, assis dans son lit, buvait de la tisane. Installée sur un tabouret, à côté de lui, Anita l'aidait à boire, une main tenant la tasse, l'autre lui soutenant le dos. Elle enregistra l'arrivée du médecin d'un hochement de la tête. Les yeux du jeune homme sourirent par-dessus le rebord de la tasse.

— Alors, on va mieux, à ce qu'il paraît ! dit Osura d'un ton un peu trop élevé, un peu trop jovial. « Encore trois jours de repos, mon garçon, et puis il s'agira de te retaper en vitesse ! On part bientôt... »

La tasse se mit à trembler entre les doigts d'Anita. De la tisane tomba sur le lit. La vieille femme posa le récipient et s'essuya les mains sur sa jupe. Puis, elle regarda son fils. Il rayonnait d'une joie si claire, si pure qu'elle eut l'impression de ressentir une partie de son bonheur. Mais elle se leva et quitta la pièce. Dans la cuisine, Pedro l'attendait qui la prit dans ses bras.

— Nous irons le voir souvent, maman, dit-il, sans poser de questions. « Tu verras, il va devenir célèbre. »

À peine sa mère fut-elle sortie que Juan voulut sauter au bas de son lit. Le médecin l'en empêcha et le recouvrit.

— Du calme, mon garçon, dit-il doucement. « Campillo t'a obtenu

une bourse. Tu feras tes études à Tolède. »

— À Tolède ! Dans une grande ville... à côté de Madrid pour admirer les trésors artistiques de l'Espagne.

D'un mouvement impulsif, Juan saisit les deux mains du médecin et les serra contre sa poitrine.

— Et c'est vous qui avez fait tout cela pour moi. C'est à vous que je dois cela. Tout...

Puis il se laissa retomber en arrière. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Ce soir-là, le médecin lui administra une nouvelle piqûre, une solution atténuée de cardiazol, car le bonheur aussi peut faire du mal à un cœur malade.

Juan endormi, Pedro et Elvira dans leur chambre, Anita et le docteur Osura restèrent à côté de la cheminée. Longtemps, ils demeurèrent sans rien dire. La lueur vacillante des flammes faisait jouer des ombres sur leurs visages, les transformant à chaque instant.

— Vous emmenez Juan ? dit enfin Anita.

— Oui. Il doit aller à Tolède.

— Où est-ce ?

— C'est une vieille ville, très belle, située entre Puertollano et Madrid. Juan sera parmi des jeunes gens de son âge. Il apprendra beaucoup de choses. Quand il reviendra, ce sera un grand beau garçon cultivé, en pleine santé, que toute l'Espagne connaîtra.

La tête penchée, Anita leva les yeux vers le médecin.

— Pourquoi me mentez-vous, comme vous mentez à Juan et aux autres ? demanda-t-elle, d'une voix triste.

— Comment cela, Anita ? protesta le médecin qui, soudain, eut l'impression d'avoir froid. « C'est vraiment une sorcière », se dit-il avec horreur. « Elle sait ce que je soupçonne... elle lit dans l'âme des gens... elle entend les pensées inexprimées. »

— Vous savez bien que Juan est un malade, dit-elle calmement.

— Mais, Anita, c'est une bêtise ! Nous avons aujourd'hui les moyens de guérir presque toutes les maladies ! On peut lutter contre la mort. On peut recoudre un cœur blessé. On peut suspendre le travail d'un cœur malade et confier celui-ci à un cœur artificiel, à l'extérieur du corps. Pendant ce temps-là, le cœur qui ne bat plus ressemble à un morceau de chair que l'on peut prendre en main et opérer car le cœur artificiel bat sans interruption et le malade vit avec lui. On peut faire des greffes de peau, souder des os ; installer des articulations de plexiglas, remplacer des veines, raccourcir l'intestin et ôter les reins. Ah, Anita, on peut tant, qu'est-ce donc que le cœur de Juan à côté de tout cela ?

— Son cœur n'est pas nerveux ! Peut-on aussi remplacer le sang ?

— Oui, ça aussi, on peut le faire. On pique une aiguille dans le bras

du malade et on lui fait entrer dans le corps le sang sain d'un autre homme.

— On peut vraiment faire ça, docteur ?

— Oui, Anita.

— Alors, c'est bon.

Elle resta quelques secondes à regarder fixement les flammes.

— ... Quand Juan doit-il partir ?

— Aussitôt qu'il sera guéri. Je le conduirai moi-même à Tolède.

Le médecin posa la main sur le bras de la vieille femme.

— Et ne vous préoccupez de rien, Anita... J'ai acheté tout ce dont Juan aura besoin en ville.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle, le soupçon revenu dans sa voix.

Le médecin haussa les épaules.

— Peut-être parce que je sais ce qu'il doit ressentir à l'idée de se rapprocher de son but. Peut-être parce que, moi-même, il y a très longtemps, j'ai nourri un rêve que je n'ai jamais pu réaliser, parce que j'étais seul.

Il se leva.

— ... La vie est souvent cruelle. Mais, brusquement, au bout de longues années, on se rend compte que tout avait un sens et que c'était bien. Votre vie à vous aussi, Anita.

Elle approuva, d'un signe de tête. Elle songeait à Juan qui lui glissait des mains. Tolède. Un nom qu'elle n'avait jamais entendu, mais qu'elle n'oublierait plus. Tolède, entre Puertollano et Madrid.

Un seul nom, et le monde change...

Au bout de cinq jours, Juan eut l'autorisation de se lever et de sortir pour se promener au soleil, dans la cour de la ferme. Très affaibli encore, il marchait comme un ivrogne et oscillait à chaque pas comme ces marins qui retrouvent la terre ferme. Étendu sur une natte, le matin, il but du lait et croqua dans un quartier de melon. Quand, leur déjeuner terminé, Pedro et Elvira retournèrent travailler dans les champs et que sa mère fit la vaisselle, Juan entra dans la maison, riant de la sensation enivrante de se sentir plus fort et à l'idée d'aller enfin dans une grande ville.

— Je vais faire un petit tour, dit-il. « Je ne vais pas loin. Je serai bientôt de retour. »

— C'est bon, Juanito.

Anita le suivit des yeux, comme, à pas lents, il sortait de la cour. Baigné de soleil, il donnait l'impression d'en pénétrer les rayons.

Il mesura son allure tant qu'il se sentit observé. Mais, passé la colline qui le dérobait aux regards, il se mit à courir jusqu'à la route de Solana del Pino et ne ralentit le pas qu'à la vue des premières maisons du village. Il traversa la place du marché – le saint de la fontaine ne

distribuait plus qu'un filet d'eau parcimonieux – pour s'arrêter en face du magasin de Ricardo Granja. Le marchand était occupé à servir des clients. Alors, tranquilisé, Juan se rendit de l'autre côté du village, à l'endroit où, accrochée à une petite colline, la blanche maison des Granja regardait le paysage.

La maison se dressait au milieu d'un jardin entouré de palissades blanches. Des parterres de fleurs, bien abreuvées, démontraient la richesse de Granja dans un pays où l'on mesure le confort de chacun à la quantité d'eau dont il dispose. Ombragée de palmes en pots, la porte ouvrait sur une entrée dans laquelle on voyait des tapis rouges et des meubles de bois sombre sculpté.

Inutile de chercher à voir Concha ici. Mais, cependant, il resta plus d'une heure à attendre, caché derrière un massif de roses pâles. Et puis, attristé, il refit, en sens inverse, le chemin qu'il venait de parcourir. Il s'arrêta à la fontaine de Solana et tendit ses mains à l'eau fraîche. L'impression était agréable, bienfaisante, se communiquait à son corps tout entier.

Il se redressait quand il aperçut Concha qui tournait le coin de la rue. Son cœur lui parut faire un bond. Il s'appuya au rebord de la fontaine, fit face à la jeune fille qui s'approchait.

Quand elle vit Juan, Concha rougit. Elle passa à côté de lui, sans lever les yeux. Elle ne lui dit pas bonjour, elle ne tourna pas la tête mais, au passage, il l'entendit qui chuchotait :

— Suis-moi...

Déjà elle l'avait dépassé, avançant de son pas élastique dans la poussière du chemin.

Juan s'attarda encore un peu à la fontaine, offrant de nouveau son poulx à la fraîcheur de l'eau. Et puis, estimant que Concha devait être dans la montagne, il partit lentement, sur ses traces. Celles-ci étaient faciles à suivre, elle portait de petites chaussures à hauts talons qui lui donnaient une allure de biche. Les mains dans les poches, Juan posait ses pieds dans chacune des empreintes de Concha et il lui semblait être en contact avec elle.

À la sortie du village, là où commencent les collines de Santa Madrona, Concha était assise sur une pierre. Elle l'attendait. Il se pencha sur elle, la leva vers lui, l'embrassa. Elle lui rendit son baiser et ils se sentirent heureux.

— Tu as encore été malade, pauvre Juanito, dit-elle d'une voix douce en caressant ses cheveux noirs et bouclés. « Je suis allée voir le docteur Osura. J'ai été très triste de ne pas pouvoir te voir. »

Juan la serra contre lui. La peur soudaine de perdre la jeune fille lui donnait la force de la serrer comme pour la faire pénétrer dans son cœur.

— Le docteur Osura ne t'a rien dit ? demanda-t-il, hésitant.

— Non.

Elle leva les yeux vers lui et, s'abandonnant à son étreinte, elle lui passa les bras autour du cou. Il sentait la chaleur soyeuse de sa peau, la légère pression de ses seins et il oublia ce que l'avenir réservait à son amour.

— Avec son aide, j'ai fait un grand pas en avant, dit-il avec orgueil.

« Dans quelques jours, je pars pour Tolède. »

— Pour Tolède ? Toi ? Que vas-tu faire là-bas ?

— Travailler. Un grand personnage de Madrid est venu ici pour voir mes sculptures. Il les a emportées. On les a trouvées si bien qu'on me permet de faire des études... Tu n'es pas contente, Concha ? ajouta-t-il, à la vue de son visage, figé soudain.

— Mais oui, Juan. Mais oui. Très... répondit-elle d'un ton fort peu convaincu. « Nous ne nous verrons presque plus. »

— Pourquoi dis-tu cela ? s'écria-t-il. « Je le savais, je craignais que tu me dises cela »

Il l'embrassa avec une telle fougue qu'il lui coupa la respiration.

— ... Concha ! Concha ! supplia-t-il, malheureux. « Nous pouvons ne pas nous voir mais nous aimer quand même. Je penserai à toi chaque jour. Tu seras partout avec moi. Toi aussi, pense à moi et nous ne nous oublierons pas. Quand je reviendrai, je serai un homme connu et ton père saura m'accepter. »

— Et si tu ne reviens pas, Juan ?

— Il n'y a pas de raison.

— Tolède est une grande ville. Il y a de jolies femmes... beaucoup plus jolies que moi.

— J'y vais pour travailler ! Rien que pour cela, dit-il avec fermeté.

Ils restèrent ainsi, enlacés, confondant leurs souffles, leurs pulsations, heureux et tristes en même temps. C'était là, ils le savaient, leur dernière rencontre avant longtemps. Déjà commençait l'attente.

Quand ils se séparèrent, Juan resta sur le bord de la route à suivre des yeux la jeune fille qui regagnait le village. Elle marchait lentement, balançant inconsciemment les hanches. Mais sous ses longues boucles noires, ses épaules, son dos étaient agités de petites secousses. Elle pleurait.

Muet, le regard fixe, il ne fit pas un geste. Cette image, il l'emporterait avec lui, dans l'inconnu.

Là où la route faisait un coude, Concha se retourna. Il ne pouvait plus distinguer ses traits, mais il vit le signe d'adieu qu'elle lui adressa. Il leva les deux bras. Elle s'était déjà détournée qu'il les agitait encore.

Puis il continua sa route. Son cœur battait à coups précipités comme pour se libérer d'une carapace gênante. Il s'arrêta, se contraignit à respirer profondément.

Dans quelques jours, il serait à Tolède. Il avait peur, sans pouvoir

dire pourquoi.

Il est très difficile de faire ses premiers pas dans un monde étranger.

Les jours passèrent vite. Août céda la place à septembre et le docteur Osura apparut, dans sa vieille Ford, à la ferme des Torrico.

Anita le vit, par la fenêtre. Pedro et Elvira étaient là aussi qui s'occupaient des animaux. Ils comprirent brusquement que cela devenait sérieux.

Ils allaient perdre Juan...

Osura avança jusqu'à la porte de la ferme. Puis il mit pied à terre et prit, sur la banquette arrière, des paquets de formes et de dimensions diverses qu'il déposa sur le banc. Puis il tendit les mains à Anita qui était apparue sur le seuil.

— Alors, c'est pour maintenant ? demanda-t-elle, d'une voix ferme.

Puis, indécise, elle regarda l'amoncellement de paquets.

— Oui, Anita, ma colombe, répondit le médecin apparemment de fort bonne humeur.

Il avait à cœur de rendre ces instants le moins pénibles possible. Anita ne fut pas dupe. Elle lança un regard dans la cuisine où Juan attendait sans bouger, assis à la table, les yeux troubles.

L'heure du départ avait sonné. Il n'y avait pas moyen de reculer. Il ne verrait plus sa mère, ni Pedro, ni Elvira, ni Concha... les champs non plus, ni les montagnes, les vaches, le Rebollero, sa grotte bien-aimée où, si souvent, il avait été seul et heureux. Bientôt, il serait au milieu de milliers d'inconnus qui ne se préoccuperaient pas de lui ou qui lui seraient hostiles.

Le docteur Osura entra dans la pièce, soufflant sous le poids des paquets.

— Alors, Juan ! dit-il, jovial. « On fait son entrée dans le monde ? Viens dans ta chambre que je fasse de toi un homme élégant. » Puis, tourné vers Anita : « Vite, ma puce, cours, vole ! Il me faut un grand baquet d'eau chaude, du savon, des serviettes. »

Il entra dans la chambre, suivi de Juan, pendant qu'Anita emplissait une cuvette avec de l'eau puisée au chaudron pendu dans la cheminée.

Quand elle pénétra à son tour dans la chambre, Juan était déjà le torse nu et le médecin l'auscultait. Un costume, une chemise, une cravate et du linge comme Anita n'en avait encore jamais vu, encombraient le lit.

— Tout est en ordre ! dit le médecin en rangeant son stéthoscope. « Les poumons et le cœur sont en bon état ! Que demander de plus ? »

Anita posa la cuvette sur une chaise et s'éloigna sans répondre. Une fois de plus, le médecin mentait, elle le savait.

Dans l'étable, Pedro donnait de furieux coups de fourche dans un

tas de paille. Il avait décidé de travailler pour ne pas avoir à réfléchir, mais, à chaque instant, il abandonnait la tâche commencée et courait à la porte pour jeter un coup d'œil vers la maison. Elvira, occupée dans le poulailler, sentit ce qui se passait dans le cœur des Torrico au cours de ces minutes décisives. Elle rejoignit son mari dans l'étable.

Puis Anita parut sur le seuil de la maison et fit un signe à son fils aîné. Il ne fit qu'un bond pour traverser la cour.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il essoufflé. Faut-il que je jette ce médecin dehors ?

Anita croisa les mains sur son ventre.

— Quand une mère dit « oui », Pedro, les autres se taisent.

— Et c'est ce que tu as dit ?

Dans les yeux de ce garçon puissant comme un taureau et qui, devant sa mère si petite de taille, semblait un enfant, une lueur nouvelle naquit.

— ... Mais, je ne peux pas le voir ?

— Il se lave avant de mettre les vêtements de ville que le docteur lui a apportés.

— Et, après ?

— Après ? Il nous dira au revoir à tous et il partira, Pedro.

Lorsque Juan sortit de la maison, ils ne le reconnurent pas. Un jeune homme élégant vêtu d'un complet gris clair, bien coupé, d'une chemise bleu pâle au col fermé d'une cravate d'un rouge discret, chaussé de soie bleu marine et de cuir fauve, coiffé d'un feutre léger, un imperméable beige sur le bras, traversa la cour pour s'arrêter devant Anita.

— Alors, mes enfants, vous ne voulez plus parler à votre Juan ? cria la voix joyeuse du docteur Osura.

Pedro fut le premier à se ressaisir. Il était déjà, en plusieurs occasions, allé en ville, à Puertollano et à Mestanza et même, une fois, à Cordoue, pour y acheter une semeuse et il savait de quelle façon s'habillaient les citadins, mais Juan, dans ce costume, lui était tellement étranger qu'il ne put que bredouiller.

— Tu es beau, comme ça... Tu fais riche et comme si tu étais un autre...

Cela, il n'aurait pas voulu le dire et il se mordit les lèvres. Puis, il prit la main de son frère et la garda dans la sienne.

— ... Alors, maintenant, tu t'en vas. Ne nous oublie pas, Juanito, reste un Torrico. C'est un nom dont tu peux être fier. Pense à la terre qui nous a nourris. Écris-nous et viens nous voir. Nous viendrons aussi te voir, maman, moi et Elvira... Et apprends bien, deviens un grand homme... et... et...

Il saisit son frère à pleins bras et le serra contre lui.

— ... Et oublie..., bredouilla-t-il, oublie que je t'ai frappé, là-haut...

Le docteur Osura s'était déjà mis à son volant. Il ne voulait pas assister aux adieux. Il entendait seulement le murmure des voix et se fermait les oreilles pour ne pas comprendre.

Sans un mot, Elvira tendit la main à Juan, puis elle l'embrassa. Jamais encore, elle ne l'avait embrassé.

Et Juan se retrouva devant sa mère. Dans ses yeux, il lut tout ce qu'elle ne pouvait lui dire. Alors, il se découvrit et, s'agenouillant devant elle, dans la poussière du chemin, au mépris de son beau costume, courba la tête. D'une main qui tremblait, elle tira de la poche de son tablier un petit crucifix en os, de ceux que vendent les colporteurs, sur les marchés, et traça le signe de la croix sur la tête courbée de son fils. Puis elle baisa la petite croix jaunie et la glissa dans la poche de Juan.

— Que le Seigneur t'accompagne partout, mon petit Juanito, dit-elle lentement d'une voix nette, dure, déguisement de la douleur qui faisait crier son cœur.

— *Amen*, murmura Juan, en posant ses lèvres sur les mains fanées de sa mère. Puis il se redressa, la prit dans ses bras, baisa ses paupières.

— Mon Juanito, dit-elle avec une tendresse qui le tortura. « Mon tout petit... mon garçon, reviens-moi... »

Alors, il s'arracha à elle, courut à la voiture, ouvrit la portière à toute volée, sauta sur le siège et referma la portière avec fracas.

— Roulez ! cria-t-il. « Je vous en supplie... roulez, roulez ! »

Et, les deux mains sur le visage, il éclata en sanglots, comme un enfant.

Aussi ne vit-il pas, au passage, les prairies et les pins où, pour la première fois, il avait rencontré Concha, ni le Rebollero dressé au soleil comme un poing gigantesque. Pas plus qu'il ne vit, à l'entrée du village, Concha qui attendait, vêtue de la robe de soie qu'elle portait quand ils s'étaient embrassés devant la grotte. Ce fut le docteur Osura qui répondit au signe d'adieu de la jeune fille.

Ils traversèrent Solana del Pino très vite. Le saint de la fontaine avait, de nouveau, revêtu un manteau de poussière car le soleil brillait depuis une semaine sans interruption. Mais il y avait toujours de l'eau et les fermiers espéraient encore faire de bonnes récoltes.

Ricardo Granja était debout à la porte de son magasin. Il salua, lui aussi, le médecin au passage.

Et le pays natal disparut derrière Juan sans qu'il en prenne congé. Épuisé, les yeux fermés, il serrait convulsivement dans son poing la petite croix donnée par sa mère.

Sa mère ! À Tolède, il n'aurait pas de mère.

Il eut brutalement conscience de ce qu'il avait abandonné et il porta la main à sa poitrine car, sous son maigre torse, son cœur avait choisi

de le torturer une fois encore.

MADRID.

À la sortie de la ville, sur la route de Barajas.

Un long bâtiment rectangulaire, à cinq étages.

De hautes et larges fenêtres. De vastes terrasses vitrées orientées au sud. Un beau parc, des gazons verts. Des chambres inondées de soleil, de lumière.

Des hommes en blouses blanches ou des infirmières le visage auréolé d'une coiffe empesée se tenaient aux fenêtres ou allaient et venaient dans les allées du parc.

La clinique du professeur Carlos Moratalla, le chirurgien le plus célèbre d'Espagne. Un homme dont le monde médical tout entier suivait et admirait les interventions. Un médecin dont l'Espagne était fière.

L'animation régnait dans les trois grandes salles d'opération aux murs laqués de blanc. Dans la salle I, le premier assistant du professeur Moratalla, le jeune et brillant docteur Albanez, procédait à une ablation rénale. Dans la salle II, on s'occupait des accidentés du jour ou bien on changeait les pansements des opérés de la veille. Le silence régnait dans la salle III. Malgré le soleil, toutes les lampes brûlaient éclairant d'une lumière crue la table toute blanche à l'exception de la tâche sanglante de chairs ouvertes. Le médecin chef, le docteur Tolax, entreprenait une résection partielle de l'estomac d'une jeune femme. Celle-ci était condamnée. Elle l'ignorait. Et lorsqu'elle se réveillerait, personne ne le lui dirait. Elle avait trois enfants en bas âge. Peut-être vivrait-elle encore deux ou trois ans avec son estomac réduit et le cancer dévorerait de nouvelles cellules, épuisant le jeune corps encore beau qui se tordrait sous d'atroces douleurs. Non, on n'avait pas le droit de la priver de tout espoir. On ne dirait rien non plus à son mari qui, confiant en l'habileté du docteur Tolax, croyait en la guérison, s'accrochait à cette opération comme à une bouée. On lui dirait :

« L'opération a réussi. » Et, heureux, le jeune homme embrasserait sa femme... trois ans peut-être et ce serait la fin. Et, malgré toute leur science, les médecins seraient impuissants.

Le professeur Moratalla était salle IV. Cette salle, plus petite que les trois autres, était celle où officiait seul le professeur. Il s'y attaquait aux cas les plus difficiles, décrétés sans espoir.

Cette pièce, comme les autres, était laquée de blanc, une très grande fenêtre aux vitres en verre dépoli et un très puissant éclairage

artificiel. Mais l'atmosphère qui y régnait n'était pas la même que dans les trois autres salles. On y sentait l'emprise de l'inéluctable.

Le long des murs, des armoires contenaient des instruments de chirurgie. Dans une pièce attenante séparée par une cloison de verre, on apercevait les masses brillantes des stérilisateurs à linge, à gants et à masques. Plusieurs tables étaient rangées sous la fenêtre. Un groupe de médecins et d'infirmières entourait le « billard » sur lequel se penchait le professeur. L'opéré était couché, la tête un peu plus bas que le corps. L'anesthésiste, un jeune médecin, contrôlait les battements du cœur, les pulsations et la pression du gaz anesthésiant.

Le professeur Moratalla opérait. Le silence régnait dans la salle. C'est à voix basse que le chirurgien réclamait les instruments nécessaires. Une cage thoracique s'ouvrait devant lui, entourée de linges ensanglantés, maintenue ouverte par des pinces. Les poumons se soulevaient et s'abaissaient à un rythme normal, l'appareil à anesthésie équilibrant la différence de pression entre l'intérieur et l'extérieur du corps.

Les poumons étaient rouges, ponctués de tâches jaunes ressemblant à des abcès éclatés. Le cœur battait avec calme. On avait glissé des linges stériles, chauds, sous les lambeaux de peau incisée, les côtes sciées et écartées.

Le professeur releva la tête. Par-dessous le masque, son regard balaya ses assistants.

— J'avais raison, dit-il d'une voix étonnamment profonde, de celles que l'on n'oublie pas. « Cancer du second degré. À un stade tel qu'il semble invraisemblable que cet homme ait pu respirer sans vomir, à chaque respiration, du sang et du pus. Dois-je supprimer la partie malade, messieurs ? On peut vivre avec un seul poumon. »

Personne ne répondit, de crainte de trop s'avancer.

— Alors ? insista Moratalla. « Aucun d'entre vous n'a d'opinion ? »

— Quant à moi je recoudrais le tout sans opérer, dit un jeune assistant. « À ce stade, un cancer est incurable, ajouta-t-il avec ce regard confiant de la jeunesse. Le cancer peut atteindre le deuxième poumon, d'autant qu'il est du deuxième degré et que nous ne savons pas encore où sont ses racines. »

— Très bien, dit Moratalla. « Mais vous prenez les choses sous leur angle le plus facile. Un médecin ne doit pas seulement soigner et aider. Il doit surtout sauver ! Il doit livrer un combat sans merci contre la mort et ses armées, les maladies ! Il lui faut avoir le courage d'oser, de tenter l'impossible ! Un médecin sans courage, c'est une noix creuse ! »

Il se pencha à nouveau sur la cage thoracique ouverte. Une puanteur infecte s'élevait du poumon atteint, qu'accroissait la chaleur de la pièce.

— ... D'accord ! Je ne ferai pas l'ablation de ce poumon. Mais je

n'abandonnerai pas ce malade à son sort. Oh, non ! Puisque, avec les cancers, nous ne pouvons encore procéder que par essais, nous tenterons la méthode d'un de nos confrères italiens qui, en cas de tuberculose pulmonaire, à l'aide d'un aspirateur spécial, assèche les poumons et momifie tout simplement bacilles, tissus et cellules morts ou atteints. Pourquoi n'assécherions-nous pas un cancer comme les marais Pontins ? Sous le scalpel, cet homme est perdu. Seule, une expérience peut le sauver. Il s'agit là d'un combat contre un ennemi invisible.

Le professeur se redressa de toute sa taille et, s'adressant à ses deux assistants : « Nettoyez ça. Enlevez le maximum de tissu cancéreux. Mais pas d'ablation, seulement un nettoyage et refermez ! »

Puis il se tourna vers l'infirmière en chef qui, debout à côté de la table à instruments, passait un fil de catgut dans le chas d'une aiguille courbe.

— Que se passe-t-il salle III ?

— Le docteur Tolax opère un cancer de l'estomac. Sans espoir.

— Hum. Salle I ?

— Un rein écrasé. Le docteur Albanez opère. Résection.

— Et salle II, soins courants ?

— Oui, monsieur.

— Bon...

Le professeur se tourna vers les médecins qui regardaient les deux assistants nettoyer le poumon malade.

— ... Le reste, messieurs, vous le connaissez. Bonjour.

Il fit demi-tour et traversa la salle. Il était grand, lourd, beaucoup trop grand pour un Espagnol. Ses fortes épaules tendaient sa blouse maculée de sang. Il se déganta en marchant et jeta ses gants sur une table où une infirmière les prit aussitôt pour les mettre dans un stérilisateur. De l'autre côté de la cloison de verre, il roula les manches de sa blouse et se lava les mains et les avant-bras avec soin. Il avait les bras musclés, couverts de poils noirs. Des bras qui ne connaissaient aucun obstacle quand il s'agissait de lutter contre la mort.

— Quel type sensationnel, murmura l'un des médecins en le suivant des yeux.

Les autres se turent. Ils partageaient son avis.

Les assistants du professeur travaillaient à gestes précis. Pomper, assécher des cellules cancéreuses. Le patron osait tout. L'appareil à anesthésie émit un léger chuintement. La cage thoracique refermée, muscles et peau recousus, on diminua la pression. Le malade respirait profondément avec régularité. Mais un filet de sang coulait au coin de sa bouche. Du sang clair, pâle.

Les deux chirurgiens échangèrent un regard. « Trop tard », disait ce regard. Cette fois, la mort avait été plus forte que Moratalla.

De l'autre côté de la paroi de verre, le géant ôtait sa blouse. L'infirmière en chef alla le prévenir de l'hémorragie. Il revint aussitôt, jeta un bref coup d'œil au malade.

— Un pneumo dans le poumon diminué. Mais oui ! Avant d'assécher ce poumon, encore faut-il qu'il soit guéri de l'opération subie. C'est pourquoi un pneumothorax s'impose ! de la tactique et du courage et nous aurons raison de ce cancer.

Il salua d'un signe de tête et quitta la pièce suivi des yeux par tous. Chacun respira mieux quand la porte se fut refermée derrière lui.

— Il ne sait pas ce que c'est que la peur, murmura l'une des infirmières. « Je ne l'ai vu s'effondrer qu'une seule fois... quand sa femme lui est morte entre les mains d'une péricardite. »

Et le travail continua. Salle I, le docteur Albanez soignait une péritonite, salle II, deux médecins pensaient les opérés de la veille ; salle III, le docteur Tolax, enveloppé dans un long tablier de caoutchouc, ouvrait un myome alourdissant le corps d'une jeune femme ; les garçons de salle nettoyaient le sol de la salle IV et les infirmières stérilisaient les instruments. Le professeur Moratalla n'opérerait plus de la journée.

Dans son bureau donnant sur les pelouses sur lesquelles tournaient des jets d'eau, Moratalla, face à un monsieur corpulent et un peu chauve, fumait un cigare brésilien dont il atténuait la saveur un peu âcre avec du bon vin. Il était de bonne humeur et son visiteur, le docteur Dalias, expert auprès du ministre de la Santé, goûtait la fraîcheur de la pièce par ce jour de chaleur.

— Il est difficile, mon cher Moratalla, dit Dalias, quand on visite votre clinique, de s'imaginer que l'on est dans un lieu où règnent la souffrance et la douleur. Ces pièces ensoleillées, cette atmosphère aimable, sont rarement l'apanage des hôpitaux.

Il tira une bouffée de son cigare.

— ... Vous venez, m'a-t-on dit, de vous attaquer à un cas très difficile ?

— La difficulté est partout. Qu'il s'agisse d'une appendicite ou d'une tumeur au cerveau... ouvrir un corps humain, c'est toujours un prodige.

— Et c'est vous qui dites cela ?

— Pourquoi ne le dirais-je pas ?

— Le plus grand chirurgien d'Espagne ! Qu'est-ce qu'une appendicite pour vous ?

— Aujourd'hui, peut-être. Vous oubliez que c'était une opération très délicate il y a trente ans et mortellement dangereuse il y en a cinquante.

Moratalla loucha sur la cendre de son cigare et la fit tomber avec précaution dans le cendrier.

— ... Cela fait bientôt trente ans que j'opère ! J'avais vingt et un ans

quand j'ai ouvert mon premier ventre... celui d'une noyée. Nous avions tous un de ces tracs à l'idée de découper un corps humain. Mais j'ai fait une incision puis une autre dans le ventre de cette noyée – c'était une femme d'environ soixante ans – et j'ai fait une découverte. Ce que l'on croyait être un accident était, en fait, un suicide. Elle souffrait d'un sarcome dont elle n'avait plus eu le courage de supporter la douleur. À l'époque, on savait peu de chose de ces tumeurs malignes, en Espagne, et l'on se tournait vers l'Allemagne où des hommes comme Sauerbruch, Bier et Frey s'avançaient dans un domaine chirurgical encore inexploré ailleurs. Bier mettait au point sa méthode en provoquant l'hyperémie dans des membres malades. On se servait de radium pour combattre le cancer ; Sauerbruch attaquait la tuberculose pulmonaire au scalpel et inventait une merveilleuse main artificielle. Et nous, ici, on apprenait. Maintenant, la chirurgie dispose de presque tous les moyens de sauver un être humain si le mécanisme du corps n'est pas totalement détruit. Et combien de vies condamnées, il y a quinze ou dix ans, ne sont pas sauvées à présent par la pénicilline, les sulfamides, la streptomycine ?

Le docteur Dalías se pencha par-dessus la table et posa sa main sur le bras de Moratalla.

— Et vous aussi, mon cher, vous avez atteint votre but ! Une grande clinique. La plus belle d'Espagne. Et des succès qui vous ont fait connaître du monde entier.

— Au but ? Moratalla regarda par la fenêtre. Dans le parc, des infirmiers promenaient des malades dans des fauteuils roulants. À l'ombre des arbres, leurs visages étaient pâles mais animés de l'espoir de reprendre bientôt place dans la vie. Et, pourtant, plusieurs d'entre eux étaient arrivés sans croire à une guérison possible.

— ... Nous autres, médecins, nous ne sommes jamais au but. Il y en a un que je rêve d'atteindre depuis des années, mais y parviendrai-je jamais ?

— Le cancer ?

— Non. Le cœur ! Les quatre cinquièmes des hommes modernes meurent d'une maladie du cœur... cardite, péricardite, endocardite, hydrocardite, paralysie... toujours le cœur, Dalías. Cet organe stupide que chantent les poètes et que nous, médecins, haïssons. Je peux recoudre un cœur traversé par une balle, mais je ne peux pas opérer un malade qui souffre d'angine de poitrine. Je soigne un ouvrier, un garçon fort comme un chêne. Il soulève ses deux quintaux de farine comme moi ce stylo. Mais, parfois, il s'écroule. Le cœur cède. On ordonne le calme, le repos. Le moteur n'est pas réparé pour autant. La maladie reste et nous sommes impuissants !

Moratalla tira une bouffée rageuse de son cigare et avala une gorgée de vin avec la fumée.

— ... J'ai reçu la visite d'une jeune femme éclatante de santé. Elle a subi une césarienne. Depuis la naissance de son enfant, elle a des palpitations. Elle attribue cela à la césarienne. Mais, il y a quelques années, elle a souffert de rhumatismes articulaires et on lui a ordonné du salicylate à hautes doses. Les rhumatismes ont disparu, mais le cœur a été atteint ! Et que puis-je faire ? Rien ! « Reposez-vous, lui ai-je dit ; respirez de l'air pur ; ne vous surmenez pas ; restez allongée le plus longtemps possible ; pas de contrariété », et ça, à une jeune femme à revenus modestes et qui n'a aucune aide-ménagère ! Je me faisais honte ! Mais que pouvais-je faire d'autre ? Oui, toujours le cœur...

— Et votre rêve, Moratalla ? demanda Dalias, ému par le ton de son ami.

Pourtant, ce n'était pas lettre morte pour lui, les statistiques du ministère de la Santé le disaient clairement. Avec le cancer, le cœur provoquait la mort de la plupart des gens.

— Je voudrais pouvoir enlever le cœur malade du corps qu'il habite. Vous me prenez pour un fou, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en souriant à la vue de l'expression effarée de son vis-à-vis.

— Non pas. Mais votre projet me fait peur.

— Je voudrais tout simplement pouvoir sortir un cœur de son enveloppe, le démonter et le réparer comme on le fait d'un moteur défectueux.

— Mais c'est impossible !

— Aujourd'hui encore, oui ! Mais qui vous dit qu'on ne le fera pas demain, après-demain, dans dix ans ? Qui peut savoir ? Qui imaginait en 1910 qu'on pourrait remplacer l'articulation fémorale par une boule de plexiglas ? Qui, en 1870, aurait osé rêver qu'on pourrait protéger le cerveau avec des plaques d'argent ? Et si, en 1928, vous aviez été en mesure d'opérer une tumeur dans les replis du cervelet ou d'arrêter une apoplexie cérébrale au moyen d'une injection dans l'artère temporale, on vous aurait pris pour un déséquilibré et l'on vous aurait même peut-être enfermé comme fou dangereux. Pourquoi ne pourrait-on pas réparer un cœur ?

— Vous commencez à m'inquiéter, Moratalla.

— Seule la mort que nous combattons est inquiétante. Elle est malhonnête dans les tours qu'elle pratique, les déguisements qu'elle adopte ! J'ai tenté l'expérience sur des chiens et des chats. Je leur ai ôté leur cœur... ils ont vécu avec un cœur artificiel.

Dalias fit un bond.

— C'est prodigieux !

— Mais le cœur réel, bien que branché sur un circuit sanguin, cesse de battre au bout de deux heures ! Du point de vue organique, il est mort ! Je n'ai jamais compris pourquoi car il est placé dans les

conditions physiques exactement semblables à celles du corps... air, pression, température. Mais le cœur meurt et le sang qu'il échangeait avec la machine l'inonde, coule de partout.

Le docteur Dalias épongea son front mouillé de sueur.

— La nature n'aime pas qu'on se moque d'elle, dit-il d'une voix un peu étouffée.

— Mais elle se moque de nous ! C'est bien pire !

Moratalla s'était levé et arpentait son bureau à grands pas. Le sol tremblait sous son poids.

— ... J'ai poursuivi mes expériences, Dalias ! J'ai nourri le cœur d'hormones, d'hormones diluées dans le sang, pour voir s'il réagirait. Échec ! Je lui ai donné du sang mêlé à une faible solution de cardiazol. Nouvel échec ! Mais j'ai constaté qu'il est possible de faire battre un cœur en dehors d'un corps.

Debout à la fenêtre, il ne voyait pas le parc, ses yeux, ceux d'un fanatique, contemplaient son rêve.

— ... Et, puisque cela est, Dalias, nous serons bientôt en mesure de remplacer les pièces défectueuses de ce moteur humain et de prolonger, du double, la vie de chaque homme ! Ce n'est qu'une question de temps.

— Cela restera le fait d'un génie !

Dalias rejoignit Moratalla à la fenêtre et regarda dans le jardin. Un groupe de jeunes médecins bavardaient en fumant une cigarette.

— Regardez, en bas. Croyez-vous ces garçons capables de faire la même chose que vous ? Peut-être seront-ils des as... mais jamais des génies.

Moratalla sourit.

— Moi aussi, Dalias, j'ai fumé une cigarette, dans un jardin, entre deux opérations. C'était à Bilbao, à l'hôpital. Mon patron, le professeur Jerez, me morigénait : « On ne fera jamais un médecin de vous, Moratalla ! grognait-il. Vous n'avez aucun sérieux ! Vous êtes un pilier de café mais pas un chirurgien. » Il me semble pourtant que je suis devenu un bon chirurgien. Pourquoi n'y aurait-il pas un type remarquable parmi ces garçons ?

Moratalla appuya son front contre la vitre chauffée par les rayons brûlants du soleil.

— ... Jamais, moi-même, je n'aurais cru qu'on puisse tenir à un rêve à ce point...

Dalias se détacha du tableau bariolé offert par le jardin fleuri pour se tourner vers le chirurgien.

— Je vous mets en garde ! dit-il d'un ton très grave.

— Contre quoi ? s'étonna Moratalla.

Dalias hocha la tête.

— Je vous connais, Moratalla. Je vous connais bien ! N'allez pas

tenter une expérience sur un être humain ! Contentez-vous des animaux... quoi que ces pauvres innocents ne méritent pas ça ! Si vous osez toucher à un homme, vous aurez les autorités tout entières sur le dos ! Vous savez ce que cela signifie ! Qu'un être humain meure à la suite d'une expérience médicale ou chirurgicale et c'est un meurtre ! Pour un meurtre, on est décapité !

— Pourquoi me raconter toutes ces fadaises ? répondit Moratalla, mal à l'aise. « Je connais moi-même les limites à ne pas dépasser. »

— Les génies se connaissent rarement des limites, insista Dalias. « Je vous en supplie, je vous en conjure, ne vous laissez pas entraîner, au cours d'une opération, à renouveler vos expériences avec le cœur d'un malade. Je le saurais et il me serait extrêmement pénible de devoir lancer une accusation de meurtre contre vous, mon ami. »

Moratalla haussa les épaules.

— Vous voilà parti au grand galop sur une idée qui ne repose sur rien. Avant que j'enlève le cœur d'un homme, il faudra que mes travaux sur ceux des animaux soient totalement couronnés de succès ! Mais, ajouta-t-il d'une voix étonnante, vibrante de foi et d'énergie, quand j'aurai réussi alors rien, ni vous, ni le pape, ni toutes les lois existantes, ne m'arrêteront ! Je me dois à ces millions de malheureux qui ont le cœur malade et qui n'ont aucun espoir d'être jamais guéris.

Il posa sa grosse main sur l'épaule de Dalias. Ses yeux riaient.

— Pouvez-vous me promettre une chose ?

— Je ne sais si...

— Mais oui, mais oui, dit Moratalla en riant. « Promettez de boire avec moi une bonne bouteille de vin du Rhin et de ne plus dire un seul mot concernant médecins, malades ou opérations ! »

Riant tous deux, ils retournèrent s'asseoir. Dalias s'étendit à demi dans son fauteuil, beaucoup plus confortable que celui qu'on lui avait attribué au ministère. Il croisa les jambes et leva son verre de vin pour en admirer l'éclat doré au soleil. Puis il but, les yeux fermés.

Les mains jointes, Moratalla le regardait en souriant. La sonnerie du téléphone vint rompre le silence.

Avec un soupir, le colosse souleva le combiné. Il écouta et ses traits s'assombrirent.

— Tolax m'appelle, dit-il à Dalias. « Une urgence. Perforation stomacale. Il faut que j'opère. Vous venez avec moi ? »

Dalias se leva aussitôt.

— Si vous voulez de moi, volontiers !

— Dites au docteur Tolax que j'arrive, dit Moratalla à l'intention de l'infirmière qui l'avait appelé.

Puis il raccrocha et vida le contenu de son verre.

— ... Et voilà ! On n'a même pas le temps de boire avec un vieil ami. Salle III. Le silence régnait. On n'entendait qu'un léger cliquetis

d'instruments et le murmure des stérilisateurs. Moratalla opérait et Dalias l'assistait.

Tolède est une belle, vieille ville. Elle s'accroche à un mur de granit, là où le Tage traverse la masse volcanique de la Nouvelle-Castille. On y sent encore le souffle des Maures qui, autrefois, régnaient en maîtres sur le pays. Ceinte de murailles crénelées flanquées de tours, elle ressemble à une forteresse du Moyen Âge. Seuls, les villas blanches et les hauts immeubles, qui s'élèvent en dehors de l'enceinte, prouvent que, là aussi, le temps a marché.

Le soir et les jours fériés, la musique des cloches de vingt-six églises s'envole au-delà des remparts. Le chant de milliers de croyants rassemblés dans la magnifique cathédrale s'élève au-dessus des rues étroites. Au faite des tours de quatre-vingt-dix mètres de hauteur, les longues bannières de la Vierge Marie claquent au vent, appelant les fidèles qui, en longues files, se rendent à la vieille église San Juan de Los Reyes en passant devant le palais de l'Inquisition duquel, à l'époque de Philippe II, montaient les hurlements des suppliciés.

Le dimanche, les pas des promeneurs les portent jusqu'aux deux portes mauresques dont le travail est un chef-d'œuvre de la sculpture sur pierre, ou sur les ponts qui enjambent le Tage d'un élan somptueux. Les armuriers du roi se promenèrent en ces lieux autrefois. Ces armuriers qui ont rendu célèbre dans le monde entier le nom de Tolède. Ils contaient fleurette aux jeunes employées des fabriques de masselpain et de passementerie qui, enveloppées dans leur mantille, cachaient leur embarras, souriant derrière leur éventail.

Tolède a beaucoup de souvenirs. Elle appartient aux Romains et les Visigoths en firent leur capitale ; en 1085, Alphonse VI de Castille la jugea digne d'être conquise et de figurer parmi les pierres précieuses de la couronne d'Espagne.

Quand le soleil est sur la ville, les remparts, les églises, les palais et la muraille de granit qui la protège comme un bouclier, tout brille. Quand, d'en haut, on regarde la foule qui se presse dans les rues étroites et le Tage qui coule, indifférent, on oublie le temps passé. On se sent faire partie de ce sol à l'histoire lourde.

L'Académie des Beaux-Arts est située sur le Tage, non loin du pont Sud. C'est un bâtiment oblong, moderne, comportant un toit vitré pour une moitié, sous lequel sont répartis les ateliers de sculpture et de peinture. On peut atténuer la lumière d'un soleil trop ardent en tirant d'immenses rideaux sur les fenêtres. Le bâtiment comporte trois étages où sont distribués les salles de cours, les pièces réservées à l'administration, la bibliothèque qui contient plus de dix mille ouvrages consacrés à l'art, des chambres, des salles de bains et, au rez-de-chaussée, une piscine et un gymnase.

Ramirez Tortosa était fier de son école, la plus belle et la plus célèbre d'Espagne. Il avait, sous sa direction, trois cents élèves, garçons et filles venus de tous les coins de l'Espagne et même du Portugal et des Canaries. Issus de toutes les couches de la société, ils formaient une communauté solide, une grande famille dont Tortosa était le chef. Qu'il s'agisse du fils d'un magnat de l'industrie, de la fille d'un général ou du pauvre petit paysan timide Juan Torrico, ils étaient également soumis à la volonté de Tortosa et menaient une vie sans souci, gaie et libre.

Juan Torrico aussi ?

Oui, lui aussi...

Mais sa vie était cependant différente de celle de ses trois cents camarades, à Tolède.

Quand il était arrivé en ville, cet après-midi du mois de septembre, il avait à peine eu le temps de s'émerveiller sur les somptueux bâtiments offerts à ses yeux extasiés. Le docteur Osura l'avait conduit aussitôt à l'endroit où on lui avait retenu une chambre.

La Rua de los Lezuza se trouve en dehors des remparts, au bord du Tage. C'est une rue typique aux maisons étroites et hautes dont les balcons aux balustrades de fer forgé dentelé surplombent le fleuve et que d'épais volets protègent des vents d'hiver.

La peinture, un jaune sale le plus souvent, est pâlie et s'en va en écailles. On voit la pierre nue sous l'enduit. C'est du granit pris aux alentours de Tolède. Ces maisons sont conçues pour tenir des siècles, quand la menuiserie ne s'effondre pas.

Sur de longues cordes tendues en travers de la rue, sur les balcons, le linge sèche. Il sèche vite sous l'action du vent qui monte du fleuve et lui donne une odeur agréable. Le soir, l'on s'installe sur l'un de ces balcons à l'heure où les promeneurs déambulent en ville, ou au bord du fleuve, où les filles légères cherchent des clients. Lorsque le palais de verre de l'Académie des Beaux-Arts n'est plus qu'un point sombre dans le paysage, on peut avoir un coup d'œil merveilleux sur les ponts illuminés, sur la ville et le dôme de la cathédrale, dont la voix grave sonne les heures. Le rocher, auquel elle s'adosse, se dresse comme une grande main levée pour protéger la ville et l'on se sent submergé par une sensation de beauté impérissable, on fait partie d'un vieux pays au cœur éternellement jeune.

La maison portant le n° 41 de la Rua de los Lezuza appartenait à la veuve Maria Sabinar, une grande femme très mince, aux cheveux touchés de gris. Elle louait une chambre à des étudiants parce que son plus jeune fils habitait, à Madrid, dans une chambre qu'on lui louait de la même façon. D'autre part, l'argent que cela lui rapportait lui servait à payer ses études car son défunt mari, avocat honnête à la clientèle sans envergure, ne lui avait laissé que sa maison en héritage. Mais elle n'en parlait jamais et on ne lui disait pas que tout le monde le savait...

sans doute était-elle la seule dame de ce quartier et on la respectait beaucoup, car l'Espagnol est peut-être le plus courtois de tous les Européens.

Elle accueillit Juan Torrico avec la dignité et l'amabilité que l'on doit à un étudiant. Dissimulée derrière un rideau, elle avait vu arriver la voiture du médecin, ce qui lui avait donné le temps de mettre de l'ordre dans sa coiffure et de descendre ouvrir la porte, elle-même, en réponse au tintement de la sonnette.

Le médecin se présenta :

— Osura, docteur en médecine. Señora Sabinar, peut-être ?

— Oui, c'est moi, répondit-elle.

« Un médecin », pensa-t-elle. « C'est un honneur, un honneur particulier. » Elle ouvrit la porte en grand et aperçut le jeune homme qui descendait de voiture et regardait autour de lui.

« Mon nouveau domaine pour trois ans ! » Une rue étroite, traversée de cordes à linge, des enfants, très nombreux, jouant dans la poussière ; des filles maquillées, aux épaules nues, regardant par les fenêtres ; une haute maison blanche au toit plat, des volets peints de couleurs vives et une grande femme au sourire presque maternel.

— Cela vous plaît-il ? demanda Maria Sabinar.

Juan ne put faire autrement que mentir.

— Oui... beaucoup, madame, répondit-il.

Puis il empoigna sa valise d'un geste décidé et la déposa dans le vestibule où son hôtesse lui tendit une main sur laquelle il s'inclina profondément.

— Un jeune homme charmant, ce Señor Torrico, dit la veuve au médecin, quand Juan fut dans sa chambre et qu'elle l'eut prié de prendre une tasse de café. « Mais il est un peu pâle et frêle. »

— Il a été souvent malade, ces temps derniers.

Sortant de sa serviette des papiers, Osura les étala sur la petite table qu'il avait devant lui.

— ... Je suis chargé de vous remettre quelques coupures, dit-il. « Le gouvernement entend régler avec cela, pour un an, la pension complète de Juan Torrico. »

— Un an d'avance ! s'écria Maria Sabinar en joignant les mains. « Je n'ai encore jamais vu autant d'argent en une seule fois ! Mais, je vais pouvoir acheter un nouveau costume à mon fils... »

— Vous le pourrez, oui, madame.

— Mais ce M. Torrico doit être un personnage bien influent pour être protégé de la sorte par le gouvernement. Sans doute appartient-il à une famille très haut placée ?

Le médecin songea à la ferme, perchée dans la montagne, et il hocha la tête d'un air entendu.

— Très haut placée. Plus haut que toutes celles de Tolède...

— Mon Dieu ! Et moi qui l'ai reçu avec ma robe de chaque jour. C'est affreux !

Ce manquement aux usages affectait terriblement Maria Sabinar qui s'effondra sur un siège.

Osura tenta un geste d'apaisement, il demanda une autorisation de fumer qu'il reçut aussitôt et il alluma un cigare. Celui-ci étant roulé un peu trop serré, il le fit craquer entre ses doigts.

— Madame, il est une chose sur laquelle je voudrais attirer votre attention. Juan Torrico est un jeune homme tranquille qui préfère la solitude à la vie bruyante actuelle. C'est une nature rêveuse... il a quelques petites manies, j'espère que vous voudrez bien passer dessus.

— Mais, très certainement.

— Il se consacrera à ses études. Il recevra peu de visites, pas de femmes en tout cas. Peut-être, par beau temps, vous priera-t-il de l'autoriser à se mettre sur le balcon et, les jours où il n'aura pas de cours, de s'étendre au soleil, sur la terrasse de votre maison.

— Mais ce sera un honneur pour moi de lui faire plaisir, docteur.

— Cela m'est agréable à entendre.

Oui, c'était là une brave femme, par qui Juan serait dorloté aussi bien que par sa mère. Elle avait elle-même un fils installé chez des étrangers, elle comprendrait.

— Et il me serait très agréable, continua-t-il, que de temps en temps, une fois par mois peut-être, vous m'écriviez une petite lettre pour me dire comment se porte notre protégé, ce qu'il fait, comment il supporte Tolède et... enfin, je voudrais tout savoir. Puis-je vous donner mon adresse ?

Il tendit à son hôtesse sa carte de visite sur laquelle figurait son adresse à Mestanza et Maria Sabinar la prit avec respect pour la glisser dans la poche de sa robe.

— Ce monsieur sera bien soigné, promit-elle. « Il aura une bonne nourriture et du calme autant qu'il en voudra. Seulement... »

Elle s'interrompt, très gênée. Elle rougit même et baissa les yeux avec la pudeur un peu comique des femmes mûres.

— ... Seulement, répéta-t-elle, le quartier n'est pas des meilleurs. J'espère que le Señor Torrico ne sera pas gêné par ces filles que, le soir, on voit sur les trottoirs et qui sont la honte de Tolède.

Le docteur Osura leva une main rassurante. Il ne put s'empêcher de sourire. Juan et une prostituée ! Quelle idée absurde.

— Ce sont des choses qu'il ne voit pas. Il aime une jeune fille de son pays. Et, de plus, il ignore quelle profession ces personnes exercent.

— Oh, quel jeune homme parfait !

D'un seul élan, Juan venait d'atteindre dans la considération de Maria Sabinar un degré qui touchait au culte. Elle regarda le médecin avec des yeux étincelants et Osura, habitué à la rusticité paysanne, se

sentit gêné, à son tour, en présence de cette femme encore belle.

— Je dois bientôt prendre congé, dit-il, se morigénant intérieurement d'avoir baissé les yeux devant une femme. « J'aimerais faire mes adieux à Juan. »

— Vous voulez partir ? La déception donnait à la voix de Maria Sabinar une intonation vibrante contre laquelle elle lutta. « J'avais espéré, docteur, que nous aurions passé la soirée ensemble sur le balcon à regarder le fleuve. » Puis avec cette habile diplomatie de la femme qui comprend un homme, elle ajouta : « Je pense que vos adieux au Señor Torrico seront plus faciles avec la clarté du jour qu'avec la mélancolie du soir. »

Elle sourit et ce sourire fit perdre totalement contenance au docteur Osura.

— ... Un soir dans une ville inconnue, étrangère... et un si jeune homme, éloigné de sa mère... il sera triste si vous le laissez seul, ce soir.

— Si vous croyez que, madame...

Et Osura resta.

Ils passèrent effectivement la soirée sur le grand balcon à admirer le panorama de la ville. Les bâtiments de l'Académie des Beaux-Arts étaient encore éclairés, grand navire illuminé sur des flots sombres.

Le bras tendu en direction du fleuve, le médecin se tourna vers Juan qui, sans mot dire, assis dans un fauteuil en osier, buvait de l'orangeade.

— Là-bas, c'est ton école, dit-il. « Demain, tu y seras, toi aussi, et tu montreras ce que tu sais faire. »

— Voulez-vous donc devenir un grand peintre ? demanda Maria Sabinar.

— Non. Je sculpte la pierre, répondit Juan.

Il n'était pas habitué à s'entretenir avec une dame et il ne se voyait pas lui parler comme il le faisait à ses vaches quand il les gardait et leur racontait ce qu'il avait lu ou vu. Il regarda son hôtesse avec la timidité propre aux gens arrachés à leur milieu, sans oser en dire davantage.

— Un sculpteur ! s'écria Maria Sabinar. « Mais c'est merveilleux ! J'ai vu, une fois, un film consacré à la sculpture, mais... »

Elle baissa de nouveau pudiquement les yeux.

— ... mais les sujets étaient nus.

— L'artiste ne voit dans la nudité que le côté esthétique du corps humain, expliqua Osura, très satisfait de trouver un terrain sur lequel il pouvait entraîner la Señora Sabinar dans une promenade limitée par la morale. Elle rougit, une fois encore, ses cheveux gris conférant à cette manifestation un éclat particulier.

La soirée était paisible et l'air parfumé de l'odeur de l'eau et de la senteur des roses qui fleurissaient, sur le balcon, dans des caisses vert vif. De la rue montait le rire des filles qui semblaient échanger des

propos très joyeux avec des hommes qui passaient.

Maria Sabinar émit un léger soupir et jeta un regard au médecin qui fumait son cigare et se réjouissait qu'il existât, malgré la précipitation de la vie moderne, encore des soirées comme celle-ci au cours desquelles on se sent totalement un homme, totalement soi ! De l'autre côté du Tage, derrière l'École et les villas blanches, recommençait la Castille désolée sans rémission, ce plateau pierreux, poussiéreux, à peine planté, infertile et cependant aimé des hommes au visage dur à l'image de la pierre sur laquelle ils vivent. Ces visages dont les rides retiennent la poussière des champs retournés et se creusent du désir perpétuel d'une vie meilleure. Tout comme les visages des paysans chinois du Nord ou du Sud quand la sécheresse les accable ou que le dieu de l'eau inonde leurs champs.

« Demain, ce sera fini », songea-t-il tout haut et Juan sursauta.

Demain, il serait seul dans cette ville étrangère et hostile dans sa magnificence. Seul sans le calme et les paroles consolantes de l'ami, seul avec l'angoisse de faire ses premiers pas dans cet immense bâtiment de verre, et de comparaître devant le directeur, le célèbre sculpteur Ramirez Tortosa.

— Quand partez-vous, docteur ? demanda-t-il doucement.

— Très tôt, Juan. J'ai mes malades à voir. Ils m'attendent.

— Cela doit être beau d'exercer une profession qui vous permet d'aider vos semblables, fit remarquer Maria Sabinar. « J'admire les êtres privilégiés qui participent pleinement à la vie. »

Osura éprouva soudain pour son cigare un intérêt extraordinaire. Il le tourna entre ses doigts, en contempla la longue cendre blanche. Et puis ne sachant pas exactement que conclure des paroles de son hôtesse, il lui fit une réponse peu compromettante.

— Je ne suis qu'un petit médecin de campagne, dit-il avec modestie. « Je prescris des pilules, j'incise un furoncle de temps à autre. Il m'arrive d'enlever un appendice malade. Mais pas grand-chose d'autre. Mes paysans de la Santa Madrona sont rarement malades. Et quand ils viennent me voir, c'est à la suite d'un accident ou parce qu'ils souffrent d'un mal qui les emportera car ils songent trop tard à se faire soigner. On peut admirer des hommes comme le professeur Moratalla, à côté de lui, je ne suis qu'un ignorant. »

— Qui est le professeur Moratalla ? Voulut savoir Juan qui, à l'aide d'une paille, s'employait à faire un mélange homogène de son orangeade.

— Un des plus grands chirurgiens du monde, répondit le médecin, heureux de cette diversion. « Il ose les opérations les plus difficiles. Il a été l'un des premiers chirurgiens à réussir l'opération d'une tumeur au cerveau avec une minuscule petite scie électrique, sans endommager un seul nerf. Et ils sont épais comme des cheveux. »

— Quelle horreur ! s'écria Maria Sabinar en frissonnant de façon un peu excessive. Elle savait que l'animation lui seyait et elle ne s'en privait pas quand elle tenait à attirer l'attention. « C'est un métier de boucher ! Ouvrir le ventre ou la tête des gens ! Ah, non, je préfère mille fois le médecin de campagne modeste, toujours prêt à se sacrifier et qui parcourt les chemins pour administrer une petite piqûre contre les rhumatismes ! C'est lui qui aide réellement ses semblables. »

La conversation reprenait un tour dangereux. Un pêcheur attardé, installé dans une barque qui se balançait sur le fleuve, offrit au médecin le prétexte de se pencher par-dessus le balcon pour contempler les évolutions du bouchon bariolé.

Juan se tourna vers Maria Sabinar qui attendait, en vain, une réponse d'Osura.

— M'en voudrez-vous beaucoup, madame, si je monte dans ma chambre ? Le voyage m'a beaucoup fatigué et je dois dormir pour ne pas faire trop mauvaise impression, demain.

Elle se leva vivement.

— Mais, je vous en prie ! Vous êtes libre de faire ce qui vous plaît. Elle ouvrit elle-même la porte et, avec un charmant sourire : « Bonne nuit, monsieur ! Bonne nuit ! »

Osura, lui aussi, s'était levé sans perdre une seconde. La perspective de rester seul avec Maria Sabinar l'effrayait. Peut-être parce que la fréquentation des femmes, en particulier des veuves, lui était peu familière, peut-être aussi parce qu'il était réellement fatigué et qu'il se réjouissait à l'idée que Juan préférât son lit à un séjour plus prolongé sur le balcon.

— Vous aussi, docteur ? s'étonna la logeuse d'un ton chagrin.

— J'ai conduit, madame. C'est très éprouvant. De plus, comme je vous l'ai dit, je dois repartir de bonne heure demain matin. Je vous prie de m'excuser...

Et, sans plus attendre, il rattrapa Juan qui regagnait sa chambre.

— Je reste avec toi, chuchota-t-il. « Chut ! La vieille nous observe ! »

Arrivé dans la chambre, il se laissa tomber sur un siège et s'épongea le front avec ostentation.

— ... Ouf ! Mon pauvre garçon, je crois que je ne te ferai pas beaucoup de visites ! Tolède est une ville dangereuse en ce qui me concerne...

Remis de ses émotions, il alluma un cigare et aida Juan à vider ses valises et à ranger son linge et ses vêtements. Ils échangèrent peu de paroles. Dès cet instant, ils le savaient, ils prenaient congé pour longtemps. Et Juan aurait tout seul à se défaire de sa timidité de montagnard pour ne pas se laisser dépasser, engloutir par la vie nouvelle qui l'attendait.

Le médecin s'installa un lit sur le divan, puis, avant de se coucher, il ausculta une fois encore son protégé. Son cœur battait fort, mais avec irrégularité. Il pouvait s'agir d'une manifestation nerveuse, mais aussi d'un défaut organique, d'un rétrécissement valvulaire, d'une sténose – empêchant un flux sanguin normal et entraînant des lésions très graves. À moins que ce ne soit qu'une insuffisance aortique, fort désagréable mais avec laquelle il pouvait vivre très vieux. Ces pulsations anormales pouvaient être dues à bien des causes et Osura se sentait incapable d'émettre un diagnostic sûr. Cependant, il sourit au jeune homme.

— Encore très nerveux, dit-il d'un ton léger. « Soigne-toi, Juan. Repose-toi le plus possible. Évite la fatigue et les émotions excessives. Abstiens-toi d'épices et surtout de sel. »

Il posa sur la table de nuit un grand flacon plein de pilules blanches.

— ... Tiens. C'est de la digitaline. Prends-en avec précaution. C'est excellent pour le cœur, en petite quantité. Mon père en prenait et il est mort à quatre-vingt-quatre ans. Seulement, il ne faut pas commettre d'imprudence... si l'on exagère la dose, le pouls s'affaiblit et finit par s'arrêter.

— Merci, docteur. Juan glissa le flacon dans le tiroir de la petite table. « Je vous écrirai pour vous tenir au courant de ce que fait mon cœur. » Il sourit avec confiance. « Mais il se calmera à présent... cette belle ville, un air différent et le plaisir de pouvoir travailler... J'éprouve déjà un sentiment de plaisir inconnu... »

— Oui, je te comprends, répondit le médecin en éteignant la lampe.

La fenêtre était restée ouverte et les lumières de la rue et des ponts projetaient une faible lueur dans la chambre.

— Ils sont couchés, à présent, dit Juan à voix basse. « Maman, Pedro et Elvira. Et Concha... et ils pensent tous à moi. »

Le docteur Osura se retourna vers lui.

— Ne pense pas trop aux tiens. Tu es à Tolède, oublie un peu ce que tu as laissé derrière toi. Il s'agit de ton avenir.

— Mais, j'aurai le mal du pays...

— Nous l'avons tous eu, mon garçon. Le meilleur remède, c'est le travail. Avec cela, tu n'as pas le temps de penser. Quand tu sentiras ta gorge se serrer, dessine ou modèle, ou bien va voir un camarade et amuse-toi. Le mal du pays, c'est une sale maladie... surtout pour toi, Juan...

— J'essaierai de suivre votre conseil.

Juan repoussa la couverture. C'était une nuit chaude que l'air montant du Tage ne parvenait pas à rafraîchir.

De l'étage en dessous on entendait des bruits légers. Maria Sabinar recevait encore... Un poste de radio diffusait une musique douce qui

montait par bouffées, agissant comme un soporifique imprévu.

Le docteur Osura bâilla et puis il s'endormit. Le bruit de sa respiration régulière et profonde envahit bientôt la chambre.

Juan dressa doucement la tête. Puis, avec précaution, il se leva et, passant sur la pointe des pieds devant le lit du médecin, il alla se mettre à la fenêtre pour regarder la nuit.

C'était la première fois qu'il ne dormirait pas sur une paille, dans la petite chambre derrière la cuisine. Il n'entendrait pas le trottement des souris dans les murs et sous le toit, ni la respiration de sa mère, couchée à côté de l'âtre, ses jambes alourdies calées par un oreiller.

Le palais de verre de l'École des Beaux-Arts était plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une fenêtre, en bas.

Le Tage ressemblait à une route goudronnée de frais. Sur les ponts, on avait éteint la plupart des lampadaires. Tâches éparpillées dans un paysage livré à la nuit, les villas blanches dormaient. Très loin, au-delà, s'élevait la sierra Morena et ses maigres pâturages, ses troupeaux de moutons, ses petits jardins et ses vaches osseuses.

Là-bas se dressaient dans le granit des villages oubliés des hommes. Les bohémiens seuls y passaient, venant de Grenade, se rendant au Nord-Ouest et, par leurs jongleries, attirant les gens sur les marchés. C'était là-bas que le saint de la fontaine dispensait l'eau précieuse de sa houlette, que vivait Concha dans une grande maison blanche entourée d'un vaste jardin, que la mère, sous l'image de la Vierge de Fatima, pensait à lui.

Juan, triste et fatigué, songeait avec angoisse à ce qui l'attendait.

Un profond soupir du docteur Osura, qui se retourna sur sa couche, précipita le jeune homme dans son propre lit. Mais, énervé par l'inconnu, il ne put trouver le sommeil. Toujours, ses pensées revenaient à ce qu'il venait de quitter et, comme cela lui arrivait souvent dans ses moments de solitude, il pensait à Rosita, la petite bohémienne qui avait fui, effrayée par les lignes de sa main.

Il s'assoupit enfin quand l'aube vint encadrer un rectangle de ciel pâle à la fenêtre.

Il rêva. Il se trouvait à l'École des Beaux-Arts, dans une très grande salle. Enveloppé d'une blouse blanche, il travaillait un énorme bloc de marbre posé sur un socle. Il sculptait un cœur. Un cœur gigantesque qui sortait de la pierre un peu davantage à chaque coup de maillet. Brusquement, le cœur vacilla, glissa de dessus le socle et tomba sur lui qui, dans un vain effort pour le retenir, se mit à crier.

Le cri l'éveilla. Il était seul dans la chambre. Le docteur Osura était déjà parti, tout doucement, pour leur épargner à tous les deux la tristesse d'une séparation. Il avait fait acheter des roses par la logeuse de Juan et les avait disposées sur la table, dans un vase auquel s'adossait une enveloppe. Dans l'enveloppe : cinq cents pesetas. Rien

d'autre... pas une ligne...

Le soleil brillait, haut.

Alors, Juan sut qu'il était réellement seul à présent. Abandonné de tous, n'ayant à compter que sur lui-même pour ne pas sombrer.

Il se leva, ouvrit en grand la large fenêtre et, penché au-dehors, respira à pleins poumons l'air qui transportait le parfum des fleurs et les odeurs du fleuve.

Les vitres de l'École brillaient au soleil.

L'appel d'un marchand de poissons montait de la rue. Avant de prendre le tournant, les autos donnaient des coups d'avertisseur sonores. Le son des voix dans la rue parvenait jusqu'à lui. La vie. Elle allait, sans tenir compte d'un jeune homme qui, penché à sa fenêtre, avait le mal du pays.

Les cloches de San Juan de los Reyes se mirent à sonner, imitées bientôt par celles de la cathédrale et des vingt-quatre autres églises.

Huit heures.

À l'École, on tirait les premiers rideaux devant les fenêtres des ateliers.

Et Juan Torrico, toujours debout à la sienne, contemplait la ville sans que son cœur le fît souffrir de bonheur.

Ce fut Maria Sabinar qui l'arracha à ses pensées. Elle le prit par la main, comme un petit garçon, et l'entraîna dans la salle à manger où la table était dressée pour le petit déjeuner.

— Il faut d'abord manger un peu, dit-elle avec bienveillance. « La journée ne commence bien qu'avec l'estomac plein... »

Obéissant, Juan se mit à manger.

Ce matin-là, le professeur Moratalla se tenait dans une cave voûtée de sa clinique. Grande et blanchie à la chaux, cette cave s'étendait sous la salle d'opération II. Elle était partagée en petits boxes réfrigérés, derniers refuges des morts avant la mise en bière et l'enterrement. Annexée à ces boxes se trouvait une pièce plus petite qui comportait une table d'opération et une armoire à instruments chirurgicaux. Là, le sol aussi était passé à la chaux, mais quelques tables de marbre adossées aux murs et de grands récipients clos indiquaient avec une éloquence suffisante que cette pièce souterraine était destinée à la dissection des cadavres particulièrement intéressants.

Moratalla regarda le docteur Tolax qui sortait de l'un des boxes, suivi du docteur Albanéz. Il était visible à l'œil nu que cette expédition dans le domaine des morts ne lui plaisait pas et qu'il jugeait parfaitement superflu, même pour un médecin, de les troubler dans leur dernier repos.

— Tout est préparé, monsieur, dit-il, en avalant sa salive. Il aurait

beaucoup donné pour un verre de cognac qui aurait chassé le goût douceâtre qu'il avait dans la bouche.

— ... On amène le corps dans la salle de dissection.

Moratalla prit aussitôt la direction de la pièce indiquée. Les deux médecins le suivirent, plus lentement, frissonnants dans l'atmosphère glacée.

— Le décès date d'hier, dites-vous ? demanda brusquement Moratalla.

— Oui, répondit Tolax en prenant une fiche dans la poche de sa blouse. « José Fuente, trente-sept ans, père de quatre enfants ; mécanicien d'automobiles. Il a été malade deux fois : infection pulmonaire et rhumatismes articulaires. Il est mort des suites d'un rétrécissement mitral. »

— Toujours la même chose, commenta Moratalla.

— On a songé à opérer trop tard.

— Quand on pense à ce que l'on parvient à faire en cas de rétrécissement mitral, en Amérique, et même en Allemagne ! Enfin, voyons un peu ça...

Il ouvrit la porte de la salle de dissection et se dirigea tout droit vers un stérilisateur d'où il sortit des gants en caoutchouc qu'il enfila aussitôt.

Deux infirmiers apportaient déjà un brancard sur lequel on distinguait une forme humaine recouverte d'un drap. Le jeune docteur Albanes ne put réprimer un frisson quand Moratalla, comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle au monde, repoussa le drap découvrant le cadavre. José Fuente, père de quatre enfants, présentait, sous la lumière crue, un visage cireux, dont les lèvres bleues semblaient tuméfiées.

Tolax tendit le scalpel à Moratalla. À présent, inutile de prendre des précautions, d'utiliser pinces ou tampons. Il ne s'agissait plus que de couper dans de la chair morte. Cependant, Moratalla, au grand étonnement de ses aides, procéda comme s'il avait été dans sa salle d'opération. Il incisa peau et muscles avec délicatesse, dénuda les côtes, sépara celles-ci, repoussa le poumon un peu sur le côté, libérant le cœur à la vue. Lentement, il incisa le péricarde, puis l'endocarde et se redressa brusquement lorsqu'un liquide purulent s'échappa de l'incision pour envahir la cage thoracique.

— Quel est l'abruti qui a diagnostiqué un rétrécissement mitral ? demanda-t-il sans douceur.

Le docteur Tolax sentit soudain son front se mouiller de sueur. Il se l'essuya avec le bras et s'appuya contre la table.

— Le médecin traitant, le docteur Alvaro, m'a fait un tableau détaillé des symptômes et... il m'a fourni le diagnostic. Le malade nous ayant été amené à toute extrémité, je n'ai pas jugé utile de lui faire faire

une radio, je me suis contenté de lui faire une injection de cardiazol.

— Ça vous ressemble bien !

Moratalla sépara avec précaution le péricarde du cœur et le rabattit sur le diaphragme. Une tumeur grosse comme une noix s'était formée sur la paroi intérieure du péricarde. Elle avait crevé, immobilisant le cœur.

— Voilà ! dit Moratalla d'une voix vibrante qui résonna dans la salle vide.

— ... Alors ? De quoi s'agit-il, messieurs, vous qui êtes si forts ?

— D'une tumeur du péricarde.

— Et cet homme, ce père de quatre enfants, nous aurions pu le sauver si cet âne d'Alvaro avait émis un meilleur diagnostic et si vous aviez, vous, Tolax, fait, malgré le collapsus, une radio !

— Je m'en suis remis à ce que m'a dit mon confrère, répondit Tolax en regardant fixement la tumeur. Si l'on ne peut même plus se fier à cela...

— Nous autres, chirurgiens, nous sommes toujours seuls, mon cher Tolax.

Tout en parlant, Moratalla avait découpé un gros morceau du péricarde.

— ... On ne peut se fier qu'à son propre jugement quand il s'agit d'une vie humaine ! Vous avez agi avec légèreté, Tolax. Regardez cette tumeur !

— Mais le péricarde est atteint. L'homme n'aurait pas survécu !

— Parfaitement !

Moratalla se pencha sur le buste du mort et, au moyen d'une sonde, il indiqua le cœur.

— ... J'aurais largement excisé la tumeur de crainte de laisser des particules infectées ou des cellules atteintes dans les tissus environnants et, pour refermer le péricarde, j'aurais tout simplement procédé à une greffe avec du myocarde physiologiquement semblable.

— Impossible !

Tolax se cramponna à la table de marbre. Ce qu'il entendait était aussi invraisemblable que la théorie selon laquelle on prétendait rajeunir les hommes en leur faisant subir des greffes glandulaires.

— ... C'est de l'utopie ! Il est impossible d'effectuer des transplantations tissulaires cardiaques. Chaque cellule à sa propre fonction. Si cela était si simple, il n'y aurait pas de pathologie cellulaire !

— Parfaitement exact, mon cher confrère.

Moratalla rabattit le péricarde sur le cœur, referma la cage thoracique et recousit grossièrement l'incision.

— ... Vous méritez un bon point.

Tolax rougit violemment, mais Moratalla, qui s'était déganté, lui

tapota l'épaule avec bienveillance.

— ... En pareil cas, je ne ferais qu'une greffe du péricarde.

— Mais ce serait sacrifier une vie pour une autre !

Moratalla, qui se savonnait mains et avant-bras, secoua la tête.

— Si nous prélevons les tissus nécessaires immédiatement après un décès, sans laisser aux cellules le temps de s'altérer, on pourrait – théoriquement bien sûr – faire l'ablation d'une tumeur sur un cœur malade et remplacer aussitôt les tissus supprimés par d'autres tissus de même nature.

Il se sécha les mains et jeta la serviette aux deux médecins qui se lavaient à côté de lui. Les deux infirmiers remirent le corps raidi sur la civière, le recouvrirent et l'emportèrent vers son box réfrigéré.

— Maintenant, il y va de notre devoir de prouver que c'est faisable. Alvarez !

— Monsieur ?

— Appelez immédiatement le poste de recherches VI et demandez que l'on envoie pour demain à midi, au plus tard, dix lapins, six singes, vingt cobayes et cinquante couples de rats. Ensuite, vous appellerez le docteur Dalias au ministère de la Santé et vous le prierez de venir me voir. Mais ne dites à personne un mot de ce que nous avons décidé de faire.

— Certainement pas, monsieur.

— Bon. Et vous, Tolax, Thomas l'incrédule, vous m'assisterez dans toutes mes expériences.

— Ce sera une joie pour moi, monsieur.

— J'ai peine à le croire ! Cela nous coûtera bien des nuits... il nous faudra observer nos singes et nos rats sans les quitter de l'œil une seconde.

Tolax rabaissa les manches de sa chemise et remit son veston.

— Si vous tenez le coup, monsieur... j'aurais honte de ne pas en faire autant.

— Bravo, mon cher confrère.

D'un pas rapide Moratalla longea le couloir glacé, blanc, inamical, gravit les degrés menant au rez-de-chaussée et ne respira profondément qu'à la vue du soleil.

Les infirmières attendaient déjà devant la salle I. L'une d'elles tenait sous le bras un tableau sur lequel étaient inscrits les cas à traiter d'urgence.

Moratalla se tourna vers Albanes qui voulait entrer dans la salle.

— Occupez-vous des singes et des lapins, lui dit-il. « Je me charge de vos petits opérés. Cela me changera de mes dialogues perpétuels avec la mort. »

Il adressa un signe de tête à ses assistants et pénétra dans la pièce où attendaient déjà les premiers malades, sur les civières.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il, par-dessus son épaule.

— Calcul biliaire, monsieur.

— À la bonne heure !

Moratalla se pencha sur la vieille femme qui, anxieuse, attendait.

— ... Alors, madame, je vous retire cette petite pierre ? demanda-t-il d'un ton jovial. « Vous pourrez la faire sertir et la porter au bout d'une chaîne, autour du cou », ajouta-t-il en riant.

Les infirmières et les assistants rirent aussi et la malade elle-même avait le sourire quand on la passa dans la salle d'opération. Elle avait oublié sa peur.

Tolax et Albanex avaient suivi la scène.

— Rien ne l'abat, le vieux, dit Albanex.

— Oui, reconnut Tolax. Mais pourvu qu'il ne dépasse pas les bornes, un jour...

Derrière un guichet, le concierge de l'École des Beaux-Arts de Tolède examinait d'un œil critique le jeune homme visiblement intimidé qui se tenait devant le vaste bâtiment. D'une pichenette, il repoussa sur sa nuque sa casquette verte ceinturée d'un galon, assura son cigarillo à demi consumé au coin de sa bouche et se porta au-devant du curieux.

Juan regarda arriver l'homme avec de grands yeux. Il voulait lui parler, c'était visible. La peur de ne savoir quoi dire lui serra la poitrine. Son instinct le poussait à fuir, à se perdre dans la foule anonyme des gens se rendant à leur travail, quand la voix du concierge le retint.

— Vous n'êtes pas de Tolède, monsieur ? s'enquit-il en touchant sa visière du doigt.

— Non, je viens de Castille. De la Santa Madrona.

— Oh, ça doit être loin, ça.

— Oui, très loin...

Juan enfonça ses mains dans ses poches parce qu'il ne savait plus, brusquement, qu'en faire.

— Et maintenant, vous venez voir Tolède ? Belle ville, hein, monsieur ?

— Oui.

— Et c'est un beau bâtiment que notre École, n'est-ce pas ?

— Très beau. C'est Ramirez Tortosa qui la dirige ?

— Tiens, vous connaissez le patron ? Un bien brave homme, monsieur. Deux fois par semaine, il me donne un cigare quand je lui ouvre la porte, tard. Ça fait huit cigares par mois ! Et des bons. De ceux qu'on doit se contenter d'admirer en vitrine.

Juan se sentit mieux d'entendre parler de la bienveillance de Tortosa. Dans un accès de courage, il dit à haute et intelligible voix :

— Je voudrais voir M. Tortosa.

— Quoi ? Vous ? Le concierge éclata de rire. « Que lui voulez-vous, au patron ? »

— J'ai rendez-vous.

— Et ça vous revient brusquement, après avoir passé une demi-heure à regarder la façade de la maison ?

— Vous pouvez le prévenir. Je m'appelle Juan Torrico. Il me dira de venir aussitôt.

— Ça, je n'en crois rien !

Le concierge enveloppa Juan d'un long regard soupçonneux et regagna lentement sa loge.

— ... Faut-il vraiment que j'appelle ? demanda-t-il en voyant que Juan l'avait suivi.

— Oui, s'il vous plaît.

— Bon, j'appelle ! Mais je vous préviens, si le patron ne vous connaît pas et que je me fais enguirlander, je vous mets la main sur la figure, aussi vrai que je m'appelle Cambil !

Juan accepta le marché d'un signe de tête.

Pedro Cambil empoigna le téléphone et pressa un bouton rouge sur l'appareil. Puis il fit un profond salut.

— Monsieur le directeur, expliqua-t-il d'une voix vibrante de respect. « Il y a là un jeune qui ne me laisse pas en paix et qui veut vous parler. Qui c'est ? Il s'appelle... comment vous appelez-vous ? »

— Juan Torrico.

— Juan Torrico, répéta le concierge d'un ton las. Puis il sursauta et regarda Juan, l'œil rond, la bouche ouverte. Le téléphone lui échappa de la main. « Le patron vous attend... », dit-il d'une voix entrecoupée.

— Et où est le directeur ?

— Au premier étage, numéro 34.

— Merci.

— Oh, je vous en prie, monsieur.

Le concierge regarda Juan s'éloigner, hochant la tête et s'étonnant des surprises que l'existence réserve à un simple mortel. Puis il retourna dans sa loge vitrée et se plongea dans la lecture du journal du matin, tenu au courant des dernières nouvelles de Madrid grâce à un fil spécial.

Lentement, Juan gravit le vaste escalier, passant devant d'immenses fenêtres qui plongeaient sur les gazons, les fleurs et les bancs blancs de la cour intérieure.

Arrivé devant la porte marquée du n° 34, il n'osa pas frapper. Une jolie fille qui, une serviette sous le bras, franchissait la porte voisine, lui sourit en lui adressant un petit signe de tête. Tout, dans l'attitude de Juan, criait qu'il était mal à l'aise.

— Alors, vous vous êtes fait vider ? demanda la jeune fille.

— Comment ?... Non, mademoiselle, non...

— Alors, il n'y a que demi-mal. Le patron gueule... mais ça ne veut rien dire. Si vous avez cassé quelque chose, avouez-le... tout sera vite passé.

Elle lui fit un petit signe encourageant et disparut à l'autre bout du couloir.

Juan la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût claqué la porte derrière elle. Elle était jolie, différente de Concha, plus coquette, plus effrontée, séduisante... Il secoua la tête. Curieux phénomènes que ces gens de la ville.

Il heurta doucement la porte du doigt et sursauta en entendant, de l'autre côté, une voix sonore qui disait : « Oui ! »

Oui ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Devait-il entrer ? Cela lui était-il destiné ? Il hésitait encore que la porte était littéralement arrachée de ses gonds. Sur le seuil, un homme de haute stature parut qui examina Juan le sourcil froncé.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez pour entrer ? Faut-il que je fasse sonner de la trompe ?

— Non, cela ferait trop de bruit, répondit le jeune homme naïvement sans penser à être insolent.

Ramirez Tortosa respira avec force.

— Espèce de paltoquet ! s'écria-t-il. « Dans quelle classe êtes-vous ? »

— Dans aucune. Je viens pour commencer.

L'exclamation de Tortosa avait fait sursauter Juan, mais quelque chose dans le timbre de sa voix lui avait paru familier. Il croyait réentendre Pedro.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Tortosa poussa Juan dans son bureau et fit claquer la porte derrière lui.

— Alors, vous voulez entrer chez nous ? Comme ça, tout simplement ? On vient voir le directeur, on lui sort des impertinences, on s'installe et on attend que les perdrix vous tombent toutes rôties dans le bec ! Et tout ça parce qu'on s'appelle Juan Torrico et qu'on a sculpté une tête pas trop mauvaise ! »

— Vous me connaissez, monsieur le directeur ?

— Vous avez donné votre nom au concierge.

— Ah, oui. Juan leva de grands yeux tristes sur Tortosa. « Je croyais que l'on m'attendait », dit-il d'un ton plaintif. « Le docteur Osura me l'avait dit, et M. Campillo aussi... »

— Ah, vraiment ?

Tortosa prit une feuille dans une chemise. « Juan Torrico, 19 ans ; classe de sculpture II. Entré le... » Il compléta le document et referma la chemise.

— ... Vous entrerez dans la classe II B. Elle comporte douze élèves, garçons et filles. Votre professeur vous donnera l'emploi du temps. Vous recevrez le cahier de présence à la direction, bureaux 40 à 45. Apportez vos affaires cet après-midi. Comment êtes-vous installé, chez M^{me} Sabinar ? ajouta-t-il d'un ton plus amical. « Cela vous plaît ? »

— Oui. Beaucoup, monsieur le directeur.

— Les cours commencent à huit heures ! Nous n'avons pas de temps morts comme dans les universités ! Souhaitez-vous aussi suivre des cours d'histoire de l'art ?

— J'aimerais apprendre tout ce dont j'ai besoin. Mettez-moi là où je peux le faire.

— Comme vous voudrez, Juan.

Tortosa ne se rendit pas compte qu'il appelait son nouvel élève par son prénom. Quant à Juan, il n'avait qu'un désir, sortir de cette pièce et respirer l'air pur.

— ... Maintenant, allez dans votre classe II B. Dernier étage à côté de l'ascenseur. Je préviens votre professeur.

Tortosa étendit la main vers le téléphone. Juan sentit que le moment était venu pour lui de s'éloigner. Il sortit en hâte, referma la porte sur soi et s'appuya contre le mur. La sueur lui coulait dans la nuque. Il s'essuya du dos de la main comme il le faisait dans la Santa Madrona, quand il gardait les vaches.

La jolie fille revenait. Elle lui sourit au passage.

— Alors, c'est passé ?

— Oui, mademoiselle.

— Ce n'était pas si terrible. Faut connaître le vieux.

Son rire résonna, clair, dans le large couloir. Elle riait, le buste un peu renversé en arrière, l'étoffe légère de son corsage tendue sur ses seins fermes.

Juan la contemplait, ému malgré lui. Son regard habitué à la beauté de Concha, au paysage limité de ses montagnes, découvrait des étendues inconnues plus vastes, qu'il n'avait jamais soupçonnées. Il voyait ce qu'étaient le charme et la séduction et cette douceur un peu animale qui rend le souffle court à la plupart des hommes. « Pourquoi Concha n'est-elle pas ici ? » pensa-t-il, effrayé. « Mon Dieu, j'aime Concha, pourtant... »

Il monta les cinq étages à pied.

De grandes portes à glissière fermaient les ateliers. Derrière quelques-unes d'entre elles résonnaient le heurt des maillets et le bruit plus clair des ciseaux. Alors, Juan se sentit enfin chez lui. C'est d'un pas ferme qu'il longea le couloir, à la recherche de la classe II B, poussé par l'espoir de se retrouver devant un bloc de pierre qui, sous ses mains, prendrait forme.

Dans son bureau, Ramirez Tortosa regardait la porte que venait de

franchir le jeune homme. Un léger sourire détendit ses lèvres quand il saisit le combiné du téléphone pour appeler la classe II B.

— Allô ? Ici, Tortosa. Cher ami, je vous envoie Juan Torrico. Oui, l'enfant prodige de la Santa Madrona. La grande découverte de Campillo. Je vous donne mon meilleur élève... Faites-en le grand maître de l'Espagne !

Il raccrocha et laissa son regard errer par la fenêtre, sur le Tage et la foule bariolée.

« Peut-être ai-je été un peu rude », se dit-il tout haut. « Mais il le fallait. Il doit savoir qu'il a encore beaucoup à apprendre avant d'être quelqu'un... Combien de génies ont-ils été étouffés dans l'œuf par vanité ! »

Il appuya sur un bouton et la jeune fille que Juan avait croisée pénétra dans la pièce.

— Apportez-moi le dossier Torrico, lui dit Tortosa.

— Oui, monsieur.

La jeune fille s'apprêtait à sortir lorsqu'elle se ravisa et se retourna.

— ... C'est M. Torrico qui était ici, il y a un instant ? demanda-t-elle doucement.

— Oui. Pourquoi ?... Ah, non ! Pas de ça, hein, Jacquina ! Laissez Juan en paix. Si vous me tournez la tête à ce garçon, vous filez ! C'est compris ?

— Oui. Monsieur le directeur.

La jeune fille quitta la pièce. Arrivée dans le couloir, elle fit la moue, avançant une petite bouche moqueuse. Elle était fort jolie, avec un peu de cette vulgarité que certains hommes trouvent charmante.

— Peu, fit-elle du bout des lèvres. « Et en quoi est-ce que ça regarde le vieux ce que je fais le samedi ? »

Puis elle alla chercher le dossier demandé et revint le poser, sans un mot, sur le bureau de Tortosa.

« Je l'attendrai à midi. Oui, parfaitement ! » décida-t-elle. « En bas, devant la boîte ! »

Une semaine s'était écoulée depuis le départ de Juan. Chaque jour, Anita s'asseyait sur le banc, devant la maison, et regardait en direction du chemin qui menait à la montagne, attendant le retour du troupeau. À pas lents, les vaches se suivaient, une à une, mais derrière la dernière ce n'était plus Juan qui apparaissait. Pedro avait, trois jours auparavant, engagé un commis.

Anita, à la vue du garçon, secouait la tête. Elle ne pouvait pas arriver à comprendre que son Juan était parti. Chaque soir, elle mettait son couvert, à table. De temps à autre, Pedro jetait un coup d'œil sur la place vide et pensait à l'époque où Juan était assis là, le dos courbé, la poitrine creuse, souffrant et mangeant sa soupe avec l'idée de ne pas

l'avoir gagnée.

Le nouveau valet ne dormait pas non plus dans la chambre de Juan. On lui avait, dans un petit appentis à côté de la grange, installé un lit, une armoire, une table et deux chaises. Chaque jour, cependant, Anita ou Elvira faisait le ménage dans la chambre de Juan, comme s'il venait de la quitter pour la réintégrer bientôt. Pedro laissait faire. Il savait combien sa mère souffrait de l'absence de son jeune fils et de l'incertitude de ce qui l'attendait dans la grande ville. Le docteur Osura avait bien dit qu'il logeait chez une vieille dame très aimable qui le soignait comme son enfant. Mais Anita avait répondu : « Personne ne peut remplacer une mère ! »

Le vieux médecin avait alors jugé préférable de se taire et il était reparti. Mais, au passage, il avait dit à Pedro : « Essaie un peu d'emmener ta mère à Tolède, dans un mois. Tant qu'elle ne se sera pas rendu compte par elle-même de quelle façon il vit, elle ne sera pas heureuse. »

Pedro avait promis et commencé d'économiser chaque sou. Il cessa de fumer, il renonça à son quart de vin quand il descendait à Solana del Pino, il n'acheta rien de nouveau. Il se réjouissait de voir s'augmenter le petit tas de pièces et d'être bientôt en mesure de combler le vœu secret de sa mère.

Au cours de cette même semaine, Elvira perdit un peu de son exubérance. Une visite au docteur Osura lui avait confirmé que la famille Torrico ne s'éteindrait pas. Pedro, très fier, avait annoncé la nouvelle à tout le monde. Il ne doutait pas d'avoir engendré un fils. « Et puis, si c'est une fille, eh bien, on est encore jeune ! » avait-il dit en riant. Ce jour-là, pour la première et la dernière fois, il avait bu du vin et fumé un cigare.

Anita avait accueilli la nouvelle avec calme. Le fils aîné était tiré d'affaire à présent. Il serait bientôt père à son tour, connaissait la voie que prendrait sa vie. Mais Juan, le petit, le pauvre enfant, était seul dans une grande ville et cela la torturait, même si elle cherchait à se persuader que c'était pour son bien.

Concha monta de Solana del Pino cette semaine-là. Elle voulait savoir si Juan avait écrit et si l'on savait comment il allait. Anita était seule. Elle fit asseoir la jeune fille avec elle sur le banc et lui prit sa petite main entre les siennes.

— Tu l'aimes beaucoup, Concha ? demanda-t-elle.

À cette question directe, la jeune fille rougit et baissa les yeux. Mais elle acquiesça d'un signe de tête.

— Si tu l'aimes, tu veux le voir ?

Anita se pencha pour regarder dans les yeux aveuglés par les larmes retenues.

— Tu embrasseras mon Juanito, n'est-ce pas ?

— Oui... Mais ce n'est pas possible.

— Ton père n'a-t-il pas une belle et grande auto ? Ne pourrait-il pas, un jour, t'emmener à Tolède ?

Anita resserra son étreinte sur les doigts de la jeune fille.

— ... Ne pourrais-tu pas demander à ton père de t'y conduire ?

Après, tu pourrais me raconter comment mon Juanito se porte, s'il a bonne mine, s'il est heureux... si... s'il pense à moi...

Ces derniers mots libérèrent un flot de larmes silencieuses, terriblement éloquentes.

Concha avait peur d'être seule, là, à côté, de la vieille femme en pleurs. Elle ne savait quoi lui dire. Doucement elle dégagea ses doigts. Elle tremblait.

— Mais je ne peux tout de même pas dire à mon père que je veux voir Juan, répondit-elle d'un ton plaintif.

— Que tu es sottre ! Dis-lui donc que tu voudrais connaître autre chose que Puertollano ou Mestanza... que tu es d'âge à voyager un peu. Il y a peut-être une fiesta à Tolède que tu rêves de voir. Concha...

Elle reprit les mains de la jeune fille et l'attira à elle.

— ... Concha, il faut que tu ailles voir Juan... J'ai trop peur pour lui...

Concha fit un signe de tête.

— Bien, dit-elle tout bas. J'essayerai. Faut-il emporter quelque chose ?

— Oui..., oh, oui...

Anita se leva précipitamment et courut à la maison. Elle revint avec un petit paquet qu'elle tendit à la jeune fille.

— C'est la bague du père de Juan. Je l'ai cachée jusqu'à aujourd'hui. Elle a beaucoup de valeur, c'est de l'or avec une grosse pierre. Il faut que Juan la porte. Elle lui portera bonheur, et elle lui rappellera la maison. Son père était un homme bon... il doit lui ressembler.

Concha mit le petit paquet dans sa poche et se leva.

— Je dois partir, à présent, dit-elle très vite.

— Tu iras voir Juan ?

— Si je le peux, oui.

— Oh... je te remercie.

Et Anita, d'un mouvement spontané, embrassa la jeune fille. Tout son amour maternel était dans ce baiser. Concha le sentit et l'accueillit les yeux fermés. Puis elle se détourna vivement et s'éloigna en courant.

Anita la regarda diminuer à la vue. « Une bonne petite », pensa-t-elle, rassurée. « Juan pourrait être heureux avec elle si elle n'était pas inaccessible pour lui. Le riche Granja et le pauvre Juan... » Elle hocha la tête et chassa les idées amères qui lui venaient à l'esprit.

L'eau bouillait, destinée à la pâtée des cochons. Elle décrocha le chaudron et versa le liquide bouillant sur la farine préparée dans

l'auge.

L'arrivée de Pedro apporta dans la maison de l'animation qu'elle accueillit avec reconnaissance. Son cœur gros avait besoin d'être distrait.

Le timbre grêle d'une sonnerie électrique résonna à travers le grand bâtiment de verre. En haut, au dernier étage, on repoussa les portes des ateliers, libérant un flot de jeunes gens qui se précipitèrent dans le couloir et l'escalier. Garçons et filles avaient à peu près l'âge de Juan. Quelques-uns étaient plus âgés, aucun n'était plus jeune à l'exception de quelques filles, élèves des classes de dessin de mode. Elles portaient les cheveux sur les épaules et des pantalons étroits.

La classe II B, réservée à l'enseignement de la sculpture, comptait douze élèves, dont deux filles qui travaillaient sous les directives du professeur Yehno. Celui-ci n'était plus jeune. De petite taille, il avait une épaule plus haute que l'autre et une abondante crinière blanche qui lui retombait fréquemment sur les yeux et qu'il rejetait en arrière d'un coup de tête.

Lorsque Juan entra dans la salle, c'est à peine si on le regarda. Yehno se porta au-devant de lui, lui tendit la main et lui indiqua une patère où se trouvaient encore quelques blouses blanches.

— Cherchez quelque chose à votre taille là-dedans, dit-il, et venez me retrouver. Je vais voir ce que je peux faire de vous.

Juan choisit une blouse blanche, l'enfila et, lentement, passa entre les modelages ou sculptures de ses nouveaux camarades, persuadé qu'il n'arriverait jamais à faire aussi bien qu'eux.

Cette première matinée passa vite. On l'inscrivit, on le mit au courant de l'horaire des différents cours et il eut toute latitude de s'asseoir dans un coin et de regarder les autres travailler en commun d'après un bras humain, sans main.

Le regard de Juan passait du modèle en terre aux dessins de ses camarades. Lui-même n'avait pas l'autorisation de travailler. Il ne lui était permis que de regarder. Selon Yehno, un nouvel élève doit exercer ses yeux avant de s'emparer du maillet et du ciseau.

Le professeur commenta d'une voix claire et précise les fonctions des muscles et des nerfs qui donnaient sa forme caractéristique au bras. Puis il passa les dessins en revue, apportant une correction à celui-ci, barrant celui-là d'un trait, complimentant un travail satisfaisant. Puis il s'arrêta à côté de Juan.

— Et vous, Torrico ? Avez-vous remarqué quelque chose ? demanda-t-il.

Juan hésita un instant. Puis il se redressa, le menton en avant.

— Oui, monsieur, dit-il à voix haute.

Les autres s'interrompirent dans leur travail et levèrent les yeux

vers leur professeur et leur nouveau camarade.

— Ah bien, et quoi donc ?

— Le bras n'est pas bon.

— Quoi ! Yehno avala sa salive avec peine. Il rejeta une mèche importune, le front rouge.

— Le bras n'est pas bon ? Quel bras ?

— Le modèle en terre, monsieur.

— Impossible ! Il est de moi !

Juan serra les poings. Mais il avait été élevé dans l'horreur du mensonge. Chez lui on disait ce que l'on pensait, ce que l'on estimait juste.

— Vous m'avez posé une question, monsieur, répondit-il. J'ai cru que vous le saviez et que vous vouliez voir si je le remarquais. Je vous prie de m'excuser...

Yehno jeta un coup d'œil autour de lui. Il ne vit que regards brillants, lèvres ouvertes par l'attente et il se mit à crier :

— Et qu'est-ce qui n'est pas bon, je vous prie !

— Le bras tout entier, répondit Juan qui se leva pour se rapprocher du modèle.

On le prenait pour un fou d'oser ainsi défier le professeur, mais on attendait la suite. Il passa le bout des doigts sur le modèle.

— ... Ce bras ressemble à une photographie. Il a des muscles, des nerfs enrobés de chair... mais c'est tout !

— Et que lui faudrait-il d'autre ? demanda Yehno d'une voix forte.

— De la vie, monsieur... de la vie qui bat... dont on perçoit la pulsation dans la terre ou dans la pierre.

L'espace d'un instant, un silence de mort régna dans la vaste salle au plafond vitré à demi caché par des rideaux. De la poussière dansait dans un rayon de soleil. Et, soudain, un lourd trépignement rompit le silence, cette manifestation propre aux étudiants qui veulent applaudir. Le professeur fit volte-face. Très rouge, il s'empoigna les cheveux à deux mains. Juan souriait doucement. D'instinct, il avait compris qu'on venait de l'intégrer, qu'il faisait à présent partie de la communauté. Cela lui donna du courage, de l'audace même. Repoussant le modèle, il prit un bloc sur une table et cueillit un crayon glissé sur une oreille, à sa portée et, à grands traits, se mit à dessiner un bras.

C'était un bras d'homme musculeux, tel qu'en aurait dicté leur imagination à Michel-Ange ou Rodin. Un bras puissant, olympique. On voyait les veines courir sous la peau et les muscles y jouer, à la saignée, on apercevait les tendons... un bras qui vivait, qui respirait, à travers lequel le sang circulait et pourtant un bras comme on n'en avait encore jamais photographié.

Puis il tendit la feuille au professeur.

— S'il vous plaît, monsieur. Ce n'est qu'une esquisse superficielle...

mais c'est comme cela que je me représente un bras... excusez-moi...

Yehno prit la feuille de papier et l'emporta au soleil. Il l'étudia longtemps, tâta chaque trait du regard puis, sans commentaire, il la donna aux élèves qui l'entouraient.

— Cherchez-vous une place pour travailler, Torrico, dit-il enfin d'un ton sec. « Et commencez à me sculpter votre bras. »

Puis il fit demi-tour et gagna le fond de la salle et sa table. Il resta plusieurs minutes à regarder sans rien dire les papiers étalés devant lui. Puis il décrocha le téléphone intérieur et appela Tortosa.

— Ici Yehno, dit-il d'une voix grondeuse. Ramirez, le nouveau, Torrico, est là.

— Bon. Tu l'as mis à l'épreuve ?

— Non ! C'est lui qui m'a donné une leçon !

— Quoi ? Tortosa éclata de rire. Il entendait, à présent, le ton grondeur de la voix. « Explique-toi... que s'est-il passé ? »

— Il a ridiculisé mon bras, mon modèle, et il en a créé un autre de quelques traits.

— Alors... satisfait ?

— Satisfait ! Il n'y a que Michel-Ange pour faire aussi bien ! C'est unique !

— Bravo, Juan Torrico ! s'écria Tortosa.

— Bravo ? Reprends-moi ce garçon ! Il ne peut que nous déranger. Et le pire, c'est que je n'ai rien à lui enseigner !

— Patiente ! Ramirez Tortosa n'avait plus envie de rire. « Yehno, il ne faut pas qu'il sache de quoi il est capable. Contiens-le. Fais-lui la vie dure, critique-le... mais de la critique constructive. Ce garçon est un enfant de la nature, Yehno... Il doit croître avec son génie comme un arbre laissé à l'état sauvage et greffé très tard. Cela prend des années, Yehno. Juan soupçonne ce dont il est capable... mais il ne faut pas qu'il gaspille ses dons. Nous nous comprenons, Yehno ? »

— Oui. Je le contiendrai. Mais, s'il critique tout ce que je lui montre ?

— Laisse-le critiquer et faire mieux... C'est comme cela que l'on apprend. Il n'y a pas de meilleure école que l'ambition.

— L'année va être dure pour moi, Ramirez.

— Fais-toi une raison ! Tu seras heureux, plus tard, d'être connu comme ayant été le professeur du plus grand sculpteur de l'Espagne.

Et la sonnerie résonna plus tôt que Juan ne l'avait attendue. Debout devant un bloc de grès, le jeune homme sentait le bonheur couler dans ses veines, avec son sang. À présent, il avait à sa disposition tous les outils dont il avait rêvé. Déjà les contours du bras se dessinaient sur le bloc de pierre tendre. Ses camarades l'entouraient et le regardaient faire en silence comme s'il se fût agi du professeur et non pas de l'élève le plus jeune qui, quatre heures plus tôt, inconnu de tous, penché à sa

fenêtre, souffrait du mal du pays.

Quand la sonnerie retentit, il posa son maillet et descendit de la petite estrade sur laquelle il s'était tenu pour travailler.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une récréation, répondit un grand jeune homme aux cheveux plats et blonds. « Vous pouvez rentrer chez vous si vous le désirez. Le prochain cours est à trois heures. C'est un cours d'anatomie. »

— Ah bon, merci. Juan s'essuya les mains sur sa blouse blanche et regarda autour de lui. « Je vous remercie de m'avoir accepté aussi vite », ajouta-t-il doucement.

— Mais vous êtes un type pas ordinaire ! dit en riant le grand garçon blond. « Personne n'avait encore osé river son clou au vieux. »

Juan leva les deux mains en signe de protestation.

— Mais je ne le voulais pas. Le bras ne me plaisait pas. C'est tout.

— Vous en avez de bonnes ! Et quand même, ce n'est pas une chose à dire aussi simplement à un professeur.

— Pourquoi donc ? C'est pourtant la vérité !

Cette réponse provoqua un éclat de rire général. Juan n'en comprit pas la raison et il se sentit de nouveau mal à l'aise. Il fit un signe de tête à ceux qui l'entouraient, fendit le cercle, ôta sa blouse en marchant, l'accrocha où il l'avait prise et quitta la salle sur les talons du professeur qui ne le regarda pas. Il ne s'était pas rendu compte que le grand garçon blond l'avait suivi. Arrivé au milieu de l'escalier, il se sentit retenu par le pan de sa veste. Il se retourna et le vit qui le regardait, la mine sérieuse.

— Juan Torrico, dit-il, la voix grave. « Je ne voulais vous dire qu'une chose. Si vous avez besoin d'aide ou d'un ami, je suis là. Je me présente, Fernando, comte de la Riogordo. »

— Vous êtes comte ? bredouilla Juan qui n'en avait jamais vu d'aussi près.

L'autre rit et lui posa la main sur l'épaule.

— Pour vous, je suis un camarade, rien de plus. Je vous en prie, songez à moi, si vous avez besoin de quelque chose.

Puis il s'éloigna, descendant l'escalier deux marches à la fois. « Un comte. Un comte m'a mis la main sur l'épaule. Il m'a proposé d'être mon ami. Un comte ! Il faut que j'écrive cela à maman, à Pedro et à Concha. Oui, d'abord à Concha. Le vieux Ricardo Granja ne pourra plus dire non si j'ai un comte pour ami... »

Un peu grisé, il passa devant la loge du concierge et se retrouva dans la rue inondée de soleil. Il battit des paupières sous la lumière crue et cherchait à s'orienter pour retourner chez Maria Sabinar quand un rire clair, familier, lui résonna aux oreilles. Il se retourna pour se trouver face à face avec la jeune fille rencontrée le matin devant la porte de Tortosa. Sa bouche était maquillée de rouge vif, sa robe étroite

dessinait les lignes de son corps cambré par ses souliers à hauts talons. Ses yeux brillaient, effrontément. Tout en elle était prometteur.

— Vous ? dit Juan, intimidé. « Vous êtes libre aussi ? »

— Oui, monsieur Torrico !

— Vous connaissez mon nom ?

— Le patron me l'a dit. Il m'a envoyé chercher votre carton à dessins.

— Ah ! Et les avez-vous regardés ?

— Oui. Elle sourit avec une douceur qui dissimulait un sérieux provocant. « Ce sont de beaux dessins. Surtout la tête de jeune fille. » Elle le regarda droit dans les yeux.

— C'est votre fiancée ?

— Oui, répondit Juan sans hésiter. « C'est Concha. »

— Et moi, je m'appelle Jacquina.

— Un joli nom... presque aussi beau que vous-même, répondit Juan qui avait lu, un jour, que l'on doit toujours dire à une jolie femme qu'elle est belle.

Jacquina renversa légèrement la tête en arrière. Ses seins se gonflèrent sous la soie de son corsage. Juan ne pouvait pas ne pas les remarquer. Un sentiment étrange le parcourut. Une sensation inconnue, qu'il n'avait même pas éprouvée en embrassant Concha, car leurs baisers étaient purs, dictés par leur cœur. Quant à cette impression nouvelle, elle ne venait pas du cœur, non... elle suggérait des images troublantes, honteuses sans doute et qui, pourtant, devant ces lèvres rouges et ce buste tendu, avaient tout l'attrait du fruit défendu.

— Faisons-nous un bout de chemin ensemble ?

A cette question, posée d'une voix claire, Juan répondit d'un signe de tête et il commença de marcher sans savoir où le dirigeaient ses pas. Elle se mit à trotter à côté de lui, balançant les hanches, un sourire troublant sur les lèvres.

— Vous êtes toujours plongé dans vos idées ? demanda-t-elle.

« Vous ne parlez pas beaucoup. »

— Que voulez-vous que je dise ?

— Que cela vous fait plaisir de vous promener avec moi, répliqua-t-elle en riant. Puis elle glissa son bras sous le sien. « Si on allait danser ce soir ? » ajouta-t-elle, la bouche si près de son oreille qu'il sentit son haleine le chatouiller.

— Je ne sais pas danser...

— Eh bien, je vous apprendrai. Entendu ?

— J'ai à travailler...

— Travailler, toujours travailler ! C'est la manie de Tortosa. Vous arrivez à Tolède et quand vous en repartirez dans un an, ou même deux, vous connaîtrez tout juste l'école, les ateliers, la bibliothèque et

votre chambre ! C'est le genre de vie qui vous tente, Torrico ?

— Pourquoi pas ? Je veux devenir quelqu'un.

Jacquina se serra contre lui. Il sentit la chaleur de son corps et un frisson le parcourut.

— Il y a autre chose que le travail, dans la vie, assura-t-elle. « Où habitez-vous donc ? Dans la vieille ville ? »

— Non, juste au bord du fleuve. 41, Rua de los Lezuza, chez M^{me} Sabinar.

— La veuve de l'avocat ?

— Oui.

Jacquina leva les deux mains dans un geste de désespoir comique.

— Oh ! Quelle malchance. Elle ne veut pas que ses pensionnaires reçoivent des visites de femmes.

— Aviez-vous donc l'intention de venir me voir ? demanda Juan stupéfait.

— Et pourquoi pas ? Jacquina renversa la tête en arrière d'un air de défi. « Nous sommes des gens modernes. Qu'avons-nous à faire des vieilles coutumes ? Le vent nouveau souffle d'Amérique. »

— Ah oui, d'Amérique.

Juan s'était arrêté sur le pont et regardait le Tage qui brillait au soleil. « Et, en Amérique, les hommes disent oui quand une jolie femme le leur demande ? »

Jacquina s'appuya contre lui et lui passa son bras autour du cou. Il avait l'impression de baigner dans un nuage de son parfum. Il ne savait plus si le bruissement qu'il entendait venait des eaux du fleuve ou de son sang.

— Alors, vous viendrez danser avec moi ? lui demanda-t-elle, sa bouche contre son oreille.

— Oui, balbutia-t-il.

— Nous nous retrouverons ici, sur le pont. À neuf heures ?

— Oui, Jacquina.

— Oh ! Elle se serra contre lui. « Redites encore mon nom. Jamais encore on ne l'a prononcé comme cela ! »

Elle avait parlé d'une voix enfantine, mais quelqu'un d'averti aurait senti le calcul et le triomphe dans son ton.

— Jacquina, murmura-t-il en la regardant comme il n'avait jamais regardé personne.

Elle vit et comprit son regard. Elle baissa les paupières et courba un peu les épaules, brûlante soudain.

— Il est temps de rentrer chez vous, dit-elle avec une désinvolture feinte. « Le prochain cours est à trois heures. Au revoir, Juan... à ce soir, neuf heures. »

Elle lui tendit la main, serra la sienne un peu trop fort et trop longtemps et puis elle s'éloigna à pas rapides.

Juan se rendit compte seulement alors qu'il était en sueur. La force inconnue des sensations nouvelles éprouvées l'étonnait, lui faisait peur. Que lui arrivait-il donc ?

Il pensa brusquement à Concha et il eut honte...

Maria Sabinar ouvrit aussitôt à son coup de sonnette. Cela faisait deux fois déjà qu'elle faisait réchauffer le déjeuner. Elle ne dit rien cependant. Un jeune homme aussi distingué devait avoir autre chose en tête que songer à manger. D'autre part, on l'avait peut-être retenu à l'école pour satisfaire à ses questionnaires. À présent qu'il était là, la veuve oublia le retard de son pensionnaire et versa dans une saucière en argent la sauce tomate destinée à accompagner des spaghettis.

Juan mangea de grand appétit, songeant à la bouillie de gruau et au lait de brebis qu'on servait à la ferme, ou au rôti de mouton des jours de fête. Là-bas, les écuelles étaient posées à même le bois nu de la table, ici, de la vaisselle fine et de l'argenterie sur une nappe blanche. Une serviette empesée et pliée savamment attendait à côté de son couvert. Juan regarda M^{me} Sabinar déplier la sienne et l'étendre sur ses genoux et l'imita. Il étudia discrètement la façon dont sa logeuse entourait les longs spaghettis autour de sa fourchette et les portait vivement à sa bouche avant qu'ils aient le temps de s'échapper. Il fit comme elle et réussit son imitation mieux qu'il ne l'aurait cru. M^{me} Sabinar, qui le regardait à la dérobée, se félicita de son aisance, convaincue qu'il devait celle-ci à la bonne éducation voulue par sa haute naissance.

Le déjeuner terminé, Juan monta dans sa chambre et s'installa à la fenêtre. Il avait l'intention d'écrire une lettre mais après avoir commencé par « Très chère maman, cher Pedro, chère Elvira », il posa sa plume. Il regardait le fleuve couler sans le voir et pensait à Jacquina. Il repoussa sa feuille de papier et se jeta sur son lit. Les bras pliés sous la nuque, il fixa le plafond.

La première partie de sa première journée était achevée et déjà il s'était enrichi d'expériences nouvelles, de sensations inconnues, d'impressions neuves. Une demi-journée seulement... et deux ou trois années allaient s'écouler ainsi, mûrir le paysan de la Santa Madrona. S'était-il comporté comme un paysan aujourd'hui ? Il rappela à lui le souvenir des heures qui venaient de s'écouler. Il avait parlé à Tortosa et vaincu sa peur. Il avait montré au professeur ce dont il était capable et gagné l'amitié d'un comte. Il avait fait la connaissance d'une jeune fille qui l'attendrait à la brune pour danser. Il apprendrait à danser entre ses bras, porté par les accords d'un véritable orchestre. À Solana del Pino, il avait de temps en temps seulement entendu la radio ou des disques usés sur un mauvais phonographe. Et, pourtant, ils lui avaient paru si merveilleux qu'il en oubliait le temps qui passait. Maintenant, cependant, ce serait différent, il le sentait. Il apprendrait à se tenir, de

même qu'il avait appris l'usage d'une serviette de table et à manger proprement des spaghetti. Et, tout cela, il le montrerait à Pedro, ou à sa mère, ou à Concha quand ils viendraient le voir. Ils seraient fiers de lui et Pedro dirait : « Juan, tu es devenu un monsieur. »

Un coup frappé à sa porte l'arracha à ses rêveries. M^{me} Sabinar l'appelait.

— Monsieur Torrico... il est temps. Il faut partir !

Juan sauta au bas de son lit et se donna vivement un coup de peigne devant le miroir rond qui surmontait son lavabo.

— Merci ! J'arrive ! cria-t-il.

Puis il remit son papier à lettres et la missive commencée dans un tiroir de la commode.

Lorsqu'il se retrouva sur le pont, à l'endroit où il avait quitté Jacquina, le désir d'être à côté d'elle l'envahit avec une telle force qu'il fronça le sourcil à l'idée de regagner l'atelier pour sculpter un bras d'homme.

« Mais que m'est-il arrivé ? » se demanda-t-il, mécontent. « Je n'ai plus l'impression d'être moi. Quelle est cette agitation d'animal ? » Tout en critiquant sa façon d'être, il espérait croiser de nouveau la route de Jacquina. Il franchit le pont à grandes enjambées et, entré à l'école, s'attarda dans le couloir, devant le bureau de Tortosa, attendant que la jeune fille parût.

Mais la sonnerie retentit et il lui fallut monter dans l'atelier. Mécontent, il prit l'escalier et rencontra le comte de la Riogordo.

— Nous brûlons tous d'impatience. Nous attendons de voir votre bras se dégager de la pierre, dit-il. « Oui, nous sommes impatients. »

Juan enregistra cela d'un signe de tête et passa sa blouse blanche.

« Vivement ce soir », songeait-il. « Je la retrouverai et nous irons danser. »

À quelques minutes de là, il donna un coup de maillet maladroit et la pierre éclata. C'était la première fois que cela lui arrivait.

Vivement ce soir... vivement ce soir... vivement ce soir...

Ricardo Granja ne s'étonna pas peu lorsque, après le dîner, Concha lui exprima un vœu auquel il n'aurait jamais pensé.

— Je voudrais bien voir un peu de monde, dit-elle. « À présent, je suis assez vieille. Papa, je voudrais faire un grand voyage. Plus loin que Puertollano. J'ai lu que Tolède est une très belle ville. »

— Tolède ? Pourquoi justement Tolède ? s'étonna Granja. « Grenade, Cordoue et Séville sont beaucoup plus belles ! D'ailleurs, je ne peux pas partir. C'est l'époque de la moisson, j'ai beaucoup de travail. »

— Alors, laisse-nous partir, maman et moi, proposa Concha.

Ce n'était pas maladroit, car même un homme comme Ricardo

Granja apprécie quelques jours de liberté et la possibilité de boire quelques verres de vin sans encourir de reproches. Pilar Granja n'était pas présente à l'entretien et son mari fronça les sourcils.

— Crois-tu que ce serait possible ? demanda-t-il.

— Mais certainement, papa.

— Pour Tolède, alors ?

— Oui, c'est la grande ville la plus proche et c'est très beau, à ce qu'il paraît. La connais-tu, papa ?

— Non.

— Alors, tu nous accompagneras peut-être ?

— Ce n'est pas possible, mon petit.

Ricardo Granja venait d'entrevoir la perspective de huit jours de liberté et il n'avait plus qu'une hâte, mettre le projet de sa fille à exécution.

— Vous pourrez faire le trajet par le train en partant de Puertollano et en changeant à Algodorund.

Tout en parlant, il étudiait les horaires des chemins de fer sur une carte attachée à son agenda. Puis il leva les yeux vers sa fille qui était pâle d'énervement.

— ... Oui, tu as raison... tu es assez grande pour profiter un peu de la vie. Et la fille de Ricardo Granja doit connaître son pays, ajouta-t-il en se redressant.

Concha avait gagné, pour sa part. Mais sa mère restait à convaincre. Ricardo Granja s'en remit à sa fille pour emporter le morceau, conscient du fait que la force de persuasion de Concha l'emporterait sur la sienne.

Pilar Granja fut un peu surprise quand Concha entra dans sa chambre et lui déclara sans détour :

— Maman, nous partons pour Tolède la semaine prochaine.

— Et qu'est-ce que ton père a à faire à Tolède ? demanda-t-elle le sourcil levé.

— Nous y allons toutes seules, maman.

— Seules ! C'est impossible !

— Pourquoi cela ? Nous prendrons le train.

— Que veux-tu que j'aille faire à Tolède, Concha

— Voir la ville, rien de plus. J'ai dit à papa que j'étais assez vieille pour voir l'Espagne.

— Et il a été d'accord. Cela lui ressemble bien !

— On fabrique des bijoux merveilleux, à Tolède, glissa Concha.

L'attitude de sa mère changea immédiatement.

— ... J'ai lu qu'il y avait là-bas des orfèvres qui descendent des Maures. Peut-être trouverons-nous une bague, ou des boucles d'oreilles d'un travail spécial. Papa acceptera sûrement.

Pilar sourit.

— Crois-tu ?

— Je vais le lui demander.

Déjà elle s'apprêtait à sortir de la pièce mais sa mère l'arrêta d'un geste.

— Reste ici ! s'écria-t-elle. Demander !

Elle se leva, en soufflant un peu, à cause de son embonpoint.

— ... Nous partons. Tu as raison. Et nous nous amuserons bien.

Debout devant son miroir, elle remit de l'ordre dans ses boucles encore noires car elle avait un bon coiffeur. Puis elle rejoignit son mari dans le salon pour l'entretenir du problème touchant à l'achat d'un bijou à Tolède.

Pendant ce temps-là, dans sa chambre, assise devant une feuille de papier, Concha se demandait si elle allait prévenir Juan de sa venue, ou lui en faire la surprise. Elle se décida pour la surprise et repoussa la feuille.

« Je laisserai maman dans une pâtisserie quelconque à se gaver de tarte à la crème et j'irai le retrouver. Nous nous jetterons dans les bras l'un de l'autre et nous nous embrasserons comme nous ne l'avons jamais fait et nous serons heureux, heureux... »

Par la fenêtre, devant ses yeux, elle voyait le jardin fleuri. « Je lui apporterai des fleurs du pays... et la bague de son père... et l'amour de sa mère. Cela le consolera quand il sera triste, qu'il se sentira tout seul. Il s'ennuie, j'en suis sûre, comme je m'ennuierais si j'étais toute seule à Tolède et que je pense à lui. »

Elle dormit à peine. Sa mère lui avait dit que son père l'autorisait à acheter un bijou. Il lui avait donné un chèque en blanc. Levée avec le soleil, elle sortit du village et demanda à un paysan qui passait en carriole de la conduire jusqu'à Mestanza. Là, elle fit des emplettes à l'intention de Juan. Elle lui acheta une chemise, des boutons de manchettes, une bouteille de bon vin, un grand sac de bonbons et une paire de chaussures d'intérieur de façon qu'il puisse se mettre à l'aise, le soir, dans sa chambre, pour étudier. Elle passa également chez le docteur Osura, mais il tenait, ce jour-là, consultation à Puertollano. Elle glissa un petit billet sous la porte. « Je vais, avec maman, voir Juan à Tolède », y avait-elle écrit.

Croulant sous les paquets, elle se fit reconduire à Solana del Pino, contourna la maison, escalada la palissade et se glissa à l'intérieur par la porte de derrière. Elle gravit l'escalier d'une traite et, arrivée sans encombre dans sa chambre, elle cacha ses emplettes dans l'armoire qui avoisinait son lit. Pour le voyage, elle prendrait une grande valise. De toute façon, ses parents ne regarderaient pas ce qu'elle emportait. Ils ne le faisaient jamais.

Elle n'avait plus qu'à attendre, à compter les heures qui la séparaient du moment où son père les conduirait, sa mère et elle, à

Puertollano, à la gare.

Son cœur battait à grands coups à l'idée de prendre le train de retrouver Juan, de l'embrasser. Comme il serait heureux de la revoir... pauvre, pauvre Juan tout seul dans une grande ville, entouré d'étrangers.

Ces jours d'attente apprirent à Concha la véritable valeur de son amour pour Juan, sa profondeur, son indissolubilité. Et elle connut ce chaud bonheur accordé à la jeune fille sur le point de devenir femme.

Car Concha savait que le voyage à Tolède serait décisif pour sa vie tout entière.

Sur le pont du Tage, Juan, une demi-heure en avance sur celle du rendez-vous, attendait Jacquina.

Il avait pris soin de sa toilette et mis le costume gris sombre, cadeau du docteur Osura. Ses nouvelles chaussures lui semblaient si légères qu'il avait l'impression d'aller nu-pieds. Il tenait son imperméable plié sur le bras comme il l'avait vu faire à des hommes élégants, croisés dans la rue. Il lui avait fallu réellement peu de temps pour apprendre beaucoup et cette constatation le réjouissait. Il avait même vaincu sa timidité au point d'acheter des fleurs.

Le pont était très animé. Les grandes entreprises qui, en été, travaillaient jusqu'à huit heures, libéraient leurs employés à flots. Les marchands ambulants ralentissaient la circulation avec leurs voitures à ânes et échangeaient des insultes, accompagnées de grands gestes, avec les automobilistes. Quant aux cyclistes, ils se jouaient des difficultés, en artistes.

Jamais encore, Juan n'avait participé à une telle animation. Cette hâte lui était inconnue. Les cris, le ton élevé des conversations lui faisaient peur. L'intrépidité de chacun lui était comme un soufflet en plein visage et pourtant il restait là, dans son plus beau costume, un bouquet de fleurs à la main, à attendre le sourire des lèvres peintes de Jacquina.

Le temps passe vite quand le spectacle est perpétuel et Juan lui-même s'étonna de voir la jeune fille arriver au bout d'une demi-heure qui lui avait paru un instant. Elle portait des chaussures noires à hauts talons, une robe qui la moulait. Avec un mélange de désapprobation et de fierté, Juan constata que plusieurs hommes se retournaient sur elle et l'enviaient, lui, vers qui elle avançait.

Il lui tendit ses fleurs.

— Je suis très honoré, dit-il, un peu gauche avec un salut trop raide. « Vous êtes très belle, Jacquina. »

Elle lui dédia un sourire éblouissant qui disait la victoire qu'elle avait remportée sur lui, avant même qu'il y eût combat.

— Puis-je vous guider, Juan ? demanda-t-elle exhalant un nuage de

parfum qui lui parut enivrant.

— Comment pourrais-je faire autrement ? Je ne connais pas Tolède.

— Je connais une boîte sympathique où joue un orchestre tzigane...

Juan sursauta.

— Non ! s'écria-t-il à la grande surprise de sa compagne. « Pas de tziganes ! Je ne veux plus en voir un seul ! »

— Mais, Juan ! protesta la jeune fille effrayée.

— Non ! Je ne veux pas ! Le souffle court, il s'adossa à un mur. Je veux bien vous suivre jusqu'à Madrid, Jacquina... mais pas de tziganes ! Je ne peux pas les supporter.

La jeune fille pinça les lèvres. Le comportement du garçon l'importunait. Qu'est-ce que cela signifiait ? C'était stupide, ce refus de voir des tziganes.

— Mais il y en a dans presque toutes les boîtes où l'on danse, dit-elle, entêtée.

— Dans ce cas, je n'irai pas danser avec vous.

Puis, en voyant qu'elle ne le comprenait pas et commençait à se fâcher, il ajouta :

— Un jour, dans mon pays, une bohémienne m'a lu dans les lignes de la main et, depuis, je ne peux plus voir ses semblables.

Jacquina éclata de rire, soulagée.

— Ah bon ! On n'a pas idée d'être aussi superstitieux ! C'est stupide de croire à des prophéties de ce genre. Venez... Allons danser et la malédiction sera rompue.

Elle l'entraîna et Juan la suivit sans résister. Il vit ses lèvres rouges, son corps souple plein de promesses et il sentit de nouveau monter la bouffée de désir dont il avait jusque-là ignoré l'existence.

Ils suivirent le Tage, ce fleuve capricieux qui trace des arabesques et forme des boucles au creux desquelles se nichent des abris romantiques, telle la Taberna du Señor Bonillo où des jeunes couples dansent sur des rythmes anciens ou modernes.

Le señor Bonillo était un gros homme qui aimait sa tranquillité. Était-ce pour cela qu'il avait fait construire une série de petites tonnelles sous lesquelles les amoureux étaient sûrs de ne pas être dérangés, nul n'aurait su le dire, mais elles jouissaient d'une excellente réputation.

Jacquina semblait connaître les lieux, ou plutôt on l'y connaissait car, à leur arrivée, on la salua avec familiarité. Juan, tout à l'émerveillement que lui procurait la décoration de l'établissement, ne remarqua rien. Ses yeux inexpérimentés admiraient faux marbre, cuivre et tapis mécaniques. Pour la première fois de sa vie il voyait, autrement que sur un journal, des hommes en habit et, stupeur, c'étaient les serveurs. Jacquina, sans perdre une seconde, s'était assuré la possession d'une tonnelle libre. Elle donna ses ordres pendant que

Juan s'asseyait et l'homme en habit qui les avait escortés tira un rideau à l'entrée de la loge, les isolant du reste du monde. Le son de la musique leur parvenait, étouffé.

Jacquina passa son bras autour du cou de Juan et l'attira à elle.

— Alors ? Tu vois les tziganes ? demanda-t-elle d'une voix douce.

En guise de réponse, Juan lui saisit la tête à pleines mains et écrasa sa bouche sous ses lèvres. Il la sentit qui s'ouvrit sous son baiser et la morsure de ses petites dents. Une vague de désir sauvage l'envahit. Jamais personne ne l'avait encore embrassé ainsi, aussi profondément, totalement, savamment.

Pressé contre la jeune fille, il la renversa sur la banquette.

— Jacquina... balbutia-t-il. Qu'as-tu fait de moi ? Jacquina !

Il tenta de l'embrasser, une fois encore, mais elle se dégagea et remit de l'ordre dans sa coiffure.

— Pas maintenant ! chuchota-t-elle. « Le garçon va venir. Et nous allons danser. La soirée est longue... »

— Trop longue, gémit Juan.

Il lui avait enfoncé les doigts dans le bras et cela lui faisait mal. Mais elle ne protesta pas, grisée par sa brutalité.

— Nous partirons bientôt, promit-elle en caressant son front brûlant.

Et puis elle l'embrassa d'elle-même, plus longuement, frissonnante et, avec une terreur croissante, elle sentit que les lèvres du jeune homme étaient froides.

Le serveur apporta le vin commandé dans une carafe en verre taillé sur laquelle la lumière donnait des éclats de pierre précieuse. Juan servit sa compagne et vida son propre verre d'un trait.

— À la plus belle ! dit-il en riant.

Puis il se leva d'un bond entraînant la jeune fille.

— ... Allons danser ! Je ne sais pas, mais avec tes bras autour de moi, je sens que je pourrais voler comme Icare !

Jacquina rit d'un rire un peu aigu.

— Icare s'est brûlé les ailes et il est tombé, dit-elle. « Je veux un Icare vivant et vainqueur ! »

— Viens ! s'écria-t-il. « Nous allons montrer à tout le monde comment dansent des amoureux ! »

D'un seul geste il écarta le rideau, puis, d'un pas décidé, il se dirigea vers la piste où déjà s'agitaient des couples à la cadence syncopée d'une musique américaine. Sous la lumière vive, la bouche de Jacquina brillait, rouge. Ses yeux luisaient, sa taille cambrée semblait attendre l'instant de bondir. Juan l'enlaça, la jeta dans le tourbillon, se laissa entraîner par le rythme sauvage et, sans une seconde de honte, embrassa sa compagne à pleines lèvres.

Soudain, il trébucha, battit l'air des deux bras, et se laissa tomber

sur la jeune fille qui poussa un cri et s'efforça de le retenir. Les yeux dilatés par l'effroi, exorbités, les lèvres vidées de leur sang, le visage cireux, Juan étouffait, la bouche grande ouverte.

Quelques hommes se précipitèrent et le portèrent dans la tonnelle où il s'écroula, inconscient, sur la banquette, la tête sur les genoux de Jacquina qui commençait à pleurer, ne sachant quoi faire.

Un médecin qui se trouvait là par hasard arriva aussitôt. Et, pendant que l'orchestre continuait de jouer comme si rien ne s'était passé, il examina le jeune homme.

— Trouble circulatoire, à cet âge ? dit-il étonné. « C'est étrange. » Il réclama un morceau de glace dont il se servit pour masser la poitrine de Juan qui se contracta sous l'effet du froid.

L'œil fixe, Jacquina suivait l'opération, les mains écartées de son corps comme si le fait qu'elles avaient caressé le front du malade l'ait soudain dégoûtée. Ses lèvres rouges pincées, elle était tapie dans un coin, attendant l'instant propice pour fuir.

Le médecin reposa le morceau de glace et reboutonna la chemise de Juan.

— Appelez immédiatement une ambulance, dit-il au garçon qui était resté. Et faites en sorte que l'on joue un fox-trot pendant le transport du malade, cela dégagera les tables voisines de la porte.

Le garçon sortit précipitamment. Le médecin leva les yeux sur Jacquina qui vida très vite son verre.

— Votre ami ? demanda-t-il.

— Oui.

— Hum. Vous le connaissez bien ?

— Il s'appelle Juan Torrico. Il est élève sculpteur à l'École des Beaux-Arts. Il est arrivé hier.

— Et c'est déjà votre ami ? C'est cela qu'on appelle la rapidité du XX^e siècle ?

Jacquina fit la moue. « C'est malin », pensa-t-elle. « C'est la jalousie qui le fait parler. » Elle sortit son poudrier de son sac et, en guise de réponse, repeignit son visage de poupée.

— Qu'est-ce qui a provoqué cette crise ? continua le médecin.

— Nous dansions et, brusquement, il s'est écroulé.

— Un boogie-woogie ?

— Oui.

— Hum, je vois, une crise aiguë provoquée par un exercice violent.

Le médecin se pencha sur Juan et posa son oreille sur sa poitrine.

— Quel âge a-t-il ? demanda-t-il.

— Dix-neuf ans, je crois.

— Un peu jeune pour un infarctus.

Le garçon revint à ce moment pour annoncer que l'ambulance était là.

— Merci.

Ils attendirent que, sur un signal, l'orchestre se mît à jouer un air endiablé qui vida les tables au profit de la piste de danse. Puis deux infirmiers arrivèrent au pas de course avec une civière sur laquelle on étendit Juan. Puis ils s'éloignèrent aussi vite, au grand soulagement du gros aubergiste.

Le médecin se tourna vers Jacquina qui attendait, indécise.

— Je suppose que vous avez encore l'intention de vous amuser, dit-il d'une voix sèche. « Je me charge de la note de M. Torrico jusqu'à son rétablissement. Inutile de vous fracasser. »

Jacquina lui lança un regard furibond.

— Pour qui me prenez-vous ? s'écria-t-elle la voix sifflante.

— Épargnez-moi la peine de répondre, répliqua le médecin qui s'éloigna sur la trace des brancardiers, après un bref signe de tête à la jeune fille.

Mais Jacquina qui, de rage, avait déchiré son mouchoir en lambeaux, réclama l'addition, paya et s'enfuit. Elle courut, cheveux au vent, jusqu'au Tage. Agenouillée au bord du fleuve, elle prit de l'eau dans sa main, mouilla son front brûlant, en vain. Le poids qui l'oppressait pesait toujours sur elle. Elle retourna en ville, erra à travers les rues avant de se trouver devant les longs bâtiments de l'hôpital municipal. La nuit déjà avancée était douce et le concierge lisait son journal devant la porte, en fumant.

— On vient de vous apporter un malade, n'est-ce pas ? cria Jacquina qui, mise hors d'haleine par sa course, dut s'appuyer contre le mur.

— Oui, mademoiselle. Une crise cardiaque.

— Je voudrais savoir comment il va.

Le concierge plia son journal, le glissa dans sa poche et repoussa sa casquette sur sa nuque.

— Vous êtes une parente du malade ?

Jacquina hésita une fraction de seconde et puis :

— Oui... Je suis sa fiancée, répondit-elle très vite.

— Ah bon. Alors, suivez-moi. Je vais appeler le service pour voir si vous pouvez monter.

Ils entrèrent dans la loge et, assise sur une chaise, les mains crispées sur ses genoux, Jacquina écouta le concierge téléphoner d'une voix neutre.

— C'est au sujet du nouvel arrivé. Oui, il y a dix minutes. Le cœur. Encore rien ? Merci.

Et tourné vers la jeune fille, il expliqua :

— Ça veut dire qu'il est encore inconscient. Vous ne pouvez pas encore le voir. Ce sera d'abord le médecin-chef ou le professeur.

— J'attendrai autant qu'il le faudra. Je peux ?

— Mais oui, mademoiselle.

Et, assise dans la loge du concierge, Jacquina attendit. Une heure s'écoula, puis une autre... minuit sonna à la cathédrale, elle attendait, légèrement penchée en avant, patiemment, poussée par un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas. Le concierge écoutait la radio, elle n'entendait rien. Elle pensait à Juan qui, le visage bleui, luttait, entre ses bras, pour avoir de l'air.

L'horloge de la cathédrale sonna encore. Une heure du matin.

Jacquina était un peu engourdie. Un médecin parut et elle sursauta.

— Que se passe-t-il ? dit-elle d'une voix aiguë. « Il est mort ? »

Le médecin enveloppa la jeune fille d'un regard scrutateur.

— Non. Il s'est réveillé. Vous pouvez aller le voir. Mais ne lui dites rien. Regardez-le seulement.

Et il la précéda dans un long vestibule mal éclairé, blanc, nu, froid comme la mort.

Elle le suivit, la démarche chancelante, le cœur battant. Puis elle se trouva devant une porte et elle ne se sentit plus la force de la franchir. Le médecin lui fit un signe, la coiffe blanche d'une infirmière parut à la porte et s'inclina vers la jeune fille.

Et puis, elle vit Juan dans son lit. Très pâle, les traits creusés, cireux, d'un mort. Il tourna la tête et son regard complètement fixe rencontra celui de la jeune fille. Elle n'en vit pas davantage, tout devint noir autour d'elle et elle s'écroula entre les bras du médecin qui l'emporta.

Juan attendait, couché sur une civière dans la salle de pansements de l'hôpital pendant que le médecin-chef écoutait le compte rendu de son confrère qui s'était occupé du malade chez Bonillo.

— Nous allons faire une radio, dit-il d'un air pensif. « Une crise pareille à dix-neuf ans ? Même s'il y a rétrécissement mitral, cela me paraît bien brutal. Je vais faire tout préparer. »

Il fit faire une injection de cardiazol et ausculta le cœur défaillant.

— Très faible, murmura-t-il. « Curieusement étouffé. On dirait qu'il y a du liquide dans le péricarde. Mais c'est impossible, quand même... Une tumeur du péricarde ? Ce serait son arrêt de mort, à ce pauvre garçon. »

Un assistant, vêtu d'un tablier de caoutchouc qui l'enveloppait de la tête aux pieds, entra dans la pièce. Il jeta un bref coup d'œil à la civière et se tourna vers le médecin-chef.

— Tout est prêt pour la radio. M. le professeur demande à venir, lui aussi.

— Ah, parfait.

Le médecin-chef se redressa, roula son stéthoscope et le glissa dans la poche de sa blouse. Puis il recouvrit Juan et leva les yeux vers son

confrère.

— ... Si la radio ne donne rien, nous nous trouverons devant une énigme, dit-il lentement. « Vous savez quelque chose de ce jeune homme ? »

L'autre secoua la tête.

— Seulement qu'il est élève à l'École des Beaux-Arts, ici. Une jeune fille à l'allure un peu légère se trouvait avec lui chez Bonillo quand il a eu sa syncope. J'ai d'abord cru à un collapsus... mais ce que je vois à présent me donne à réfléchir.

On emporta la civière qu'accompagna une infirmière. Le médecin-chef la suivit des yeux, soucieux.

— Venez-vous, mon cher confrère ?

— Volontiers.

À leur arrivée, l'assistant avait déjà dénudé le buste de Juan et une infirmière dirigeait l'appareil de façon à prendre des photos de la région du cœur, par-devant et par-derrière. Puis on étendit le jeune homme encore inconscient sur une table sur laquelle on l'attacha avant de la soulever de façon qu'il fût presque à la verticale et l'on dirigea vers lui un appareil à radioscopie dont la lampe rendait un éclat mat.

La lumière fut éteinte. Enveloppés de caoutchouc, les médecins étaient assis devant la lampe qui, à présent, rendait une lueur d'un blanc verdâtre et qui permettait de distinguer nettement les côtes du jeune homme. Lentement, le médecin-chef approcha la lampe, l'image fut plus nette, plus précise, on voyait les poumons, le cœur, l'œsophage et la trachée-artère.

Dans le fond de la salle, une porte s'ouvrit et se referma. Personne ne se retourna, mais chacun, inconsciemment, rectifia la position. Le professeur venait d'entrer dans la pièce. Il s'arrêta derrière le médecin-chef et contempla le cœur révélé par la radio. Il battait faiblement et il était étrangement flou. Mais une tâche sombre tranchait sur la masse.

— Alors ? C'est ça ? demanda une voix douce.

— Exactement, monsieur.

Le médecin-chef fit un geste du bras. La lampe de l'appareil s'éteignit et la lumière revint au plafond.

Le nouveau venu, de petite taille, était vêtu de gris clair.

— ... Une tumeur de la partie intérieure du péricarde. Les photos le préciseront. Je m'en doutais.

Le médecin qui avait secouru Juan se passa la main sur les yeux. Elle tremblait.

— La vie est cruelle, dit-il à voix basse.

Le professeur et le médecin-chef le regardèrent, ne le comprenant que trop.

— Quel âge a-t-il ? demanda le professeur.

— Dix-neuf ans.

— Il peut vivre encore un an... deux peut-être. Et ces quelques mois de sursis seront un supplice pour lui. Il souffrira le martyre.

— Et si nous opérions ? demanda le médecin-chef, comme pour se dresser contre le sort implacable.

Le professeur haussa ses frêles épaules.

— Il faut d'abord que j'étudie les radios. Si la tumeur est fixée sur le péricarde c'est sans aucune chance. Je ne peux pas trancher dans le péricarde et supprimer simplement les tissus atteints.

— Mon Dieu, mon Dieu, ce que nous sommes peu de chose..., soupira le vieux médecin en fixant le sol.

Le médecin-chef s'assit pendant qu'on détachait Juan pour le remettre sur la civière qui devait le ramener dans une chambre, au rez-de-chaussée.

— Nous pouvons peut-être tenter de libérer le cœur des sécrétions qui le noient et, par la même opération, arrêter les progrès de la tumeur. Mais ce ne sera que lui accorder une prolongation. Ce ne sera pas le sauver. Il mourra plus lentement.

— Autrement, il n'y a rien à faire ?

Le professeur ferma les yeux.

— Non, répondit-il d'un ton las, vaincu. Il n'y a rien à faire.

— Pauvre gosse...

On emportait Juan, pâle, inconscient, beaucoup plus mort que vivant. La porte franchie, on lui couvrit la tête, puis on le poussa jusqu'à l'ascenseur qui le descendit jusqu'au niveau de la petite chambre nue qui l'attendait, comme médecins et infirmières attendaient qu'il sortît de son inconscience.

Dans le bureau du professeur, on étudiait déjà le résultat des radios.

Elles étaient nettes, implacables.

Tumeur, encore à l'état primaire, de la paroi interne du péricarde avec atteinte du myocarde.

Un cas incurable.

Un arrêt de mort clair, précis, inéluctable.

Le professeur reposa les épreuves sur son bureau et alluma un cigare. Ses confrères fumaient déjà.

— Nous n'avons pas le droit de le lui dire. Je parlerai à Tortosa et en médecin traitant de Torrico. Il faut que ce garçon abandonne ses études. Un repos absolu peut, peut-être, lui prolonger un peu la vie... la chaise longue... et attendre la mort. Quand les douleurs intenses viendront... la morphine. Je ne peux rien faire d'autre.

— C'est affreux !

— Oh, il y a pire. Songez donc aux cancers, aux scléroses multiples, aux méningites qui provoquent le crétinisme. Si ce garçon a de la chance, il mourra sans le savoir, en pleine crise. Une brève nausée et il

ne sentira pas autre chose.

Le professeur mit son cigare dans un cendrier. Il lui trouvait un sale goût, soudain.

— ... C'est évidemment une piètre consolation, ajouta-t-il à voix basse.

Dans sa chambre, Juan reprenait contact avec le monde extérieur. Il avait l'impression de regarder à travers un voile des objets qui flottaient dans une atmosphère floue. Puis il distingua un mur blanc sur lequel se détachait un crucifix de bois, une chaise, une table blanche avec un vase plein de fleurs flétries. Et puis le visage d'un homme penché au-dessus du sien et celui d'une infirmière à la coiffe blanche. Et il comprit soudain qu'il se trouvait dans un hôpital, qu'il lui était arrivé quelque chose, qu'il était resté longtemps inconscient après s'être écroulé entre les bras de Jacquina, en dansant.

Il se redressa, mais une main le repoussa sur son oreiller.

— Du calme, dit une voix d'homme. « Vous êtes à l'hôpital. Vous vous êtes évanoui et l'on vous a amené ici. »

Juan croisa le regard du médecin-chef qui se penchait vers lui, bienveillant. Il eut confiance en lui.

— Était-ce grave ? demanda-t-il d'une voix faible.

L'infirmière sortit de la chambre, Juan entendit la porte se refermer derrière elle.

Le médecin-chef prit le poignet du jeune homme et, souriant, lui mentit.

— Non. Vous voyez, cela va déjà bien. Encore deux jours de repos et vous pourrez partir.

— Deux jours ? Mais je dois aller à l'École demain !

— Cela peut attendre. Nous préviendrons M. Tortosa et nous vous donnerons un certificat. Reposez-vous.

Juan leva vers le médecin de grands yeux suppliants.

— Et... Il n'y a rien de sérieux... avec mon cœur ?

Le médecin soutint son regard, il ne rougit ni n'hésita.

— Non, répondit-il d'une voix ferme. « Ce n'est rien qu'une faiblesse passagère. Avez-vous déjà eu des crises de ce genre ? »

— Trois ou quatre fois... oui. Le docteur Osura m'a dit que c'était un rétrécissement de la coronaire.

— Qui est le docteur Osura ?

— Notre médecin, à Mestanza. C'est lui qui m'a soigné jusqu'à présent. S'est-il trompé, docteur ? demanda-t-il, inquiet soudain.

— Non, non. C'est quelque chose de ce genre. Rien d'important. Si vous vous reposez bien, nous remettrons tout cela en ordre. Vous êtes encore si jeune.

— J'ai dix-neuf ans, docteur.

— Vous voyez. À votre âge, moi aussi j'étais étudiant à Paris. C'était

le bon temps. Et j'étais amoureux d'une petite Jeannette.

Juan sourit faiblement.

— Vous me donnez du courage, docteur.

— C'est le meilleur des remèdes...Il vous en faudra encore beaucoup, mon enfant.

— Que fait Jacquina ?

— La jeune fille de chez Bonillo ?

— Oui. Elle est secrétaire à l'École des Beaux-Arts.

— Ah bon. Elle attend en bas. Voulez-vous la voir ?

— Oh oui, s'il vous plaît.

— Mais pas un mot ! Demain, vous pourrez recevoir. Ce soir, vous êtes encore trop faible. C'est entendu ?

— Oui, docteur.

Juan sourit doucement et la reconnaissance qui imprégnait ce sourire frappa le médecin droit au cœur. Il se leva très vite et fit signe à l'infirmière qui attendait, à la porte. Le médecin assistant qui lui parlait se hâta le long du couloir en direction de la loge du concierge.

Mais Juan ne vit pas Jacquina s'évanouir entre les bras du jeune médecin. Une nouvelle crise déroba le monde à ses yeux. Il entendit bien le bruit de la porte et eut conscience de la présence de plusieurs personnes dans la chambre, mais il ne les reconnut pas. Des mouvements, du bruit, mais le tout comme à travers un verre dépoli. Il se sentit si léger, si bien, qu'il ferma les yeux et s'endormit.

Le médecin-chef lui fit une nouvelle piqûre intraveineuse et quitta la pièce.

— Il dort. Il va récupérer un peu, dit-il à l'infirmière, dans le couloir. « Appelez-moi dès qu'il se réveillera. Nous ne pouvons pas le garder ici. Quand il sera assez fort, on pourra lui rendre ses affaires et le relâcher. Le professeur réglera le reste. »

Puis il retourna dans son bureau et avala, coup sur coup, plusieurs verres de cognac.

Le lendemain matin, Ramirez Tortosa fut étonné qu'on lui annonçât la visite du professeur, directeur de l'hôpital municipal. Il n'était pas d'excellente humeur, Yehno lui ayant dit, une demi-heure plus tôt, que l'enfant prodige, Juan Torrico, n'avait pas paru au cours. Interrogée, M^{me} Sabinar elle-même dit que son pensionnaire n'était pas revenu d'une promenade faite après le dîner. Et à l'heure actuelle, noyée de larmes, la veuve prenait à témoin tous les saints du paradis. Elle jurait avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour rendre la vie agréable au jeune homme et ne comprenait pas sa disparition.

Tout à sa colère, Tortosa ne songea pas à Jacquina dont on lui avait également annoncé l'absence. L'idée de faire un rapprochement avec celle de Juan ne lui vint même pas à l'esprit. On le lui eût suggéré qu'il

eût jugé cela trop absurde.

Il fut d'autant plus étonné que le professeur demandât à le voir. Un effroi sans nom le saisit. Juan avait-il été victime d'une agression ? Le petit paysan avait-il été victime de la ville dès le lendemain de son arrivée ? Il sonna pour qu'on introduisît le professeur.

À peine celui-ci eut-il pénétré dans la pièce que Tortosa se précipita vers lui.

— S'agit-il de Juan Torrico ? s'écria-t-il. Je vous en prie, parlez, monsieur ! supplia-t-il, comme l'autre se taisait, mal à l'aise. « Juan Torrico est le plus grand espoir de l'Espagne. »

— Il l'était, rectifia le professeur à voix basse.

— Non ! Tortosa s'écroula sur une chaise. « Il... est... mort ? »

— Non pas, répondit le professeur en s'asseyant. « Laissez-moi vous expliquer. On nous a amené M. Torrico, hier soir vers onze heures. Premier diagnostic, fait à vue de nez : collapsus. Nous l'avons examiné... radiographié... cas désespéré ! Une tumeur du péricarde. »

— Mon Dieu, mon Dieu, gémit Tortosa le visage entre les mains, pourquoi avez-vous fait ça ?

— N'attendez pas qu'il vous réponde, dit le professeur qui, d'émotion, avait complètement déformé son chapeau. « Le diagnostic est précis et inattaquable. J'ai jugé de mon devoir de vous prévenir. »

— Juan le sait-il ? demanda Tortosa d'une voix faible.

— Non ! Ce serait affreux.

Tortosa semblait avoir vieilli en quelques secondes.

— Et sa mère, ou son frère ?

— Eux non plus. Le docteur Osura, leur médecin, peut-être. Il devait s'en douter. Tout le monde autrement l'ignore et c'est mieux.

— Et, combien de temps vivra-t-il encore ? demanda Tortosa, la langue comme un morceau de bois dans sa bouche, la gorge serrée.

— Peut-être un an encore. Si nous réussissons à vider la tumeur, peut-être deux ans. Mais certainement pas plus de cinq ans. Encore serait-ce un miracle.

— Peut-être y en aura-t-il un ! s'écria Tortosa en bondissant sur ses pieds.

— Non ! Le professeur secoua la tête. « N'y comptez pas. Inutile de le conduire à Lourdes ou à Fatima... oui, je sais à quoi vous pensez ! »

— Mais pourquoi Dieu fait-il un génie de ce garçon pour le reprendre à lui avant qu'il soit développé ? Ce n'est pas logique !

— Avez-vous quelquefois vu la logique dans l'œuvre de Dieu ? Dieu prend avec lui ceux qu'il aime ! Aux yeux des hommes, c'est un non-sens... selon la justice divine, c'est une grâce. Ne comptons pas avec lui... acceptons en silence... nous ne sommes que des hommes.

— Et, il n'y a aucun moyen de guérir cette petite tumeur ?

— Non.

— Une opération ?

— Vous pouvez diminuer un cœur ? Moi pas. Et je ne connais personne au monde qui le puisse.

— Mais vous ne pouvez tout de même pas assister sans réagir à l'anéantissement d'un génie, à son extinction physique !

— Je ne peux que lui administrer de la morphine quand la douleur sera insupportable.

Tortosa poussa un cri.

— De la morphine ! C'est là toute votre science !

Sa colère était l'aveu même de son impuissance et le professeur eut pour lui un regard de pitié.

— Oui, avoua-t-il et il ajouta, doucement : « Je m'incline devant vous et je reconnais n'être qu'un charlatan si vous créez pour moi une œuvre à l'exemple de Praxitèle. »

Cette réponse calma aussitôt Tortosa. Il éleva les deux bras vers le ciel et les laissa retomber lourdement.

— Alors, Juan doit mourir, dit-il d'une voix tremblante.

— Oui. Et il doit cesser immédiatement ses études chez vous.

— Bien sûr. Et puis ? Que lui dirai-je ?

Le professeur baissa les yeux, indécis soudain.

— Je... je ne sais pas, murmura-t-il.

— Peut-il voyager ?

— Voyager ? Pourquoi ? Je ne comprends pas votre question.

Tortosa regarda par la fenêtre en direction du Tage qui semblait charrier du soleil.

— Mais comprenez-moi donc ! Je ne peux pas lui dire : Juan il faut te ménager... Tu dois renoncer à la sculpture ! Il faut que je trouve un biais. C'est pourquoi je voudrais le faire voyager. Je lui dirai qu'il s'agit de voyages d'études... qu'il a besoin de voir les musées, d'étudier l'œuvre de ses prédécesseurs. Cela l'empêchera de sculpter et c'est en admirant les beautés de ce monde qu'il mourra. Y a-t-il une plus belle mort ?

— Non.

Le professeur se leva et, rejoignant le grand homme profondément bouleversé, il lui posa la main sur le bras.

— Qu'il voyage tranquillement. Je pourrais vous dire, c'est trop fatigant. Mais je veux donner à cet enfant les beautés dont il aura à peine eu le temps de jouir. Ce sera la meilleure solution.

Il tendit la main à Tortosa qui la serra à contrecœur. Puis il sortit et referma la porte avec précaution derrière lui. Le sculpteur l'avait suivi des yeux, sans dire un mot. « C'est donc à cela que ressemble la mort », se dit-il. « Petite, faible, bienveillante, humaine. Mon Dieu, que l'homme est misérable... »

Les doigts tremblants, glacés, il écrivit deux lettres. Un appel au

secours à Fredo Campillo et au docteur Osura.

« Venez vite ! Pas un instant à perdre ! Juan... Mon Dieu... Juan va mourir... Que dois-je faire ? Aidez-moi !... »

Puis Tortosa quitta l'École et gagna la Rua de los Lezuza où il trouva Maria Sabinar toujours en pleurs. Il la consola et s'installa dans la chambre de Juan, sur le siège placé devant la fenêtre.

Devant lui, sur la table, il y avait un bloc de papier. Il l'ouvrit. Il contenait le début d'une lettre :

« Bien chère maman, cher Pedro et chère Elvira. Tolède me plaît énormément. Je suis heureux et content. Je sens que je guérirai ici, rien que parce que je suis heureux... »

Alors Tortosa se cacha le visage entre les mains et se mit à pleurer.

Le docteur Osura et Fredo Campillo arrivèrent le surlendemain, presque au même moment. Juan avait quitté l'hôpital et, installé douillettement dans la plus belle chambre de M^{me} Sabinar, n'avait qu'à demander quelque chose pour qu'elle la lui donnât. Tortosa lui-même était venu le chercher à l'hôpital, dans sa grande voiture et lui avait accordé une semaine de congé. De façon qu'il ne perdît pas son temps, il lui avait promis de lui envoyer, une heure chaque soir, Yehno pour lui donner un cours. Juan était heureux de pouvoir rester chez lui car il se sentait plus fatigué cette fois-ci qu'après aucune de ses crises. Assis devant la fenêtre, il lisait beaucoup. M^{me} Sabinar l'approvisionnait en livres nouveaux chaque fois qu'il en manquait, heureuse de lui faire plaisir.

Il n'avait rien su de la rencontre docteur Osura, Fredo Campillo, Tortosa, quel qu'eût été le désir d'Osura de le voir et de lui parler. Le médecin avait été profondément touché d'apprendre en quel état était son jeune ami. Le professeur et le médecin-chef de l'hôpital lui en avaient fait un tableau aussi précis que douloureux, l'assurant toutefois que, sans radio, ils auraient conclu, comme lui, à un rétrécissement mitral.

À cet instant, Osura pensa à Anita.

« Je suis une sorcière », avait-elle dit. « Et je sais que Juan est malade, très malade. Ce n'est pas le cœur... c'est le sang... je le sais. Mon pauvre Juanito... »

— Sa mère le sait, dit-il doucement.

— Quoi ?

Le professeur et le médecin-chef sursautèrent en même temps.

— Tortosa a donc parlé ?

— Non. Elle sait que Juan est très malade. Elle ne voulait pas le laisser partir. J'ai pris cela pour un caprice et je l'ai calmée. En vain, d'ailleurs. Je croyais qu'il avait une faiblesse cardiaque provoquée par un complexe de frustration dont Juan souffre. À présent, je sais que sa

mère sentait ce qu'il avait exactement. Messieurs, je vous en prie, autorisez-moi à parler. Je dois le dire à sa mère !

— Impossible !

Le professeur allait et venait, fort agité.

— Elle aurait un choc nerveux, ou elle le lui dirait, ce qui serait encore pire.

— Non ! Elle ne dirait rien ! Elle se tairait.

— Jamais une mère ne ferait cela !

— Bien au contraire. Une mère sait se taire pour prolonger la vie de son enfant. Je m'en porte garant, messieurs.

Le médecin-chef regarda son patron.

— Comme vous voudrez. Mais vous serez seul, absolument responsable de ce qui peut arriver si nous vous déliions du secret professionnel. Nous dégageons notre propre responsabilité.

— Je vous en prie, messieurs.

— Et si cela provoque un malheur ? Vous savez que votre cabinet sera fermé ?

— Il ne se passera rien. Anita Torrico voue une véritable adoration à son fils. Elle fera n'importe quoi pour que les années, ou l'année qui lui reste à vivre, soit la plus belle possible sans que Juan sache pourquoi elle le fait. Elle souffrira en silence, comme le font et le feront des millions de mères du seul fait que c'est une mère.

Le professeur tendit la main au docteur Osura et serra la sienne avec fermeté. Dans ce geste, il y avait beaucoup de respect mais aussi la mise en garde de ne pas faire trop confiance à l'âme humaine.

— Faites ce que vous estimez devoir faire, mon cher confrère, dit-il d'une voix posée. « Nous ne connaissons pas cette dame Torrico. Si son amour maternel peut aider son fils, tant mieux. Au reste... qu'a décidé Tortosa ? »

— De faire voyager le garçon.

— Par « temple ! C'est vraiment le mieux. Et où cela ?

— D'abord à Madrid. Fredo Campillo le recevra chez lui pendant quatre semaines et lui montrera toutes les beautés de la ville.

— Ce n'est pas bête.

— Non. Ensuite, il ira à Saint-Sébastien, puis à Bilbao. Cela durera peut-être encore quatre semaines. Ensuite de quoi, s'il n'y a pas d'autre crise, il y aura réunion de spécialistes qui décideront de l'éventualité et de la possibilité d'un voyage au Sud-Est et peut-être au Maroc.

— Hum ! Le professeur échangea un coup d'œil avec son médecin-chef qui hocha la tête. « Je ne sais pas si cela se pourra. Si mes calculs et mes connaissances de la physiologie des tumeurs sont exacts, dans six à huit semaines, le péricarde sera mûr pour une vidange. »

— Opératoire ?

— Seulement ! Nous ne pouvons pas enfoncer une aiguille creuse

dans le cœur, comme pour une ponction lombaire, ou en cas de pleurésie.

— Évidemment. Mais si l'on ouvre la cage thoracique, on est directement en contact avec le cœur ?

— Oui. Mais comment ? Non, on ne peut rien faire.

Osura, le front baissé, réfléchissait. Des noms lui traversaient la tête : Sauerbruch, à Berlin ; Frey, à Munich ; O'Neill, à New York ; le professeur J. Stamler à Chicago ; Mikoblicz-Radeck, à Kiel, aucun d'entre eux ne pouvait-il agir ? Devrait-il parcourir le monde à la recherche d'un génie qui sauverait un autre génie ? Serait-ce même nécessaire ? Y avait-il encore de l'espoir ?

Brusquement, Osura sursauta et leva des yeux un peu hagards sur le professeur qui s'inquiéta.

— Que pensez-vous de notre célèbre confrère de Madrid ?

— Carlos Moratalla ?

— Oui.

— Pour lui aussi, il est trop tard.

D'une main qui tremblait, le médecin-chef alluma une cigarette.

— La chirurgie peut beaucoup, mais elle a aussi ses limites.

Osura cependant avait l'impression d'être un homme qui se noie devant les yeux duquel soudain apparaîtrait un fétu de paille, dérisoire peut-être, mais espoir quand même.

— Moratalla montrera ce dont il est capable ! s'écria-t-il. « J'irai lui présenter Juan. »

— Tentez votre chance, répondit le professeur avec un sourire sceptique. « Mais Moratalla lui non plus ne peut rétrécir un péricarde. »

— Mais peut-être peut-il faire une greffe du péricarde et sauver Juan.

— Ce serait de la folie !

Le médecin-chef tirait nerveusement sur sa cigarette.

— ... On ne peut greffer que des morceaux de peau pédiculés en cas de chirurgie plastique, par exemple. Et encore ces greffes ne prennent-elles pas toujours ! Il est totalement impossible de faire des greffes d'organes ! On a, il est vrai, remplacé une veine sectionnée par un morceau d'uretère mais c'est une exception sensationnelle. Il est impossible de concevoir une greffe quelconque à l'intérieur du cœur, la nature même de cet organe rend cette opération impossible.

— J'essaierai pourtant. Le professeur Moratalla aura peut-être une solution, répondit Osura avec la ferveur désespérée de celui qui n'a plus rien à perdre.

— Vous avez raison, approuva le professeur. « Il faut tout tenter. Mais... si Moratalla peut quelque chose, je vous en prie, télégraphiez-nous aussitôt. Je voudrais assister à l'opération... quelle qu'elle soit. »

— Comptez sur moi, promit Osura.

En quittant l'hôpital, Osura retourna à l'École des Beaux-Arts. Tortosa et Campillo n'avaient pas changé de place mais ils avaient vidé une bouteille de cognac. L'arrivée du docteur Osura les fit sursauter et se lever précipitamment pour aller au-devant de lui.

— Alors ? s'écria Campillo. Que disent les médecins ? Ils en ont eu davantage à te raconter qu'à nous ! Allez, parle ! est-ce si grave ? Est-il condamné ?

Campillo jeta son cigare et saisit son ami par les revers de son veston.

— ... Tu es médecin, pourtant ! À quoi vous sert d'avoir fait des études si vous êtes arrêtés par une misérable petite tumeur de rien du tout ? Vous n'êtes que des charlatans !

Osura se libéra de l'étreinte du gros homme et se laissa tomber sur un siège.

— Il faut partir immédiatement pour Madrid, dit-il.

— Pour Madrid ? Pourquoi cela ?

— Pour y voir le professeur Moratalla. Si quelqu'un peut nous aider, c'est lui.

— Alors, partons sans perdre une seconde ! s'écria Tortosa. « Je cours chercher Juan ! »

Déjà il s'apprêtait à quitter la pièce. Osura le retint au passage.

— Juan est encore trop faible. Il faut attendre deux ou trois jours. Si Moratalla sait quoi faire, il est sauvé. J'y crois comme en Dieu.

— Tu blasphèmes ! protesta Campillo.

— Non ! s'écria Osura. Mais je veux m'étourdir...

On lui donna un verre d'alcool, puis il produisit les radios qu'on lui avait données, à l'hôpital, pour Moratalla.

Campillo regarda le petit point noir, source de toute la tragédie, et hocha la tête.

— C'est cela ? C'est ce point ? demanda-t-il.

— Oui. Il est gros comme un petit pois. C'est tout.

— Et c'est la mort ?

— Oui.

— Et, là-devant, vous êtes impuissants ?

— Oui.

Campillo jeta d'un geste rageur les épreuves sur la table et enfonça ses mains dans ses poches.

— Ne prends pas en mauvaise part ce que je vais te dire, mais ma confiance en la médecine est totalement ébranlée, de ce jour.

Tortosa avait regardé les radios sans rien dire, ses dents tourmentant sa lèvre inférieure.

— Je vous ai caché quelque chose, avoua-t-il enfin d'une voix sourde. « J'ai fait part au Caudillo des dons exceptionnels de Juan. »

— Il ne manquait plus que cela ! s'écria Osura.

— Et Franco le recevra dans deux mois à l'Escorial.

Fredo Campillo avait pâli.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ? s'écria-t-il, hors de soi. « Que vais-je dire au Caudillo, à présent ? »

— La vérité, gémit Tortosa.

— Impossible ! Un génie condamné à mourir à vingt ans ! Personne ne comprendra ! Comment le pourrait-on ?

Fredo Campillo allait et venait à travers la pièce en se frappant la poitrine à grands coups de poing.

— ... Moi qui voulais former lentement ce garçon, lui laisser tout son temps... le gâter, le laisser se développer.

— À quoi tout cela sert-il, Fredo ? demanda Osura, la gorge serrée. « Il n'a plus le temps. Un an ! Deux, peut-être, et tout sera fini. »

— Je ne peux pas y croire !

Campillo reprit en main les épreuves et contempla fixement la tâche noire sur le cœur de Juan.

— Un point aussi misérable, une tâche à peine visible ! Non, je ne peux pas comprendre.

— Mais il le faut, Fredo, dit Osura en se levant. « Dans quarante-huit heures, nous partirons avec Juan pour Madrid. Nous ferons en sorte que Moratalla l'examine. Ensuite, on verra. »

— De toute façon, je garde Juan quatre semaines chez moi. Il faut qu'il connaisse la ville et, au calme, dans ma maison de campagne, il dessinera autant qu'il voudra. Peut-être, de la sorte, laissera-t-il à l'Espagne quelques œuvres qui lui survivront tant que les hommes aimeront l'art.

Ramirez Tortosa secoua la tête. Appuyé au rebord de la fenêtre, il ne sentait pas le soleil lui brûler la nuque, à travers la vitre.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'on le renvoie dans ses montagnes ? demanda-t-il lentement. « Nous ne pouvons tout de même pas retirer son fils à sa mère. Elle seule a le droit de vivre avec lui sa dernière année. »

Campillo fit volte-face, les yeux brillants.

— Juan n'appartient pas à une vieille femme ! s'écria-t-il. « Il appartient au monde. Faut-il qu'il redevienne le petit paysan qui dessinait des lapins en gardant les vaches ? Faut-il encore que son frère le soufflette à cause de sa « paresse » ? Cette année qui lui reste, il doit la vivre comme un conte de fées ! »

— Mais nous n'en avons pas le droit, Fredo !

— Le droit ! Le droit ! Campillo leva les deux bras comme s'il en appelait au ciel. « Ce droit, nous l'avons au nom de l'art ! Cette année peut rendre le nom de Juan Torrico immortel aux yeux du monde. N'importe quel galopin peut garder les vaches ! »

— Tu oublies sa mère, Fredo.

— Pas de larmes, je t'en prie ! La pauvre maman ! La bonne Anita. La petite vieille au regard fidèle et au cœur douloureux !

— Fredo ! C'en est assez ! protesta Osura. « Demain, je mettrai Anita au courant. Je pars cette nuit. Je serai de retour pour le départ à Madrid. »

— Tu resteras ici ! s'écria Campillo.

— Pourquoi ?

— Si tu préviens sa mère, elle voudra ramener Juan à Solana del Pino.

— Non. J'ai également donné l'assurance à mes confrères que le fait que je parle n'entraînerait aucun dommage. Je suis également persuadé qu'Anita Torrico nous laissera son fils.

— Et si tu te trompes ? Quand il s'agit de leur enfant, les mères sont insondables.

Tortosa lui aussi s'agitait. Il jouait avec un coupe-papier et regardait nerveusement ses camarades, l'un après l'autre.

Le docteur Osura secoua la tête.

— Je connais les Torrico depuis des années. Je sais de quelle façon leur parler – il marqua une hésitation –, d'ailleurs, nous devons tous attendre le jugement de Moratalla.

— Le jugement, répéta Tortosa d'un ton amer. « On dirait que l'on mène ce pauvre garçon à l'échafaud... »

Le silence tomba dans la pièce. Côte à côte à la fenêtre, les trois hommes regardaient le Tage qui coulait, paisible, les gens qui passaient, nonchalants ou affairés. Ils ne comprenaient plus, se posant toujours la même question qui ne recevait pas de réponse : « Mon Dieu, pourquoi avez-vous fait cela ? »

Le soleil brillait sur Tolède et le dôme de la cathédrale étincelait contre le fond de granit noir de la montagne.

Le soir tombait et la Santa Madrona semblait embrasée par le soleil couchant. Assise sur le banc, Elvira, sa guitare serrée contre elle, jouait une de ces petites mélodies mélancoliques que l'on chante, en hiver, au bord de l'âtre, pour faire passer le temps. Assis à côté d'elle, Pedro fumait sa pipe. Sa provision de tabac s'épuisait mais il était décidé à ne pas la renouveler pour réunir l'argent du voyage à Tolède.

Anita s'activait encore dans la cuisine et rangeait dans le buffet les assiettes en gros caillou qui avaient servi au repas.

C'était comme toujours, et pourtant non. Ils se sentaient tous opprimés, malgré le somptueux coucher de soleil. Il semblait qu'un vent glacé montait de la vallée et soufflait sur ces trois êtres dont les liens étaient si étroits qu'ils ressentaient la souffrance ou le bonheur des autres.

Juan n'avait pas donné signe de vie. Depuis presque une semaine, rien. Et il avait pourtant promis d'écrire aussitôt comment il allait, quel effet lui faisait la ville et ce qu'il faisait. Le docteur Osura n'était pas chez lui... Pedro avait téléphoné de Solana del Pino, du magasin de Ricardo Granja, qui était le seul à posséder un téléphone. Il avait appelé Mestanza et même Puertollano. Le docteur était en voyage, lui avait-on répondu. Où ? On l'ignorait. Il était parti brusquement et dans un état d'agitation extrême. Un cas urgent peut-être... cela peut également arriver dans la Santa Madrona...

Pedro n'avait rien dit de ces appels à sa mère ni à sa femme. Inutile de les inquiéter. Cela suffisait qu'il fût, lui, très angoissé, au point de décider de se rendre à Tolède dès la semaine suivante, avec sa mère naturellement, et d'emprunter l'argent manquant soit à Granja, soit à un voisin.

Anita avait rejoint son fils et sa belle-fille. Elle reprisait les chaussettes de Pedro et se servait d'une vieille ampoule électrique en guise d'œuf à repriser. Ils se taisaient. Qu'auraient-ils dit ? Que le jardin avait belle allure ? Que les vaches mangeaient enfin à leur faim et que l'hiver s'annonçait bien ? Ou encore que le voisin avait eu un veau mort-né ? La vie dans la Santa Madrona était tellement uniforme qu'il ne servait de rien de parler toujours de la même chose.

Aussi furent-ils très étonnés quand ils virent une vieille Ford se diriger vers la ferme et qu'ils reconnurent la voiture du docteur Osura.

Pedro respira, allégé. Cette visite, il l'espérait, leur apporterait des nouvelles de Juan. Anita, elle, se mit à trembler parce que le médecin venait sans avoir été appelé. Son pauvre petit Juan était malade, seul dans la grande ville, il réclamait sa mère...

Osura s'arrêta devant la grange et mit pied à terre, un peu raide. Personne ne pouvait se douter qu'il venait de Tolède. Sa voiture était toujours couverte de poussière. Les traits de son visage étaient marqués depuis longtemps et la fatigue du long voyage ne s'y lisait pas.

À la vue de la famille que le soleil couchant semblait arroser de sang, il tressaillit – un symbole... Ils attendaient dans le rouge de la mort... Il s'approcha lentement et serra la main de Pedro qui s'était levé pour venir au-devant de lui.

— Soyez le bienvenu, docteur, dit-il d'une voix forte. « Vous apportez du neuf ? »

— Du neuf ? Non.

Osura tapota l'épaule d'Anita et lui sourit. C'était un sourire forcé, mais personne ne s'en rendit compte.

— ... Je voulais voir comment va ton petit réservoir, mon ange. Il va falloir qu'on ouvre le robinet, hein ?

Puis prenant Anita par les coudes, il la força à se lever.

— ... Viens, mon pigeon, on va voir ça. Je pars en voyage la semaine prochaine, mais je veux t'examiner auparavant.

Il l'entraîna dans la maison, ferma la fenêtre de la chambre de Juan et fit signe à la vieille femme de s'asseoir sur le lit. Il s'installa lui-même sur un tabouret. Docile, Anita s'assit et croisa les mains sur les genoux.

— Vous avez quelque chose de spécial à me dire, docteur ? demanda-t-elle doucement.

Osura sursauta.

— Vous êtes effectivement une sorcière !

Anita eut un pâle sourire.

— C'est ce que disait mon mari. Qu'y a-t-il avec Juan ? Il est très malade ?

Osura regarda le mur nu. Au jeu de sa pomme d'Adam, on voyait qu'il avait du mal à avaler sa salive, qu'il cherchait ses mots pour ne pas assener trop brutalement la terrible vérité.

— Nous avons fait examiner Juan par plusieurs bons médecins, à Tolède. Nous avons photographié l'intérieur de son corps. Il n'a pas le cœur nerveux. Il n'a pas non plus de troubles circulatoires, dit-il lentement.

— Mais il est très malade ? insista Anita en regardant fixement le médecin.

Il éluda la question.

— Pour le moment, il va bien. Il partira même la semaine prochaine

pour Madrid où il restera un mois. Puis il se rendra au nord, à l'est, au sud, il visitera toute l'Espagne. Il s'en réjouit beaucoup. Son professeur est très content de lui. Il fait beaucoup de progrès.

— Mais il est malade, persista Anita. « Pourquoi ne me le dites-vous pas ? Pourquoi me torturez-vous ? Je le sais bien ! »

Le docteur Osura serra les poings et s'assit sur le lit, à côté d'Anita. Il lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui, comme pour la protéger.

— Oui, il est malade, dit-il tout bas. « Nous le savons, à présent. Il a une tumeur au cœur. »

La tête d'Anita s'affaissa sur la poitrine du médecin. Plusieurs minutes durant, elle resta, comme inconsciente, appuyée contre lui, les yeux fermés. Puis des sanglots la secouèrent. Osura caressait ses cheveux blancs, son front ridé, le cœur gonflé de larmes de douleur et d'amertume contre un destin impitoyable.

— Quand doit-il mourir ? murmura-t-elle.

Le médecin tressaillit et il eut recours à un mensonge pour lui donner un peu de courage.

— Dans deux ou trois ans.

— Et vous autres, médecins, vous ne pouvez pas le sauver ?

— Peut-être, Anita.

Alors elle se jeta sur lui, enfonçant ses doigts dans sa chair à travers l'étoffe de son veston.

— Sauvez-le ! cria-t-elle, l'œil vitreux. « Sauvez mon Juanito... Oh ! je vous en supplie, je vous en conjure. Je prierai pour Juanito et pour vous... Je brûlerai des cierges bénits. J'irai d'autel en autel, sur les genoux, jour et nuit, mais sauvez mon Juanito. »

Les larmes débordaient de ses yeux, lourdes. Elle se tassa sur elle-même, devint encore plus petite et resta entre les bras d'Osura comme un paquet de chiffons que quelqu'un aurait jeté.

— Je veux le voir, murmura-t-elle.

— Mais tu le verras, répondit Osura dont la voix tremblait comme celle de quelqu'un qui va pleurer.

« Il doit aller à Madrid pour y voir le seul homme qui puisse l'aider. »

— Je l'accompagnerai...

— Non, pas cela, Anita. Juan a besoin de repos.

— Une mère n'a jamais troublé le repos de son enfant malade.

— Anita, il a besoin de repos, de calme intérieur ! Il faut qu'il ne voie aucun d'entre vous, car cela l'énervait. Et... Juan ne sait pas qu'il est mortellement atteint. Nous lui avons dit qu'il allait bien pour lui donner du courage et afin qu'il profite de ses dernières années. Cela non plus, tu n'as pas le droit de le lui dire. Anita, personne ne doit le savoir. N'en parle ni à Pedro, ni à Elvira, ni à Concha. Si tu veux que

Juan vive encore ces trois années, il faut te taire.

— Je veux qu'il guérisse, dit-elle en se passant les mains sur les yeux. « Quand pourrai-je le voir ? »

— Quand il reviendra de Madrid.

— Dans un mois ?

— Oui.

— Et ce voyage, il peut le faire sans que cela lui fasse de mal ?

— Il sera toujours sous surveillance médicale, sans le savoir.

Il hésita et, sachant qu'il se mentait à lui-même, il ajouta :

— Peut-être le professeur Moratalla pourra-t-il le sauver.

— Le professeur Moratalla ? Qui est-ce ?

— Le médecin qu'il va voir à Madrid et qui est le seul à pouvoir l'aider.

Anita se redressa.

— Vous ferez le voyage avec Juan ?

— Oui, Anita.

— Oh, je vous en prie, dites-lui que Juanito est toute ma vie. Qu'il doit le sauver. Que je lui donnerai tout ce que je possède. Que je vendrai la ferme s'il le faut pour aller mendier dans la montagne. Mais qu'il sauve Juan ! Dites-le-lui, docteur !

— Oui, Anita, je le lui dirai.

Doucement, fermement, Osura fit étendre le petit corps usé sur le lit et sortit de sa trousse sa seringue à injections et une ampoule de tranquillisant. Il dut s'y reprendre à deux fois pour faire entrer l'aiguille dans la peau parcheminée. Puis il couvrit sa malade et lui fit un petit signe amical.

— Maintenant, tu vas rester bien tranquille, Anita, tu m'entends ? Ne dis à personne ce que tu sais. Je te raconterai tout à mon retour de Madrid. Nous avons encore de l'espoir.

Il serra sa main abandonnée et sortit de la chambre dont il referma doucement la porte derrière lui. Puis il se lava les mains dans la cuisine et se passa le visage à l'eau froide pour se détendre un peu.

Pedro et Elvira l'attendaient, soucieux.

— Vous êtes resté longtemps avec la mère, remarqua Pedro.

— Elle dort déjà, répondit le médecin en refermant sa trousse. « Ne la dérangez pas. Elle est dans le lit de Juan. Je lui ai fait une piqûre de somnifère. Le départ de Juan l'a beaucoup épuisée, bien qu'elle n'en parle pas. Je reviendrai dans une semaine. Et, surtout, ne parlez pas de Juan devant elle, cela la rend malade. »

— Comme vous voudrez, docteur.

— Et comment va-t-il, Juan ? demanda Elvira.

— Il m'a chargé de vous dire bonjour à tous. Ah, oui, j'oubliais. Il a fait beaucoup de progrès et il part pour Madrid la semaine prochaine. Peut-être sera-t-il présenté au Caudillo.

— Juan devant le Caudillo ! s'écria Pedro qui, de stupeur, se gratta la tête. « Sainte Mère de Dieu, jamais je n'aurais cru que j'aurais un frère aussi célèbre. »

— Et sa santé ? voulut savoir Elvira.

— Elle est revenue au bon air. Et il est heureux... ce bonheur lui fait plus de bien que n'importe quelle médecine. Quand ce sera un grand homme, il sera solide comme un roc !

Pedro serra avec chaleur la main du médecin.

— Ça, c'est une bonne nouvelle, dit-il. « Je suis très content, docteur. J'irai le voir, un jour, avec notre mère. Je vous suis très reconnaissant de lui avoir tout facilité. »

À cela, le médecin ne répondit pas. Il prit très vite congé et partit dans la nuit aussi vite que le lui permettait sa vieille Ford. La route semblait brûler sous ses roues, la malédiction le poursuivre.

Il traversa Solana del Pino sans s'arrêter et prit la route de Mestanza. Sa tête bourdonnait. Il se cramponnait de toutes ses forces à l'espoir que Moratalla connaissait un moyen de combattre ce petit point noir... Ce ridicule petit pois porteur de mort.

Et puis Osura pensa à Anita et il eut soudain le désir invraisemblable d'être à la place de Juan, car que valait sa vie en regard de l'avenir de ce garçon... ?

La nuit était claire et le ciel piqué d'étoiles. Mais le médecin ne les voyait pas, car il ne voyait plus Dieu.

Trois jours après être sorti de l'hôpital – trois jours pendant lesquels il avait lu et s'était laissé gâter par M^{me} Sabinar, – Juan reçut la visite de Ramirez Tortosa.

L'allure officielle de cette visite, le gros bouquet de roses qu'il lui donna et les dimensions de sa voiture emplirent M^{me} Sabinar de respect.

— Comment va mon élève, madame ? demanda-t-il.

Elle lui raconta, en choisissant ses mots, avec quel dévouement elle s'était occupée de son pensionnaire et le bien qu'il en avait ressenti.

— Il lit presque toujours, dit-elle, pleine d'admiration. « Et il mange bien aussi. Il sera en bonne santé très bientôt, je crois. »

— Nous l'espérons tous, madame, répondit Tortosa, la bouche un peu amère. Puis il s'excusa et se dirigea vers la chambre de Juan.

Juan, surpris et content, se porta au-devant du visiteur.

— Comment allez-vous ? lui demanda Tortosa en le regardant dans les yeux.

Il avait, de nouveau, le regard clair. En trois jours, son visage semblait s'être arrondi, avoir pris des couleurs. L'espoir insensé que les médecins se soient trompés s'empara de Tortosa. Se pourrait-il qu'il ne se fût agi que d'un accès de faiblesse, que ce point noir sur les radios

fût autre chose qu'une tumeur ? Il serra la main du jeune homme et fut heureux de l'entendre lui répondre.

— Je suis mieux que je n'ai jamais été, monsieur le directeur.

— Ça, c'est bien.

Tortosa s'installa dans le fauteuil, devant la fenêtre, et croisa les jambes.

— J'ai à vous transmettre un message d'amitié, Juan.

Le jeune homme fit un bond.

— Une lettre du docteur Osura ?

— Non. De Madrid. De Fredo Campillo.

— De M. Campillo ?

— Oui. Il aimerait vous prendre pour un mois à Madrid, de façon que vous fassiez connaissance avec les grands trésors artistiques de l'Espagne.

— À Madrid ? bredouilla Juan. Vraiment ? À Madrid ? Cela a toujours été mon rêve.

— M. Yehno, votre professeur, m'a dit qu'il pouvait vous accorder un mois. Vous reprendrez vos cours ensuite, ou bien vous les poursuivrez à Madrid.

Tortosa baissa les yeux, incapable de soutenir le regard radieux de Juan. « Le docteur Osura vous accompagnera, pour l'aller. »

— Quoi ? Le docteur Osura va venir à Tolède ? s'écria Juan en battant des mains. « C'est merveilleux. Il me donnera des nouvelles de ma mère, de Pedro, d'Elvira et... de Concha », ajouta-t-il, un peu honteux.

— Certainement vous apportera-t-il leur affection.

La conversation prenait un tour que les nerfs éprouvés de Tortosa supportaient mal, pour les calmer, il alluma une cigarette.

— ... Madrid est une ville fatigante, dit-il. « Tous les jeunes gens qui veulent y faire des études doivent subir une visite médicale. Il faudra que vous le fassiez également, Juan. »

Le jeune homme sourit.

— Une fois de plus ou de moins ! Je suis en bonne santé, je le sens. Je suis plus fort que je ne l'ai jamais été. Je voudrais me retrouver devant un bloc de pierre et travailler, monsieur le directeur.

— Vous le pourrez à Madrid. Encore quelques jours de patience !

— Et à la fin du mois passé à Madrid ?

Tortosa regardait par la fenêtre. Il mit quelques secondes à répondre.

— Alors, vous aurez l'autorisation de passer quinze jours chez vous. Mais on verra bien à ce moment-là, ajouta-t-il avec un geste fataliste de la main.

Puis il se pencha sur les livres que Juan avait lus et, assis devant la table, ils en discutèrent, comparèrent les œuvres des grands maîtres, la

beauté due à leur étincelle de génie. Ce génie que Juan avait en lui et qu'une minuscule tumeur mettait en échec. Cette tumeur qui s'apprêtait à détruire une vie qui n'avait pas encore commencé. En présence du jeune homme, Tortosa éprouvait le tragique de ce destin avec une intensité double. À regarder dans les yeux du jeune homme, à contempler son corps fluët animé d'une force extraordinaire, il comprit ce qui échappait ici aux mains des hommes, discrètement, doucement, avec cette candeur qui fait naître de faux espoirs.

Tortosa se leva quand midi sonna.

— Il est temps, dit-il. « Si cela vous tente, venez donc chez moi ce soir. J'habite à côté de l'école, une petite villa au bord du Tage. Je suis toujours seul. D'autre part, j'ai un grand et bel atelier. »

— Oh, mais je viendrai sûrement, accepta Juan avec joie.

« Jacquina a-t-elle eu très peur ? » demanda-t-il soudain.

Tortosa, qui avait déjà la main sur la poignée de la porte, fit volte-face et regarda Juan, les sourcils levés par l'étonnement.

— Jacquina ? D'où la connaissez-vous ?

— J'ai fait sa connaissance dans le couloir devant votre porte, monsieur le directeur, avant que vous me receviez. C'est une jolie fille.

— Et elle vous a tourné la tête, hein ? dit Tortosa, furieux.

Juan sourit à ses souvenirs.

— Non. Nous étions ensemble lorsque j'ai perdu connaissance. Elle voulait m'apprendre à danser... nous étions chez Bonillo. Et puis c'est arrivé, comme nous dansions. Elle a eu très peur, je crois.

— Ah.

Tortosa revint dans la chambre et contraignit Juan à se rasseoir. Stupéfié, le jeune homme regarda son vis-à-vis. Toute douceur avait disparu de ses yeux, ses traits s'étaient durcis.

— ... Pas de blagues, Juan ! dit-il d'un ton sec. « Vous laissez immédiatement tomber Jacquina ! »

— Oh, mais non ! Pourquoi donc ! Elle est belle...

— Parce que je le veux ! Ce n'est pas une fille pour vous ! Elle m'a demandé votre nom. Je l'ai prévenue ! Je la mettrai à la porte !

Juan ne fit qu'un bond.

— Vous ne ferez pas une chose pareille ! s'écria-t-il, les poings serrés.

— Parfaitement ! Et je ne vous en demanderai pas l'autorisation. Je suis responsable de vous !

— De mon travail ! Pas de ma vie privée !

— D'elle également !

Tortosa, d'une pression sur les épaules, fit reprendre son siège au jeune homme hors de lui.

— ... Dois-je être plus précis ? Jacquina n'est pas une relation pour vous !

— Je l'ai embrassée.

— Un de plus ! Vous avez embrassé une grue...

À peine avait-il prononcé ce mot que Juan bondissait sur lui comme un chat sauvage et le frappait du poing en plein visage. Tortosa trébucha sous le choc et alla donner contre la porte. Le sang gicla de sa lèvre fendue. Il y porta la main pour éviter que sa chemise ne soit tachée.

— Salaud ! cria Juan qui se cramponnait à sa chemise. « Je ne vais pas à Madrid. Je ne veux plus avoir affaire à vous ! Je retourne à Solana del Pino ! »

Puis il s'écroula sur le divan et, la tête enfouie dans les coussins, il se mit à pleurer à gros sanglots.

Ramirez Tortosa ne lui répondit pas. Il avait pris son mouchoir et se tamponnait la bouche. Il sentait la brûlure et l'enflure de sa lèvre fendue. Il était stupéfié, plus encore de la force soudaine déployée par un bras aussi frêle que du fait d'avoir été frappé par Juan.

Il s'assit et dégagea son front des mèches qui l'encombraient. Seuls, les sanglots du jeune homme rompaient le silence de la chambre.

Puis Juan se releva et vit Tortosa occupé à soigner sa bouche blessée. La honte le submergea. Aveuglé par une colère stupide, il avait osé frapper son maître et bienfaiteur !

— Excusez-moi, monsieur le directeur, murmura-t-il. « Mais vous m'avez mis hors de moi, je ne savais plus ce que je faisais. »

— C'est bon, Juan. Tortosa remit dans sa poche son mouchoir taché et se leva. « Alors, c'est entendu... nous partons pour Madrid et vous venez chez moi, si le cœur vous en dit. »

— Oui, monsieur le directeur, répondit Juan avec humilité.

Il n'eut pas le temps de se lever, Tortosa avait déjà quitté la pièce.

Quelques minutes plus tard, il entendit le bruit d'un moteur, dans la rue. Puis on frappa à sa porte et M^{me} Sabinar entra dans la chambre, très agitée. Les mains jointes dans un geste théâtral au-dessus de sa tête, elle se laissa tomber sur la chaise qu'avait occupée Tortosa, un peu plus tôt.

— Qu'est-ce que me dit M. Tortosa ? se lamenta-t-elle. « Vous voulez me quitter, monsieur ? Ne me suis-je pas donné tout le mal possible pour vous satisfaire ? Oh, Marie, Sainte Mère de Dieu ! Mais que vous ai-je donc fait, monsieur ? »

— Je ne tiens pas à partir, je le dois, répondit Juan très gêné. « Il s'agit de mes études. »

— Mon Dieu, que je suis malheureuse !

Le départ de Juan signifiait qu'elle ne reverrait pas le docteur Osura et son cœur saignait.

— ... Quand partez-vous ?

— Je ne sais pas. Dans une semaine peut-être.

— Oh, Sainte Vierge Marie ! Quel malheur !

— Je n'attends que l'arrivée du docteur Osura.

M^{me} Sabinar tressaillit, ses yeux perdirent de leur tristesse.

— Le docteur viendra vous chercher ?

— Oui, madame.

Cette fois-ci, elle se leva précipitamment comme touchée par une baguette de jouvence.

— Il faut que je nettoie la maison ! Si vous avez besoin de quelque chose, vous me trouverez dans la cuisine...

Elle sortit de la chambre en coup de vent pour aller chercher deux femmes de ménage. Il fallait que tout reluisse avant l'arrivée du docteur Osura... La maison était assez grande pour que, à l'occasion, on y installât un beau cabinet médical.

Ce jour-là, Juan termina sa lettre à sa mère. Il parla de la joie d'aller à Madrid ; de sa santé florissante et de l'espoir de revoir, dans un peu plus d'un mois, mère, frère, belle-sœur, Concha et les animaux de la ferme.

« Priez pour moi », écrivait-il enfin, « pour que j'atteigne mon but et fasse honneur à notre nom. Priez et soyez heureux avec moi. — Votre Juanito. »

Il colla l'enveloppe, emprunta un timbre à M^{me} Sabinar et s'en fut mettre lui-même sa lettre à la boîte. Enfin, il avait quelque chose de beau à raconter à sa mère, quelque chose qui la réjouirait.

Puis il déambula un peu au hasard, contemplant les vitrines, rêvant au jour où il gagnerait suffisamment d'argent pour pouvoir acheter tout ce qu'il voyait et le donner à sa mère.

Longtemps, il resta à contempler l'étalage d'un magasin de mode. Y vendait-on des robes pour vieilles dames corpulentes et de petite taille ? Née de ses désirs, une idée lui traversa soudain la tête et, sans plus attendre, il regagna sa chambre en courant. Son bloc à dessins sur les genoux, il entreprit de représenter le panorama qui s'étalait à ses pieds. Cela lui offrait les ponts, le fleuve, ses barques et ses bateaux, les villas blanches de l'autre rive, le palais de verre de l'École et, au-delà, la silhouette des montagnes de Castille.

Il réussit un beau dessin puissant et plein de vie dont il fit trois versions semblables et pourtant différentes. Le fleuve vide ne laissant parler que les ponts ; puis le fleuve assombri par les nuages du couchant et enjambé par deux arcs lumineux. Sur ce dessin, le dernier, les fenêtres de l'École reflétaient le soleil disparaissant.

« Je vendrai ces dessins », songeait-il en travaillant. « Et avec l'argent, j'achèterai une robe à maman et à Elvira et une paire de bottes à Pedro. De celles qu'il souhaite depuis si longtemps... »

Lorsque le crépuscule le contraignit à faire de la lumière, les trois dessins étaient terminés. Il les posa sur sa table et les examina. Oui, ils

étaient bons et trouveraient des acheteurs. Tortosa en connaissait peut-être un ? Il irait, le soir même, les lui montrer. Il lui expliquerait pourquoi il voulait de l'argent, de façon qu'il ne crût pas qu'il le destinait à Jacquina et lui jetât au visage...

Jacquina ? Que pouvait-elle bien faire ? Où habitait-elle ?

Pourquoi ne venait-elle pas le voir ? Elle connaissait son adresse. Ne l'aimait-elle vraiment pas ? N'était-elle qu'une grue comme l'avait dit Tortosa avec une telle brutalité ? Aurait-elle vraiment pu l'embrasser avec une telle passion, un tel abandon si elle ne voulait que se jouer de lui ?

D'y songer lui donna envie de la sentir de nouveau serrée contre lui. Son désir prit une telle force accrue du fait qu'il était impuissant à le satisfaire qu'il en oublia Tortosa pour ne penser qu'à la douceur tiède de ses lèvres, de ses bras.

Car la nuit était chaude et le vent qui entrait par la fenêtre ouverte lui semblait une caresse dans ses cheveux.

Le matin qui suivit la visite du docteur Osura, Anita fut, comme à l'accoutumée, la première levée pour faire chauffer l'eau destinée au café et à la pâtée des cochons. Quand parurent Pedro et Elvira, la journée commença, semblable à celles qui avaient précédé, depuis des années. Pain, beurre, fromage de brebis, café furent avalés très vite, suivis d'une orange. Ensuite de quoi Pedro et Elvira se rendirent dans l'étable pour s'occuper du bétail pendant qu'Anita nettoyait la maison et préparait le déjeuner.

Pedro, rassuré par le docteur Osura, sifflait, d'humeur joyeuse. Elvira, contente, elle aussi, que le soleil brillât au-dedans et au-dehors, chantait de sa voix claire en donnant à manger à ses poulets.

Anita supportait cette joie en silence, souffrant le martyr. Chaque éclat de rire, chaque parole forte et joyeuse lui fendaient le cœur. Mais elle se mordait les lèvres et remuait la pâtée ou épluchait les légumes pour le repas et ne pensait qu'à une chose : son Juan était malade et n'avait plus que trois ans à vivre.

Trois ans... Il aurait alors vingt-deux ans... l'âge où l'on se retourne sur les jolies filles. Mais il devait mourir et personne n'était là qui pourrait le sauver... à part, peut-être ce professeur à Madrid.

Elle attendit avec impatience que son fils et sa belle-fille se rendent dans le jardin. Une idée, ténue d'abord, la possédait à présent complètement, ne lui laissait plus de repos. Aussi, quand le large dos de Pedro, bêche et houe sur l'épaule, disparut à sa vue, Anita posa son couteau et gagna la chambre de Juan. Elle s'installa devant la table, sortit une feuille de papier jauni du tiroir, un bout de crayon dont elle humecta la mine et entreprit de rédiger, pour la première fois depuis des années, une lettre. Une lettre brève, pleine de fautes, et maladroite

quand au style mais facile à comprendre parce que dictée par le cœur.

Monsieur le professeur docteur Moratalla à Madrid.

Je ne sais pas si vous avez encore une mère. J'ai un fils et c'est le Juan Torrico qui va venir vous voir dans quelques jours. Le docteur Osura dit qu'il a une tumeur dans le cœur et doit mourir parce que personne ne peut le sauver. S'il vous plaît, sauvez mon Juan. Je suis seulement une mère, une pauvre paysanne, mais je ferai n'importe quoi si vous sauvez Juan. Je vous en supplie ne laissez pas Juan partir et mourir dans trois ans. J'aime tant mon Juan. Vous devez le guérir.

Priez Dieu aussi !

Anita Torrico.

L'énervement avait fait trembler sa main et les derniers mots étaient presque illisibles.

La lettre pliée, le nom inscrit sur l'enveloppe et celle-ci collée, elle la glissa dans la poche de son tablier, elle sortit en courant de chez elle et se rendit jusqu'à la route où elle s'installa sur une pierre, attendant qu'un voisin ou un passant parût. Ce fut enfin à un marchand de bétail qui faisait la tournée des fermes dans la montagne qu'elle confia sa lettre en le priant de ne pas l'oublier. Puis elle retourna à la ferme et, debout devant l'âtre, elle fit en sorte que le déjeuner fût prêt à l'heure et savoureux, comme elle y avait veillé depuis des années.

Dans l'après-midi, Concha fit dire par un commis qui venait commander quelque chose pour Ricardo Granja qu'elle partait le lendemain pour Tolède avec sa mère et qu'elle parlerait à Juan. Cela ne fit qu'ajouter au désarroi et à la tristesse d'Anita. Elle souffrait que ce fût une jeune fille étrangère qui fût la première à voir son Juan dans sa détresse et non pas elle, sa mère. Mais la vie se préoccupe peu des désirs d'une vieille femme. Anita le savait, elle accepta cette nouvelle épreuve comme venant de Dieu qui la comprenait un peu moins chaque jour mais en qui elle continuait de croire. Elle priait toujours devant l'image de la Vierge de Fatima, dont la petite lampe brûlait nuit et jour et répandait, à travers une feuille de papier rouge, une lueur douce et tremblante. Anita puisait un peu de réconfort dans sa foi et ses prières, persuadée que celles-ci toucheraient enfin l'oreille divine et que Dieu se souviendrait des Torrico.

Avant que le commis reparte, la vieille femme le pria de dire à Concha de demander à Juan quand celui-ci comptait revenir à la maison. Et qu'elle n'oublie pas, non plus, de lui donner la bague qu'elle lui avait remise car c'était un objet précieux qu'elle avait elle-même retiré du doigt de son défunt mari avant que l'on cloue le couvercle de son cercueil.

Puis elle donna un peu d'argent au garçon, de façon qu'il achetât quelques douceurs à Solana del Pino à l'intention de Juan. Celui-ci aimait tant le chocolat au lait ou les caramels enveloppés dans du papier glacé, bariolé.

Quand Pedro revint, à la fin de l'après-midi, elle lui dit seulement qu'un commis de Granja était venu commander deux corbeilles de pommes. Pedro se réjouit à cette nouvelle car cette vente leur permettrait d'aller à Tolède, sa mère et lui, sans avoir à emprunter d'argent.

Ainsi passa cette journée. Anita se coucha de bonne heure, se demandant si elle avait bien fait d'écrire au grand professeur Moratalla. Cela l'avait calmée de le faire, mais était-ce bien écrit ? Après tout, qui s'occupe du choix des mots quand il est dévoré d'inquiétude pour un être cher ?

Elle resta longtemps à attendre le sommeil. Sa vie n'avait été que tracas. À présent, dans sa vieillesse, il fallait aussi qu'elle connût angoisse et souffrance et, jusqu'à la fin, elle tremblerait pour son fils dans l'attente horrible de cette mort qui devait venir le prendre dans deux ou trois ans.

Raidie, crispée, elle ne pouvait plus pleurer car la question brûlante, restée sans réponse, de savoir pourquoi on condamnait à tant souffrir un être faible et innocent avait épuisé ses larmes. Elle avait prié, agenouillée devant la Vierge et le crucifix, elle avait brûlé un cierge et, en secret, de façon que Pedro ne le remarquât pas, elle avait envoyé un domestique à Solana del Pino demander au curé de dire une prière, le dimanche, pour Juan Torrico. Elle s'était raccrochée à tout ce à quoi un être aux abois peut se raccrocher. Comme Job, autrefois, elle avait été mise à l'épreuve par Dieu et elle était tombée. Elle avait dit : « Nous avons reçu le bien de Dieu, ne devons-nous pas accepter aussi le mal ? » Mais ce n'était qu'une piètre consolation dans sa souffrance. Anita, étendue dans son lit, raide comme une branche morte, regardait fixement la lueur de la lampe consacrée à la Vierge de Fatima.

« Juan », songeait-elle, « si je pouvais te sauver. Si j'avais la force de te délivrer de tes souffrances... ah ! Juan pourquoi sommes-nous tellement désarmés... »

Elle s'endormit et s'éveilla, le lendemain, sur cette pensée. Elle fit son travail en silence, patiemment, à la satisfaction de la terre et de son fils aîné qui, depuis quelques jours, était heureux parce que le docteur Osura lui avait menti et dit que Juan allait bien.

Concha partit pour Tolède ce jour-là. Granja conduisit femme et fille en voiture jusqu'à Puertollano où elles prirent le train.

Digne et lourde, Pilar Granja s'installa à côté de la vitre et fit un signe d'adieu à son mari qui, radieux des quelques jours de liberté en perspective, agitait son mouchoir avec une telle frénésie que c'en était

une joie de le voir. Concha, assise en face de sa mère, regardait la montagne diminuer lentement.

Le train traversait un pays aride et sec, peuplé seulement de grands troupeaux de moutons et de quelques chèvres qui arrachaient l'herbe dure qui croissait entre les pierres.

De temps à autre, Concha jetait un coup d'œil à sa mère. Celle-ci lisait un épais roman où il était question d'amours brûlantes et d'un beau torero. Elle soupirait, songeant que c'était là une vie telle qu'elle l'aurait souhaitée. Puis elle oublia ses regrets et ferma les yeux pour se réjouir à la perspective du bijou que Ricardo avait consenti à lui offrir.

Il faisait beau. Le soleil déjà chaud passait à travers les vitres en rayons ardents sur lesquels la poussière dansait, argentée.

La main enfouie dans la poche de sa veste, Concha tâta du bout des doigts le petit paquet d'Anita Torrico pour Juan.

La chevalière de son père.

Elle devait lui porter bonheur, comme elle avait porté bonheur à son père. Et Concha se réjouit de sentir ce bonheur au bout de ses doigts.

Le professeur Moratalla lavait ses mains puissantes dans l'antichambre vitrée de la salle IV. Il avait repoussé sur sa nuque sa toque blanche. Sa blouse était tachée de sang. Son tablier de caoutchouc rouge était jeté à terre. Dans la salle d'opération, les docteurs Albanez et Tolax travaillaient encore sous l'éclairage puissant. Ils recousaient la blessure laissée par une résection rénale. L'objet de l'opération, un rein rongé de pus, était sous la table, dans un seau émaillé blanc, parmi des morceaux de gaze, de peau, d'ouate et de catgut. L'infirmière-chef qui assistait le patron dans toutes ses opérations transpirait à grosses gouttes. Elle se recula pour respirer. L'odeur douceâtre du sang et du pus emplissait la pièce et l'on retenait sa respiration auprès de l'opéré.

Tolax leva les yeux vers Moratalla qui, derrière la cloison de verre, retirait sa blouse et rabaisait les manches de sa chemise. Il avait encore son calot sur la tête. Il semblait l'avoir oublié. Un interne s'entretenait avec lui. Le sujet paraissait important.

Tolax, du menton, désigna la paroi de verre à Albanez.

— À ce qu'il paraît, il n'y a pas de repos aujourd'hui, dit-il tout bas, tout en exécutant un nœud adroit avec son fil de catgut. « Ses fantaisies avec la chirurgie cardiaque ne suffisent pas ! Il lui faut attirer les internes dans les salles d'opération, à présent ! »

Albanez réunit ses instruments et consulta du regard l'infirmière qui contrôlait sur l'appareil à anesthésie l'état du poulx et du cœur de l'opéré. Elle lui répondit par un signe de tête rassurant. Tout était normal. Albanez soupira, soulagé.

— Le patron a opéré un singe, hier. Circuit sanguin extérieur et ablation de l'oreillette droite. Pour une tumeur cardiaque. L'opération a réussi de façon magnifique.

— Et le patient ? interrompit Tolax.

— Le singe est mort d'un collapsus au bout de quatre heures. Rien n'a servi... même pas une dose puissante de strophanthine.

— Et voilà !

Ils avaient ôté leurs masques. On avait remplacé le linge par des draps propres et chauffés et écarté le malade.

— ... Mais le patron ne veut pas admettre qu'il poursuit un fantôme !

Il s'interrompit à la vue de Moratalla qui, revenu dans la salle, s'approchait vivement de ses aides. Il semblait très agité, son pas résonnait sur les dalles blanches.

— Messieurs, dit-il et sa voix tonna dans la vaste pièce. « Le service de l'internat vient de m'annoncer qu'il lui est arrivé une lettre qui m'était destinée. Un de nos confrères de Mestanza, en Castille, y parle d'un cas de tumeur maligne du péricarde. Le jeune homme, il a dix-neuf ans, doit m'être soumis cette semaine. Que pensez-vous de cela, messieurs ? »

— Peu de chose, répondit Tolax sans s'efforcer à l'amabilité.

— Et pourquoi donc, monsieur le médecin-chef ?

— Parce que ce n'est pas opérable ! Nous avons eu trois cas semblables qui se sont soldés par un décès.

Moratalla haussa les épaules. On voyait nettement la déception que lui causaient les propos de son aide.

— Il fut un temps, monsieur, où une appendicite sur deux était mortelle ! dit-il d'une voix forte. « Avant la découverte de la streptomycine, la méningite était pratiquement incurable comme le sont aujourd'hui les multiples scléroses ou certaines poliomyélites. Le cœur lui aussi n'est qu'une partie du corps et pas inabordable ! Il faut seulement avoir du courage et confiance en soi ! »

Tolax se tut. Il était vain de s'élever contre les arguments de son patron. Il connaissait, d'avance, les réponses à toutes ses questions. Elles étaient dictées par un souffle de génie qui côtoyait dangereusement les limites des possibilités humaines. Albanes aussi, qui avait assisté à l'expérience de Moratalla sur le singe, gardait le silence. Et ce fut ce silence qui étonna le chirurgien et le fit s'interrompre au beau milieu de son discours. Il regarda ses assistants, puis porta les yeux sur l'opéré qui, encore endormi, sortait de la salle, escorté par deux infirmiers et une infirmière.

— Là, dit Moratalla en désignant la porte qui venait de se refermer. « Il y a quarante ans, cet homme aurait été perdu. Un rein infecté. Nous l'avons tout simplement enlevé et il vivra ! Tout simplement,

j'insiste sur le mot ! C'était simple, n'est-ce pas, monsieur ? »

— Indiscutablement, reconnu Tolax. « Cette méthode de résection du rein est tellement éprouvée que... »

— Toujours la même chose ! Éprouvée ! Quel argument stupide ! Il y a pourtant eu un homme qui a osé, pour la première fois, enlever cet organe important. Il a dû avoir le courage de combattre tous les préjugés de même ordre que ceux que l'on m'avance, et d'empiéter sur la nature. Ou bien, croyez-vous qu'un rein infecté ait tout simplement bondi en dehors d'un corps et dit : « Youpi, me voilà ! » ? Messieurs les chirurgiens, prenez-en bonne note, un corps humain se passe très bien d'un rein. Et hop-là !

Albanez ne put s'empêcher de sourire, mais Tolax rougit et un pli buté se marqua entre ses sourcils.

— C'est vous le patron, monsieur le professeur, dit-il avec raideur. « Si vous osez, je vous assisterai. Cela va sans dire. »

— Mais non, Tolax. Je désire seulement que vous soyez à côté de moi et, si je commets une seule erreur, que vous me disiez ce qu'il convient de faire. Si vous y parvenez, je m'emploierai à ce que vous deveniez médecin en chef de l'hôpital de Bilbao. Ils ont besoin de quelqu'un de qualifié au service de chirurgie.

Le docteur Tolax avait sursauté.

— Monsieur le professeur... bredouilla-t-il. « Vous me recommanderiez ? »

— Pourquoi pas ? Moratalla tapota l'épaule du jeune chirurgien, les traits détendus. « Vous êtes un coupeur de ventre très utilisable ! »

Et puis, tourné vers Albanez qui s'était un peu reculé :

— ... Y a-t-il d'autres interventions prévues ?

— Non, monsieur le professeur. Repos pour aujourd'hui.

— Messieurs, je vous remercie. Gardez vos tabliers, je vous prie... nous allons voir nos singes et nos lapins.

Il les précéda, prit au passage sa blouse, dans l'antichambre. Les deux chirurgiens le suivirent sans mot dire mais ils échangèrent un regard plus éloquent qu'une longue phrase.

Cependant, contrairement à ce qu'il avait annoncé, Moratalla se rendit d'abord dans son bureau où deux radios étaient exposées, dans une visionneuse. Sans mot dire, le chirurgien pressa un commutateur et la cage thoracique d'un homme se dessina clairement devant les yeux des médecins.

— Voilà le cas en question, messieurs, dit doucement Moratalla qui s'assit.

Il décapita son cigare, l'alluma et contempla ses confrères qui étudiaient les épreuves illuminées. Une lentille amovible permettait un agrandissement d'une partie ou d'une autre de l'image.

Le docteur Tolax, loupe en main, examina longtemps le cœur

photographié et la petite tâche qui le souillait.

— Une condamnation à mort pure et simple, dit-il enfin en se redressant.

— Hum, fit Moratalla. « Votre avis, Albanez ? »

— Je partage celui de Tolax. Tumeur maligne avec envahissement du tissu voisin. Si l'on ne savait pas que les cancers recherchent les muqueuses et les organes glandulaires pour se servir de la lymphe comme véhicule et former des métastases secondaires, si on pouvait penser qu'il s'agit d'un cancer du cœur. Mais cela n'existe pas.

— Effectivement, cela n'existe pas. De même qu'il faut exclure l'idée d'un sarcome ! La tumeur serait située à un autre endroit, il pourrait s'agir d'une lymphogranulomatose... mais, messieurs, le terrain est un péricarde ! Nous devons nous contenter de dire que nous avons affaire à une forme de sarcome cardiaque rare, d'autant plus énigmatique, à mes yeux qu'il se développe sur la partie interne du péricarde.

— Peut-être est-ce héréditaire, Tolax enregistra le regard incrédule de Moratalla et s'empressa de poursuivre. « Souvenez-vous, je vous prie, de cette lymphogranulomatose inguérissable découverte en 1925 et mise à l'épreuve du vaccin par Frei, cette nouvelle maladie des parties génitales avec enflure et inflammation des ganglions inguinaux ! Cela aussi, c'est héréditaire. Sommes-nous sûrs qu'une maladie génitale héréditaire n'influe pas sur le cœur ? »

Moratalla se leva et souffla la fumée de son cigare contre la visionneuse dans laquelle les radios s'étaient, lumineuses. Il contempla la tâche noire et les bords dentelés de la tumeur puis il hocha la tête.

— Inutile de nous casser le crâne, laissons cela aux pathologistes. Seule la chirurgie compte, pour nous. Comment traiter cette tumeur ? On peut opérer, rien, de plus facile ! Mais ce brave petit Juan Torrico est bon comme la romaine, car on ne peut pas vivre sans péricarde. D'autre part, il meurt si on ne l'opère pas... dans un ou deux ans. Et quelle vie d'ici là ? S'il reste allongé, s'il ne s'agite jamais et mange bien, il peut survivre trois ans. On pourrait le sauver si l'on avait la possibilité d'effectuer une greffe partielle de tissus vivants.

— Votre grand rêve, monsieur le professeur, murmura Tolax en allumant une cigarette d'une main tremblante.

— Il doit y avoir un moyen !

Moratalla s'était appuyé contre la visionneuse dont l'éclairage lui donnait un teint vert.

— ... On a greffé des glandes animales à des hommes, cela devrait être une indication.

Albanez secoua la tête.

— Ces greffes n'ont donné qu'un résultat limité. Le corps les élimine lentement. La physiologie a raison, chaque organe a sa vie propre et

particulière à chaque individu.

Moratalla gagna la grande fenêtre et regarda dans le parc où les malades se reposaient sur les bancs, se promenaient ou étaient promenés.

— Tout cela, c'est très beau, dit-il. « Vos arguments sont ceux des manuels de médecine. Mais moi, je vous le demande, devons-nous laisser mourir ce jeune homme de dix-neuf ans ? »

— Nous ne pouvons faire autrement. Nous sommes désarmés.

— Nous ? répéta Moratalla. Puis il se retourna brusquement : « Quand ce garçon viendra, nous verrons. Puis-je vous demander de venir avec moi au sous-sol ? Peut-être y trouverons-nous une petite réponse aux énigmes que la nature nous pose. »

Et ils se retrouvèrent entre les murs blancs et froids entourés de cercueils et de bottes de paille. La lumière faible et trouble de deux ampoules tombait sur une longue table sur laquelle s'alignaient deux rangées de cages contenant des rats. Un garçon de salle, qui avait pour mission de soigner les animaux, tentait de calmer un petit singe qui, le corps tendu, se débattait sur la paille.

— Il a le délire, dit l'homme à voix basse, et d'un ton où se mêlait la pitié au reproche contre ces médecins qui torturaient ces petites bêtes : « Sa jambe gauche est complètement enflée. »

— Très bien ! commenta Moratalla en s'approchant.

— Très bien ? s'indigna le garçon. « Ces douleurs et cette fièvre, monsieur le professeur ! »

Malgré le froid qui régnait dans la cave, le garçon de salle transpirait à grosses gouttes car le délire donnait une force insoupçonnée au petit singe.

— Je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi ce que souffre cette pauvre bestiole.

Moratalla se pencha sur la cage et tâta la jambe.

— Ce sera bientôt terminé, dit-il lentement. « J'ai inoculé un sarcome sur le périoste. Il s'en développe un nouveau, pire. Auparavant, on ne pouvait avoir recours qu'à l'amputation... je veux tenter autre chose. »

— Une greffe osseuse ? demanda Tolax, critique.

— Je ne sais pas encore.

Moratalla enfila sa blouse tachée de sang et regarda le singe.

— ... Je veux d'abord voir ce que dit le sarcome. Alvarez, endormez-moi notre petit malade, s'il vous plaît.

Et, entouré de rats, de souris, de cochons d'Inde et de singes criant, grignotant, grimaçant, les instruments cliquetèrent entre les doigts du grand chirurgien. Même science, même précaution, mêmes instruments que dans la salle d'opération.

Le temps passa et personne ne songea à regarder l'heure.

Le miracle toujours renouvelé d'une opération les tenait tous en haleine.

Le fémur fut mis à nu dans sa partie inférieure.

Sans se retourner, Moratalla saisit un instrument que lui tendait Albanez.

Le léger ronronnement d'une scie électrique se fit entendre.

Juan, allongé sur le canapé dans sa chambre, chez M^{me} Sabinar, lisait un livre que lui avait prêté Ramirez Tortosa au cours de la visite qu'il lui avait faite, chez lui. Il s'agissait d'un ouvrage traitant de l'art antique et le jeune homme en contemplait les illustrations avec les yeux brûlants du désir de pouvoir en faire autant.

En fait, tout s'était passé autrement qu'il ne se l'était imaginé. Tortosa l'avait accueilli lui-même dans sa maison située au bord du Tage. Installés sur la terrasse ouverte sur le jardin, ils avaient écouté le frémissement du fleuve qui coulait, sombre, sous les ponts illuminés. La ville était accrochée à sa paroi de granit comme un collier de lumière. Le bleu intense de la nuit était presque noir là où commençait le haut plateau aride de la Castille, ce pays sans joie de l'Espagne ; ces champs et ces prairies qui n'entendaient jamais un rire parce que celui-ci était noyé par la sueur du travail.

Ramirez Tortosa avait pris les dessins de Juan et les avait contemplés longtemps, assis sous un des lampadaires de bronze qui entouraient la terrasse et jetaient une lumière douce sur les dalles blanches.

— Vous voulez vendre ces dessins, Juan ? avait-il dit enfin.

— Oui. S'ils ne sont pas trop mauvais. Je voulais vous les montrer. C'est pour cela que je suis venu.

Les mains serrées entre ses genoux, Juan était mal à l'aise. Il regardait Tortosa, osant à peine respirer.

— ... Je voudrais acheter une robe et une paire de belles chaussures à ma mère. Peut-être que je trouverai à vendre ces dessins... pour trente pesos pièce.

— À votre place, Juan, je ne les vendrais pas.

— Sont-ils si mauvais ?

La déception faisait trembler sa voix, mais s'inclinant devant le jugement de son maître il se leva pour reprendre ses dessins, mais Tortosa les écarta.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-il étonné.

— Les déchirer et les jeter dans le fleuve. Jamais je ne serai un artiste.

— Jeune idiot !

Tortosa se leva à son tour et contraignit Juan à se rasseoir.

— Ces dessins ont une personnalité folle... Je vous les achète. Que

diriez-vous de cinq cents pesos ?

— Monsieur le directeur, vous vous moquez de moi ! s'écria Juan en sautant sur ses pieds.

— Ne vous emportez donc pas comme cela. Vous n'avez pas le droit de vous agiter, vous le savez. Le médecin vous l'a interdit !

Tortosa posa les dessins sur la balustrade en pierre et sortit son portefeuille. Il en tira cinq billets de cent pesos qu'il étala devant Juan.

— Voilà ! Au lieu de faire des yeux pareils, rangez cela et cherchez quelque chose de beau pour votre mère...

— Cinq cents pesos ? Mais ce n'est pas possible.

Du bout des doigts, Juan caressa les billets qui crissèrent un peu. C'était la réalité qu'il sentait là, sous la main. Pour la première fois de sa vie, il gagnait de l'argent grâce à ses yeux qui voyaient la nature, à ses doigts qui la représentaient.

Tortosa lui prit les billets des mains et les lui mit dans la poche. Puis il lui servit un verre d'orangeade.

Il avait téléphoné au docteur Osura et à Fredo Campillo. Le médecin serait le lendemain à midi à Tolède et l'on pourrait partir dès le début de l'après-midi pour atteindre Madrid dans la soirée. Là-bas, Campillo avait tout préparé. Le surlendemain aurait lieu la visite médicale, répéta-t-il, chaque étudiant devant travailler à Madrid était contraint de s'y soumettre. En insistant sur ce point, il voulait ôter de l'esprit de Juan l'idée qu'on l'emmenait à Madrid parce qu'il était malade, idée qui n'avait même pas germé dans la tête du jeune homme. Il était beaucoup trop heureux à la perspective de voir se réaliser son grand rêve pour éprouver autre chose que de la joie et de l'impatience.

À présent, étendu sur son canapé, il lisait en attendant. En attendant Tortosa, le docteur Osura, le grincement des freins de la voiture qui devait l'emporter dans un monde encore plus beau, plus grand que la merveilleuse Tolède.

Les valises étaient déjà descendues dans le couloir d'entrée. M^{me} Sabinar, les yeux rougis de larmes, discutait avec son destin. Le départ de Juan Torrico l'atteignait comme un nouveau coup du sort. Jamais elle n'avait eu de locataire de si haute lignée, qui recevait les visites constantes d'un médecin et du directeur de l'Académie nationale des Beaux-Arts ! Elle qui était si fière ! Dans la rue et chez les commerçants, on la saluait avec un respect jamais égalé. Le bruit s'était vite répandu — elle avait fait ce qu'il fallait pour cela — qu'un jeune homme remarquablement distingué logeait chez elle. On ne la tracassait plus pour quelques *centisimi*, les marchands étaient honorés qu'elle achetât légumes et fruits pour son locataire chez eux et priaient qu'on les recommande. Et voilà que tout prenait fin... à présent, un homme comme cet horrible Roumain Papuscu louerait peut-être sa chambre. Il étudiait la peinture, lui aussi, mais il commerçait

volontiers avec les créatures du trottoir et il avait, en plus, coutume de souiller son lit quand il avait trop bu ! Et Jules Caravonne, ce Français grossier qui ne connaissait aucune retenue, ignorait le respect dû aux femmes et avait un soir forcé la porte de la chambre de Maria Sabinar pour... Madré de Dios ! les cris qu'elle avait poussés avant qu'il consente à la laisser en paix. Non, jamais plus, elle ne retrouvera un jeune homme aussi aimable, paisible et bien élevé que le Senior Torrico. Et M^{me} Sabinar, seule dans son salon, pleurait, se demandant pourquoi le sort l'avait choisie pour lui jouer ce tour.

Il était encore tôt, neuf heures et demie sonnèrent à la cathédrale. Le docteur Osura ne pouvait pas encore être arrivé, car les routes ravinées de la Castille sont une épreuve pour une vieille Ford et son conducteur. M^{me} Sabinar, mettant à profit un assèchement provisoire de ses glandes lacrymales, servit à Juan de la salade de fruits enrichie de crème fouettée et une tasse d'un café comme elle en faisait les jours de fête et comme elle en avait bu le jour de la mort de son mari. Elle voulait faire plaisir à Juan, et surtout exprimer son désespoir à grands gestes dramatiques.

À dix heures, presque malade d'impatience, Juan se leva pour arpenter sa chambre avant de se planter à la fenêtre et de regarder le fleuve. Il ne le reverrait pas avant longtemps, pensa-t-il. « Après-demain, je regarderai le rio Manzanarès et je parcourrai les larges avenues, je verrai le palais de l'Escorial et les soldats défilier, précédés par la musique. » Il se pencha un peu et fit signe à un bateau qui allait au fil de l'eau. Il était occupé par deux jolies filles vêtues d'embryons de costumes de bain comme il n'en avait encore jamais vu. Son poulx s'accéléra et il songea à Jacquina qui l'avait embrassé avec une telle ardeur qu'elle l'avait laissé sans volonté. Jacquina qui n'était qu'une grue d'après Tortosa, une fille qui se laissait embrasser par tous les hommes qui lui plaisaient ou à qui elle plaisait. Cela semblait impossible, mais ce devait être vrai, car Jacquina n'avait pas reparu depuis son accident et Tortosa l'avait congédiée. À présent, elle devait croire qu'il en était responsable. Juan souffrait de ne pas pouvoir la revoir avant son départ. Il ignorait son adresse et n'osait pas la demander à Tortosa.

Il voulait enregistrer une dernière fois le spectacle que lui offrait Tolède, lorsque M^{me} Sabinar vint le déranger à nouveau. Elle était fort agitée car deux voitures venaient de s'arrêter devant sa porte. Or, il ne s'agissait ni de celle du docteur Osura ni de celle de Tortosa.

— Attendez-vous d'autres visites ? bredouilla-t-elle en lissant d'une main nerveuse sa mantille des jours de fête et de deuil. « Vos parents viennent-ils, monsieur Torrico ? »

— Je n'ai que ma mère, madame... et elle ne peut pas venir.

L'agitation de sa logeuse portait Juan à sourire, mais lorsque la

sonnette tinta, il regarda la veuve s'éloigner pour ouvrir avec une impatience à peine contrôlée. Il entendait des voix dont le son ne lui était pas inconnu, mais qu'il ne put situer. Enfin, trois hommes gravirent l'escalier, guidés par M^{me} Sabinar dont la fierté faisait briller les yeux et les joues. Le directeur de l'hôpital, le médecin-chef et un vieux monsieur en lequel Juan reconnut le médecin de chez Bonillo entrèrent dans la chambre et saluèrent le jeune homme fort étonné.

— Nous voulions vous voir encore une fois, monsieur Torrico, avant votre départ pour Madrid, déclara le professeur en tendant la main. Il plissa les yeux. « Vous nous avez donné du tracas pendant un certain temps. »

— Et vous vous sentez bien, à présent ? demanda le médecin-chef du ton dont il eût parlé du temps.

— Comme un poisson dans l'eau, répondit Juan, joyeux. « Je ne peux pas comprendre ce qui m'est arrivé. Maintenant, je crois que je suis enfin guéri. »

— Il faut l'espérer...

Le médecin-chef lui lança un regard acéré, à moins que ce ne fût un reflet sur le verre de ses lunettes qui faisait briller ses yeux ainsi.

— ... Et jusqu'à présent, vous n'avez rien remarqué ? Absolument rien ?

— Non.

— Aucune pression dans la poitrine ?

— Non. C'est-à-dire, oui. Quand je pense à la maison.

Le médecin-chef sourit.

— Contre le mal du pays, il n'y a pas de remède. À moins qu'on dise comme Balzac : on prend une femme...

— Une ordonnance trop chère pour notre jeune ami ! répondit le professeur en riant.

M^{me} Sabinar, qui se tenait à la porte, rougit et serra plus étroitement sa mantille contre sa poitrine comme si elle avait été en cause.

— Et le sommeil ? demanda le professeur, redevenu sérieux.

— Je dors bien et profondément.

— Et vous n'éprouvez pas de sensations d'étouffement ?

— Non... Mais pourquoi me demandez-vous cela ? Je suis en bonne santé... N'est-ce donc pas vrai ?

Le médecin-chef intervint aussitôt.

— Bien sûr, bien sûr, dit-il d'un ton parfaitement convaincu. « Vous êtes guéri, sans quoi on ne vous laisserait pas partir pour Madrid ! Mais une maladie comme celle que vous avez eue laisse des séquelles, je veux dire des suites pendant quelques semaines. Nous sommes très contents que ce ne soit pas le cas pour vous. »

Là-dessus, l'on changea de conversation et l'on parla de ce qui

attendait le jeune homme dans la capitale.

— Écrivez-nous quand vous serez devenu un grand artiste, demanda le professeur. « Un autographe a toujours de la valeur. »

Il rit à la vue de l'air gêné de Juan.

— N'ayez pas peur, jeune homme. Vous aurez du mal, mais vous atteindrez votre but. C'est ce que l'on obtient le plus difficilement qui rend le plus heureux. »

M^{me} Sabinar, qui s'était éloignée, revint avec des verres et une bouteille de vieux tarragone sirupeux et très chargé en alcool. Elle était allée la chercher dans un coin de sa cave où son défunt mari en avait fait provision. Maria Sabinar avait souffert de l'affection qu'il portait au contenu de ces bouteilles. Mais, à présent, elle était fière que sa cave fût à l'honneur. Le médecin-chef but avec béatitude et trouva des termes chaleureux pour louer l'excellence du breuvage.

Juan regardait ses visiteurs l'un après l'autre, taraudé par une pensée mal définie. Une peur confuse ne le quittait pas depuis plusieurs jours. Il n'avait pas osé en parler à Ramirez Tortosa de crainte qu'il rit de lui, de sa superstition, celle de l'enfant d'un pays dont le corps est nourri de croyances supraterrrestres. Soudain, il tendit ses deux mains au professeur, paumes en dessus.

— S'il vous plaît, regardez mes mains ! Que voyez-vous ? Voyez-vous quelque chose ?

Le médecin-chef échangea un rapide coup d'œil avec son patron et se pencha sur les paumes du jeune homme. Pour lui, c'étaient des mains comme d'autres mains... petites, étroites, aux doigts un peu osseux, mais des mains normales. Il hocha la tête.

— Je ne comprends pas... que devrais-je y voir ? demanda-t-il.

— Vous ne voyez rien ?

— Non.

— Pas d'avenir affreux Pas de destin devant lequel on doit s'enfuir ?

— Mais, monsieur Torrico ! s'écria le professeur en riant de bon cœur. « Nous sommes médecins et réalistes ! Lire dans les lignes de la main... Je vous demande un peu ! Vous êtes un jeune homme moderne ! Une bohémienne vous aurait-elle tourné la tête ? Elles le font volontiers pour donner une apparence de corps à leurs insinuations qui ne valent rien. Mon Dieu, si c'est là toute votre inquiétude ! »

Juan laissa retomber ses mains et haussa les épaules.

— J'éprouve une peur que je ne peux pas expliquer. Je sens que mon voyage à Madrid ne se fera pas tout seul.

— Les grands changements provoquent toujours une agitation morale, répondit le professeur sans se compromettre.

Il fut très heureux que M^{me} Sabinar provoquât une diversion en apportant du melon confit et veillât à ce que les verres soient pleins.

Et puis les visiteurs prirent congé non sans avoir souhaité beaucoup de chance au jeune homme, à Madrid.

Le professeur et le médecin de chez Bonillo s'installèrent à l'avant de la voiture pendant que le médecin-chef de l'hôpital se détendait sur les coussins de la banquette arrière.

— Allons d'abord chez Tortosa. Il faut lui expliquer de quelle façon manier ce garçon. Il est d'une susceptibilité, d'une sensibilité extraordinaires. S'il veut en faire l'un des plus grands artistes d'Espagne, il faudra qu'il l'enveloppe dans du coton et qu'il le protège des courants d'air !

La deuxième voiture démarra à son tour. Elle était occupée par deux infirmières qui avaient attendu un signal pour intervenir au cas où Juan aurait eu besoin d'aide.

Avec les douze coups de midi sonna l'heure fatidique. M^{me} Sabinar gravit de nouveau l'escalier, suivie du docteur Osura et de Tortosa. Juan se précipita au-devant du médecin avec une exclamation de joie.

— Oh, docteur ! s'écria-t-il. « Je suis heureux que vous soyez venu ! Comment va ma mère ! Bien ? Et Pedro ? Et Elvira ? Et Concha ? Avez-vous pu leur parler ? »

Osura, un bras passé autour des épaules du jeune homme, le fit entrer dans sa chambre. Il avait les yeux creux, la bouche un peu serrée. Mais il sourit à Juan.

— Ta mère t'embrasse. Ton frère et ta belle-sœur aussi ! Ils sont tous très contents de te savoir en bonne santé.

Tortosa se détourna pour regarder par la fenêtre. L'éclat heureux du visage du jeune homme lui était insupportable. Il l'entendit demander d'une voix qui tremblait un peu :

— Et Concha ? Vous ne l'avez pas vue, docteur ?

— Non. Je n'en ai pas eu le temps. Mais j'irai la voir à mon retour de Madrid.

Juan, qui avait ouvert un tiroir de sa commode, en sortit un dessin. C'était, là aussi, une vue de la ville, mais enrichie à l'aquarelle et très différente de celles que lui avait achetées Tortosa. Étendue au bord du fleuve qu'enjambaient les ponts très galbés, la ville semblait posée sur un visage qui transparaissait à travers les maisons, les ponts et le fleuve. Autoportrait d'une ressemblance diabolique, donnant naissance à la ville de ses débuts artistiques.

— Voulez-vous donner cela à Concha, s'il vous plaît, demanda Juan à Osura en lui tendant le dessin sur lequel Tortosa se pencha aussitôt sans cacher son intérêt. « Combien de temps restez-vous à Madrid ? »

— Deux jours, peut-être.

— J'achèterai une robe et des chaussures pour ma mère, expliqua le jeune homme dont un sourire détendit les traits. « J'ai gagné mon premier argent grâce à mon art », ajouta-t-il.

Le docteur Osura rangea le dessin.

— M. Tortosa m’a raconté cela, dit-il. « J’ai été très content, mon petit. Bien entendu, j’emporterai la robe à Solana del Pino. »

Au cours du dernier quart d’heure, M^{me} Sabinar se montra d’une grande noblesse d’attitude. Elle cessa de pleurer, se montra même joyeuse afin que Juan gardât un aimable souvenir d’elle. Elle tint à transporter elle-même l’une des valises jusqu’à la porte et puis, debout à côté de la grande voiture de Tortosa, elle serra longuement la main du jeune homme.

— Bonne chance et devenez un grand homme, monsieur Torrico. Ne m’oubliez pas. Je me suis beaucoup attachée à vous au cours de ces quelques jours.

Puis elle se détourna brusquement, retourna chez elle, referma la porte et s’y adossa, laissant libre cours à son chagrin. Elle avait voulu épargner ce spectacle à Juan car une vieille femme en pleurs n’est jamais belle à voir et les adieux n’en sont que plus pénibles.

Tortosa conduisit lentement comme pour montrer encore une fois à Juan les beautés de la ville avant de la quitter. Il passa devant l’École, en fit le tour. Juan, pressé contre la vitre, contempla avec ferveur le grand palais de verre et de marbre, les larges escaliers, les ateliers vitrés où, en classe II B, les élèves devaient tailler un bras d’homme dans le marbre sous le contrôle du professeur Yehno.

Tortosa adressa un petit signe à Juan et regagna le fleuve, traversa celui-ci et s’engagea sur la route de Madrid.

La voiture brillait au soleil. Il faisait très chaud. Le docteur Osura baissa la vitre et l’air extérieur entra comme un flot brûlant. Satisfait, Juan se laissa aller contre les coussins et regarda défiler le paysage aride.

Il ne jeta pas de regard en arrière. Quand même l’eût-il fait qu’il n’aurait pu distinguer une jeune fille qui, debout à l’une des fenêtres de l’école, suivit la voiture des yeux jusqu’à ce qu’elle eût disparu.

Personne n’accorda une pensée à la jolie fille un peu trop maquillée, derrière sa fenêtre. Et Jacquina éprouva plus de tristesse que de dépit. Juan était un charmant garçon. Cela aurait été agréable de l’aimer. Il était tellement différent des autres hommes qui lui faisaient la cour. Que lui était-il donc arrivé pour s’écrouler comme il l’avait fait, en dansant ?

Elle ne se doutait pas que cette danse avait été la marque du destin pour Juan, que ses bras, ses baisers, son désir avaient été le flot qui avait renversé les digues. Comment aurait-elle pu savoir, cette petite Jacquina aux lèvres si gourmandes ?

Debout à la fenêtre, elle regardait disparaître la voiture comme on voit s’effacer une aventure passagère de laquelle on a beaucoup attendu et qui vous échappe. La voiture avalée par la foule, elle se détacha de la

fenêtre et se remit à sa machine pour terminer la lettre qu'elle avait commencée et qui était adressée au ministère de l'Éducation nationale à Madrid.

« 500 cartons de 100 feuilles de papier à dessin. 3 450 quintaux de grès en blocs de 5 quintaux pièce. »

Déjà elle ne pensait plus à Juan...

Au cours de la même journée, quatre heures peut-être après le départ de Juan, on sonna chez M^{me} Sabinar.

La veuve jeta un coup d'œil à sa pendule et hocha la tête. Elle était occupée à puiser un peu de réconfort au fond d'une tasse de café. Impossible qu'un nouveau locataire se présentât déjà.

Quelle ne fut pas sa surprise, en ouvrant la porte, de voir une jeune fille de dix-sept ans environ et qui lui fit un gracieux salut. Elle était fort jolie. Un ruban de soie rouge retenait ses longs cheveux noirs. Ses yeux, noirs également, étaient taillés en forme d'amande. Avec sa robe de soie fleurie, elle était très différente des jeunes filles de Tolède qui recourent aux cosmétiques pour mettre leur beauté en valeur. Pour ajouter à l'étonnement de M^{me} Sabinar, elle demanda :

— C'est bien ici qu'habite le Señor Torrico ? Je suis du même pays que lui, s'empressa-t-elle d'ajouter à la vue de l'expression de son interlocutrice. « De Solana del Pino. Auriez-vous l'amabilité de le prévenir que Concha est là ?... »

— Concha ! M^{me} Sabinar ouvrit la porte en grand et fit entrer la jeune fille. « Il m'a beaucoup parlé de vous. Il espérait toujours que vous viendriez le voir. Jusqu'à la dernière minute avant son départ... »

— Son départ ? Concha ouvrit de grands yeux effrayés. « Juan est parti ? »

— Oui. C'est affreux ! Vous ne le saviez pas ? M^{me} Sabinar joignit les mains. « Il y a quelques heures à peine, avec M. le professeur Tortosa et le docteur Osura, pour Madrid. »

— Avec le docteur Osura, pour Madrid ? répéta la jeune fille, la voix tremblante. « Que va-t-il faire là-bas ? Il est malade ? »

— Mais non ! Il est solide comme un roc ! Il est parti pour poursuivre ses études, voir les œuvres des grands maîtres. M. Tortosa m'a confié qu'il deviendrait un grand artiste.

— Et, quand reviendra-t-il ?

— Peut-être dans un an... je ne sais pas.

Concha baissa les yeux.

— Dans un an, répéta-t-elle tout bas.

Et, cédant à sa déception, elle cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer. « Moi qui étais si contente ! » balbutia-t-elle entre deux sanglots.

M^{me} Sabinar entraîna la jeune fille dans son salon. Elle l'installa dans un fauteuil, lui parla d'un ton maternel, lui servit une tasse de

café et un morceau de gâteau laissé par ses nombreux visiteurs de la journée et elle joignit ses larmes à celles de la jeune fille qui devait être davantage, pour Juan, qu'une simple relation habitant le même village.

Concha ne resta pas longtemps. Elle visita seulement la chambre de Juan, posa sa tête sur l'oreiller qui avait reçu celle du jeune homme, s'assit à la fenêtre, dans le fauteuil qu'occupait Juan pour contempler le Tage. Elle sentit le souffle du bien-aimé, et sa présence latente dans la pièce et son cœur battit, alourdi d'un désir toujours nouveau.

Elle s'arracha enfin à sa contemplation et descendit rejoindre M^{me} Sabinar. Elle se sentait moins triste.

— Merci, madame, dit-elle doucement. « Je sais, à présent, de quelle façon Juan a vécu. Il doit aller bien et c'est le principal. »

Elle avait mis sa main dans la poche de sa veste et y sentit le petit paquet d'Anita.

— ... Connaissez-vous son adresse, à Madrid ?

— Non. Mais je l'aurai facilement à l'École des Beaux-Arts.

— Ce serait bien. Tenez, sa mère m'avait chargée de donner cela à Juan. Elle tendit le petit paquet à M^{me} Sabinar. « Envoyez-lui vite cela, s'il vous plaît. C'est un talisman... cela doit lui porter bonheur. »

— J'irai à l'Académie dès demain, promit M^{me} Sabinar en posant le petit paquet sur la table. « Dois-je lui écrire que vous êtes venue ici, mademoiselle ? »

— Oh, oui, s'il vous plaît. Et puis, dites-lui aussi que... que... Elle baissa un peu la tête, rougissante. « Que je l'aime beaucoup, beaucoup et que j'attends qu'il revienne à Solana del Pino. »

Puis elle se détourna, très vite, et sortit en courant. Il faisait très chaud et la rue était vide. Aussi entendit-on le claquement de ses talons pendant quelques minutes et M^{me} Sabinar tendit l'oreille comme si c'était l'écho de l'époque à laquelle, jeune fille éprise, elle courait dans Tolède, les cheveux au vent.

La soirée était déjà avancée quand la voiture rapide de Ramirez Tortosa jaillit de la montagne et que le ciel à l'horizon se colora du reflet des milliers de lumières.

Madrid.

La chaussée s'améliora, se recouvrit enfin de goudron et les phares de la voiture détachèrent, au passage, les premières villas enfouies dans de vastes jardins. Des hommes, les premiers depuis des heures, se montrèrent. La route pénétra dans un parc au bout duquel la ville s'ouvrit comme un merveilleux et gigantesque éventail, étourdissant par la diversité des dessins et des couleurs, le tressaillement des réclames lumineuses, les immenses vitrines, les tramways électriques, les interminables files de voitures et les maisons dont le toit semblait disparaître dans les nuages.

Le souffle court, penché à la portière, Juan regardait ce premier tableau féerique de la ville dans sa parure nocturne.

Madrid.

Les larges avenues, les places entourées de vieux palais, les musées, les églises somptueuses, les grands bâtiments officiels, les maisons neuves, les théâtres et les cinémas avec leurs affiches étincelantes. Juan regardait et ne comprenait pas. Le docteur Osura se taisait. Tortosa laissa également Juan se débattre avec sa première impression. C'était un être qui débarquait dans un nouveau monde dont il ne savait rien, qu'il ne savait comment nommer et qui allait le conquérir lui, le petit paysan timide de la triste Santa Madrona qui n'avait encore jamais vu un cinéma, ni un tramway, ni un autobus et ne soupçonnait même pas l'existence des réclames au néon sur la façade de maisons gigantesques.

Lentement, dans le flot dense des autres voitures, Tortosa négocia son chemin à travers la ville pour atteindre une proche banlieue plus paisible et s'engager dans une rue qui était davantage une allée dans un parc de palmiers et de cyprès. C'est là qu'habitait Fredo Campillo, dans une maison blanche précédée d'une terrasse donnant sur le parc, percée de larges baies et meublée de spécimens de l'Antiquité espagnole. Prévenu de l'arrivée, il avait fait illuminer. À peine la voiture avait-elle freiné devant la porte du jardin qu'un domestique se précipitait pour l'ouvrir.

Hésitant, Juan mit pied à terre et regarda autour de lui.

« Quelle maison », pensa-t-il. Infiniment plus belle que celle de Ricardo Granja et Dieu savait à quel point il en était fier. C'était une misérable bicoque perchée sur un tas de décombres, par rapport à celle-ci...

Le domestique saisit les valises de Juan et se dirigea vers la maison. Le gravier crissait sous ses pas. Juan le suivit des yeux. Il portait un bien beau costume. Beaucoup plus beau que le sien. Et quelle sûreté de gestes ! Il avait bien plus d'allure que le conseiller général de Mestanza qui insistait pour qu'on le désignât par son titre. Si les domestiques étaient aussi distingués, ici, il le deviendrait, lui aussi. Mais que faisait-on pour cela ? Et, du fait de penser à cela, il perdit le peu d'assurance qu'il avait et enfonça ses mains dans les poches de sa veste.

Ramirez Tortosa les précéda. Campillo les attendait dans le grand hall lambrissé de bois sculpté. Bien qu'il sût pourquoi on amenait si rapidement Juan à Madrid, son visage rayonnait de joie et Tortosa s'étonna, une fois encore, de la facilité avec laquelle on ment quand on le doit.

— Juan ! s'écria le maître de maison, les deux mains tendues.

« Enfin, vous voici chez moi ! C'est un jour qui comptera parmi mes plus beaux souvenirs ! Vous vous sentirez bien à Madrid ! Mon garçon,

si ce que Tortosa m'écrit est exact, cette ville de vos rêves sera à vos pieds dans un an. »

Tortosa, incapable d'en entendre davantage, quitta la pièce, suivi des yeux par les deux hommes qui le comprenaient.

Juan ne remarqua rien, beaucoup trop absorbé par ce qui l'entourait. Il admirait les poutres du plafond et le lustre énorme, sculpté, les tableaux et les sculptures installées sur des socles drapés de soie et auxquelles la lumière tamisée donnait une chaleur et une vie plus intenses.

— C'est beau, murmura-t-il.

— Ma maison vous plaît, Juan ? demanda Campillo auquel l'évocation des semaines qui allaient suivre avait fait naître une fine résille de sueur sur le front.

— Jamais je n'aurais cru que quelque chose d'aussi beau puisse exister, répondit le jeune homme. « Je n'ose pas penser à notre cabane à Linares. Quand je raconterai cela à Pedro, à ma mère, ils ne me croiront pas. »

— Ils le verront eux-mêmes s'écria Campillo spontanément. « Votre mère et votre frère viendront à Madrid. »

— Quoi ?

Juan avait porté les deux mains à son cœur et le médecin, les sourcils froncés, ne quitta pas le jeune homme des yeux.

— ... Est-ce bien vrai, monsieur ?

— Mais oui. Que nous ayons un ou trois invités ne change pas grand-chose pour nous. Mais entrez donc, messieurs, ne restons pas dans ce couloir.

Juan aurait été incapable de dire ce qui se passa d'autre au cours de la soirée si on le lui avait demandé. Il était tard quand il se retrouva dans sa chambre. La pièce, de grandes dimensions, richement meublée, disposait d'un balcon donnant sur le jardin. D'épais tapis recouvraient le parquet, il y avait de profonds fauteuils et un beau canapé. C'était une chambre comme n'en possédait pas le gouverneur de Ciudad Real et elle appartenait maintenant à Juan pour la durée de son séjour à Madrid.

Lorsque le domestique se fut éloigné, le laissant seul au milieu de ses valises, il resta quelque temps immobile, se demandant s'il pouvait réellement se servir des objets somptueux qui l'entouraient. Et puis, marchant sur la pointe des pieds par respect pour la haute laine du tapis, il gagna la porte-fenêtre ouvrant sur le balcon.

Une brise chaude faisait frémir les cyprès élancés du jardin. Leur forme dénonçait une taille savante.

Le ciel semblait à portée de la main. Étouffé par la distance on entendait, de temps en temps, l'écho d'une corne d'automobile ou le bruit cadencé du passage d'un train. Par une fenêtre ouverte d'une

maison voisine, enchâssée d'arbres comme celle de Campillo, montait de la musique. La nuit était chargée d'une fragrance qu'il n'aurait su décrire parce qu'elle était faite de mille odeurs inconnues que chaque individu enregistrait à sa façon.

Appuyé au balcon, Juan leva les yeux vers les étoiles. Pâlies par le reflet des lumières de la ville ce n'était plus que des points clairs qui ne ressemblaient plus à ces bijoux brillants et froids du ciel de la sierra Morena. Mais elles étaient là et Juan se souvenait des paroles de Concha : « Nos regards se rencontreront dans les étoiles et se-diront : « Je t'aime. » Et Juan, les yeux levés vers le ciel, dit tout bas : « Concha, je t'aime... » Il songeait à ses boucles noires, à ses beaux yeux et à sa bouche qui lui avait appris ce qu'était un baiser.

À Tolède, Concha était, elle aussi, à sa fenêtre et regardait la nuit. Derrière elle, sa mère, déjà couchée, protestait. Tolède ne possédait aucun joaillier convenable et capable de lui fournir le bijou qu'elle cherchait et elle devrait repartir sans l'avoir trouvé.

« Moi non plus, je ne l'ai pas trouvé », songeait Concha. « Pensera-t-il encore à moi, à Madrid ? Ou bien tout était-il déjà terminé ? Cela n'aurait-il été qu'un rêve de jeunesse, un amour né dans l'enfance et mort d'avoir grandi ? Oh, Juan... est-ce cela ? »

Elle regardait les étoiles et frissonna car elle ne portait qu'une mince chemise de soie sur son joli corps svelte que sa mère elle-même lui envoyait en silence. Le Tage chuchotait et sa chanson ajoutait à la tristesse de son cœur. Elle repoussa la fenêtre, se glissa dans son lit et, la tête enfouie dans son oreiller, elle se mit à pleurer tout bas.

Ce même soir, un homme avait apporté une lettre à la ferme Torrico, à l'heure du dîner.

Anita tressaillit quand l'homme posa la lettre sur la table et, clignant de l'œil, dit : « De Tolède ! De Juanito ! Une bonne nouvelle, hein, Anita ? »

— De Juan ! Pedro sursauta et voulut prendre la lettre.

Mais Anita reposa sa cuillère.

— À qui est-elle adressée ? demanda-t-elle d'une voix forte.

— À Anita Torrico... c'est ce que m'a dit le receveur de Solana. Je ne sais pas lire...

— Alors, donne-la-moi ! ordonna la vieille femme et, sans mot dire, le colosse tendit la lettre à sa mère qui la mit dans la poche de son tablier. Puis elle continua son repas sans se préoccuper de l'impatience de son fils et de sa belle-fille. Enfin, la dernière bouchée avalée, Anita se leva de table pour aller s'enfermer dans la chambre de Juan. Sans mot dire, Pedro s'assit au coin de la cheminée et alluma sa pipe dont il mâcha le tuyau pour contenir son impatience. Elvira regardait droit devant elle, en silence. Elle savait ce que pensait son mari et les mots, dans son cas, n'auraient été d'aucun secours.

Anita resta longtemps enfermée. La lettre devait être longue. Lorsqu'elle reparut, son visage n'exprimait ni le chagrin, ni la joie. Elle s'adressa à Pedro, de sa voix de chaque jour.

— Juan écrit qu'il va bien. Il est en bonne santé et il est heureux d'être à Tolède. Il fait beaucoup de progrès et il a déjà vendu trois dessins. Nous pouvons être fiers de notre Juanito...

— Ah, ça fait plaisir ! s'écria Pedro joyeux. Et, pour la première fois depuis des années, il embrassa sa mère.

C'est en sifflotant qu'il monta se coucher. Elvira, heureuse qu'il fût heureux, se glissa dans le lit pour se serrer contre son mari.

Quant à Anita, elle resta longtemps agenouillée devant la Vierge de Fatima. Elle avait étalé la lettre devant elle et posé son front sur le papier. Les sanglots secouaient ses épaules. Jamais elle n'avait autant, aussi profondément souffert.

« Je suis tellement heureux », écrivait Juan. « Et ce bonheur m'a rendu la santé. Je me sens très, très bien... »

Et c'était cette ignorance qu'il avait de la mort proche qui rendait sa lettre si atroce. Il ne savait pas ce qu'avait dit le docteur Osura à sa mère. Anita aurait voulu crier sa peine, mais elle ne le pouvait pour ne pas réveiller Pedro auquel elle n'avait pas le droit de dire la vérité. Tout en pleurant et priant, elle pensa que sa place était auprès de son fils. Elle irait le rejoindre à Tolède ou à Madrid. Elle resterait auprès de lui, l'assisterait quand son heure sonnerait. Puis elle réfléchit. Son projet était irréalisable. Qui s'occuperait de la ferme, qui ferait la pâtée des cochons, donnerait à manger aux poules, prévoirait les repas ? Elvira portait un enfant, elle s'alourdirait avec les mois. Peut-être devrait-elle rester allongée, car elle était de constitution délicate. Ah, quelle misère ! La vie vous liait et l'on ne pouvait rien changer au destin.

Sous le front d'Anita le papier de la lettre crissait comme si Juan voulait se faire entendre, l'appeler...

Le lendemain matin, quand Pedro et Elvira furent aux champs, Anita descendit au village. Elle marcha plus d'une heure, appuyée sur une branche ramassée, car l'eau alourdissait ses jambes et ses chevilles, donnant à tout son corps un poids presque insupportable.

Arrivée à Solana del Pino, elle se dirigea droit sur le presbytère. Elle frappa un coup timide à la porte que le curé ouvrit lui-même.

— Que se passe-t-il, Anita Torrico ? demanda-t-il en faisant entrer la vieille femme haletante, dans son bureau, belle pièce claire aux murs garnis de rayons chargés de livres.

Anita s'assit sur la chaise offerte, mais à l'extrême bord et, quand pour la troisième fois, il lui demanda le mobile de sa venue, elle tira de sa poche la lettre de Juan et la lui tendit. Le prêtre la lut et adressa un sourire à Anita.

— Cela fait plaisir, dit-il. Notre Juan va bien. Je me réjouis avec

vous, Anita.

— Me réjouir ! Elle poussa un véritable cri. « J'ai prié toute la nuit, monsieur le curé. Juan va mourir ! Dans quelques mois ! »

— Mais, je ne vous comprends pas.

Étonné, le prêtre s'assit à côté d'Anita.

— Juan écrit qu'il est en parfaite santé.

— Il le croit... mais il va mourir. C'est le docteur Osura qui me l'a dit. On l'a examiné à Tolède. Personne ici ne le sait... sauf moi, et vous, à présent, monsieur le curé ! Et il faut que je me taise...

Brusquement, elle s'écroula, les mains jointes.

— ... Mon Dieu ! Mais que faut-il faire ?

Le prêtre se précipita pour la relever. Il la guida jusqu'à un fauteuil placé devant une fenêtre par laquelle elle pouvait voir les beaux arbres fruitiers du jardin.

— Tout repose entre les mains de Dieu, dit-il doucement, les doigts joints, les yeux au ciel. « L'homme est son œuvre... Lui seul peut la diriger. »

— Juan a une tumeur dans le cœur, monsieur le curé. Il est incurable...

— Ce sont les hommes qui le disent, Anita. Avons-nous interrogé Dieu ?

— Mais oui ! s'écria la vieille femme. « Mais il se tait. »

— Il parle même si les hommes ne l'entendent pas. Il parle par nos pensées, nos faits, nos succès. Dieu est partout, Anita Torrico... nous n'avons pas besoin de le chercher, il n'abandonne jamais les hommes.

— Mais ils disent que Juan va mourir ! Maintenant, il est à Madrid chez un médecin célèbre, le professeur J. Moratalla.

— Le professeur Moratalla ? répéta le prêtre, étonné.

— Oui. Vous le connaissez, monsieur le curé ?

— C'est un grand médecin... le meilleur chirurgien d'Espagne.

— Peut-il vraiment aider Juan ?

— Nous le demanderons à Dieu, Anita.

La vieille femme regardait par la fenêtre et songeait à son fils condamné à mourir. Elle se pencha en avant comme sous la pression d'une main invisible sur sa nuque.

— Monsieur le curé, dit-elle d'une voix ténue, le docteur Osura m'a dit beaucoup de choses, des choses horribles, car il a voulu être honnête. La mort est-elle un péché originel, monsieur le curé ?

— Mais, Anita ! Comment pouvez-vous poser une question pareille ? La mort est le passage de l'homme dans le royaume du Seigneur. L'extrême-onction est un sacrement !

— Et la mort par amour ?

Le prêtre s'étonna.

— Que voulez-vous dire ?

Anita, les bras posés sur les accotoirs du fauteuil, tremblait légèrement.

— Quand une mère meurt pour son enfant...

— Anita ! Le prêtre se leva précipitamment, l'œil sévère.

« Lanceriez-vous un défi à Notre-Seigneur ? »

— Je le ferais pour sauver Juan.

— Et que feriez-vous ?

— Le docteur Osura m'a dit, un jour, qu'il y a aujourd'hui des médecins qui remplacent ce qui est malade dans un corps par des morceaux pris dans un corps en bonne santé. Je suis une vieille paysanne inutile et bête, mais j'ai un cœur sain.

— Mais c'est de la folie, Anita ! s'écria le prêtre qui donna du poing sur la table. Malgré la chaleur, il sentait un frisson glacé courir le long de son dos.

— ... C'est défier la nature ! C'est lutter contre la loi de Dieu ! Voulez-vous vous montrer plus forte que Job ?

— Plus forte ? Non, monsieur le curé. Mais je suis une mère et j'aime mon enfant plus que moi-même. Ma vie a été bien remplie... mais Juan est si jeune et tellement intelligent ! Il ne faut pas qu'il meure.

— C'est de l'hérésie, Anita ! Ce serait un suicide et c'est un péché mortel !

— Même si cela sauvait Juan ?

— Parfaitement ! Je n'aurais pas le droit de vous enterrer.

Anita hocha la tête.

— Oui, je m'en doutais, dit-elle doucement, avec amertume. « On est toujours seul dans la détresse. Mais, peu m'importe que l'on me jette dans un coin, comme un chien, si Juan peut être sauvé ! »

— Et vos autres enfants ? s'écria le prêtre, hors de lui.

— Mes enfants ? Pedro est fort, il peut faire s'agenouiller un taureau en le tenant par les cornes. Il n'a plus besoin de sa vieille mère. Elvira ? Elle est délicate, mais elle a Pedro et, bientôt elle sera mère, elle aussi. Elle aura à veiller sur la vie qu'elle aura donnée. Mais Juan...

Le prêtre joignit les mains au-dessus de sa tête. Puis il s'appuya contre la fenêtre, suppliant Dieu de lui dicter la bonne réponse. Mais, Dieu choisit de se taire et le prêtre trembla de commettre une erreur.

— Aucun médecin n'osera une chose pareille ! dit-il d'une voix étouffée. « Pas davantage le docteur Moratalla qu'un autre. Ce serait un crime ! »

— Mais si je suis d'accord !

— Tuer un être humain sur sa demande est un meurtre ! La damnation éternelle l'attend !

— Je la supporterai si Juan peut vivre ! cria Anita, droite comme un i, prête à recevoir la malédiction de l'Église.

Mais le prêtre garda le silence. L'idée qu'aucun médecin n'accepterait de pratiquer une telle opération le tranquillisait beaucoup. Dieu l'avait entendu !

— Êtes-vous venue me voir pour me dire cela, Anita ? demanda-t-il enfin.

Anita baissa la tête.

— Oui, monsieur le curé. Je voulais vous demander votre bénédiction...

Le prêtre se mordit la lèvre. Puis, faisant volte-face, il se mit à arpenter son bureau. Ses pas résonnaient dans la vaste pièce à peine meublée et c'était, pour Anita, comme autant de coups d'une cloche gigantesque qui battait au-dessus de sa tête. Recroquevillée sur elle-même, on eût dit un paquet de hardes informes au-dessus duquel on aurait posé une tête jaunie, ratatinée.

— Je sais, monsieur le curé, ce n'est pas possible, murmura-t-elle.
« Mais je désirerais me confesser avant mon départ. »

— Vous resterez ici, Anita !

— Non, monsieur le curé !

— Vous êtes folle !

— Non... j'aime seulement mon enfant. Vous n'avez jamais eu d'enfant. Vous ne savez pas ce que c'est. Vous ne les voyez que le jour de leur baptême, ou de leur première communion. Vous ne pouvez comprendre le cœur d'une mère ou d'un père. Vous ne savez pas que l'on fait attention à chaque sourire de son enfant, que l'on respire avec lui, que l'on rit avec lui, combien c'est merveilleux de toucher sa main, ou sa tête, ou n'importe quelle partie de son corps, de sentir sa chaleur, cette chaleur qui était en vous quand vous le portiez. Monsieur le curé, que savez-vous de ce que l'on ressent quand son enfant est malade ? On travaille pendant la journée et l'on veille la nuit. On ne voit pas ce qui se passe autour de soi. Seul compte l'enfant. C'est pour lui que l'on vit. Et cet enfant doit mourir, on vous a presque dit l'heure de sa mort et Dieu se tait ! Il ne voit pas les larmes, il n'entend pas les cris, les supplications. Monsieur le curé, cherchez une mère qui ne se cramponne pas au dernier espoir, qui n'est pas prête à tout donner pour sauver la vie de son petit. Et cet enfant parle, ou bien il écrit et ses paroles semblent sourire parce qu'il ne se doute de rien. Et ce sourire déchire le cœur, rend fou.

Elle se leva brusquement, oscillant d'avant en arrière

— ... Je n'en peux plus ! cria-t-elle d'une voix aiguë. « Je n'en peux plus... Il faut que mon Juan vive... qu'il vive ! »

Elle se laissa retomber dans le fauteuil, secouée de sanglots. Le prêtre s'était précipité vers elle. Il la soutint, la redressa.

Le visage couvert de sueur, il tremblait.

— Je vous reconduis chez vous, Anita Torrico, dit-il doucement,

cherchant autour de lui ce qui pouvait calmer la pauvre femme.

Mais Anita secoua la tête et sa réserve était telle qu'il la laissa pour retourner près de la fenêtre.

— Quand comptez-vous partir ? demanda-t-il.

— Quand je saurai que Juan est à Madrid. Le docteur Osura me le dira.

— Il est stupide de vous avoir déjà tout raconté ! J'aurai deux mots à lui dire !

Anita secoua de nouveau la tête.

— Cela ne servira à rien. Même si le docteur Osura ne veut pas m'emmener... j'irai toute seule rejoindre mon enfant.

— J'écirai au professeur Moratalla !

Anita sourit et ce sourire qui passa sur son visage gonflé de larmes était plein de bonheur et de joie.

— Trop tard, monsieur le curé. Je lui ai déjà écrit.

— Et qu'a-t-il répondu ? s'écria le prêtre, très ému.

— Rien. Mais cela n'a pas d'importance. Je ne lirai pas sa réponse, mais je le supplierai jusqu'à ce qu'il prenne mon cœur pour Juan.

Elle se leva et fit une gémflexion. Ce geste avait quelque chose de tellement enfantin que le prêtre la laissa aller sans mot dire, restant seul avec le conflit devant lequel se débattait sa conscience.

— Seigneur, aidez-nous ! supplia-t-il les mains jointes, les yeux au ciel. « Éclairez-nous ! Ne nous abandonnez pas, oh mon Dieu ! »

Mais la force ne lui vint pas avec cette prière et désenlaçant ses doigts, irrésolu, effrayé, il épongea la sueur qui lui inondait le visage.

Le professeur Moratalla faisait les cent pas dans son bureau donnant sur les jardins de la clinique. Les sièges étaient occupés par les docteurs Osura, Tolax, Albanex, le professeur Dalias et Fredo Campillo. La pièce était bleue de la fumée des cigares.

Le soir descendait. Les ombres s'allongeaient dans le jardin où des jardiniers ratissaient le gravier des allées et repliaient les chaises longues. Quelques infirmières, le visage encadré par une grande coiffe amidonnée, faisaient une courte promenade avant d'être avalées par le grand bâtiment. D'un pas rapide, deux médecins en blouse blanche traversèrent l'allée principale. Sans doute venait-on d'admettre un cas urgent.

Moratalla regardait tout cela sans le voir. Il tenait entre les doigts une petite lettre malpropre, qu'il agitant.

— « Sauvez mon Juan ! » m'écrit cette mère, dit-il avec emportement. « Et vous, messieurs, vous êtes là à me soutenir de belles thèses théorico-médicales selon lesquelles ce garçon est irrémédiablement perdu ! J'aimerais bien savoir, alors, pourquoi vous m'avez soumis ce « cas », pour employer votre expression ? »

— Pas pour en faire le sujet d’une expérience, Moratalla, dit le professeur Dalias. « Le gouvernement, vous le savez, suit vos tentatives avec beaucoup d’intérêt... mais contentez-vous, je vous en prie, de faire mourir vos animaux... Pas d’homme ! »

— Je le sauverai ! cria Moratalla qui parut déplacer de sa masse le nuage de fumée des cigares. « On vous croirait installés derrière un mur de cristal d’un mètre d’épaisseur à travers lequel ne passe aucun son ! Je me répète : Juan Torrico souffre d’une tumeur maligne de l’intérieur du péricarde et qui menace d’atteindre la valvule. Inutile d’être fort en maths pour prévoir la date du décès, tout simplement parce que aucun d’entre vous n’a le courage d’entreprendre quelque chose ! Vous êtes des lâches, messieurs ! »

— Je vous en prie, monsieur ! protesta Tolax. « Je vous ai secondé dans les opérations les plus osées. Mais, ici, je ne vois pas ce que l’on pourrait faire ! »

— Et comment voulez-vous vous y prendre ? demanda le professeur Dalias d’un ton sec. Il lui déplaisait qu’on le traitât de lâche. « Vous ouvrez la cage thoracique, vous sortez le cœur et, clic-clac, vous coupez ce qu’il y a en trop ? C’est de la démente, Moratalla ! Personne ne peut vivre avec un cœur diminué ! Vous n’allez tout de même pas prétendre enlever un morceau d’un organe aussi délicat ! »

— Et qui dit cela ? demanda Moratalla en regardant ses interlocuteurs l’un après l’autre. Puis il jeta la lettre d’Anita sur sa table de travail où elle tomba juste sur les radios de Juan. « Qui a parlé ici de diminuer un cœur ? »

— Mais il n’y a pourtant rien d’autre à faire, dit le docteur Albanez.

— Ah bon ! Vous savez cela, vous ? Et pourquoi ai-je ces singes, ces lapins, ces cochons d’Inde, ces rats, dans ma cave ? Pour les entendre piailler quand je leur fais une piqûre ? Vous me prenez donc pour un abruti ?

— Mais voyons, intervint Dalias d’un ton apaisant. « Personne ne conteste le fait que vous êtes un génie. Moratalla. Mais vous êtes à la limite ! N’oubliez pas que le génie touche à la folie ! »

— Merci ! Trop aimable !

En deux enjambées, Moratalla traversa la pièce, arracha un tiroir dont il sortit une chemise gonflée de dessins, de photographies et de tableaux. Puis, d’un grand geste, il la jeta sur la table au milieu des cendriers qu’elle dispersa.

— ... Fouillez donc là-dedans ! Vous y trouverez le résultat de mes expériences. Le fruit de plus de quinze ans de travail ! Des greffes du cœur entre animaux de même espèce !

— C’est dément, s’exclama le professeur Dalias. « Moratalla, vous pouvez dès maintenant me chasser de cette clinique... je rentrerai par l’autre porte en tant que fonctionnaire pour vous dire : « Abandonnez

cette folie ! »

— Comme vous voudrez. Mais dispensez-moi de vous jeter dehors. Messieurs, constatez. J'ai opéré huit chimpanzés et quarante guenons, trois cents rats et sept cents cobayes, vingt-quatre lapins et même six porcs. J'ai soustrait un petit morceau de cœur à l'un, pour le greffer sur l'autre en le cousant simplement avec un fil de soie et j'ai refermé la cage thoracique.

— Et... et le résultat ? balbutia le docteur Osura.

— Tous les animaux sont morts...

— Ah ! s'écria Dalias.

— Pas de « Ah ! » laissez-moi donc terminer. Tous sont morts... sauf deux singes ! Ils vivent encore aujourd'hui !

Dalias avait bondi. Il chiffonnait une photo échappée au dossier.

— C'est une mauvaise plaisanterie, Moratalla !

Celui-ci sourit.

— Je vous en prie... tenez, voici les bêtes en question. Les radios vous montrent l'emplacement de l'intervention, la régularité de la cicatrisation. Je vous l'accorde, ces cicatrices ont engendré un léger dérangement dans le circuit, mais sans gravité, provoquant seulement de légères défaillances en cas de surmenage physique.

— Inimaginable, murmura Osura.

— Rien n'est imaginable ! s'écria Dalias qui se tourna vers Osura comme s'il avait reçu une décharge électrique. « Vous ne faites que l'encourager dans ses expériences démentielles ! Sur 1 078 animaux qui ont été opérés, il n'en a survécu que 2. Cela fait 0,02 % ! De quoi faire sauter de joie tous les fossoyeurs ! Non, Moratalla... vous ne ferez pas ça ! »

— A vous entendre, on dirait que je veux vous dicter une méthode d'opération éprouvée. Ces deux singes sont le premier élément sur lequel je peux continuer de bâtir. Je voulais seulement vous démontrer qu'il est possible de sauver un homme condamné jusqu'à présent !

— Mais d'ici que vous ayez trouvé et expérimenté une méthode, Juan Torrico sera mort depuis longtemps.

Le docteur Osura s'était levé et arpentait la pièce à son tour, croisant Moratalla au passage.

— ... Juan a pour un an à peine à vivre.

— Je vais tenter de le prolonger. Dans un an, je serai peut-être en mesure d'oser une intervention chirurgicale cardiaque extraordinaire. C'est-à-dire – il toisa le professeur Dalias – si le ministère de la Santé m'y autorise après examen de centaines de cobayes.

Le professeur Dalias haussa les épaules.

— Attendons, dit-il sceptique.

— Naturellement... attendons ! C'est tout ce que le ministère trouve à dire ! Dalias, vous êtes médecin, pourtant ?

Le professeur lança un coup d'œil en biais au chirurgien. Que signifiait cette phrase ? C'était un piège, il le sentait, mais il ne pouvait pas l'éviter.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il mécontent. « Question ridicule. »

— Pas tellement, répondit le colosse en s'étirant. « Si vous êtes réellement médecin corps et âme, Dalias, alors vous devez sentir en vous, en ce moment précis, ces étincelles qui vous donnent le courage d'oser quelque chose de grand ! »

Dalias s'assit et se dissimula derrière la fumée de son cigare.

— Vous êtes un beau salaud, dit-il, mais sa grossièreté cachait mal son approbation.

— L'opinion que vous avez de moi me fait honneur, répliqua Moratalla avec un rire bref. « Si nous continuons sur cette base, nous arriverons à nous comprendre. »

Il se tourna vers le docteur Osura qui, pâle et les traits tirés, mâchonnait nerveusement son cigare.

— ... Où est notre malade, mon cher confrère ?

— Il attend avec M. Tortosa dans votre salon, monsieur le professeur. Le docteur Tolax ne savait pas si on l'ausculterait aujourd'hui.

— Mais certainement.

— Bon. Mais nous voudrions vous demander une chose.

— Quoi donc ?

— Juan Torrico ne sait rien de sa maladie. Nous lui avons dit qu'il s'agissait d'un dérangement circulatoire. Ces derniers jours, il s'est senti très bien et il croit être guéri. Il attribue cela au changement d'air. Nous lui avons dit, le professeur Tortosa et moi, que l'examen d'aujourd'hui était nécessaire pour entrer à l'École des Beaux-Arts de Madrid. Une sorte de formalité bureaucratique.

— Mon Dieu, mais pourquoi mentez-vous à ce pauvre garçon ? s'écria Moratalla.

Fredo Campillo qui, jusque-là, avait suivi la discussion sans rien dire, écarta le nuage de fumée d'un grand geste des deux bras.

— Juan Torrico sera le plus grand sculpteur d'Espagne s'il peut travailler en paix pendant l'année qui lui reste à vivre. C'est un enfant prodige, comme Mozart, Kleist ou Hauff. C'est... enfin bref, c'est un génie. Pour le maintenir en vie, tous les moyens sont bons ! Même le mensonge, monsieur le professeur. Se savoir condamné l'écraserait, freinerait ses capacités artistiques. Et... si vous avez, par miracle, la possibilité de lui sauver la vie, opérez-le, monsieur le professeur ! Je vous en conjure. Non pas en mon nom, mais en celui de tout le monde artistique, en celui de la culture européenne, au nom de notre patrie. Sauvez-le et vous aurez donné un génie au monde !

— Tout cela, ce sont de grands mots ! protesta Dalias. « Ici, je représente l'État ! Et je déclare que cette intervention est une folie ! On ne peut pas faire de greffes organiques ! On a cherché à greffer un rein... insuccès sur insuccès ! À Paris, à l'hôpital Necker, le jeune charpentier Marius Renard, âgé de dix-sept ans, a eu en tombant d'un échafaudage un rein totalement écrasé. Renard avait eu la malchance de naître avec un seul rein et il aurait été perdu sans rémission si on ne lui avait pas greffé un rein pris à sa mère. Et ce rein travaille ! C'était, messieurs, la première opération au monde de ce genre à réussir. »

— Alors ! s'écria Moratalla. « Que voulez-vous donc, Dalias ? Vous vous contredites vous-même ! Tout marche quand on a le courage de le faire ! »

— Il ne s'agit pas de courage. Ce rein fonctionne, et bien ! Mais un rein n'est pas un cœur ! Les fonctions et la transplantation d'un rein sont, techniquement, beaucoup plus simples que la moindre intervention sur un organe aussi compliqué que le cœur. Messieurs, je vous en conjure, pesez les risques ! Sans opération, Juan Torrico peut vivre encore un an et, au cours de cette année, créer beaucoup... Avec une opération, il peut mourir en vingt minutes. Et puis, autre chose, où prendriez-vous un autre cœur pour réparer le sien ?

Moratalla se pencha à la fenêtre et regarda dans le jardin dont la nuit prenait possession. Les infirmières avaient disparu..., les allées étaient vides, blanches, bien ratissées. On n'entendait pas de bruit dans le vaste bâtiment. Les malades dinaient. Seuls les garçons de salle frottaient le dallage des salles d'opération.

— Un deuxième cœur... oui, c'est cela, murmura le chirurgien. « Je me suis déjà demandé si l'on ne pouvait pas employer un morceau du cœur d'un singe. »

Tolax hocha la tête.

— Cela ferait sensation !

— Ou bien... Moratalla hésita. « Je pourrais demander au général Franco l'autorisation d'utiliser le cœur d'un condamné. Qu'il s'agisse d'une mort par pendaison, décollation ou opération, peu importe pour lui. »

Dalias haussa les épaules.

— Épargnez-vous la peine de poser la question, Moratalla. La réponse de Franco sera un « non » tout net ! D'autre part, cette opération est en contradiction absolue avec nos principes chrétiens. Si l'on condamne un malfaiteur à mort, c'est un acte de justice. Si vous provoquez sa mort en l'opérant, c'est un meurtre !

— Et si je laisse mourir sans l'aider un être gravement malade, ce n'est pas un meurtre ? hurla Moratalla, hors de lui. « Ne soyez donc pas si entêté, Dalias ! Vous me parlez principes chrétiens ! Eh bien, il est de mon devoir de chrétien d'aider un malade ! Avec tous les moyens

que la nature ou Dieu me donne ! Dois-je vous rappeler l'histoire du bon Samaritain ? Je vous en prie, épargnez-moi vos considérations dogmatiques. On condamne à mort un homme qui ne se conforme pas à nos règles. Il doit cesser d'exister ! Qu'il meure de la main du bourreau ou de celle du chirurgien, c'est du pareil au même pour la justice ! Le principal est qu'il meure ! C'est beau, n'est-ce pas, Dalias, que l'on puisse parler avec autant de délicatesse de la mort ? Mais réfléchissez bien, je vous prie, cet homme qui a peut-être assassiné, volé ou violé, ce monstre peut enfin être utile à quelque chose ! Collaborer à une grande œuvre et sauver, en mourant, une autre vie ! Il faudrait le gracier si l'opération réussissait et que, lui, il en réchappe ! De toute façon, il y a fort peu de chances pour qu'il survive. »

— 0,02 %, dit Dalias, sarcastique.

— Non, 99 ! Car lorsque j'ose une intervention, je sais que mes malades ont une réelle chance de s'en sortir, sans quoi je n'opérerais pas !

— Bravo ! s'écria Osura.

Les yeux de Tolax brillaient. Fredo Campillo tremblait de tout son corps massif. Il sentait qu'allait venir une décision qui ferait époque. Il regarda autour de lui, cherchant à lire sur les visages qui l'entouraient.

— Osez, monsieur le professeur ! dit-il enfin.

— Il faut que j'en parle d'abord à Franco, dit Dalias d'une voix sourde. « Je vais le faire immédiatement... sur sa ligne privée. Puis-je utiliser votre appareil, Moratalla ? »

— Je vous en prie...

Dalias fit le tour du bureau pour aller s'asseoir dans le fauteuil de cuir. Il composa un numéro, se nomma et demanda à parler au général Franco.

On n'entendait plus un bruit dans la pièce. Tous les regards étaient fixés sur les lèvres de Dalias qui, la tête appuyée sur sa main gauche, le front emperlé de sueur, les lèvres pâles, traçait des cercles au crayon rouge sur le bloc posé à côté du téléphone. Il sursauta soudain et se mit à parler d'une voix sèche et précise. Debout derrière lui, les mains croisées derrière le dos, les yeux à demi fermés, Moratalla semblait viser un but invisible aux autres. Dans la pénombre qui commençait à envahir la pièce son corps massif semblait informe, plus lourd encore, mais il s'en dégagait une force rassurante. Personne n'avait songé à donner de la lumière et, dans la pièce obscurcie par le soir et la fumée du tabac, le professeur Dalias n'était plus qu'une voix qui exposait le « cas Torrico » et la théorie de Moratalla. Il ne fit grâce d'aucune explication et, à l'étonnement de tous, plaida en faveur de l'utilisation clinique d'un condamné à mort. Quand il se tut, Fredo Campillo se leva d'un bond, courut à la fenêtre qu'il ouvrit. Il se pencha à l'extérieur, aspirant à pleins poumons l'air frais du soir.

— Je n'en peux plus, murmura-t-il. « Mon Dieu, faites qu'il dise oui. »

La mine sévère, Dalias tendait l'oreille à la voix qui parvenait, nasillarde mais incompréhensible, à l'autre bout de la pièce. Puis il reposa l'appareil sur son socle et se leva. Il regagna sa place sans rien dire et resta à contempler le tapis.

— Alors ? cria Moratalla.

— C'est non !

— Je vais le voir ! s'écria Campillo. « Ce non, c'est aussi un meurtre ! »

Dalias haussa les épaules, las et résigné.

— Cela ne servirait à rien, messieurs. Je connais la réponse d'avance. Le général, en tant que chef d'État, interdit également toute expérience de cette nature sur un être humain !

Le docteur Osura jeta son cigare et donna violemment du poing sur la table.

— Si cela est vrai, je ferai le tour de l'Espagne pour alerter tous mes confrères et les inviter à manifester ! Comment peut-on, assis sur un rond de cuir, émettre un ordre pareil ? Un ordre qui va à l'encontre même de la conscience professionnelle !

Dalias regardait Moratalla qui, debout devant lui, n'avait encore rien dit. Les yeux dilatés, il poursuivait une idée qu'un ordre, d'où qu'il vint, n'était pas de nature à arrêter.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, Moratalla ? demanda Dalias, effrayé.

— Opérer !

— Malgré l'interdiction ?

— Oui.

Dalias se leva précipitamment et saisit le chirurgien par les revers de sa blouse blanche.

— Moratalla, c'est à moi que vous dites cela ? Au fonctionnaire ! Savez-vous que je peux vous faire arrêter, vous faire radier de l'Ordre pour vous protéger contre votre erreur ?

Campillo, toujours à la fenêtre, fit volte-face. En deux enjambées, il avait rejoint les deux hommes. D'une main, il écarta Dalias.

— Mais vous n'en ferez rien ! hurla-t-il, hors de lui. « Une interdiction stupide ne peut pas empêcher le plus grand chirurgien d'Espagne de se servir de la faculté de soigner et de sauver ses semblables dont Dieu l'a gratifié ! Vous-même, vous voulez qu'il opère ! »

— En tant qu'homme... mais pas en tant que fonctionnaire.

— Les fonctionnaires ne sont-ils donc pas des hommes ? s'écria Tolax.

Le professeur Dalias se dégagea de la poigne de Campillo qui le

tenait toujours.

— Je vous interdis de me parler sur ce ton ! Vous faites de moi aussi ce que vous voulez ! Je n'ai rien entendu de ce qui a été dit ici, aujourd'hui !

Il saisit son chapeau et s'en coiffa.

— ... Je pars, et je ne veux rien savoir, messieurs ! Si Moratalla opère et que cela tourne mal, je me verrai contraint de l'inculper sans tenir compte de l'amitié qui nous lie. Vous êtes prévenus ! À vous de décider. Je suis obligé de couper tout contact avec vous... malgré mes sentiments personnels. Bonsoir !

La porte claqua derrière lui. Personne ne parla pendant plusieurs minutes. La pâle clarté du ciel nocturne ajoutait à l'impression de pesanteur tombée sur les épaules, oppressant les poitrines.

Puis la voix étouffée du docteur Osura monta, dans l'obscurité.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

Moratalla s'étira, on entendit craquer les coutures de son costume.

— Allons-y, messieurs, dit-il d'un ton décidé. « Je vais ausculter notre malade. »

Puis il sortit de la pièce sans regarder derrière lui, car il savait que tout le monde le suivait.

Une semaine plus tard.

Ricardo Granja avait réalisé une bonne affaire. Pendant le séjour de sa femme et de sa fille à Tolède, il avait acheté des terres. Des terrains en friche, disait-il, mais seulement à l'intention des paysans dont il avait voulu se débarrasser. Car, à peine avait-il été en possession du sol, qu'il avait convoqué un ingénieur qui, avec quelques croquis, avait entrepris aussitôt d'irriguer les champs en traçant des petits canaux puisant dans le rio Montoro et le rio Fresnedos l'eau nécessaire. Aussi au cours de cette semaine, grâce à un jeu d'écritures, Ricardo avait gagné de beaux hectares de bonne terre arable et cela valait la peine d'être célébré. Première chose à faire cependant, aller à Madrid faire enregistrer ce nouvel achat et, avant tout, obtenir qu'il n'entrât pas dans la catégorie des grandes propriétés fortement imposables, mais dans celle des possessions héréditaires car, en Espagne, un gentilhomme campagnard vaut davantage que cent citadins et que mille paysans.

Cette même semaine, Concha avait reçu la lettre de M^{me} Sabinar qui lui indiquait la nouvelle adresse de Juan. Son père devant aller à Madrid, elle le supplia deux jours durant de l'emmener avec lui. Ce n'était nullement du goût de Ricardo Granja qui se proposait de célébrer son gain, loin de sa famille, dans une nuit d'orgie avec quelques jolies filles.

Pilar, installée dans sa graisse, voyait son mari partir d'un bon œil.

Elle pourrait manger autant de sucreries qu'il lui plaisait et paresser au lit jusqu'à midi, laissant à sa bonne le soin de la maison. La présence de Concha lui serait une gêne, aussi rebattit-elle les oreilles à son mari de la nécessité d'emmener sa fille. Assiégé de toutes parts, le pauvre homme ne fut pas assez astucieux pour trouver un argument lui permettant de faire le voyage seul.

Résigné, il accepta et Concha fit ses valises en chantant. Pendant que Ricardo Granja noyait sa peine dans le vin à Solana del Pino et maudissait le jour où il avait croisé le chemin de Pilar, celle-ci dispensait à sa fille de sages conseils, lui recommandant de ne pas quitter son père d'une semelle, surtout le soir. Elle ignorait la présence de Juan à Madrid et l'intérêt que lui portait Concha qui, d'autre part, n'était nullement inclinée à jouer les espionnes pour sa mère. Du reste, la veille du départ, elle déclara tout net à son père :

— J'aimerais bien voir Madrid toute seule. « Je ne m'intéresse pas aux mêmes choses que toi. Tu me laisseras me promener toute seule, n'est-ce pas, papa ? »

Tout en se félicitant de posséder une fille aussi conforme à ses désirs, Ricardo Granja obéit à ses principes en se mettant en colère.

— Jamais ! s'écria-t-il d'une voix de stentor. « Ma fille est donc une fille légère ? Qu'ai-je fait au Seigneur pour qu'il me punisse de la sorte ? »

Mais Concha comprit que ces cris étaient surtout destinés aux oreilles de sa mère, très satisfaite de ce qu'elle croyait être une trouvaille de sa fille pour contraindre son père à la garder auprès de lui.

Aussi tout était en ordre et chacun très satisfait lorsque la voiture de Ricardo Granja traversa Solana del Pino un beau matin. Pilar ne s'était pas levée pour assister au départ. Elle dormait, comme elle l'avait fait si souvent dans sa vie.

La traversée de la haute Castille fut solitaire et fatigante. Ils croisèrent de temps à autre une charrette attelée d'un âne ou de bœufs sous le joug. Les paysans saluaient au passage, étonnés de voir le riche marchand de si bonne heure en route et en compagnie de sa fille.

Le ronronnement du moteur, le balancement de la voiture bien suspendue, le paysage uniforme eurent un pouvoir soporifique sur Concha qui s'endormit. Elle s'éveilla alors qu'ils avaient dépassé Tolède depuis longtemps. L'auto longea le rio Guadarrama.

Le soir était tombé lorsqu'ils atteignirent Madrid. Ricardo Granja fut assez heureux pour trouver des chambres sans courir d'hôtel en hôtel car c'était l'époque des vacances et la ville était peuplée de Français, d'Anglais, d'Américains et d'Allemands.

Le dîner terminé, Granja s'installa dans le salon de lecture de l'hôtel pour y lire les derniers journaux. Puis il fit signe à un garçon et lui

demanda où l'on pouvait aller et en avoir « pour son argent ». La question accompagnée d'un clin d'œil fut vite comprise et le garçon énuméra quelques adresses qui ne figuraient pas au Baedeker et Ricardo Granja se félicita que sa fille, fatiguée par le voyage, se fût retirée de bonne heure dans sa chambre. Il attendit encore un peu, puis se changea rapidement, s'assura qu'il n'oubliait pas son portefeuille et sortit demander à un taxi de le conduire vers l'un de ces lieux de délices où, pour une nuit au moins, les hommes les plus petits se sentent grands.

Concha attendit jusqu'à ce qu'elle ait vu, par sa fenêtre, son père s'en aller. Elle s'habilla, prit le billet contenant l'adresse de Juan, descendit, héla un taxi à son tour et se fit conduire dans le quartier élégant où se trouvait la villa de Fredo Campillo.

Le taxi payé et reparti elle resta, seule, dans la nuit, devant la grille de la belle maison blanche. Les fenêtres dépourvues de rideaux lui permettaient de voir à l'intérieur des pièces magnifiques et, de temps à autre, la haute silhouette d'un homme assez âgé et d'une telle noblesse d'allure qu'il ne pouvait s'agir que de Fredo Campillo. La jeune fille ne pouvait pas deviner que c'était en fait le valet de chambre car Campillo assistait, en ville, à une séance de comité. Juan, dans sa chambre, dessinait des vues du parc. Il avait ouvert la porte-fenêtre en grand et se laissait envelopper par le parfum des fleurs et le chuchotement des cyprès et des palmiers.

Il était heureux. Le professeur Moratalla lui avait dit : « Tout est en ordre, jeune homme. Vous n'avez pas à vous tourmenter ! » Le docteur Osura était content, lui aussi, en partant. Il avait serré Juan contre lui. Ramirez Tortosa, d'excellente humeur, lui avait promis de venir le voir souvent. Cela n'avait fait que confirmer Juan dans la certitude qu'il avait de la disparition de sa curieuse maladie de cœur. Et, avec une fougue que Campillo, soucieux de lui épargner tout surmenage, parvenait difficilement à maîtriser, il se précipitait dans toutes les galeries d'art et, chez lui, couvrait feuille après feuille de dessins, composait des groupes d'une beauté surprenante qu'il se proposait de tailler ensuite dans le marbre.

Concha n'osait pas appuyer sur le petit bouton de sonnette doré encastré dans le pilier de la porte. Elle ne savait absolument pas ce qu'elle répondrait si on lui demandait ce qu'elle voulait. Car il était inconcevable qu'une jeune fille vînt voir un homme tard le soir sans être accompagnée de sa mère.

Lentement, elle longea la clôture et regarda dans le parc à travers une percée de la haie. Toutes les pièces donnant sur le derrière de la maison étaient plongées dans l'obscurité. Seule, en haut, une fenêtre ouvrant sur un balcon, au-dessus de la terrasse, était ouverte et projetait une lueur faible sur la façade des cyprès.

Concha regarda autour d'elle. La rue était vide et à demi éclairée. Alors, sans plus hésiter, elle sauta par-dessus la haie et se glissa à travers les buissons de lauriers-roses jusqu'à la rangée de cyprès qui marquait le centre du jardin. De là, elle pouvait voir plus nettement la fenêtre éclairée. Appuyée au tronc d'un arbre, elle attendit. Quoi, elle n'aurait su le dire. Juan ? Campillo ? Que quelqu'un la découvrit ? Elle trembla à cette idée, à la honte qui serait la sienne.

Là-haut, une ombre se déplaça. Un homme sortit sur le balcon et regarda la nuit. Sans voir ses traits puisqu'il tournait le dos à la lumière, Concha sut qu'il s'agissait de Juan. Elle porta les deux mains à son cœur.

Juan s'appuya au garde-fou et s'étira. Il était fatigué. Un beau dessin s'étalait sur son dessus de lit. Il lui ajouterait des couleurs à l'aquarelle, le lendemain. Il se proposait de rentrer dans sa chambre, lorsqu'il vit une ombre sous les cyprès. En fait, c'était davantage une tâche sombre qui n'était pas là la veille car ses yeux qui enregistraient toutes formes ne s'en souvenaient pas. Étonné, il se pencha plus avant et vit qu'il s'agissait d'une silhouette humaine, le visage levé vers lui.

— Qui est là ? demanda-t-il tout bas de façon que le domestique ne l'entende pas.

Et, chant de grillon dans l'herbe haute, une voix de jeune fille monta vers lui :

— Oui... Juan...

Le jeune homme tressaillit. Impossible, il avait trop travaillé, la fatigue lui tournait la tête, il croyait entendre des voix qui ne parlaient que dans son âme. Son premier mouvement fut de fermer vivement sa fenêtre, lorsque la voix reprit.

— Juan... c'est moi...

— Concha... Il tremblait. « Concha, c'est vraiment toi ? »

Penché jusqu'à mi-corps, il cherchait à la reconnaître dans l'obscurité. Et l'ombre se déplaça, s'avança jusqu'à la tâche de lumière projetée par sa fenêtre. Il la reconnut. Il vit ses longues boucles noires et sa silhouette mince. Des langues de feu parcoururent son corps, ses mains tendues griffèrent le vide.

— Concha ! Tu es venue... Attends, mon amour, j'arrive...

Il courut dans sa chambre, arracha sa literie. De ses draps et couvertures noués il fit une corde qu'il accrocha au balcon qu'il enjamba. Concha, une main sur sa bouche, luttait pour ne pas crier son angoisse. Mais déjà, Juan glissait le long de la maison en se riant, car pour qui est né dans la montagne et qui a grimpé le long du Rebollero, qu'est-ce qu'un mur de quelques mètres ? Le gravier crissa sous ses pieds lorsqu'il se laissa tomber. Il tendit les bras et Concha s'y jeta.

Ils restèrent ainsi longtemps, oubliant où ils étaient. Enlacés, ils ne disaient rien, car les mots eussent été impuissants à exprimer leur

bonheur. Fredo Campillo revint de son comité. Il ne regarda pas dans le jardin et ne vit pas les amoureux, mais il demanda à son valet de chambre si Juan était sorti. Sur la réponse négative qu'il reçut, Campillo, satisfait, fuma un cigare, but deux verres de malaga puis gagna sa chambre où il lut un roman avant de s'endormir.

Juan caressait les longs cheveux de Concha, baisait ses beaux yeux.

— C'est comme un conte, dit-il tout bas. « Tu es venue... moi qui le désirais tant. M^{me} Sabinar m'a écrit que tu es passée à Tolède quelques heures après mon départ. J'en aurais pleuré de rage. J'ai été malade de chagrin. »

— Mon chéri, chéri, chéri, murmura la jeune fille en se serrant contre lui.

— J'ai reçu aussi la bague de mon père. Regarde... elle me va. Je l'ai fait diminuer. Elle est belle, n'est-ce pas ?

Il tendait la main à la lumière. Concha la lui prit et la caressa.

— Elle doit te porter bonheur, Juan. À toi et à moi... c'est ta mère qui l'a dit.

— Es-tu seule à Madrid ?

— Non. Je suis venue avec mon père. Il a à régler une affaire. Mais il est sorti ce soir. J'ai pris un taxi pour venir jusqu'ici. Puis je suis passée par-dessus la clôture et j'ai attendu le moment de te voir. Et, maintenant je t'ai dans mes bras.

Elle s'accrocha à lui, but ses baisers les lèvres ouvertes, les yeux à demi clos, les narines frémissantes.

— Viens, dit Juan, haletant. « Viens dans ma chambre, Concha... »

— Oh non, je ne peux pas, dit-elle anxieuse. « Et si l'on me voyait... »

— Nous allons grimper par la terrasse, jusqu'au balcon. Je t'aiderai, Concha.

— J'ai peur, gémit-elle.

— De grimper ?

— Non... de ta chambre.

— Tu m'aimes, Concha, n'est-ce pas ?

— Oui, oh oui.

Serrée contre sa poitrine, elle tremblait. Lentement, lui flattant le dos, il la guida vers la terrasse. Elle se laissa conduire, les yeux fermés, les mains glacées.

Puis ils se retrouvèrent dans la chambre de Juan. Il remonta les draps. Concha les dénoua, les étendit sur le lit pour refaire celui-ci. Elle se pencha en avant, pour lisser les couvertures et sa robe se releva découvrant la naissance de ses cuisses. Juan qui la regardait, sans mot dire, détourna vivement les yeux. Son sang chantait dans ses tempes, comme lorsque Jacquina marchait à côté de lui et son cœur battait à coups désordonnés.

— Tu ne dis rien, Juan s'étonna Concha qui ferma la porte-fenêtre, tira les rideaux et se retourna les bras le long du corps. Juan la rejoignit, l'enlaça, l'embrassa.

— Quand dois-tu repartir ? lui demanda-t-il dans l'oreille.

Elle se pencha un peu en arrière et il vit des larmes briller dans ses yeux...

— Peut-être déjà demain, répondit-elle la gorge serrée par les sanglots. « Et il se passera peut-être des années avant que je te revoie. »

— Et tu attendras que je revienne ?

— Oui. Je ne pourrais aimer personne d'autre...

— Moi non plus.

Il pencha la tête, posa la joue contre ses jeunes seins.

— ... Oh, seulement quelques heures, gémit-il. « Concha... oh, Concha... »

En dessous, dans sa chambre à coucher, Campillo posa son livre et éteignit la lumière. La maison blanche fut plongée dans l'obscurité. On avait éteint aussi dans la chambre de Juan.

Les cyprès frémissaient sous le vent nocturne, racontant aux étoiles le bonheur des hommes...

Octobre vint. La vie dans la sierra Morena fut toujours la même. Les choses établies depuis des siècles ne changeaient jamais. Anita Torrico n'avait pas reçu de réponse à sa lettre au professeur Moratalla. Elle haussait les épaules quand elle y pensait. C'était dans l'ordre des choses. Peu importait à ces grands personnages la douleur d'une pauvre vieille paysanne sachant à peine écrire. De temps à autre, Juan envoyait une carte de Madrid, ou un billet dans lequel il disait être en bonne santé. Son cœur ne le faisait plus souffrir ; Campillo lui montrait les trésors artistiques espagnols, il travaillait beaucoup et il était le meilleur élève de sa classe à l'École des Beaux-Arts. De cela, Anita se réjouissait et Pedro, éclatant de fierté, faisait circuler au village les lettres de Juan, et se vantait d'avoir un frère plus intelligent que trois Solana del Pino assemblés. Les fermiers ne lui en savaient pas particulièrement gré, mais peu lui importait car, compte tenu de ses muscles, personne n'osait le lui dire en face.

Elvira prenait de l'ampleur. L'enfant qu'elle portait promettait d'être aussi fort que son père. Cela ne faisait qu'ajouter à son orgueil. Il s'était acheté, à Mestanza, une chemise bariolée et une cravate jaune vif qu'il arborait à l'église, le dimanche. Il y chantait de toute sa voix et ne laissait pas passer le plateau de la quête sans y déposer une obole gênée.

Au cours de ce mois, le docteur Osura monta cinq fois chez les Torrico pour soigner Anita et son hydropisie. Il rit quand elle lui

demanda jusqu'à quel âge elle vivrait.

— Si tu continues comme cela, tu seras la doyenne des Espagnoles, répondit-il jovial. « Tu sais comme les chats ont la vie dure... »

Anita, devenue taciturne, ne put s'empêcher elle-même de sourire. Elle alla s'installer sur le banc, avec le médecin.

— Juanito, va-t-il vraiment mieux, comme il me l'écrit ? demanda-t-elle.

— À ce qu'il paraît, oui.

— Docteur, sur le temps qui lui reste à vivre, il s'est déjà passé deux mois.

— Mais, Anita, des hommes comme le professeur Moratalla peuvent également se tromper. Peut-être y aura-t-il réellement un miracle.

— Je brûlerai encore un cierge, dimanche. La Sainte Vierge m'entend peut-être. C'est une mère, elle aussi, docteur. Et elle comprend combien je souffre. Elle aussi, elle a perdu son fils.

— Tu as raison...

Là-dessus, il prit vivement congé. Il ne pouvait confier à la pauvre femme ce qu'il savait par les lettres du professeur Moratalla. L'une d'elles, datée du 24 septembre 1952, lui disait :

Mon cher confrère,

En toute hâte, mais je suis débordé de travail, le résultat du dernier examen de J.T. :

Radios : tumeur du péricarde légèrement dilatée avec évasement atteignant le myocarde. Plus de suintement ce qui est symptomatique. Cet arrêt de sécrétion est apparemment causé par une augmentation de la tumeur.

État général du patient : bon. Pas de douleurs. Pas de désagréments. Augmentation de poids. Quelques gênes circulatoires nocturnes mais sans manifestations dignes d'être notées.

Diagnostic : au cas où la tumeur prendrait des proportions gênant le fonctionnement du cœur, une sténose serait à attendre. En cas de sécrétion brutale de la tumeur, il faut s'attendre à un décès. Durée probable de l'état actuel : environ 7 ou 9 mois.

Recommandations : repos. Surveillance attentive. Ménagements. Attendre la possibilité d'une intervention. Je poursuis mes expériences. Ne perdons pas espoir.

Très cordialement

Votre Moratalla.

C'était une lettre désolante et le docteur Osura l'avait lue à plusieurs reprises, le cœur serré, avant de la mettre de côté.

De Campillo, il avait reçu des nouvelles fort différentes. Juan, écrivait-il, travaillait avec ardeur. Ses professeurs étaient enchantés de lui. Il composait des tableaux comme personne n'en avait encore vu et l'on retrouvait dans ses sculptures la tradition de l'antique et du classique.

Physiquement, il semblait en pleine forme et, malgré l'avis de Moratalla, Campillo pensait que tout n'était pas aussi noir qu'on le prétendait.

Devait-il dire cela à Anita ? Elle gardait espoir, c'était visible. Et cette croyance en la toute-puissance de Dieu l'empêchait de s'effondrer. Quand il était assis face à elle, qu'il voyait son visage ridé, jauni, ses yeux à la fois inquisiteurs et bons, les paroles lui restaient dans la gorge et il se réfugiait dans des petites plaisanteries pour ne pas penser à ce qu'il adviendrait dans quelques mois.

Un jour qu'en revenant de chez les Torrico, le docteur Osura tenait consultation à Solana del Pino, Concha vint le voir.

Elle entra, discrètement, par la porte de derrière, à la tombée de la nuit, la tête entourée d'un châle, les paupières rougies de larmes. Elle s'assit devant le médecin, leva vers lui ses yeux noirs, tellement tragiques qu'il tressaillit.

— Tu as des nouvelles de Juan ? demanda-t-il, effrayé.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Tu es malade ?

— Non.

— Qu'as-tu donc ?

Elle se cramponna aux bords de sa chaise et avala sa salive à plusieurs reprises avant de parler.

— Papa et maman ne le savent pas, bredouilla-t-elle. « Il ne faut pas qu'ils sachent. Jamais ! Je me sens si drôle, docteur... là-dedans. Le matin, la tête me tourne et... je vomis. Et... et... oh, docteur... »

Elle éclata en sanglots et se cacha le visage dans ses mains.

Le médecin avait pâli. Il était blanc comme les murs de son bureau. Il avait deviné le secret de Concha et il en était bouleversé. Les poings serrés, il se leva, fit quelques pas désordonnés.

— Mon Dieu ! Mais pourquoi avez-vous fait ça ? Petits idiots ! Que va-t-il se passer ? Mais pourquoi avoir fait ça !

— Je l'aime, répondit Concha le visage inondé de larmes. « On avait si peu de temps... et je ne savais pas quand je le reverrais. Et maintenant, voilà. Je suis tellement heureuse... et j'ai tellement peur... »

— Mon Dieu, mon Dieu... répétait Osura en enfilant ses gants de caoutchouc. « Et quand ton père l'apprendra, Concha ! »

— Il ne faut pas ! s'écria la jeune fille. « Il nous tuera, Juan et

moi ! »

— Mais tu ne pourras pas toujours garder cela secret.

Il examina rapidement la jeune fille, puis se laissa tomber dans son fauteuil et se dégota.

— ... Dans deux mois, cela se verra, mon petit...

— J'irai chez une de mes tantes. Docteur, faites-moi une ordonnance attestant que je dois changer d'air. Oh, je vous en prie ! Je vous en supplie. Chez ma tante, au bord de la mer, tout sera plus facile. Et quand... elle hésita avant de reprendre d'une voix plus ferme.

« Quand l'enfant sera là, mon père ne me battra plus. »

— Je ferai ce que je pourrai, répondit le médecin, décidé à prévenir immédiatement Campillo. Juan l'ignorait évidemment ce qui se passait et il devait continuer à l'ignorer. L'émotion que déclencherait cette nouvelle ne ferait que mettre ses jours en danger.

— As-tu déjà écrit à Juan, Concha ? demanda-t-il.

— Non. Dois-je le faire ?

— Si j'ai un conseil à te donner... non. Il doit beaucoup travailler et cela pourrait le freiner. Lorsque tu auras accouché, nous le lui annoncerons, n'est-ce pas ?

— Comme vous voudrez, docteur. Mais vous ne direz rien à papa ?

— Mais non. Remarque bien que je le devrais... tu n'as que dix-huit ans...

Concha regardait par terre. Elle tremblait, les mains crispées.

— Cela fera-t-il très mal ? demanda-t-elle d'une petite voix angossée.

— On ne peut pas savoir d'avance. Parfois, c'est très douloureux, oui. Tu as le temps d'y penser. Mais, de toute façon, il faudra être très courageuse, mon petit.

Elle redressa la tête d'un mouvement qui fit voler ses boucles noires. On sentait en elle un peu de la sauvagerie de la montagne qui l'avait vue naître.

— Je le serai ! dit-elle avec décision. « J'aime Juan plus que tout. »

— Et Juan ? voulut savoir le docteur Osura, prudent.

— Lui aussi, répondit-elle, heureuse.

— Hum ! Tu sais qu'il est malade, Concha ?

— Oui.

Elle leva sur le médecin de grands yeux où se lisaient l'étonnement et la peur.

— ... Mais il va bien, à présent. Il m'a dit qu'il ne s'était jamais mieux porté. Et, vous aussi, vous lui avez dit qu'il était guéri.

— Oui, je le lui ai dit, reconnut le docteur Osura.

— Vous lui avez menti ! s'écria Concha qui, se jetant aux pieds du médecin, lui enlaça les genoux. « Oh, dites-moi ? » supplia-t-elle. « Ne puis-je pas savoir ? Même maintenant ? S'il y a quelqu'un qui peut

l'aider, c'est moi. Mourra-t-il... ? »

Osura se tut. Il ne savait que répondre. Mentir ? À présent encore, alors que tout était changé ! Il y avait l'enfant à considérer... Il croisa les mains et secoua la tête.

— Nous mourrons tous... tôt ou tard. Juan souffre d'une maladie étrange dont on ne peut connaître le développement. Il peut vivre cent ans, ou vingt. Il est entre les mains de Dieu, Concha.

Elle gardait levés vers lui ses yeux où transparaissait toute son âme.

— Est-ce vrai ? murmura-t-elle.

— Oui.

— Alors, je serai doublement courageuse. Il faut que son enfant lui fasse plaisir... Cela le guérira certainement.

Le médecin avala sa salive avec peine. Il pensait à la lettre de Moratalla.

— Sans doute, dit-il d'une voix sourde. « La joie est le meilleur des médicaments... »

Il se leva pour rédiger une ordonnance prescrivant un remède contre les nausées. Sa main tremblait tant que son écriture en était presque illisible.

— Tu prendras cela, Concha, quand tu auras mal au cœur. Et n'aie pas peur de ce qui pourra se passer... des millions de jeunes mères l'ont supporté. Penses-y.

— Merci, docteur. Dois-je revenir ?

— Ce serait bien que tu le fasses, une fois par mois, répondit-il en lui serrant la main. Elle était glacée.

— Bien. Je viendrai.

Elle repartit comme elle était venue, par la porte de derrière, et courut à travers champs pour faire le tour du village et regagner sa maison. Son père, installé sur le balcon, attendait. Il était très fier de la beauté de sa fille. Il faudrait qu'elle aille plus souvent en ville pour attirer l'attention d'un jeune homme riche et distingué. Car Ricardo Granja éliminait d'office et sans exception tous les garçons de la sierra Morena. Il était l'homme le plus riche de la région et il avait des prétentions que Pilar n'avait pas eues en épousant le petit marchand ambulant qu'il était. Mais l'on oublie vite ce que l'on a été et peut-être est-ce bien ainsi car le désir de s'élever est le moteur de la volonté humaine.

— Où étais-tu ? cria-t-il à travers le jardin.

— Au village, papa, répondit Concha en riant et repoussant les cheveux qui lui étaient tombés sur les yeux. « La fontaine est de nouveau tarie. »

— Je sais. Granja se frotta les mains. « Notre magasin est plein. Encore une petite sécheresse avant la fin de l'année et nous nous faisons construire une nouvelle maison, Concha mia... »

Il ouvrit lui-même la porte à sa fille, l'enlaça et la fit virevolter. Elle rit. Il ne remarqua pas qu'elle avait les yeux rougis.

À Madrid, après le coup de téléphone du docteur Osura, Campillo ne quittait plus Juan des yeux. D'abord, il crut succomber à une attaque. Puis il se calma et se livra à un petit calcul. Dix mois encore, avait dit Moratalla. Quand l'enfant de Concha entrerait dans cette vallée de larmes, Juan serait déjà tellement faible qu'il serait dans l'incapacité de supporter la nouvelle. S'il ne l'apprenait pas plus tôt, il pourrait encore, au cours de ces quelques mois, s'adonner à son travail. Trois jours auparavant il avait, dans l'atelier de Campillo, commencé à sortir du marbre un groupe – une fontaine – qui, à peine ébauché, était déjà le plus pur et le plus beau qu'aient jamais vu Campillo et les membres de la Commission nationale des Beaux-Arts, venus l'admirer en secret pendant que dormait le jeune sculpteur. La pile de ses esquisses, de ses dessins montait à vue d'œil. Il semblait possédé par un feu sacré, une force qui n'aurait jamais pu habiter un être normal. Juan travaillait sans relâche, ne s'arrêtant qu'à l'heure des repas. Et jamais il n'avait été aussi heureux. Ses veines charriaient encore la joie de son amour pour Concha, de sa première aventure, et ses œuvres nées de cette ivresse étaient les hymnes chantés par une âme libérée.

Il ne remarqua pas que Campillo le surveillait comme un trésor. Jamais il n'allait seul en ville, ou même à l'École. Si Campillo n'était pas là pour l'accompagner, ce rôle revenait au valet de chambre, cet être suprêmement élégant mais peu disert. Il marchait toujours un peu en retrait, ministre discret d'un jeune roi.

Juan était surveillé pendant la nuit aussi. Le domestique occupait la chambre voisine de la sienne, et la cloison qui les séparait était si mince que le jeune homme n'aurait pu recevoir un visiteur qu'il ne fût entendu.

Moratalla était entré dans une colère folle quand Campillo l'avait mis au courant. Il avait menacé de ne rien entreprendre puisque l'on était assez stupide pour ne pas surveiller un garçon de cet âge. À son médecin-chef il avait confié, le soir :

— Mon cher Tolax, le cas Torrico se fait de plus en plus délicat. Il sera père dans huit mois. À présent qu'il s'agit du sort d'une famille, croyez-vous que Dalías donnera son accord ?

Tolax avait haussé les épaules.

— Chez Dalías, c'est une question de principe. Famille ou pas famille, ce serait la première intervention de ce genre et il n'en veut pas.

— C'est un abruti, un lâche répugnant ! avait hurlé Moratalla en entrant en trombe dans la salle III où Albanез enlevait un calcul biliaire.

Il se plaça derrière lui et le regarda opérer, par-dessus son épaule. Albanез s'énerva. Il reçut un coup de doigt dans les côtes et il se maîtrisa et mena l'opération à bien.

Tout en se lavant et se séchant les mains, il observait son patron. Il paraissait ennuyé. Mais Albanез attendit qu'il lui adressât la parole.

— Juan Torrico va être père, dit enfin Moratalla comme s'il avait avalé le calcul biliaire fraîchement extrait.

Albanез leva les sourcils.

— Il ne manquait plus que cela, dit-il.

— Tolax prétend que cela ne change rien.

— Théoriquement non, monsieur le professeur.

— Ah ! vous autres, sacrés théoriciens ! s'écria Moratalla en jetant dans l'eau un morceau de savon qui éclaboussa Albanез. « Débrouillez-vous pour me trouver dans un zoo ou un cirque quelconque dix singes ! J'ai la sale impression que la mort me défie en combat singulier. Par Dieu... je vaincrai ! »

— Je ferai de mon mieux, monsieur le professeur.

— Savez-vous, au fait, qu'en bas, dans la cave, sept cochons d'Inde et trois chiens vivent avec le cœur raccommodé ?

Albanез retira son calot d'un mouvement vif.

— Est-ce vrai, monsieur le professeur ?

— Ai-je jamais menti ? gronda Moratalla.

— Non... non... mais... c'est trop extraordinaire. Il faut que je voie cela... Ce serait...

Albanез se saisit la tête à deux mains.

— ... Mais cela rendrait possible l'opération de Torrico.

— Peut-être, répondit sobrement le chirurgien.

— Et quand tentez-vous votre première expérience sur un homme ?

— Jamais ! Croyez-vous que j'aie envie d'être coffré ? Vous avez pourtant entendu : défense absolue ! Interdiction formelle de tenter une expérience dans cette direction. C'est à devenir cinglé, mon vieux !

Et puis, ils n'en parlèrent plus. Moratalla retourna dans son bureau où il étudia les radios des nouveaux admis. Du fait que seuls les cas très difficiles étaient confiés au chirurgien, chaque photo présentait un grand intérêt. Moratalla fit son choix, nota ses impressions et rendit les épreuves à une infirmière alertée par un coup de sonnette.

Puis il alla se planter devant sa fenêtre. Les malades se promenaient au soleil ou bien, groupés autour de tables pliantes, jouaient aux cartes. Vêtus de blanc, ils formaient des tâches violentes contre le vert des gazons. Un sourire de satisfaction détendit les traits de Moratalla.

Ils étaient tous là. Là-bas, au fond, cet homme aux cheveux blancs — un fonctionnaire madrilène. Il était entré à la clinique avec une perforation intestinale. On l'avait sauvé. Et ce garçon brun qui jouait

aux cartes, il souffrait d'une tuberculose pulmonaire qui lui avait déjà dévoré un morceau de poumon gros comme le poing. Moratalla l'avait opéré selon la méthode de Sauerbruch... À présent, il était dans le jardin et souriait aux jolies infirmières. Ce commerçant, qui lisait un gros livre, sur son banc, était arrivé neuf semaines auparavant avec un cancer au foie. Tolax avait hoché la tête et voulu le traiter uniquement à coups de piqûres calmantes parce qu'une intervention lui semblait sans objet. Moratalla avait osé et l'homme, qui aurait payé sa vie de sa fortune, se reposait à présent dans le jardin et ne manquait jamais de s'incliner profondément à la vue du chirurgien.

Où que son regard se posât, des sauvetages. « Grâce à mon courage et à mes mains, j'ai rendu la vie à ces gens », songeait-il. « Quel beau tableau ! Et je ne parviendrais pas à enlever une misérable tumeur dans le cœur de Juan Torrico ! J'ai beaucoup osé, sans croire toujours au succès, je l'avoue et j'ai cependant toujours réussi ! Bien sûr, il est des cas où tout le savoir du médecin ne sert de rien. Mais jamais encore un seul de mes malades n'est mort sur la table d'opération. Jamais on n'a pu dire l'opération a réussi, mais le malade n'a pas résisté. Cela fait plus de vingt ans que je manie le bistouri, que j'ouvre des corps humains... pourquoi cette incertitude aujourd'hui quand je pense à Juan Torrico ? Parce qu'il s'agit du cœur ? Une opération encore jamais tentée ? Une greffe à l'intérieur d'un organe ? J'ai été le premier chirurgien, en Espagne, à oser employer la méthode d'O'Neill en cas de rétrécissement mitral, j'ai été le premier chirurgien, en Espagne, à extraire une tumeur du cerveau et à ne pas avoir recours à l'amputation en cas de sarcome de la cuisse, mais à enlever dix centimètres d'os et sauver la jambe grâce à une greffe osseuse ! J'ai osé l'invraisemblable ! On le sait à Madrid. Le monde connaît mon nom... »

À cette pensée, Moratalla sourit et se détacha de la fenêtre. Un nom ! Une seule intervention malheureuse et il le perdrait.

Revenu à sa table, il pressa la petite tête noire de sa sonnette. Une jeune infirmière parut qui s'arrêta à la porte.

— Apportez-moi, je vous prie, tout le dossier de M. Juan Torrico et dites au docteur Tolax de venir quand il sera libre. Que l'on ne me dérange plus, sauf en cas d'extrême urgence.

— Bien, monsieur le professeur. Un léger sourire passa sur le joli visage de la jeune infirmière. « Dois-je apporter une bouteille de vin ? »

Moratalla lui rendit son sourire.

— Non. Plutôt un pot de café fort. J'irai voir mes animaux, cette nuit...

Mais, cette semaine-là, le destin fit faire un bond en avant à tout le monde et réduisit le temps à quelques heures. Dieu décida de l'un de ces événements devant lesquels l'homme doit s'incliner sans comprendre.

Ricardo Granja, désireux d'emmener sa fille avec lui à Puertollano, la cherchait. Mais Concha faisait des achats à Solana del Pino. Elle voulait également y voir Pedro qu'elle savait devoir être au village ce jour-là. Elle avait entendu dire aussi qu'il était arrivé une nouvelle lettre de Juan. Elle brûlait d'impatience à l'idée de l'avoir et elle était sortie très tôt, sans dire où elle allait.

Ricardo Granja entrait rarement dans la chambre de sa fille. Il n'aimait pas se trouver au milieu d'objets féminins, tout était si petit, si fragile, qu'il avait peur de casser quelque chose entre ses mains maladroites. Indécis, les bras ballants, il jeta un coup d'œil circulaire sur les meubles blancs et verts. Son regard s'arrêta sur un petit secrétaire ouvert et sur la tablette duquel se trouvaient des cahiers et quelques lettres. Oui, parfaitement, des lettres. Cela l'étonna. Qui pouvait bien écrire à Concha ? Jamais il n'avait vu de courrier arriver pour elle.

Sa curiosité éveillée, il approcha du secrétaire, retourna les enveloppes. Il y lut :

J. T. Madrid, chez Fr. Campillo. Quant à l'adresse, elle était précise : Señorita Concha Granja. Solana del Pino. Ciudad Real. Castille. Pension Moya.

Hochant la tête, Granja s'assit avec précaution de crainte de fracasser le petit tabouret placé devant le secrétaire.

J. T. ? Qui est J. T. ? Une amie ? L'écriture est enfantine, un peu maladroite. Il sortit l'une des lettres de son enveloppe en se disant qu'il était de son devoir de père de surveiller sa fille.

Toutes les règles de la bonne éducation en vigueur lui revinrent à l'esprit et c'est conscient de la portée morale de son geste qu'il lut la première lettre.

Mais, par les larmes de la *Mater Dolorosa*, c'était une lettre d'amour ! Un homme dont il ignorait tout osait parler d'amour à sa fille. Ce n'était personne des environs, car les paysans ne savaient ni lire ni écrire. Cela avait quelque chose de rassurant. Mais la fureur l'étreignit comme il poursuivait sa lecture. L'ignoble individu parlait de baisers, d'une nuit de rêve, de serments de fidélité, de lèvres brûlantes qu'il désirait plus que tout.

« Ma Concha... Non ! Si j'en parle à Pilar, elle aura une attaque. Ma fille a les lèvres brûlantes quand elle embrasse et on la rencontre la nuit ! Sacré nom d'un chien ! Et les règles de la bienséance, qu'en faisait-on ? Cent ans plus tôt, j'aurais dû provoquer cet inconnu en duel... »

Granja n'était pas mécontent que les temps aient changé et que l'on eût d'autres moyens pour rétablir l'ordre.

Mais il ne savait toujours pas qui était ce J. T. Madrid ! Concha aurait-elle fait sa connaissance au cours de cette soirée où il avait, pour

la première fois de sa vie, bu des cocktails avec de jolies filles ? N'était-il pas coupable de ce faux pas de sa Concha ? Granja eut soudain l'impression qu'il faisait très chaud. Il s'essuya le front d'une main un peu tremblante. Il reposa la lettre et son regard tomba sur un petit cahier dont la couverture portait une inscription. Il se pencha pour la lire : *Mon journal*.

Le journal de Concha ?

Qui est J. T. ? Ce cahier fournirait peut-être la réponse à sa question. Si le garçon était jeune et point trop musclé, il lui donnerait une paire de claques avec plaisir. Il est toujours bon de jouer les pères nobles.

Le cahier s'ouvrit de lui-même à la dernière page écrite. Il n'y avait que quelques lignes tracées de la main élégante de Concha. Mais elles suffirent à mettre Ricardo Granja hors de lui.

Je suis allée aujourd'hui chez le docteur Osura. Ce dont je me doutais, ce que je sentais, est vrai. Je vais avoir un enfant. Un enfant de mon Juan. Oh, mon Dieu, comme je vous remercie ! À présent, nous nous appartiendrons pour toujours. Quelle merveille d'atteindre déjà au but de sa vie quand on est si jeune !...

Granja poussa un véritable rugissement.

Un enfant ! Concha attendait un enfant ! D'un dénommé Juan ! La petite Concha, si délicate, et un enfant !

Saisi d'une rage démente, Granja se dénuda la poitrine, se martela la tête à coups de poing.

Juan Torrico ! Oui, c'était lui... il était à Madrid, ce foutriquet mal venu, cet imbécile incapable de garder les vaches, ce crétin qui ne savait que dessiner ou tailler des pierres... ce petit salaud était le père de... Concha s'était donnée à lui... sa petite Concha si intelligente, si fine, avec un bâtard !

Victime inconsciente, le petit tabouret alla s'écraser contre le lit.

— Je le tuerai ! s'écria le père outragé. Je lui tordrai le cou, à cette petite ordure !

Puis le gros homme s'écroula sur le lit de sa fille et se mit à pleurer, reniflant comme un hippopotame.

Il resta de longues minutes ainsi, le journal de Concha entre les mains, ce journal dont les phrases trop claires exprimaient une joie délirante qui venait, lui, de l'amputer d'une partie de lui-même, de tromper son amour, sa fierté d'homme et de père.

Enfin il remit le cahier là où il l'avait pris et sortit de la chambre d'un pas mal assuré. Il hésita devant la porte de Pilar, mais il ne s'arrêta pas. Il suffisait que lui seul pleurât et criât. Pilar avait la voix trop aiguë... À la bonne qui balayait le couloir, au rez-de-chaussée, il dit qu'il resterait sans doute deux jours à Madrid. Puis il monta dans sa

voiture et contempla ses mains.

Il fit craquer les articulations de ses doigts, les étendit, les écarta, les serra sur un cou imaginaire avant, d'un mouvement brutal, de leur donner le volant.

Sa voiture jaillit du jardin, traversa le village, gagna la grand-route qui courait vers Madrid, à travers les étendues désertiques de la Castille.

Le moteur ronronnait, monocorde, répétant toujours la même chose aux oreilles de Granja... un enfant... un enfant...

Il traversa Tolède comme un dément. Il fit le plein d'essence à la sortie de la ville et vida une bouteille de vin de Tarragone. Il se rappela alors qu'il n'avait rien mangé. Le vin lourd lui montait à la tête. Mais il se remit au volant sans perdre une seconde et reprit la route, l'œil hagard, ivre de vin et de rage.

La nuit était tombée lorsqu'il atteignit les premières maisons de Madrid. Il se rendit directement à l'hôtel où il était descendu la dernière fois et il apprit du concierge que sa fille était sortie à trois reprises, chaque fois une demi-heure après qu'il fut sorti, lui, pour sa tournée des bars. La conscience de sa culpabilité, loin de le dégriser, ajouta à sa fureur.

Granja quitta l'hôtel une heure après y être arrivé, incapable de raisonner clairement. Malgré la douceur de la nuit, il portait un manteau ample chargé de cacher aux yeux du concierge étonné de le voir repartir, la hache tranchante qu'il serrait contre lui.

Il allait laver son honneur dans le sang, il avait oublié tout le reste, famille, génération, époque. Une joie sadique l'habitait à l'idée qu'il allait faire disparaître cette nuit même la famille Torrico, car sa vengeance s'étendrait à Pedro, Elvira et même à Anita qui malgré son âge, le saluait la première car c'était lui le plus riche.

Il se fit conduire en taxi jusque chez Fredo Campillo. Puis, comme Concha l'avait fait, il resta à regarder la haie de clôture.

La nuit était claire, les étoiles brillaient avec orgueil dans un ciel pur. La lune, pleine, était suspendue au-dessus des pins sous lesquels Juan et Concha s'étaient embrassés.

La maison était plongée dans l'obscurité. Tout dormait. Un instant, Granja béa d'étonnement devant la splendeur majestueuse du bâtiment. Il ne put s'empêcher de le comparer à sa propre maison qui faisait figure de bicoque en comparaison. Cela ne fit qu'ajouter à sa colère. Il enjamba la clôture et remonta l'allée couverte de gravier blanc. Arrivé à la terrasse, il s'arrêta, leva la tête en direction du balcon qui la surplombait, sans se douter qu'il se trouvait au-dessous de la fenêtrée de Juan.

Il réfléchit longtemps au meilleur moyen de pénétrer dans la maison. Comme un malfaiteur ? Était-ce digne d'un père venu venger

l'honneur de sa fille ? Entrer en cachette et disparaître aussi discrètement sa vengeance assouvie ? Cette dernière idée évoqua en lui une image qui le fit tressaillir. Il éprouva du doigt le fer nu de la hache serrée sous son bras.

— Non ! Un Ricardo Granja passe par la porte principale ! Il contourna la maison, gravit les degrés du large perron et pressa le bouton de la sonnette. La sonnerie résonna, stridente, dans la maison endormie. « J'ai encore le temps de partir », se dit soudain le justicier. « Personne ne saura qui, au milieu de la nuit, a sonné chez Fredo Campillo. » Mais, à cet instant, la lumière jaillit dans le grand hall. Un homme parut, imposant, drapé dans une sortie de bain rouge, les pieds chaussés de pantoufles en cuir.

Granja le regarda, à travers la porte vitrée, qui s'avavançait avec dignité. Il serra la hache contre son flanc. Est-ce Campillo ? Que lui dire ? L'écartier tout simplement et chercher Juan ? Il était difficile de se transformer en assassin. Il tremblait de rage impuissante.

Le valet de chambre ouvrit la porte et jaugea l'homme qui se tenait devant lui, pâle, les mâchoires serrées.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton ferme. « D'où venez-vous, au milieu de la nuit ? »

Ricardo Granja marqua une légère inclination.

— Vous êtes M. Campillo ? demanda-t-il.

Le domestique, flatté, rectifia cependant.

— Je suis son valet de chambre.

— Son domestique ! s'écria Granja en se redressant de toute sa taille. La honte de s'être incliné devant un inférieur chassa en lui toute courtoisie. « Où est Juan Torrico ? » voulut-il savoir.

Le valet de chambre leva légèrement les sourcils. Il sentit la menace d'un danger imprécis et se prépara à y faire face.

— Il est ici. Il dort. Que lui voulez-vous ? Et qui êtes-vous, d'ailleurs ?

— Je n'ai pas à répondre aux questions d'un domestique ! Laissez-moi entrer et appelez M. Campillo.

— Certainement pas !

Le valet de chambre voulut refermer la porte, mais Granja avait déjà avancé le pied et l'épaule. Contre la force d'un paysan de Castille, un citoyen est comme un fétu de paille dans le vent. Le domestique se retrouva au milieu du hall sans savoir comment.

— J'appelle à l'aide, cria-t-il d'une voix aiguë.

Il ne put en dire davantage, un coup de poing en plein visage l'étendit à terre.

Granja referma la porte, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, balayant au passage les tapis somptueux, les tableaux et les sculptures de prix, les lourdes portes, l'escalier à la rampe sculptée. Il ne savait où

se diriger et, instinctivement, alla vers l'escalier et le gravit, deux marches à la fois.

Lorsque, haletant, il se retrouva sur le palier du premier étage, il entendit les cris d'alarme du valet de chambre revenu à lui. Un gong résonna, des portes claquèrent, des voix agitées s'élevèrent.

Saisi d'une peur soudaine, Granja se mit à courir le long du couloir pour s'arrêter brusquement, aveuglé par la lumière venue d'une porte que l'on venait d'ouvrir en face de lui. Son hésitation dura cependant l'espace d'une fraction de seconde. Un cri de bête fauve lui échappa. Devant lui, sur le seuil de la porte ouverte, se tenait Juan Torrico, ce petit fumier de paysan qui avait eu l'audace de toucher à sa Concha.

Animé par la fureur et par la crainte de ceux qui le poursuivaient, Granja se jeta sur le jeune homme, le repoussa dans sa chambre, referma la porte derrière lui, en tira le verrou. Puis il arracha son manteau, libérant sa hache. Le métal lança une brève lueur sous l'éclat de la lampe.

Les yeux agrandis par la peur, Juan, les bras étendus, recula jusqu'au lit.

— Que... que voulez-vous ? balbutia-t-il.

L'autre avançait vers lui, l'œil fou, meurtrier, la hache levée.

— Qu'as-tu fait à Concha ?

— Nous nous aimons, monsieur... Elle vous l'a dit ?

— Non ! Je l'ai lu, dans son journal ! Elle est allée voir le docteur Osura.

— Le docteur Osura ?

Juan heurta du dos le bord du lit. Son cœur cessa de battre. Tout son sang parut se retirer de son visage qui se marqua d'ombres noires sous les yeux.

— Un... un enfant... râla-t-il.

— Oui ! Un enfant ! hurla Granja qui ne voyait plus le séducteur de sa fille qu'à travers un voile.

Il laissa tomber la hache qui heurta le lit avec bruit et, les poings fermés, il se jeta sur le jeune homme.

— ... Salaud ! Petite pourriture !

Et il frappa, des deux poings, le visage livide et sans défense levé vers lui. Le sang jaillit du nez, de la bouche et sa rage s'en trouva décuplée. Il frappait encore que le corps de Juan, écroulé, gisait immobile à ses pieds.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir dans son dos. Il ne reprit conscience qu'au contact brutal d'un poing sur son propre visage. Maintenu par quatre bras vigoureux, il vit ce qu'il venait de faire, le spectacle horrible dont il était l'auteur.

Sans connaissance, Juan était étendu sur le tapis, son visage n'était plus qu'une masse sanglante. Agenouillés à côté de lui, Fredo Campillo

et le valet de chambre le soulevèrent légèrement. Écartant la chemise souillée de sang, Campillo posa son oreille contre la poitrine du jeune homme.

— Son cœur ne bat plus ! s'écria-t-il.

Il se releva d'un bond, prit la brute à la gorge et la secoua de toutes ses forces.

— Assassin ! hurla-t-il. « Qu'on appelle la police ! Un médecin ! Assassin ! »

Ricardo Granja s'effondra. Il se laissa entraîner, masse de chair sans force et sans volonté, hébété.

Dix minutes plus tard, à peine, le professeur Moratalla gravissait l'escalier en courant, se jetait à genoux au pied du lit sur lequel on avait étendu Juan. Déjà il avait sorti son stéthoscope et auscultait le buste sur lequel séchaient des plaques de sang. Les docteurs Tolax et Albanez qui l'avaient suivi, sans attendre, avaient préparé une seringue à injection.

— Vite, de la strophantine ! ordonna Moratalla. « Le cœur bat encore, mais c'est la fin, Campillo... »

— Oh, non !

Le grand expert, le célèbre directeur des musées nationaux, pleurait. Il se pencha sur le pauvre enfant, caressa son visage cirieux que Tolax lavait.

— ... Il ne faut pas qu'il meure ! sanglotait-il. « Il travaille à une grande fontaine... »

Moratalla se redressa et, s'adressant à Albanez :

— Qu'on l'emmène à la clinique, immédiatement, dit-il d'une voix rauque. « Et que l'on prévienne, par les voies les plus rapides, sa mère et le docteur Osura. Je vais m'assurer d'un avion militaire pour les ramener cette nuit de Solana del Pino. Et dites à Dalías de venir voir la radio que je vais faire prendre. Si la tumeur a éclaté, j'opère ! »

— Monsieur le professeur ! s'écria Tolax.

— Il n'y a pas à hésiter, Tolax ! Je tenterai le coup, dussé-je y perdre ma licence.

— Les médecins que vous enseignez et qui vous admirent ne permettront jamais cela ! protesta le médecin-chef, très rouge..

— Je ne demande rien ! Albanez, allez tout préparer.

Le jeune médecin fit un signe de tête et quitta vivement la pièce.

Lentement, on étendit Juan sur une civière et on le porta jusqu'à l'ambulance qui attendait pour le conduire à la clinique.

Quelques minutes plus tard, Ricardo Granja quittait à son tour la maison de Campillo, mais dans une voiture de police. Enfermé dans une cellule, il se laissa tomber sur le bat-flanc et, toute la nuit, comme une litanie, il répéta :

— Concha... Concha... pourquoi... Concha...

Lorsque, au cours de la même nuit, on vint tirer Anita de son lit dressé à côté de la cheminée pour la prier de venir aussitôt, elle regarda l'homme vêtu de noir porteur du message et se contenta d'acquiescer, d'un signe de tête.

— C'est la fin, dit-elle seulement.

Puis elle se leva, pendant que Pedro et sa femme descendaient de leur chambre pour l'entendre dire que Juan se mourait.

— Nous y allons tous ! décida Pedro qui remonta aussitôt le petit escalier.

Il redescendit quelques minutes plus tard vêtu de ses vêtements de travail. Dans sa hâte, il n'avait même pas songé à chercher les habits réservés aux grandes occasions. Elvira aussi enfila la première robe qui lui tomba sous la main. Ils entourèrent en pleurant Anita qui, muette, sans une larme, nouait son tablier bleu constellé de tâches et, l'eau du chaudron étant encore chaude, passait une tasse de café à l'intention du pilote. Pendant qu'il la vidait, elle fit un paquet de l'indispensable : un tablier propre, une autre robe, une chemise de nuit qu'elle n'avait pas portée depuis dix ans et une bourse gonflée de pièces d'argent qu'elle tira d'une fissure dans le mur, derrière le poêle, et dont personne ne soupçonnait l'existence.

— Je suis prête, dit-elle enfin comme s'il s'agissait d'une promenade. « Cesse de pleurer, Pedro ! » ajouta-t-elle, impérieuse.

Et le colosse, se mordant les lèvres, avala ses larmes et trotta derrière la petite vieille en direction du champ où l'avion s'était posé, non sans difficulté.

Le docteur Osura était déjà installé dans l'appareil. Sans mot dire, il serra la main d'Anita et, d'un geste de protection, lui passa la main autour des épaules. Pedro et Elvira se recroquevillèrent dans un coin... le moteur gronda, le corps de l'appareil frémit.

Anita, qui volait pour la première fois de sa vie, ne remarqua, ne sentit, n'entendit rien, ni le changement de niveau, ni le froid vif, ni les secousses infligées par des coups de vent, ni le bruit du moteur. Les yeux fermés, elle pria. Elle pria pendant toute la durée du voyage, abîmée dans son désir qu'un miracle sauvât son fils mourant.

Ils touchèrent terre à l'aube. Le docteur Tolax attendait sur le terrain avec une ambulance. Anita y monta au bras du docteur Osura pendant que Pedro et Elvira suivaient dans une voiture particulière. Moratalla attendait dans le hall de la clinique. Il s'avança vers Anita. Elle leva les yeux vers le colosse et sentit aussitôt la force qui émanait de son regard. Elle lui saisit la main.

— Vous êtes l'homme qui doit sauver Juan ? dit-elle à voix basse. « Oh, je vous en prie, aidez-le... »

Moratalla serra les mâchoires. Il avait, dans sa vie, vu beaucoup de

mères qui pleuraient, qui perdaient connaissance, qui devenaient folles en présence de la mort, qui tentaient de se suicider, qui devenaient insensibles à ce qui les entourait. Mais celle-ci, avec son tablier sale qu'elle avait oublié de retirer, avec ses vieux vêtements et ses cheveux blancs en désordre, ses jambes épaissies et ses grands yeux, celle-ci l'émouvait par son acceptation muette, la fermeté avec laquelle elle supportait son horrible destin.

Sans poser de question ni expliquer quoi que ce fût, il prit Anita par le bras et l'entraîna dans son bureau. Le docteur Osura et ses assistants les suivirent. Ils retrouvèrent dans la grande pièce, cruellement éclairée, Fredo Campillo, Ramirez Tortosa et le professeur Dalias. À l'arrivée du chirurgien et d'Anita, ils se levèrent et regardèrent, sans mot dire, la vieille paysanne qui, gênée par ses mains usées, les enfouit dans les poches de son tablier. Pedro était derrière elle, ses grosses chaussures portaient encore la terre de ses champs. En une nuit, il avait vieilli. Une ride s'était creusée au coin de sa bouche. Il regarda, l'un après l'autre, tous ces messieurs imposants puis, d'une voix nette :

— Puis-je voir mon frère ? demanda-t-il.

— Tout de suite, monsieur, répondit Moratalla qui, prenant une radio sur son bureau, la glissa dans la visionneuse.

Il mit le contact et la cage thoracique de Juan apparut, éclairée, aux yeux de tous. Anita, tendue de tout son être, regarda les côtes, les courbes, les tâches étranges. Pedro s'épongea le front. Dalias jeta un rapide coup d'œil à l'image et fit une grimace. Moratalla la surprit et fit demi-tour, très vite.

— Vous constatez, professeur, n'est-ce pas ? Le danger est immédiat, à présent. La tumeur du péricarde a éclaté. La sécrétion menace d'étouffer le cœur ! S'il n'y a pas d'intervention immédiate, Juan Torrico mourra, au plus tard, dans trois jours, dans d'atroces souffrances.

— Vous êtes une brute de dire cela en présence de la mère, répondit Dalias d'une voix enrouée.

— Il me le fallait pour vous faire comprendre que l'intervention est nécessaire. Une expérience sur un homme, Dalias...

Ce dernier regarda, autour de lui, les visages figés des hommes et les yeux incompréhensifs de la mère.

— Faites ce que vous voulez ! dit-il.

Il fit demi-tour, prit son chapeau et quitta la pièce. Il se coiffa dans le couloir et haussa les épaules.

— Quel type, ce Moratalla... quel cran ! murmura-t-il. « Pourvu que rien ne cloche... »

Il regagna Madrid, au volant de sa voiture. Tout en conduisant, il consulta sa montre. « À l'heure actuelle, on prépare tout, salle IV, pensa-t-il. Dans dix minutes, on amènera la civière... puis ce sera

l'anesthésie, le premier coup de bistouri... Mon Dieu, mais où Moratalla va-t-il prendre un morceau de péricarde sain ? Je n'ai pas pensé à ça... il n'a rien pour faire une greffe... »

Un instant, il pensa à faire demi-tour et à opposer son veto, mais il continua sa route.

« Je n'y suis pour rien. Je ne pouvais pas empêcher cela », se disait-il. Mais il avait peur.

Peur pour son ami.

Pour Moratalla...

Mais tout était calme dans la clinique. L'on n'avait rien préparé salle IV. L'on n'avait pas poussé la civière vers l'ascenseur. Juan, étendu dans son lit, d'une blancheur de craie, respirait faiblement, inconscient. Les os de son visage pointaient. Son corps était affaîssi, squelettique, mort déjà. Une sueur froide et fétide sortait par les pores de sa peau.

Tolax, à son chevet, tâtait le pouls du jeune homme. On le percevait à peine, mais il battait et cela seul était rassurant. À côté du médecin, assise sur un tabouret, Anita ne quittait pas des yeux le visage de son fils. Il était effrayant à voir, mais elle n'avait vu en lui que son enfant, elle l'avait caressé doucement, l'avait appelé de tous les petits noms aimants qu'une mère dit à son bébé souffrant. Pedro, incapable d'en entendre davantage, était sorti de la pièce pour pouvoir pleurer dans le couloir. Elvira, qui attendait, avait joint les mains et demandé doucement :

— Comment va-t-il ?

— Il ne reconnaît personne...

Pedro, appuyé contre le mur, se mordait les poings. « Maman lui parle. Je ne peux pas supporter ça ? Ce Granja, je le tuerai ! »

— Il ne voulait pas ça, dit doucement Elvira ! « Il voulait venger Concha. Il a vu les choses autrement qu'eux. »

Osura, Albanez, Fredo Campillo et Ramirez Tortosa entouraient Moratalla, dans son bureau.

— Messieurs, commença le chirurgien d'une voix où s'entendait une désillusion sans limite, il est de mon devoir de vous dire que Juan Torrico va mourir !

Le docteur Osura se prit la tête à deux mains.

— Ce n'est pas vrai, professeur ! bredouilla-t-il.

— Que trop, hélas !

— Mais, il y a à peine trois heures, vous avez déclaré que vous alliez opérer ! s'écria Campillo, hors de lui.

Assis dans un coin, Tortosa regardait fixement le tapis.

— Si Juan meurt, dit-il à voix basse, l'espoir qu'à l'Espagne de reprendre la tête du monde artistique meurt avec lui.

— Mais, mon Dieu, je ne peux pas le sauver ! gémit Moratalla.

« Mes expériences ont échoué. J'ai obtenu les derniers résultats, il y a une heure ! Il est impossible de greffer une partie d'un cœur de singe sur un cœur humain ! Cela ne marche pas, c'est tout ! Inutile de nous faire des illusions ! »

— Alors, il faut un autre cœur ! s'écria le docteur Osura.

Moratalla approuva de la tête, ironique.

— Je vous en prie, répondit-il, trouvez-m'en un, mon cher confrère. Mais il me le faut avant trente-six heures, sans quoi il ne servira à rien.

Le docteur Osura regarda les autres hommes l'un après l'autre, puis il se détourna et alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la pièce.

— Il n'y a plus de Dieu ! cria-t-il.

— Inutile de blasphémer, docteur ! dit Moratalla d'un ton sec. « Je vais administrer quelques piqûres à Juan de façon qu'il meure sans trop souffrir. Reste à attendre qu'il reprenne connaissance. Ce serait affreux de le livrer sans défense à ses crises. Je ne puis faire davantage. »

Le jour naissait. Le ciel pâlisait, se teignait de rose.

Et, brusquement, le soleil fut là, repoussant la nuit de sa clarté dorée.

Debout à sa fenêtre, Moratalla regarda les rayons, lumineux qui pénétraient dans la pièce.

— Que verrons-nous, dit-il lentement, quand le soleil redescendra derrière les montagnes ?

Personne n'osa lui répondre...

ANITA s'était endormie au chevet de Juan. Elle s'éveilla lorsque l'infirmière entra dans la chambre pour prendre la température du malade.

Le jeune homme dormait. De l'inconscience, il était passé dans le sommeil, sa respiration était plus forte et son cœur battait nettement. Un peu tranquilisée, la mère se leva quand l'infirmière s'approcha du lit. Elle passa dans le couloir où Pedro et Elvira, les yeux noirs de fatigue, la regardèrent arriver.

— Il dort, murmura Anita, comme si sa voix devait l'éveiller à travers la porte.

Pedro voulut dire quelque chose, mais le docteur Albanex parut et s'approcha d'Anita.

— M. le professeur voudrait vous parler. Voulez-vous venir avec moi, madame. Vous aussi, ajouta-t-il tourné vers Pedro et sa femme. C'est important.

Puis, sans attendre de réponse, il fit demi-tour et s'éloigna. Anita le suivit à petits pas pesants. Moratalla l'attendait sur le seuil de son bureau dans lequel se trouvaient toujours le docteur Osura, Campillo et Tortosa. Quand la vieille femme et le jeune médecin furent entrés dans la pièce, le chirurgien referma la porte et se croisa les mains derrière le dos. Osura attira Anita à lui. Il ne dit rien, mais son étreinte muette avait une éloquence dont elle saisit la portée.

Anita, les yeux baissés, sentait la douleur ancienne envahir son cœur. Le léger espoir auquel elle s'était cramponnée, quand Juan avait commencé à dormir, venait de se briser. Ses pensées étaient encore confuses mais quelque chose en elle criait : « Je ne pourrai plus lui parler ! »

Moratalla dit, le dos tourné à ses auditeurs, debout devant la fenêtre donnant sur le jardin.

— Nous avons bien réfléchi et tout pesé, madame Torrico, cela ne marche pas. Mon devoir est de vous le dire. Je n'ai pas le droit de vous le cacher. Votre fils mourra dans la journée.

— Je le savais, répondit doucement Anita.

À cette phrase, Moratalla se retourna brusquement. Il regarda en face la vieille femme et répondit d'une voix sourde :

— Ma science a des limites.

— Et pourquoi n'opérez-vous pas ?

— Parce qu'il me faut un cœur, madame.

— Un cœur ? Et pour quoi faire ?

Du bout des doigts, Moratalla tambourina sur le rebord de la fenêtre. Lui aussi, il était nerveux.

— Il n'y a de raison d'opérer votre fils que si je peux remplacer le morceau que je retirerai de son cœur par un autre morceau semblable. J'avais espéré pouvoir le faire avec le cœur d'un singe... c'était une utopie ! J'ai besoin d'un cœur humain et je n'en ai pas.

Lentement, Anita s'approcha de Moratalla. Elle le saisit par la manche de sa veste et cela contraignit le colosse à se retourner. Il dut faire effort pour soutenir le regard des grands yeux tragiques de la vieille femme.

— Moi, j'ai un cœur, monsieur le professeur, dit-elle avec simplicité. Le docteur Osura fit un bond, les deux mains en avant.

— Non ! cria-t-il. « Jamais je ne permettrai une chose pareille ! Anita, c'est de la folie ! »

Il se tourna vers Pedro qui n'avait pas encore compris et le secoua par le bras.

— Mais, Pedro, dites quelque chose ! Faites entendre raison à votre mère ! Ne comprenez-vous donc pas qu'elle veut donner son cœur pour Juan...

— Maman !

Ce fut un cri. Il se précipita sur sa mère, l'arracha à Moratalla. La petite femme trébucha, virevolta, vint s'écraser contre la large poitrine de son fils.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur le professeur ! cria Pedro serrant sa mère contre lui comme si on voulait la lui disputer.

Moratalla secoua la tête.

— Non ! je ne le ferai pas. En aucun cas.

— Alors, Juan mourra, dit Campillo d'une voix forte. « Et avec lui le plus grand artiste que l'Espagne ait connu depuis Goya et Velasquez. »

Anita se débattit entre les bras de son fils qui la tenait prisonnière.

— Lâche-moi ! cria-t-elle et elle le frappa en plein visage.

Pedro desserra son étreinte, laissa tomber les bras et baissa la tête. Anita se jeta à genoux aux pieds du chirurgien.

— Sauvez Juan ! supplia-t-elle d'une voix aiguë, les mains jointes. « Prenez mon cœur ! je vous en conjure... prenez-le... »

Le visage de Moratalla semblait revêtu d'un masque effrayant. Il était livide.

— Peut-être avez-vous un autre groupe sanguin, dit-il d'une voix rauque.

— Qu'on s'en assure ! s'écria Campillo.

— Il s'agit d'une opération extrêmement dangereuse !

Moratalla allait et venait, en parlant, comme un ours en cage. Il faisait de grands gestes comme s'il avait à se défendre contre un

ennemi invisible.

— ... Les chances de survivre sont très faibles, pour les deux !
Sauver le fils, c'est peut-être tuer la mère !

— Je suis une vieille femme, je n'attends plus rien sur cette terre.
Anita commença à pleurer et ces larmes silencieuses que déjà le docteur Osura ne pouvait pas supporter désarmèrent le chirurgien. Il regarda, l'œil égaré, la vieille femme au masque tragique, aux joues ruisselantes.

— Je veux que Juan vive, dit-elle d'une voix cassée. « Que m'importe de mourir, s'il vit ! Sauvez-le. Pensez à votre mère... à toutes les mères. La vôtre aurait-elle hésité à offrir sa vie si vous aviez été malade... aussi malade que mon enfant ? J'ai parlé à Dieu toutes les nuits. Je lui ai demandé de me donner un conseil. Il n'a pas dit non... il s'est tu. Mais les yeux de Sa Mère, de la Vierge de Fatima, m'ont dit oui. Je les ai vus, avant-hier. Elle a souri et ses beaux yeux m'ont dit oui. Car, elle aussi, c'est une mère et elle a donné son fils parce qu'elle ne pouvait pas le sauver. Elle serait montée sur la croix si elle avait pu sauver Jésus... Moi, je le peux et vous me dites non ! Dieu vous punira pour cela, docteur ! »

— Taisez-vous donc ! hurla le chirurgien qui arracha le téléphone de son crochet : « Tolax, immédiatement, pour une analyse de sang ! » cria-t-il dans l'appareil.

Puis il s'effondra dans un fauteuil et se cacha le visage dans ses larges mains.

Pendant plusieurs secondes l'on n'entendit plus que le bruit des respirations oppressées. Pedro, tremblant de tout son corps, collé contre le mur, regardait sa mère d'un regard hébété. Les lèvres du docteur Osura tremblaient. Il voulait dire quelque chose, mais sa langue refusait de prononcer les mots. Campillo et Tortosa, très pâles, d'un même geste, vidèrent un verre d'alcool. Impassible, Albanes regardait son patron.

— Je tiens à vous faire remarquer, dit doucement Moratalla, que j'ai peu d'espoir de vous voir vous réveiller, après l'anesthésie, j'aurai dû enlever un morceau de votre cœur !

— Je le sais, répondit Anita d'une voix ferme.

— Il s'agit d'une opération que l'on n'a encore jamais pratiquée.

— Je ne vous laisserai pas faire ! s'écria le docteur Osura. « Je vais prévenir le professeur Dalías ! »

Fredo Campillo se dressa soudain devant son ami, le poing levé.

— Tu n'en feras rien. Si tu fais un pas en dehors de cette pièce, je t'assomme !

— Alors, tu veux couvrir un meurtre !

— Je veux garder à l'Espagne l'un de ses fils les plus grands !

M^{me} Torrico ne mourra pas... j'ai confiance en cette opération et je fais

confiance au professeur Moratalla.

Le docteur Tolax entra à ce moment-là. Il ne posa pas de question ; il se doutait de ce qui venait de se passer au cours de ces quelques minutes. Il prit Anita par le bras et l'entraîna. Elle le suivit, la tête haute, la démarche assurée. Tout en marchant, elle lissa son tablier taché.

Le bruit que fit la porte en se refermant mit fin à l'impression de stupeur.

Pedro se dressa devant Moratalla. Deux géants s'affrontèrent. Le visage du paysan avait la couleur de la glèbe qui collait encore à ses semelles.

— Vous ne ferez rien à ma mère ! dit-il d'une voix étouffée.

« Endormez-la et faites-lui croire que vous l'avez opérée. »

— Ce n'est pas cela qui guérira votre frère.

— Oui. Pedro bomba le torse. « Prenez mon cœur, mais ne touchez pas à ma mère... »

— Vous êtes fou ! Et votre femme ? L'enfant qu'elle attend ? Votre ferme ? Qui s'occupera de tout cela ? Votre mère est âgée... Votre frère et vous, vous avez la vie devant vous !

On s'agita dans le fond de la pièce. Le docteur Osura retenait Elvira qui venait de s'évanouir en entendant son mari. Campillo trempa son mouchoir dans de l'eau et bassina le front de la jeune femme. Pedro ne se retourna pas. Il n'entendait pas se laisser attendrir. Il donna du poing sur la table, hurlant sous le nez de Moratalla.

— C'est mon cœur que vous prendrez !

— Non !

Là-dessus, la sonnerie du téléphone retentit. Moratalla décrocha.

— Tolax ? Oui ?

Un silence tel tomba dans la pièce que l'on crut entendre danser les grains de poussière dans les rayons du soleil.

— ... Bon, merci.

Moratalla reposa l'appareil sur son socle et se leva lentement.

Il regarda d'abord Pedro et puis les autres.

— Votre mère a le même groupe sanguin, dit-il.

Tortosa joignit les mains.

— Cela décide de tout.

— Oui, répondit Moratalla.

Puis il consulta sa montre. Il était dix heures.

Le 29 octobre 1952.

Un samedi.

Le soleil brillait. Du jardin montaient les voix gaies des infirmières avec lesquelles des convalescents plaisaient. Les bancs étaient occupés comme d'habitude. Quelques internes profitaient d'une pause

pour fumer une cigarette.

Moratalla, dans un mouvement brusque, se tourna vers le docteur Albanez.

— Albanez. Prévenez la salle IV. J'opère dans une heure...

— Bien, monsieur...

Le jeune médecin était, lui aussi, devenu très pâle.

— ... Qui devra vous assister ?

— Le docteur Tolax, vous-même, le docteur Usagre, le docteur Serrota et... s'il le veut, le docteur Osura.

Celui-ci sursauta.

— Non ! Pas moi ! Je ne veux pas être complice de cette opération !

— Comme vous voudrez. La voix de Moratalla avait retrouvé son ton précis, impérieux, d'avant les grandes interventions. « Mais vous restez à la clinique, mon cher confrère ? »

— Et comment ! s'écria Campillo. « Il ne faut pas qu'il appelle Dalías. »

— Je ne tiens pas à l'en empêcher, répondit Moratalla avec un haussement d'épaules. « Avant d'opérer, je convoquerai un avocat pour me mettre en règle devant la loi. »

Il boutonna sa blouse blanche, se passa la main sur les yeux.

— ... Je vous demande de m'excuser un instant. Je dois voir mes malades.

Calme, composé, comme à l'habitude, le chirurgien fit ses visites. Il plaisanta avec quelques malades, donna ses instructions avec précision, s'entretint avec les autres médecins et discuta avec l'infirmière en chef du programme de la semaine. Rien, dans son comportement, ne laissait deviner la tension intense qui était la sienne à la perspective que, dans une heure à peine, il oserait l'inconcevable. Il était à un grand tournant de son existence, il le savait... mais il restait fort et solide, comme toujours, calme et précis, un homme qui a confiance en soi.

L'avocat arriva une demi-heure plus tard.

Maître Manilva était un homme d'un certain âge qui avait une très belle clientèle, à Madrid. L'inhabituel ne l'étonnait plus. Il trouvait toujours, à tout, une explication, ou une solution juridique.

Il n'avait pas encore eu affaire à Moratalla, aussi était-il très curieux de connaître le grand chirurgien. De quoi s'agissait-il ? D'une mort ? Cela arrivait fréquemment, mais l'on n'inquiétait pas les médecins pour autant, même quand le décès avait lieu après une opération. Maître Manilva avait songé à tout cela en se rendant à la clinique et s'était dit que Moratalla le savait aussi bien que lui.

Il fut accueilli par le docteur Tolax. Il régnait dans le salon d'attente une odeur de phénol qui écœura légèrement l'avocat. Cela devait être bien désagréable de passer sa vie dans une atmosphère pareille, se dit-

il. Puis il se souvint de l'odeur de poussière naphthalinée de ses dossiers et se prit à sourire.

Sans attendre, Tolax l'emmena dans une chambre de malade où il se trouva en présence de Moratalla. Une femme âgée occupait le lit et Manilva crut qu'on l'avait appelé pour rédiger un testament. Mais la vieille femme n'était pas malade, la vigueur de sa poignée de main en témoignait.

Quant au chirurgien, c'était un géant. Un chêne qui se moque de la foudre. Un esprit colossal qui avait choisi un corps à ses dimensions. Un seul regard suffisait pour vous convaincre que c'était un homme comme il y en avait peu.

— Vous m'avez fait demander, professeur ?

— Oui, Maître. Il s'agit d'un cas exceptionnel, pour moi comme pour vous.

Moratalla s'assit sur le lit d'Anita et prit dans sa grosse patte soignée la main, déformée par les travaux, de la vieille femme.

— Le fils de cette personne est mortellement atteint. Il souffre d'une tumeur maligne du péricarde et, seule, une opération peut le sauver. Une opération qui consisterait à faire une greffe d'un tissu cardiaque sain. La mère s'est offerte pour donner son cœur à son fils.

Maître Manilva sentit ses jambes se dérober sous lui. Il s'assit sur la chaise qui était à côté de lui sans quitter des yeux la femme qui occupait le lit. Il aurait voulu dire quelque chose mais il avait la gorge nouée.

— ... Je tenterai cette opération dans une demi-heure, continua Moratalla lentement. « La première de cette espèce, Maître. Si tout se passe bien, on criera au génie et je m'en moque. Mais si elle y reste, on m'inculpera. Et c'est de cela que j'entends me protéger, autant que possible. »

Maître Manilva avala sa salive au prix d'un douloureux effort.

— Je crois que vous prenez un trop grand risque, murmura-t-il.

— C'est difficile à dire, répondit Moratalla sans passion. « Je voudrais seulement vous demander de prendre une déclaration de M^{me} Anita Torrico selon laquelle elle dit donner son cœur de son propre gré et sans contrainte. Je lui ai déconseillé de le faire.

L'avocat reporta son attention sur Anita. Elle semblait radieuse, transfigurée par un intense bonheur. Il se détourna, se pencha vivement sur sa serviette et en sortit un bloc. Puis il approcha la chaise de la petite table et prépara son stylo.

— Je vous en prie, j'écoute, dit-il.

Pourtant, quand il écrivit la date et la première formule :

À paru devant nous, M^e Manilva, avocat à la Cour et le professeur docteur C. Moratalla, faisant fonction de témoin, M^{me} Anita Torrico domiciliée, à cette date, en la clinique du docteur C. Moratalla, à

Madrid... il constata que sa main tremblait. « C'est trop bête », pensa-t-il, « j'ai connu des assassins, des bêtes féroces ayant apparence humaine, j'ai vu des endroits où l'on avait tué dans des circonstances horribles et j'ai gardé mon sang-froid et, ici, je tremble devant une petite vieille ! » Il ne put s'empêcher de penser à sa mère et à son enfance. Quand il avait eu la scarlatine, elle n'avait pas quitté son chevet pendant plus d'une semaine. Sur le moment, il n'avait pas très bien compris. Il savait seulement, qu'ensuite, sa mère était tombée malade. Mais, lui, il était guéri et jouait de nouveau dans les rues de Grenade. À présent, devant lui, il avait une mère qui ne veillait pas seulement la nuit mais qui se sacrifiait pour son enfant.

Il courba les épaules et écrivit. Il entendait la voix d'Anita et il avait l'impression que chaque son figurait une marche d'un escalier gigantesque qui conduisait au néant...

J'ai contraint le professeur Moratalla à entreprendre cette opération, dit-elle. Je sais que je risque de mourir. Mais je veux qu'elle ait lieu pour que mon fils soit sauvé. J'ai donné ma confiance au professeur Moratalla. Il m'a dit que je pouvais mourir pendant ou après l'opération. Ma vie n'a plus de valeur. Je suis une vieille femme condamnée à mourir bientôt, de toute façon. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour mon fils car j'ai, ainsi, la possibilité de le sauver. J'espère seulement que mon cœur est assez fort pour le guérir de sa terrible maladie. Je prie Dieu qu'il nous aide, Juan, le professeur Moratalla et moi. Je n'ai rien d'autre à dire. Je donne, à parts égales, tout ce que je possède à mes deux fils Pedro et Juan. Que Dieu me soit clément...

Elle hésita. « Est-ce bien ainsi ? » demanda-t-elle doucement.

Maître Manilva ne leva pas les yeux. Ils étaient pleins de larmes. Honteux de sa faiblesse, il se contenta d'esquisser un signe de tête. Puis il entendit la voix de Moratalla, parfaitement calme. « Il est d'acier », se dit l'avocat. « Maintenant, moi aussi, je crois en lui... »

— Je vous en prie, Maître, continuez : *Moi, Carlos Moratalla, docteur en médecine, chirurgien, déclare m'être refusé à entreprendre cette opération sans précédent et avoir cédé aux instances de M^{me} Anita Torrico à laquelle je n'ai pas caché les conséquences que cela peut entraîner. J'ai parfaitement conscience qu'il s'agit là d'une intervention que n'a encore osée aucun autre chirurgien, mais je ne l'entreprends pas à titre d'expérience, si cela peut rassurer mon ami et adversaire le professeur Dalías, mais poussé par la nécessité et dans l'espoir de sauver une vie humaine et peut-être d'ouvrir la voie à la guérison de beaucoup d'autres malades. Cette intervention, je le déclare, a, toutes proportions gardées, peu de chances de réussir, mais je n'ai pas le choix, tous les autres moyens médicaux ayant été épuisés en vain. J'entreprendrai cette opération aujourd'hui,*

29 octobre, à 11 heures. Un procès-verbal, rédigé par le docteur Serrota, rendra compte du déroulement de l'opération.

— Vous y êtes, Maître ?

— Oui. L'avocat leva les yeux. « Mais il est de mon devoir de vous prévenir qu'en cas d'échec, cette déclaration ne vous mettra pas à l'abri d'une accusation d'homicide par imprudence. »

— Je le sais, répondit Moratalla, impatienté. « Pourquoi me dites-vous cela ? »

— Parce que j'ai peur pour vous, monsieur le professeur.

— Nous avons tous peur. Moratalla se leva. « Moi aussi, j'ai peur. Mais cela ne doit pas nous freiner, au contraire, cela doit nous pousser à vaincre. »

Maître Manilva se leva et tendit à Anita le document rédigé d'une écriture serrée.

— Voulez-vous signer, madame, je vous prie ? demanda-t-il d'une voix émue.

Anita prit le stylo, l'examina pendant quelques secondes car elle n'en avait jamais vu, puis elle inscrivit son nom, en majuscules maladroites, au bas du feuillet.

« Elle signe son arrêt de mort », songea Manilva.

Moratalla signa à son tour, d'une écriture nette et claire.

— Voulez-vous m'accompagner dans mon bureau ? demanda-t-il à l'avocat, puis, tourné vers Anita : « Je vous envoie vos enfants. »

La vieille femme lui adressa un sourire reconnaissant. Puis elle se renversa sur ses oreillers et regarda le plafond. Elle avait les mains jointes et souriait quand Pedro et Elvira entrèrent doucement dans la pièce. Pedro avait les yeux rouges et gonflés et des sanglots secouaient son grand corps. Il s'agenouilla auprès du lit, posa sa tête sur les mains de sa mère et les couvrit de baisers. Puis il ferma les yeux et resta ainsi, muet, sans bouger.

Quand, une demi-heure plus tard, l'infirmière entra dans la chambre pour prévenir que l'opération allait commencer, le spectacle qui s'offrit à ses yeux lui fit refermer très vite la porte. Elvira et Pedro, à genoux près du lit, priaient avec leur mère.

— Seigneur, donnez-nous la force et le courage...

La civière resta dans le couloir jusqu'à la fin de la prière.

Sur le mur blanc, les aiguilles noires de la pendule marquèrent onze heures.

Samedi 29 octobre 1952.

Dans la salle IV, Juan était étendu sous les draps chauffés et stérilisés.

Le professeur Moratalla se lavait les mains, entouré des autres médecins.

Leurs blouses et leurs toques blanches semblaient lumineuses sous

l'éclairage puissant.

Sur un signe de Moratalla, un infirmier apporta le long tablier de caoutchouc. Le chirurgien leva les bras, on le ceignit du tablier. Puis, à son tour, une infirmière apporta une boîte stérile contenant les masques.

— Commencez l'anesthésie de Juan, dit Moratalla à voix basse.

Le docteur Albanez s'éloigna pour exécuter l'ordre.

Ce matin-là, qui ressemblait à tous les autres matins à Solana del Pino, Pilar Granja s'éveilla en bâillant et jeta un coup d'œil à la pendulette placée sur sa table de nuit. Il était neuf heures. Pour elle, c'était l'aube, que l'aurore fût l'amie des Muses ne lui apportait aucune joie. Elle était de mauvaise humeur. Elle avait mal dormi, la seule pensée de savoir son mari seul à Madrid la mettait hors d'elle.

De plus, le samedi était jour de grand travail, du nettoyage à fond et des courses. C'était les bonnes qui s'en chargeaient mais Pilar, capitaine d'un navire en perdition, se devait d'avoir l'œil à tout. Soufflante et gênée par le poids de son corps, elle houspillait sans cesse sa petite troupe de domestiques, persuadée que sa présence activait le rythme du travail.

Affligée par la perspective de devoirs harassants, elle poussa un profond soupir, mangea quelques-uns des chocolats dont le tiroir de sa table de nuit était plein. Puis elle se leva, se traîna dans la salle de bains où elle doucha son corps massif.

Lorsqu'elle descendit dans le grand jardin d'hiver, Concha avait déjà terminé son petit déjeuner. Elle avait l'intention d'aller au village car elle pensait que Juan avait écrit. Elle accueillit sa mère avec un baiser léger qui était davantage une habitude conservée de l'enfance qu'une véritable manifestation de tendresse. À ce moment, on sonna à la porte.

L'une des bonnes s'en fut ouvrir et l'on entendit une voix d'homme puis la bonne apparut, très agitée.

— C'est la police, bredouilla-t-elle.

— Un samedi ! gémit Pilar. « Cela commence bien ! De quoi s'agit-il ? »

— L'homme veut parler à Madame.

— Maintenant ? À l'aube ? Elle poussa un profond soupir et serra étroitement son peignoir sur ses amples formes. Elle mit dans ce geste une telle intensité dramatique que Concha lui passa un bras autour des épaules.

— Je vais voir, dit-elle. « Si c'est important, je t'appelle. »

— Ce ne sera certainement rien d'important. Peut-être ont-ils trouvé un poisson gâté dans la marchandise, ou bien des vers dans la farine. Cela arrive de temps en temps. Ne te tracasse pas... donne à cet

homme vingt pesetas et une bouteille d'apéritif. Il partira...

— Bien.

Un gendarme attendait dans le couloir, son uniforme couvert de poussière. Il semblait fort mal à l'aise.

— Bonjour, dit Concha. « Ma mère est souffrante. Que puis-je pour vous ? »

— Je voudrais parler à M. Granja. Est-il là ?

— Non. Mon père est à Madrid.

— À Madrid ? Le gendarme se gratta la nuque. « Alors, ce serait vrai. On ne voulait pas le croire ! »

Une grande peur mordit Concha au cœur. Elle referma la porte restée ouverte dans le dos du gendarme.

— Il est arrivé quelque chose à mon père ? Pourquoi demandiez-vous à lui parler ? Est-il blessé ?

— Non, justement...

Le gendarme avala sa salive. Il se demandait comment annoncer... Il regarda autour de lui, aveuglé par tant de richesse.

— Votre père... mademoiselle... mais, s'il vous plaît, ne pleurez pas... Votre père a été arrêté cette nuit à Madrid.

L'espace d'un instant, la stupeur rendit la jeune fille muette. Elle regarda le gendarme, les yeux exorbités, la bouche ouverte.

— Mon père... arrêté ?

— Oui, pour coups et blessures.

— Mais c'est impossible !

— C'est ce qu'on a pensé. Mais c'est vrai. On nous a avertis ce matin et il faut que vous alliez à Madrid avec M^{me} Granja. M. Granja a frappé un homme au sang, il voulait le tuer.

— Non ! s'écria Concha.

— Il avait une hache...

— Mon Dieu ! Et nous qui la cherchions...

— Il faudra dire ça à Madrid, mademoiselle. M. Granja ne répond plus aux questions.

— Nous allons partir immédiatement.

Concha virevolta sur elle-même, partit en courant dans la direction du jardin d'hiver où sa mère déjeunait en lisant un roman. À la vue de sa fille, elle poussa un nouveau soupir qui souleva son ample poitrine.

— Du poisson gâté ! gémit-elle. « Ricardo commet des imprudences. Donne donc cinquante pesetas à cet homme ! »

— Papa...

Concha se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer.

— Maman, on a arrêté papa à Madrid.

— Quoi ? La grosse dame laissa tomber son petit pain et repoussa son roman. « Arrêté ! Est-on devenu fou ? »

— Papa voulait tuer un homme. Avec la hache que nous cherchions.

— Sainte Mère de Dieu !

Très pâle, Pilar se mit à trembler de tous ses membres.

— ... Ricardo a voulu... Concha, ils ont arrêté un innocent ! Ton père n'aurait pas eu le courage nécessaire...

Elle se leva et gagna le couloir d'entrée d'un pas déterminé. Le gendarme se mit immédiatement au garde-à-vous à la vue de l'imposante silhouette de la dame la plus riche de la région.

— Vos collègues de Madrid sont des idiots ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë. « Mon mari est innocent ! »

— C'est pourquoi vous devez aller immédiatement à Madrid, madame, répondit le gendarme d'une voix pincée. Entendre dire que les protecteurs de l'ordre étaient des idiots ne lui plaisait pas.

— Entendu. Nous prendrons le prochain train.

— Ce n'est pas nécessaire. On nous a envoyé une voiture. Elle est à la gendarmerie.

— Non, mais croyez-vous que je vais traverser le village et monter dans une voiture de police devant trois cents curieux ? J'attendrai ici !

Le gendarme salua et ébauchait un demi-tour lorsque la voix de M^{me} Granja le freina.

— Qui mon malheureux mari aurait-il attaqué ? Le sait-on, au moins ? demanda-t-elle d'un ton menaçant.

— Oui, madame. Et c'est ce qui complique tout. Il s'agit de M. Juan Torrico.

— Juan... murmura Concha qui, instinctivement, chercha, en tâtonnant, quelque chose à quoi se retenir. Mais comme elle était au milieu du couloir, elle ne rencontra que le vide et s'écroula comme une masse.

Sa mère poussa un hurlement. Deux bonnes et le jardinier se précipitèrent, de même que le gendarme. On transporta la jeune fille inconsciente dans le salon. Pendant que les bonnes allaient chercher de l'eau et de l'eau de Cologne pour en bassiner les tempes de Concha, sa mère se lamentait en levant les bras au ciel.

— Qui est Juan ? gémit-elle. « Le jeune Torrico ? Mais que Concha a-t-elle à faire avec les Torrico ? »

Elle se pencha sur la jeune fille, la secoua.

— Conchita ! Réveille-toi. Qu'est donc pour toi ce petit paysan ?

Mais, profondément évanouie, Concha ne répondit pas. Alors, en désespoir de cause, sa mère, toujours pleurant, monta s'habiller pour le voyage.

De sa chambre, elle téléphona chez le docteur Osura. Il était à Madrid, lui dit-on. Parti au milieu de la nuit. Elle voulut envoyer, de Solana del Pino, un messenger aux Torrico. Mais l'on était venu chercher ceux-ci avec un avion militaire.

— Un avion, balbutia Pilar. « Les Torrico... »

Elle se laissa tomber sur son lit. C'était donc exact.

Ricardo avait voulu tuer le jeune Torrico ! Mais pourquoi ? Était-il devenu fou ? Elle en oublia de continuer à s'habiller, l'idée que son mari se trouvait en prison, accusé d'un crime horrible, la paralysait.

Puis, machinalement, elle décrocha le téléphone intérieur et appela la cuisine.

— Mademoiselle est-elle revenue à elle ?

— Oui, madame.

— Qu'elle monte immédiatement !

— Ce n'est pas possible, madame, répondit la bonne d'une voix que la peur faisait trembler. « Mademoiselle vient de partir au village avec le gendarme. »

Pilar laissa retomber l'appareil et se mit à pleurer. Tout le monde l'abandonnait. Elle n'était qu'une pauvre femme délaissée. Elle retrouva des forces à songer au martyr qu'était sa vie. Elle s'habilla lentement et respira, soulagée, quand elle entendit le bruit de la voiture de police. Elle se poudra avec soin et, drapée dans sa dignité, elle descendit au rez-de-chaussée. Elle daigna à peine saluer le sergent venu la chercher et monta dans la voiture comme une reine monte en carrosse. Mais elle n'y vit pas Concha et perdit contenance, l'espace d'une seconde.

— Où est ma fille ? s'écria-t-elle.

— Elle est encore au poste, madame, elle téléphone à Madrid.

— Elle a eu une excellente idée !

Rassurée, la grosse dame s'adossa à la banquette et contempla le paysage comme si elle était en promenade.

Ricardo, un meurtrier ! Quelle stupidité ! Et de Juan Torrico !

Impossible de laisser un homme voyager seul. Il lui arrive toujours quelque chose de désagréable. Comme un enfant que l'on ne surveille pas.

Ce qu'elle ignorait, c'est que Concha téléphonait à la clinique.

C'est Tolax, ceint d'un tablier de caoutchouc et coiffé d'une toque blanche, qui lui répondit.

— Non. On ne peut pas parler à Juan. Nous opérons dans cinq minutes. Comment ? Non. Je ne peux pas vous donner de détails. Mais je peux vous dire que c'est très, très sérieux...

Concha raccrocha en tremblant et baissa la tête.

— Mon Dieu ! dit-elle tout bas. « N'oubliez pas que Juan m'a donné un enfant... »

Au cours de cette même matinée, installé dans sa bibliothèque, le professeur Dalias, retranché derrière ses livres, attendait un appel téléphonique. De temps en temps, il quittait son livre des yeux et regardait le téléphone. L'appareil restait muet.

L'angoisse le gagnait peu à peu car, si l'opération avait réussi, on l'en aurait avisé.

Il ne se doutait pas que Moratalla avait attendu la fin de la matinée pour pratiquer l'intervention, vu la gravité du cas. Quant à appeler lui-même, il ne l'osait pas car il craignait d'entendre dire que l'opération avait échoué et que les deux patients étaient morts.

Il n'avait pas fait part de cette opération au ministère de la Santé. C'eût été son devoir en tant que fonctionnaire, mais il ne pouvait s'y résoudre car Moratalla était son ami, même s'ils ne partageaient pas les mêmes croyances, parfois.

Mais Dalias traversait une crise très grave. Il envisageait de donner sa démission pour redevenir médecin dans la clinique de Moratalla, ou mieux encore, de s'éloigner de Madrid, d'aller s'installer à Cordoue, à Séville ou à Barcelone. En Espagne, un bon médecin est toujours le bienvenu.

La sonnerie du téléphone résonna. Dalias sursauta comme sous l'effet d'un coup et tendit la main. Mais il hésita à décrocher.

De cette communication naîtrait sa décision. Un échec, et il donnerait sa démission. Une réussite, et il sauterait au cou de Moratalla comme à celui d'un frère retrouvé.

Un coup d'œil à la pendule. Neuf heures et demie.

À la clinique, Anita Torrico dictait ses dernières volontés.

Le professeur Dalias décrocha l'appareil, le porta à son oreille.

— Dalias, j'écoute, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

— Ici la Sûreté.

— Comment ?

Dalias ferma les yeux, ce n'était pas Moratalla. Cette attente devenait insupportable.

— ... Ici Dalias ! Du ministère de la Santé !

— Nous le savons, monsieur le professeur, dit la voix, à l'autre extrémité du fil. « Je suis le commissaire Camiles. Nous voudrions vous demander de bien vouloir passer ici. Le sieur Granja – vous savez, l'affaire de la maison Campillo – se refuse à nous donner la moindre explication sur son acte. Il veut parler à quelqu'un qui connaissait Juan Torrico. »

— Mais qu'ai-je à faire avec Juan Torrico ? s'impatienta Dalias.

— Vous avez pourtant fait une visite au blessé à la clinique du docteur Moratalla.

— Ah, vous savez cela aussi ! dit Dalias en hochant la tête. « Quand vos limiers se mettent au travail, personne n'est tranquille. Si vous voulez des détails, adressez-vous donc au professeur Moratalla. »

— Nous l'avons tenté. Mais on ne peut pas parler au professeur.

— Ah ! Dalias pressa davantage l'appareil contre son oreille.

« Pourquoi cela ? Il opère en ce moment ? »

— Non... Il s'y prépare.

— Quoi ? s'écria Dalias. « Il a attendu jusqu'à maintenant ? Mais c'est de la folie furieuse. Il va au-devant d'un échec certain ! »

Il donna du poing si fort sur la table que le coup résonna dans le téléphone.

— ... J'arrive immédiatement dans votre sale boîte, commissaire.

Il raccrocha et resta plusieurs minutes à regarder fixement la surface polie de sa table de travail.

« Il n'a pas encore opéré ! À dix heures ! C'est effrayant ! j'ai pourtant bien vu la radio. Forte sécrétion de la tumeur éclatée à l'intérieur du péricarde. Et il attend plus de seize heures... C'est à faire douter de son génie... »

Dalias se leva.

« Je file au ministère et je raconte tout. Tout ! Puis je leur flanque ma démission à la figure et je m'en vais. Pour travailler avec Moratalla, il ne faut pas avoir de nerfs. Et j'ai des nerfs, Seigneur Jésus ! Mais, d'abord, il faut que je voie ce Granja. Peut-être cela servira-t-il de faire, sur cette affaire, un rapport administratif au chef de l'État, qui pourra couvrir Moratalla.

Il enfila son manteau, saisit ses gants et son chapeau et gagna son garage d'un pas pressé. Il sortit sa voiture dans le jardin. Il s'appêtait à enfiler ses gants, car il n'entrait pas dans ses habitudes de conduire à mains nues, lorsqu'un domestique parut à une fenêtre.

— Monsieur le professeur ! cria-t-il. « Monsieur le professeur ! Le téléphone ! La clinique ! »

Dalias pâlit et se pencha à la portière.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Le docteur Albanez a appelé. Ils commencent l'opération dans un quart d'heure. Le professeur Moratalla prie M. le professeur de venir y assister.

Dalias jeta un coup d'œil à la pendulette du tableau de bord. La responsabilité que lui apportait cet appel était énorme. Moratalla voulait opérer sous les yeux de la loi. Il devait être joliment sûr de lui pour l'inviter. Mais, pour peu qu'il échouât, Dalias serait son complice : il n'avait su empêcher l'intervention alors qu'il en était encore temps.

Il passa de nouveau la tête par la portière.

— Dites au docteur Albanez que je n'ai pas le temps. Je passerai plus tard. Et que... je souhaite au professeur Moratalla beaucoup, beaucoup de chance.

Puis il se ravisa : « Non, ne dites pas cela. Dites simplement que je ne veux rien savoir de tout cela... »

Puis il appuya sur le bouton du starter. Le moteur ronfla et la grosse voiture se mit en route.

« Je suis lâche », songeait Dalias, cillant sous l'éclat blanc du soleil.

« Je suis réellement un beau saligaud pour laisser un ami seul dans un moment pareil... »

Il écrasa la pédale de l'accélérateur.

La voiture fit un bond en avant.

Dalias avait honte de lui-même.

Samedi 29 octobre 1952.

Onze heures quinze du matin.

Salle IV. Les semelles de caoutchouc des infirmières et des médecins crissaient sur le sol. Chaque mouvement déplaçait légèrement blouses blanches et tabliers.

Il faisait chaud. On voyait le soleil briller à travers les immenses vitres en verre dépoli, tous les projecteurs étaient allumés et dirigés sur les deux tables d'opération et sur les tables longues et étroites recouvertes de linges stériles destinées à recevoir les instruments de chirurgie.

L'infirmière en chef et les assistants jetaient un dernier coup d'œil, s'assuraient que chaque objet était à sa place, à portée de la main. Accroupi à côté de l'appareil à anesthésie, le docteur Albanез en contrôlait le bon fonctionnement.

Juan Torrico était étendu sur l'une des deux tables, entièrement recouverte de draps chauffés. Son visage semblait celui d'un mort, son corps un squelette recouvert de peau. Un faible râle soulevait et abaissait son torse étroit. Soucieux, debout à côté de lui, le docteur Tolax regardait la pendule, au-dessus de l'armoire aux instruments. « Mais il est temps », pensait-il. « Qu'attend donc Moratalla ? S'il n'intervient pas, Juan va mourir sous anesthésie »

De l'autre côté de la paroi de verre, Moratalla s'entretenait avec les autres médecins. Ganté déjà, il avait baissé son masque sur son menton. Grand, puissant, sûr de soi, il repassait en détail l'opération qu'il allait entreprendre et à laquelle ses confrères devaient assister. Sa voix résonnait, claire, posée, sans une nuance de peur ou de nervosité. Il se dégageait de lui, à ce moment si critique, une telle impression de calme qu'il agissait sur les autres, balayant leur scepticisme. Admiratifs, ils l'écoutaient.

— Tout est-il bien clair, messieurs ? demanda enfin le chirurgien.
Il reçut un oui unanime.

— Alors faites entrer, je vous prie, M^{me} Torrico.

Il passa dans la salle d'opération en remontant son masque. Silencieux, ses confrères le suivirent.

La civière transportant Anita longeait le couloir.

On avait procédé à une toilette de la vieille femme. Elle était nue sous les draps. On lui avait voilé le visage pour qu'elle ne vît pas Juan quand on l'étendrait à côté de lui. Il offrait un spectacle que même un

cœur très solide pouvait difficilement supporter. Et Moratalla avait besoin de son calme, du calme du cœur qu'elle sacrifiait. Serré contre le mur, les yeux fixes, Pedro regardait la civière approcher. Il ne bougea pas quand elle passa à côté de lui. Mais quand il aperçut, sous le drap, la forme de son visage, il s'effondra. Il s'abattit sur les genoux, les deux mains sur les yeux.

— Maman... maman...gémit-il.

Et il ne vit pas la tête voilée se tourner dans sa direction, ni le bras qui se soulevait légèrement dans un geste de consolation.

Puis les portes à doubles battants de la salle d'opération se fermèrent sur la civière...

Lorsque l'on dégagea la tête d'Anita, Moratalla vit qu'elle avait des larmes plein les yeux. Il se pencha sur elle, caressa doucement son visage ridé.

— Faut-il renoncer à l'opération ? demanda-t-il.

— Non ! Non ! Mais mon Pedro pleurait tellement, Anita avala un sanglot. « Vous le consolerez, n'est-ce pas, quand tout sera fini ? »

— Je vous le promets, Anita, dit-il, l'appelant par son prénom, au seuil de la mort.

Il s'assura de la tenue du linge tendu devant son visage. Elle contempla avec intérêt l'appareil à anesthésie, puis elle sourit et dit à Moratalla qui se penchait sur elle :

— Ces pauvres infirmières, tous ces trucs à astiquer...

Moratalla se mordit les lèvres. Ce calme, ce courage, lui déchiraient les nerfs. Il lui caressa de nouveau le visage et le bras, puis il fit signe au docteur Tolax.

— Désirez-vous encore quelque chose, Anita ? demanda-t-il. « Le docteur Tolax en prendra note et ne l'oubliera pas. »

— Je désire que mes enfants soient heureux, dit Anita qui regardait les deux hommes l'un après l'autre.

« Il ne faut pas qu'ils pleurent si je dois mourir. Ils ont tout ce qu'il leur faut, une maison, les champs, les troupeaux, un peu d'argent et... la santé. Je suis très heureuse d'avoir pu les voir grandir. Dites-leur ça, monsieur le professeur. »

— Je le leur répéterai mot pour mot, Anita.

Moratalla prit le masque sur l'appareil à anesthésie et regarda encore une fois la vieille femme, longtemps, sans rien dire. Elle soutint son regard et sourit comme si, réellement, elle était heureuse.

— ... Maintenant, il faut être très courageuse.

Il appliqua le masque sur sa bouche et son nez. Le docteur Albanез s'assura du débit. Moratalla prit fermement dans la sienne la main d'Anita et lui dit avec douceur :

— ... Maintenant, comptez tout haut.

Il leva les yeux.

— ... Dieu vous bénisse.

Les cadrans de l'appareil s'animent. Un léger sifflement se fit entendre.

Anita comptait, d'une voix ferme.

— Un... deux, trois... cinq... sept... dix...

Puis sa voix s'affaiblit, devint moins distincte : « Onze... douze... treize... quatorze... quin... »

Elle soupira, un tressaillement la secoua, puis elle se détendit et respira avec régularité.

Le docteur Albanex, confiant l'appareil à une infirmière, contrôla cœur et pouls.

— Tout est normal, dit-il doucement.

— Et chez Juan ? demanda Moratalla.

Tolax consulta du regard l'infirmière anesthésiste.

Elle lui fit signe que tout allait bien.

— Chez lui aussi, monsieur.

Moratalla se redressa de toute sa taille, saisit son bistouri. Le silence était tel dans la vaste pièce que l'on entendait le tic-tac de la pendule.

Les assistants tenaient déjà en main pinces et crochets. Chaque geste était minuté, à présent. Tout devait tourner comme une machine, sans heurt, sans hésitation.

Moratalla se pencha sur Juan ; entre ses doigts puissants et adroits, le bistouri semblait un jouet.

L'incision partit du milieu de la cage thoracique et, suivant une côte placée sous le cœur, atteignit presque le flanc. Les assistants intervinrent aussitôt, écartant peau et muscles. Le docteur Albanex pinça les veines, le docteur Estobal, un jeune assistant, étancha le sang de la blessure à l'aide d'une pompe électrique. Les côtes apparurent. Un bruit sec et Moratalla les repoussa avec peau et muscles. Albanex intervint là encore, usant de l'écarteur pour élargir le champ opératoire.

À gestes précautionneux, Moratalla repoussa les poumons. On voyait la masse rose pâle, spongieuse, travailler.

La pompe chuintait. Le métal des pinces luisait sous les projecteurs.

Le cœur, dans son péricarde, bloc gris-brun, se manifestait par des mouvements rythmiques.

Moratalla jeta un coup d'œil de côté. Le docteur Tolax, assisté de trois médecins, penché sur Anita, avait ouvert son torse de la même façon. Là aussi, on aspirait les dernières gouttes de sang.

— Pouls normal, annonça l'infirmière debout derrière Juan.

— Pouls normal, fit en écho celle qui s'occupait d'Anita.

Moratalla prit un bistouri courbe, fin comme un cheveu, ressemblant presque à une aiguille. D'un coup précis et léger, il ouvrit

le péricarde d'où jaillit, sous les yeux dilatés d'horreur du docteur Albanez, un flot purulent répandant une odeur épouvantable.

— Tampon !

Moratalla travaillait sans mot dire, à gestes précis comme s'il se fût agi d'une simple appendicite.

Le péricarde fendu, pincé avec soin, la tumeur apparut. Une grosseur de la taille d'une prune, suppurante et enflammée. Elle avait traversé la paroi du péricarde et s'employait à le détruire.

Moratalla épongea puis il s'arrêta brusquement. Par-dessus la blessure béante, les regards du patron et de son assistant se croisèrent. Tolax, abandonnant une seconde sa table, se pencha sur le champ opératoire voisin.

— Trop tard, dit-il, très ému.

— Le myocarde est déjà atteint, expliqua Moratalla avec calme.

« Nous ne pouvons plus sauver, mais prolonger. »

Un silence tangible tomba lorsque Moratalla enleva la tumeur des tissus qu'elle occupait. C'est sans paroles que l'on se bat avec la mort.

À peine la tumeur fut-elle enlevée que Moratalla fit volte-face et se retrouva à côté de Tolax qui avait préparé le péricarde d'Anita, le détachant en pointe. Moratalla coupa le morceau, fit un autre demi-tour sans perdre une seconde, posa le tissu chaud de la température du corps de sa mère dans la poitrine de Juan et tendit la main derrière soi.

On y mit une aiguille enfilée de soie. Les secondes passaient. L'aiguille mordit...

Le docteur Albanez, couvert de sueur, s'appuya contre le rebord de la civière placée derrière lui.

Il assistait à un miracle sans bien comprendre ce qu'il voyait. Une main qui se déplaçait à une vitesse incroyable, une aiguille courbe, luisante, un fil de soie ténu, qui fermait un trou percé dans un péricarde.

Dans son dos, le long du mur, la pendule tiquetait.

Une seconde... deux... trois...

Tic, tic, tic.

Dix-huit fois tic... dix-huit secondes...

Moratalla, déjà, se retrouvait à côté d'Anita. Albanez, toujours penché sur Juan, travaillait mécaniquement, remplaçait ce qui avait été repoussé, recousait ce qui avait été coupé. Il agissait comme en rêve... il voyait le champ opératoire et ses mains travailler comme si elles ne lui avaient pas appartenu.

« Qu'ai-je vu ? » se demandait-il. « Il a osé. Il a entrepris une greffe du cœur ! Dire que j'ai été témoin de cela ! »

Moratalla, penché sur Anita, réparait le cœur endommagé. Avec l'adresse d'un génie, il posa sur la fente pratiquée un minuscule morceau de tissu maintenu dans un milieu nutritif et entreprit de

masser légèrement, très légèrement, le cœur diminué.

Il le sentit battre sous ses mains.

Alors son visage se colora violemment, ses yeux perdirent leur éclat fiévreux et il regarda le docteur Tolax qui le contemplait, incrédule.

— Le pouls ? demanda-t-il doucement.

— Normal.

— Et chez Juan ?

— Faible, mais régulier.

Il ferma les yeux.

— Recousez, dit-il à Tolax et il se retourna vers Juan.

Albanез le pensait. Les yeux du jeune médecin brillaient.

— Vous avez gagné, monsieur, dit-il d'une voix tremblante. « Vous avez réussi un miracle. »

Moratalla eut un geste impatienté.

— Ne dites pas de bêtises, jeune homme. « Quand je vois ce cœur, je ne peux pas croire moi-même qu'il fonctionne. »

À pas lourds qui résonnèrent sur le dallage, il passa de l'autre côté de la cloison de verre, ôta calot, gants, masque, tablier, les jeta dans un coin, puis il se pencha sur le lavabo. Il se lava en silence. Il ne dit rien quand les assistants le rejoignirent.

Tolax s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il à voix contenue. « J'ai douté de vous. »

Moratalla repoussa sa main.

— Et après ? C'était votre droit. Du reste, attendez donc vingt-quatre heures et assurez-vous que le cœur continuera de battre. Albanез, vous veillerez sur Juan. Estobal, sur la mère. Je ne veux pas être dérangé avant ce soir. Par personne !

Il salua d'un signe de tête et sortit de la pièce.

Il respira à fond, dans le couloir, puis, à grands pas, gagna son bureau.

Il en ferma la porte avec soin.

Et puis, seul, sans témoin, le colosse s'écroula sur son siège.

Le visage entre ses mains, il tremblait.

— Qu'ai-je fait ? Mon Dieu, ne m'abandonnez jamais !

La prison de Madrid est un bâtiment sombre qui servait autrefois de caserne aux spahis marocains, ces gardes du corps du général Franco qui, avec leurs grands manteaux blancs et leurs chevaux arabes, offrent l'un des plus beaux tableaux militaires.

Les écuries ont été converties en garages. En abattant des cloisons, on a obtenu de grandes pièces devenues bureaux pour le personnel et, en en dressant d'autres, l'on a construit des cellules destinées à abriter des prisonniers en prévention.

Le professeur Dalias n'y était encore jamais venu. Mais, brusquement, en longeant les lourdes portes verrouillées, percées d'un espion, il pensa que, peut-être, il viendrait voir là son ami Moratalla, dans quelques jours.

Le fonctionnaire qui le guidait ne parlait pas. Les pas résonnaient dans le long couloir au bout duquel se trouvaient le corps de garde et la vaste pièce où l'on interrogeait les nouveaux venus pour savoir s'ils seraient écroués ou libérés avant le procès.

Le commissaire Camiles, un Méridional d'une cinquantaine d'années, parlant beaucoup avec les mains, vint au-devant du professeur Dalias et tendit les deux bras.

— Ah, c'est chic de votre part d'être venu, monsieur le professeur ! Ce Ricardo Granja me paraît mûr pour la camisole. Il prétend ne plus avoir été maître de soi au moment de l'attentat. Mais alors, pourquoi avoir apporté une hache ? Et de Solana del Pino ! En auto ! Il y a quelque chose de louche là-dessous. Et le mobile ? Nous n'en voyons aucun. Granja est l'homme le plus riche de son coin. Et ce Torrico est un fils de pauvres paysans. Que faisait-il, au fait, dans la maison du directeur des Beaux-Arts. Y était-il domestique ?

— Non, invité.

— Invité ? Camiles écarquilla les yeux de surprise. « Et pourquoi cela ? »

— Juan Torrico est une découverte de Fredo Campillo. Il voit en lui le plus grand sculpteur et peintre que l'Espagne ait eu depuis trois siècles.

— Ce paysan !

— C'est un artiste au talent exceptionnel inné.

— Mais pourquoi ce Granja l'a-t-il assommé ? Ils sont du même coin !

Dalias posa son chapeau et ses gants sur une table et alluma une cigarette après en avoir offert une au commissaire.

— M. Granja a une fille. Elle s'appelle Concha. Juan Torrico et Concha sont amis d'enfance. Il y a quelque temps, Concha est venue voir, en secret, son ami, ici, à Madrid. Oui, et cette visite a porté ses fruits.

Le commissaire ricana.

— Je comprends. C'est ce qu'on appelle le privilège artistique.

— Ne dites donc pas d'âneries ! répliqua Dalias, sans ménagement. « Il s'agit d'un véritable amour. Pour autant que je le sache, Granja a découvert que sa fille attendait un enfant et il est venu à Madrid pour laver son honneur, selon ses normes d'homme du Midi, en tuant Juan. Il serait temps que l'Espagne, dans cet ordre d'idée, vive un peu avec son époque. »

Camiles baissa la tête.

— Ne dites pas cela trop fort, on pourrait vous pendre. Bon... Il jeta un coup d'œil à l'extrémité incandescente de sa cigarette. « Voulez-vous parler à Granja ? »

— C'est pour cela que vous m'avez appelé, il me semble ?

— Naturellement. Parce que je n'avais pas de mobile. À présent, j'en vois un.

— Mais je désire quand même lui parler.

— Je vous en prie.

Ils retournèrent dans le couloir où les pas résonnaient de façon tellement pénible. Camiles s'arrêta devant une porte, souleva doucement le guichet et jeta un coup d'œil dans la cellule. Puis il fit signe à Dalias et s'écarta.

Dalias, l'œil appliqué à l'espion, aperçut une longue cellule étroite. Le long du mur, un bat-flanc, sous la fenêtre grillée et percée presque à hauteur du plafond, une petite table branlante avec, pour tout ornement, une écuelle en fer-blanc. Ricardo Granja, assis sur le lit défait, regardait fixement devant lui le sol de ciment malpropre. Il était déchaussé. Ses chaussettes avaient des trous, son pantalon était froissé et sa chemise tachée. Avec une barbe de vingt-quatre heures, il ressemblait à un clochard et Dalias ne put s'empêcher de frissonner en pensant à quelle vitesse la déchéance marque un homme.

La clef grinça dans la vieille serrure, la porte s'ouvrit vers l'intérieur.

Dalias entra lentement dans la cellule.

Granja ne leva pas les yeux. Il détourna la tête, déterminé à ne répondre à aucune question.

— Je suis le professeur Dalias, annonça celui-ci à haute voix. « Je viens de la part de Juan Torrico. »

Granja sursauta violemment et fit volte-face.

— Vit-il ? demanda-t-il d'une voix étranglée. « Oh, monsieur, dites-le moi sincèrement... vit-il encore ? Je ne savais pas qu'il était si malade. Personne ne me l'avait dit... Jamais je ne l'aurais battu, si je l'avais su. »

— Je vous crois.

Dalias s'assit au bord de la couchette et regarda Camiles. Celui-ci comprit et sortit en grommelant de la cellule. Il referma la porte et s'installa dans le couloir pour terminer sa cigarette.

Dalias tendit son étui à Granja. Il hésita avant de se servir puis, sa cigarette allumée, il aspira la fumée avec une telle avidité qu'une quinte de toux le secoua.

— On opère Juan à l'instant, expliqua Dalias. « On lui ouvre le cœur. »

— Le commissaire m'a dit ça. Granja regarda fixement devant lui. « Pourquoi Concha ne m'a-t-elle jamais parlé de cette histoire ? »

— Peut-être se méfiait-elle de votre caractère emporté. Jamais vous ne l'auriez autorisée à voir Juan.

— C'est vrai, jamais ! reconnut Granja avec force.

— Et pourquoi ? Simplement parce qu'il n'est qu'un pauvre paysan ? Je ne sais ce qu'était votre père et s'il aurait pensé la même chose. À votre place, j'aurais honte. Vous êtes un commerçant arrivé et vous en tirez gloire ! Savez-vous seulement pourquoi Juan est à Madrid ?

Granja leva sur son visiteur des yeux où nageaient une peur folle.

— Il doit savoir très bien dessiner.

— Dessiner ? Juan Torrico sera – si le professeur Moratalla parvient à le sauver – le plus grand artiste d'Espagne ! Et vous l'assommez !

— Je voulais venger Concha ! s'écria Granja d'une voix vibrante.

Alerté, Camiles s'approcha de l'espion, pour prendre des notes. Granja parlait enfin, libérant son cœur.

— ... J'ai lu dans son journal qu'elle attend un enfant. Ma petite Concha, une enfant ! J'ai perdu la raison.

— Oui, je comprends.

— Je ne me doutais de rien... et, brusquement, tout s'est écroulé autour de moi. Tout ce que j'avais construit avec tant de peine, tout s'est effondré ! Par la faute de ce garçon !

— Et maintenant, il est dans une clinique et quelqu'un d'autre doit donner son cœur pour le sauver.

Granja était devenu très pâle.

— Quelqu'un d'autre, balbutia-t-il. « Mais ce n'est pas possible... »

— Pourtant, oui ! Sa mère...

— Anita ! Granja se couvrit les yeux des deux mains.

— Sans doute sera-t-elle la deuxième victime, continua Dalias, impitoyable.

— Par ma faute, gémit Granja.

— Non.

Le commerçant sursauta et regarda son visiteur sans comprendre.

— Dans un an, au plus tard, Juan aurait été au point où il en est aujourd'hui. Vous n'avez fait que précipiter les événements. Juan était atteint d'une maladie mortelle.

— Est-ce bien vrai ? bredouilla Granja en saisissant la main de Dalias. « Vous ne dites pas cela seulement pour calmer ma conscience ? Pour me tranquilliser ? » – Non. Personne ne le savait, pas même son frère. Seulement sa mère et les médecins. Votre fille aussi l'ignorait.

— Et Juan ?

— Il ne le savait pas non plus !

Dalias lui posa la main sur l'épaule.

— ... Vous n'avez pas de reproches à vous faire. On va vous libérer.
Le commissaire Camiles a fait venir votre famille à Madrid.

Granja se leva d'un bond.

— Pilar et Concha sont à Madrid ?

— Sur la route. Peut-être serez-vous libre quand elles arriveront.
J'en parlerai moi-même au procureur.

Alors Granja saisit la main de son visiteur et la serra longuement dans un remerciement muet mais d'une telle intensité que Dalias, ému, se leva et sortit.

Dans le couloir, Camiles empochait son calepin. Il regarda Dalias d'un air maussade.

— Eh bien, ça n'a pas été long, remarqua-t-il. « Moi qui croyais tenir une affaire à sensation. »

Ils étaient revenus dans le bureau du commissaire.

Dalias prit son chapeau et ses gants et jeta un coup d'œil en biais à Camiles.

— Vous l'aurez peut-être au plus tard demain matin, dit-il doucement. « Et je ne sais pas si cela vous sera tellement agréable. Au revoir », ajouta-t-il en tendant la main au commissaire.

Celui-ci eut un puissant éclat de rire.

— Eh quoi ! Cette vieille caserne de spahis vous plaît-elle donc à ce point ?

— Non. Mais peut-être viendrai-je y faire de fréquentes visites à un vieil ami...

Dalias ne s'attarda pas davantage. Il quitta très vite la sombre bâtisse et respira, soulagé, au grand air. L'impression d'angoisse, cependant, suscitée par la prison, persistait encore qu'il avait déjà atteint la place du ministère de la Justice.

Il entra chez le concierge et se fit passer la clinique du professeur Moratalla.

L'infirmière qui lui répondit le fit d'un ton agité.

— Comment cela se passe-t-il ? demanda Dalias.

— Le professeur opère, en ce moment même.

— Et vous n'en savez pas davantage ?

— Non ! Je n'en puis plus ! Le frère, Pedro, est à côté. Il pleure et il ne cesse de crier : « Maman ! Maman ! » C'est affreux, monsieur...

Dalias raccrocha, très pâle.

« Pourvu que tout aille bien ! Pourvu que tout aille bien ! » se répétait-il en gravissant l'escalier.

La nouvelle de la maladie terrible de Juan avait atteint Tolède et l'École des Beaux-Arts. Ramirez Tortosa avait téléphoné à son représentant, Yehno, et lui avait annoncé qu'il resterait à Madrid jusqu'au résultat final. Yehno, à son tour, avait prévenu la classe dans

laquelle Juan avait travaillé si peu de temps.

On avait su, là-bas, que Juan avait été malade mais l'on n'avait pas soupçonné la gravité de son état. Cette nouvelle avait beaucoup touché le grand garçon blond auquel Juan avait parlé, dans l'escalier, et qui s'était présenté : comte Fernando de la Riogordo. Il se souvint de sa promesse d'aider le jeune homme si le besoin s'en faisait sentir.

Aussitôt après l'annonce faite par Yehno, il s'était rendu à la poste pour expédier un télégramme à Moratalla, déclarant prendre tous les frais d'intervention et d'hospitalisation à sa charge. Puis il avait demandé un congé et, au volant de sa belle voiture blanche, il avait pris la route de Madrid.

Il arriva à la fin de l'après-midi à la clinique. Une foule était massée devant. Des correspondants de tous les journaux, assis ou debout, attendaient devant la porte dont trois médecins interdisaient l'entrée. Leurs traits tirés trahissaient une nuit sans sommeil. Nerveux, ils fumaient cigarette sur cigarette, fixant les caméras prêtes à entrer en action.

Riogordo gravit lentement l'escalier après avoir rangé sa voiture à l'écart. Il éprouva une impression d'angoisse étrange à la vue des hommes en blanc.

Le docteur Tolax le regarda avancer, l'œil critique. « Quel culot ! » pensa-t-il. « Il voit bien que la presse n'est pas autorisée à entrer. » Il fit un pas dans sa direction.

— Vous prenez-vous pour une exception ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Je le crois, oui, répondit-il. « Mon nom est Fernando, comte de la Riogordo. »

— Cela ne fait rien ! La presse n'entre pas.

— C'est une bonne chose, répliqua le jeune homme. « Je suis un ami de Juan Torrico. Nous suivions la même classe de sculpture à Tolède. D'autre part, j'ai envoyé ce matin au professeur Moratalla un télégramme lui annonçant que je prenais tous les frais de l'opération à mon compte. Comment va Juan ? » ajouta-t-il, redevenu très sérieux.

Tolax haussa les épaules.

— Venez. Le patron pourra peut-être vous dire quelque chose.

Et Riogordo se trouva dans le vaste hall à l'odeur de phénol.

Il s'assit dans le fauteuil d'osier qu'avait occupé Pedro quelques heures auparavant. Il posa ses gants à côté du vase qui occupait le centre d'une table et se mit en devoir d'attendre. Les infirmières se hâtaient, passaient devant lui sans le regarder.

Une porte que l'on ouvrit laissa passer un gémissement qui lui fit froid dans le dos. Il crispa les poings. Un médecin traversa le couloir en courant. Quelqu'un, venant d'un autre couloir, poussa devant soi un appareil étrange... un flacon de verre piriforme dans une carcasse

métallique munie d'un boyau de caoutchouc.

D'abord intrigué, Riogordo se souvint de lectures où il était question d'alimentation artificielle, de glucose et de vitamines administrées en injections intraveineuses. Écœuré, il détourna les yeux.

Un homme parut, gigantesque, qui boutonna sa blouse tout en marchant. Il entra dans la chambre d'où venaient les gémissements.

À quelques secondes de là, une lampe rouge s'alluma au-dessus de la porte et l'on entendit un bruit de sonnerie étouffée.

Un médecin, en lequel Riogordo reconnut celui qui l'avait accueilli, arriva en courant et se précipita dans la chambre.

N° 17, lut Riogordo. Juan serait-il au n° 17 ?

Et le géant reparut. Quelques gouttes de sang maculaient sa blouse blanche. Il marcha droit sur Riogordo qui se leva très vite :

— Vous êtes un ami de Juan ?

— Oui et j'ai...

— Je sais, comte. Je suis Moratalla.

— Mes respects, monsieur...

Bien que Riogordo fût de haute taille, le médecin le dépassait de la tête.

— Comment va Juan ? Est-il... est-ce lui qui est dans cette chambre ?

— La 17 ? Non ! Un sarcome de la jambe. Juan n'a pas encore repris conscience.

— Vous l'avez opéré ? Monsieur le professeur, je vous admire...

D'un geste, Moratalla balaya le compliment.

— Je ne veux rien entendre de la sorte dans ma clinique ! Je fais mon devoir... Vous vous êtes proposé pour vous charger des frais ?

— Oui.

— Votre offre est noble et dit l'amitié qui vous lie à Juan... mais ne vous formalisez pas si je la refuse. Juan Torrico est chez moi à titre gracieux. L'opération que j'ai pratiquée sur lui marque une étape dans ma vie, comte. Je paye... sous tous les rapports.

Riogordo pâlit.

— Vous avez des doutes ? balbutia-t-il.

Moratalla haussa ses épaules massives.

— On joue son va-tout à chaque intervention. On peut aussi bien mourir d'un clou sur la lèvre que d'un cancer au poumon. Notre vie est un zéro si quelqu'un de plus grand que nous ne nous aide pas.

Riogordo regarda le médecin avec étonnement.

— Vous croyez en Dieu ?

— Où prendrais-je autrement la force de lutter contre la mort ?

Moratalla regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.

— ... Voulez-vous attendre ici, comte ?

— Si je le puis.

— Je n'y vois pas d'inconvénient tant que vous n'irez pas dans la chambre de votre ami ! Je vous envoie l'un de mes assistants pour que le temps ne vous paraisse pas trop long. Bonsoir.

Riogordo s'inclina.

— Bonsoir, monsieur.

Il suivit le géant des yeux comme il disparaissait derrière une porte.

« Un personnage », pensa-t-il, heureux. « Il sauvera Juan. J'en suis sûr. »

Samedi 29 octobre 1952.

Dix-sept heures trente.

Tout était calme dans la petite chambre blanche, au bout du couloir. Les rideaux étaient tirés sur les fenêtres. Une petite lampe de chevet brûlait, recouverte d'un large abat-jour. L'infirmière, le visage encadré par une large coiffe, lisait un livre près du lit, jetant de temps à autre un regard sur le visage du malade.

Il était cireux, décharné.

Sur les tempes creusées, on voyait battre faiblement l'artère gonflée.

Des seringues et des ampoules, de la ouate et des pinces, occupaient le dessus de la table de chevet.

Cela sentait l'éther et le sang.

Juan n'avait pas encore repris conscience. Et la crainte qu'il ne s'éveillât pas serrait à la gorge l'infirmière qui le veillait. À chaque instant, elle se penchait, tâtait son pouls.

Il était faible, à peine perceptible... mais le cœur battait et, si doucement que ce fût, c'était un message d'espoir.

Juan avait l'impression d'avoir la tête dans un nuage. Il entendait vaguement, comme un chuintement, le bruit léger d'un livre feuilleté. Un sentiment de joie l'envahit.

« C'est maman », pensa-t-il. « Elle fait des cornets pour le grain des poules... le grain que Pedro doit aller chercher chez Granja aujourd'hui. Oui, je suis à la maison, couché sur ma paillasse que l'on secoue toutes les semaines pour qu'elle ne s'aplatisse pas.

« Si j'ouvrais les yeux, maman s'approcherait et me demanderait : « As-tu bien dormi, Juanito ? » Depuis dix-neuf ans, c'est ce qu'elle dit : « As-tu bien dormi, Juanito ?... » Comme elle le prononce doucement, tendrement, ce nom d'enfant : Juanito.

« Ça sent drôle dans la cuisine ! Prépare-t-elle déjà la pâtée des cochons ? Ça ne doit pas être la même que d'habitude... ça sent vraiment drôle... Ce sont peut-être les roses, devant la fenêtre. Elles sentent fort quand il a plu. Toute la terre répand une odeur spéciale après la pluie. Je retournerais bien dans ma grotte. Je veux terminer ma tête. Et puis, je veux revoir mon aigle qui déchire sa souris. Et les

lapins... »

Il s'étira un peu et sentit une main sur son bras.

« C'est maman ! Mais non... la main de maman est plus rugueuse, elle est pleine de durillons... cette main-là est lisse et douce. C'est peut-être Elvira, ou même Concha ? Mon Dieu, Concha, et moi qui suis encore couché, à rêver... »

Il ouvrit les yeux mais ne vit que du brouillard. Un brouillard blanc, qui tourbillonnait. « Un orage », se dit-il, effrayé, « et les nuages touchent presque terre. » C'est rare dans la sierra Morena. J'ai vu ça seulement cinq fois.

Il écarta les lèvres et dit quelque chose.

— Maman...

Mais c'était presque inaudible.

Il leva un bras pour se frotter les yeux et une violente douleur lui traversa la poitrine. « Mon cœur ! J'ai donc eu une nouvelle crise ? Pourquoi cela fait-il tellement mal ? Maman, où es-tu ? Pourquoi y a-t-il autant de brouillard ? »

Il fit effort pour ouvrir davantage les yeux. Un » visage émergea de la nappe blanche. Un visage inconnu, encadré d'une coiffe blanche. Non, pas totalement inconnu. Il ressemblait à celui d'Elvira, en un peu plus âgé. Alors, il secoua la tête et referma les paupières. « Peut-être suis-je de nouveau malade ? » se dit-il. « Alors, le docteur Osura va venir... il m'a montré mon cœur, sur une image... toutes ces veines... ».

Il sentit de nouveau le contact de la main douce sur son bras puis une sensation de piqûre. Il tressaillit et sentit quelque chose qui coulait dans la veine de son bras. Cela chatouillait et il sourit, s'attendant à entendre la voix de sa mère.

Le docteur Tolax traversa le couloir au pas de course, arracha sans frapper la porte du patron et, dans son énervement, manqua s'étaler sur le tapis. Moratalla, qui était assis à sa table, se retourna et se leva vivement.

— Tolax ! s'écria-t-il. « Qu'avez-vous donc ? »

— Juan... haleta le médecin. « Monsieur... Juan a repris conscience ! »

Moratalla se tenait très droit derrière sa table. Il avait joint les mains, mais elles tremblaient.

— Il a repris conscience, répéta-t-il d'une voix sourde. « Tolax... je crois que... nous avons gagné... »

— Oui, monsieur, oui.

— Et comment va la mère ?

— Toujours inconsciente. Mais le poulx est normal et le cœur travaille.

Tolax courba la nuque.

— ... J'avais tellement peur pour vous, monsieur, ajouta-t-il d'une

voix entrecoupée.

— Mais c'est stupide, Tolax ! Nous n'allons pas nous attendre, à présent !

Il envoya une bourrade dans les côtes du médecin et lui adressa un sourire lumineux.

— ... Je vais voir notre malade. Venez.

Côte à côte, ils passèrent devant la pièce où Riogordo attendait, devant celle où, depuis des heures, Pedro et Elvira priaient, traversèrent le passage et entrèrent dans la petite chambre, au bout du couloir.

L'infirmière, assise à côté du lit, tâtait le pouls du jeune homme. Elle ne leva pas les yeux à l'arrivée de Moratalla, ses lèvres remuaient, elle comptait les pulsations.

Une ampoule brisée gisait à côté d'une seringue. Moratalla la prit.

— Du cardiazol ? demanda-t-il à Tolax. « C'est bon. »

Puis il se pencha sur Juan, repoussa la couverture, posa son stéthoscope, écouta et se redressa, rassuré.

— Ça va, murmura-t-il.

Il s'assit avec précaution et prit la main abandonnée de Juan.

— Juan ? dit-il doucement. « M'entendez-vous ? »

Le jeune homme ouvrit les yeux mais promena autour de lui un regard vide.

— Brouillard..., murmura-t-il et puis, très bas : « Maman... »

Moratalla se mordit les lèvres et regarda le docteur Tolax qui haussa les épaules, désarmé.

— Votre mère vous attend, Juan, dit le chirurgien lentement en détachant chaque mot. « Elle attend que vous soyez guéri. Et puis, vous pourrez retourner dans vos montagnes. »

Un sourire léger flotta sur les traits tirés du jeune homme et ce sourire dissipa la pâleur cadavérique de son visage. La mort reculait. La mort abandonnait le terrain. Moratalla avait vaincu.

Le chirurgien se releva.

— Toutes les demi-heures, une injection de glucose, dit-il doucement à l'infirmière. « Et appelez-moi dès qu'il reconnaîtra ce qui l'entoure et qu'il pourra parler. »

Il sortit de la chambre sur la pointe des pieds et referma la porte avec précaution. Dans le couloir où les lampes étaient allumées, il enfonça ses mains dans les poches de sa blouse.

— L'opération était terminée à midi, dit-il. « Il est maintenant six heures trente ! Six heures et demie ! Jamais je n'aurais cru cela. Allons voir la mère. »

La chambre d'Anita se trouvait trois portes plus loin. Le docteur Albanex, installé à son chevet, employait son temps à étudier le courrier médical. Il se leva à l'arrivée de Moratalla.

— Rien de neuf, dit-il tout bas.

Toute petite, ridée, elle disparaissait dans son oreiller. Ses yeux, à demi recouverts par ses paupières transparentes, étaient profondément enfoncés dans les orbites. On eût dit une tête de mort.

Moratalla lui jeta un rapide coup d'œil et il eut peur. Mais elle est dans le coma ! Albanез ne s'en rend-il pas compte ?

Il arracha la couverture, posa son stéthoscope sur la poitrine bandée.

Le cœur diminué battait... battait réellement, mais au prix d'une lutte terrible.

Du bout des doigts, Moratalla tâta le visage de l'opérée. Il était recouvert d'une sueur froide.

— De la strophantine ! Immédiatement ! dit sèchement le chirurgien.

Le son de sa voix fit sursauter les deux médecins. Tolax se pencha vers lui.

— Que se passe-t-il, monsieur ? demanda-t-il, surpris.

— Strophantine ! Vite !

L'ordre claqua, impérieux. Albanез emplit une seringue d'une main tremblante. Le corps d'Anita tressauta sous l'effet de la piqûre. Moratalla rejeta la seringue vide et reposa son stéthoscope.

Cinq... dix minutes, il resta à écouter.

Derrière lui, ses assistants n'osaient pas bouger. Ils regardaient le visage de la vieille femme, ce masque qui, déjà, n'avait plus aspect humain.

La respiration s'accéléra, se régularisa. Moratalla se redressa.

— Tolax, dit-il à voix basse. « Faites savoir à ceux qui attendent que Juan a repris conscience. Mais personne n'est autorisé à le voir. Pas même son frère ! Albanез et moi nous passerons la nuit auprès de sa mère... »

— Et que dois-je dire aux journalistes ?

— Qu'ils aillent au diable !

Moratalla baissa la voix et jeta un coup d'œil sur Anita.

— ... À moins qu'il y en ait un parmi eux qui soit prêt à offrir son cœur pour elle.

Tolax sortit de la chambre aussi doucement qu'il y était entré.

Assis à côté du lit, Moratalla écoutait les battements du cœur. Un... deux... trois... quatre...

Trente-cinq à la minute ! Alors que la normale était de soixante-dix à quatre-vingts !

Moratalla continua de compter, minute après minute.

Trente-cinq... quarante... trente, même ! Et puis cinquante !

Le cœur. Le cœur diminué. Le cœur recousu...

Le cœur... Le cœur...

Un bourdonnement ! Moratalla ne percevait plus de battement, seulement un bourdonnement confus...

Il se redressa, regarda Albanez, l'œil dilaté. Il avait la peau jaune.

— Croyez-vous aux miracles ? demanda-t-il doucement.

— Non, monsieur.

— Aujourd'hui, souhaitez-en un !

Il posa son stéthoscope, les mains moites.

— ... Quant à moi, j'attends ce miracle, je l'attends.

La nouvelle que Juan Torrico avait repris conscience et que son cœur travaillait atteignit Dalias au ministère de la Santé où il venait d'arriver après son entrevue avec le procureur.

Il en éprouva une joie d'enfant. Se frottant les mains d'allégresse, il fit une provision de ses meilleurs cigares pour les fumer avec Moratalla, but quelques verres d'eau-de-vie et se dit que c'était vraiment une bonne journée. Il avait obtenu du procureur la libération de Granja. Accusé d'abord de tentative de meurtre, on ne retenait plus contre lui que l'accusation de coups et blessures.

Et Juan vivait ! Moratalla avait réussi une opération sans précédent dans l'histoire de la chirurgie. Il n'en fallait pas plus pour mettre Dalias de bonne humeur et lui faire abandonner tous les projets qu'il avait tenu pour essentiel de mettre à exécution dans la journée.

Il avait pu voir Pilar et Concha qui étaient arrivées à la prison avant qu'il ait pris congé de Camiles. Il abandonna avec une joie sadique le commissaire aux cris de l'énorme M^{me} Granja et ne remarqua pas, dans son agitation, le regard suppliant de Concha qui mendiait un renseignement sur l'état de santé de Juan.

C'est de fort belle humeur qu'il se rendit à la clinique. Il aperçut, de loin, les fenêtres éclairées du grand bâtiment.

La maison d'un génie. Une forteresse dressée contre la mort.

Un regard sur la montre de son tableau de bord lui apprit qu'il était dix heures. « Une heure un peu bête pour célébrer une victoire », se dit-il. « Moratalla doit être fatigué et n'aura qu'une envie : me voir partir. Mais j'aurai tout de même le temps de lui serrer la main et de lui dire que, demain, l'Espagne et le monde parleront de lui. Je m'en chargerai.

« Il faudra que le Caudillo le reçoive, qu'on lui accorde les plus hautes décorations. Il l'a bien mérité, ce bougre. »

Mais, à la clinique, au lieu de l'atmosphère joyeuse de la victoire, ce fut un silence pesant qui l'accueillit.

Tolax, qu'il allait directement voir quand il voulait parler au patron, dînait seul et tardivement dans son bureau.

— Je voudrais parler à votre patron ! dit-il, jovial. « Le serrer sur mon cœur ! »

— À votre place je m'en abstiendrais, monsieur, répondit Tolax. « Il pourrait prendre cela pour de l'ironie. »

Dalias regarda Tolax sans comprendre.

— De l'ironie ? répéta-t-il. « On m'a dit que Juan avait repris conscience. L'opération a réussi ? »

— C'est exact, mais...

— Mais quoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Pas tout à fait, monsieur. La mère ne va pas bien.

— La mère ! Seigneur, je l'avais oubliée ! Pauvre petite vieille si courageuse.

Dalias se laissa tomber sur un siège.

— ... Enfin, le principal est que l'opération ait réussi.

— Non, ce n'est pas l'avis du patron. Il ne doutait absolument pas du résultat de la greffe. Mais le grand problème était de savoir si le cœur diminué continuerait de battre ! À présent, pour lui, la vie de la mère est plus importante que celle du fils !

— Et le cœur flanche ?

Dalias comprit brusquement la portée de ces mots. Si la mère mourait, aux yeux de la loi, Moratalla était un meurtrier.

— Il lutte, en moyenne, quarante coups à la minute, mais très irrégulièrement. Le patron administre de la stophantine. Il restera toute la nuit au chevet de M^{me} Torrico.

Dalias se leva vivement.

— Je le rejoins, décida-t-il. « Peut-être puis-je l'aider. Avant d'être fonctionnaire, j'étais un bon interne. Où est-ce ? »

— L'étage en dessous, chambre neuf.

Dalias entra avec précaution dans la chambre indiquée. Moratalla, au chevet d'Anita, avait son stéthoscope entre les doigts. La respiration de la vieille femme était forte, rauque. Son visage était baigné de sueur.

Moratalla leva les yeux. À la vue de Dalias, un sourire sarcastique passa sur ses lèvres.

— Alors, c'est la fin ? demanda-t-il. « Les vautours se rassemblent autour du cadavre ? »

— Quelle stupidité !

Dalias s'approcha et tendit la main au chirurgien.

— Je voulais seulement vous féliciter.

— Dalias, vous êtes un démon !

— Mais vous vous méprenez ! Vous avez sauvé Juan ! Dans la joie d'apprendre cela, j'avais oublié la vieille mère.

Il ôta son manteau. Albanex le lui prit et le posa sur une chaise.

— ... Croyez-vous qu'elle s'en sortira ?

— Je l'espère. Je ne peux rien faire d'autre qu'attendre.

Dalias s'empara du stéthoscope de Moratalla et ausculta la vieille femme. Au bout de quelques instants, il se redressa, l'air sombre.

— Crampe ?

— Hum.

— La circulation est bloquée. N'y aurait-il pas moyen d'ouvrir la valvule mitrale pour libérer le tout ? Ce serait à tenter.

— Impossible. L'organisme ne supporterait pas une nouvelle opération. Le cœur était sain... mais elle est hydropique. On ne sait jamais ce que cela peut donner !

— Et qu'espérez-vous donc, Moratalla ? demanda Dalias en se penchant vers son ami.

— Un miracle, répondit le chirurgien, le regard fixé sur ses mains.

— Mais c'est ridicule !

— C'est une opinion. Quand le médecin viennois, Pattenkoffer, avala un bouillon de culture de bacilles de la peste, c'est un miracle qui le sauva. Ceux qui tentèrent la même expérience, après lui, moururent ! Le destin est imprévisible, Dalias.

— Et vous comptez sur lui ?

Moratalla fit un signe d'acquiescement.

— C'est le dernier espoir qui me reste, répondit-il d'une voix à peine audible.

La nuit fut longue.

Les heures coulaient lentement. Moratalla et Dalias se relayaient au chevet d'Anita. Ils lui massaient le poulx ou lui injectaient du sérum glucosique et du sérum physiologique. Étendu sur le canapé, dans le fond de la chambre, Albanes dormait avec un léger ronflement. De temps en temps, Moratalla et Dalias passaient dans le couloir pour fumer une cigarette, chacun leur tour. C'est là, qu'à trois heures du matin, Moratalla rencontra le docteur Osura qui, n'en pouvant plus d'attendre dans sa chambre, chez le docteur Tolax, était venu à la clinique mais n'osait pas entrer dans la chambre d'Anita. Campillo et Tortosa l'accompagnaient.

Moratalla tira une bouffée hâtive de sa cigarette et l'écrasa, à demi consumée, dans un pot de fleurs où elle s'éteignit en chuintant.

— Rien, dit-il. « Le cœur bat ! Mais le travail est pénible. Le moteur s'épuise. »

Osura regarda le chirurgien droit dans les yeux.

— Si elle meurt, vous aurez sa mort sur la conscience, dit-il d'un ton dur.

Fredo Campillo donna une bourrade à son ami.

— Ne dis donc pas d'absurdités ! Juan est sauvé !

— Peut-être, rectifia Moratalla.

— Pourquoi peut-être ? s'étonna Tortosa qui écrasa entre ses doigts la cigarette qu'il voulait allumer. Vous avez pourtant dit que l'opération avait réussi ? »

— C'est un fait. Mais je vous montrerai demain les nouvelles radios.
La tumeur ne s'est pas contentée de ronger le péricarde.

Osura dut s'appuyer au mur.

— C'est horrible, murmura-t-il.

— Elle a déjà empiété sur le myocarde et ça, on ne peut pas le couper ! Cependant...

Le colosse leva les yeux vers le plafond laqué de blanc.

— ... je donne dix ans à Juan. La fin sera rapide... apoplexie cardiaque.

Fredo Campillo réfléchit, la tête penchée.

— Dix ans ! C'est long pour un artiste. En dix ans, Juan peut devenir immortel ! 1962 ! Ce sera un jour de deuil national pour l'Espagne.

— Tu ne penses qu'à l'art ! s'écria Osura, hors de lui. « Et là, dans cette chambre, une pauvre femme innocente meurt ! C'est tout de même un trop gros sacrifice ! »

Campillo haussa les épaules, impatienté.

— Tu n'y comprends rien ! dit-il, brutal.

— Mais je ne veux pas comprendre ! Je suis médecin, celui des Torrico ! J'ai une responsabilité vis-à-vis de ces êtres simples !

Dans son émoi, il frappait le mur du poing. « Si Anita meurt, vous aurez tous à rendre compte de sa mort ! »

— Ah, c'est comme ça ! Campillo tremblait d'énervement. « C'est toi qui declares ça ? Toi ! Toi qui as, le premier, formulé le vœu de sauver Juan grâce à une greffe ? Qui nous a corné aux oreilles à tous de convaincre le professeur Moratalla d'opérer Juan ? Toi, lâche. Toi, ignoble individu ! »

Sous l'effet des paroles cinglantes, le docteur Osura s'était tassé sur lui-même. Appuyé sans force contre le mur, il étendit les mains vers Campillo.

— Je ne voulais pas la mort d'Anita, bredouilla-t-il.

— Mais moi non plus ! Moratalla avait déjà la main sur la poignée de la porte. « Qui peut parler de volonté quand l'on n'a plus aucune influence sur le courant des choses ? »

Il entra dans la chambre et les laissa là.

Dalias, assis au bord du lit, injectait du glucose. Il avait la mine soucieuse. Le colosse lui posa la main sur l'épaule.

— Jusqu'au matin, peut-être, dit Dalias. Une transfusion donnerait-elle des forces au cœur ?

— Même pas. Plus il y a de sang dans le cœur, plus la pression est grande pour le cœur qui se bloque.

Moratalla, assis à côté de la petite table, se prit la tête à deux mains.

— Savez-vous, Dalias, que vous vous faites mon complice ? demanda-t-il.

Dalias lui jeta un bref coup d'œil.

— Ne dites donc pas de pareilles insanités, répliqua-t-il.

— Si Anita meurt, l'on m'inculpera d'homicide. Expérience homicide. Assassinat au bistouri. Et l'on vous mettra dedans parce que vous êtes là à m'aider à sauver encore... si possible...

— Ah, fermez-la !

— Dalias... vous couvrez un meurtre ! Vous cherchez à sauver la victime au lieu de dénoncer l'assassin ! Pourquoi ?

— Vous attendez réellement une réponse ?

Le chirurgien croisa le regard de son confrère. Puis il secoua la tête et baissa les yeux.

— Quelle qu'elle soit, Dalias, je vous remercie. Le docteur Osura se comporte comme un fou, dans le couloir. Vous êtes le seul qui teniez pour moi, sincèrement. Cela fait du bien... pour plus tard aussi...

— Plus tard ? Dalias se leva, se dressa, presque provocant, devant Moratalla. « Qu'entendez-vous par là : pour plus tard ? »

Du bout du doigt, Moratalla dessina le contour d'un échafaud, sur la table. Étonné d'abord, Dalias suivit le mouvement du doigt, puis il pâlit.

— Connaissez-vous le Señor Murcia Sevilla ?

Dalias secoua la tête, sans comprendre.

— Non.

— Murcia Sevilla est le bourreau le plus célèbre d'Espagne. Il est spécialisé dans les décollations. Avec lui, cela ne dure pas plus de huit à dix secondes, assure-t-on ! Ça fait toujours plaisir, hein ?

Dalias se détourna et alla se rasseoir sur le lit d'Anita qui, encore inconsciente, râlait doucement.

— Vous avez une façon odieuse de parler de ces choses, dit-il, oppressé. « Franco n'ira pas condamner à mort le plus grand chirurgien d'Espagne pour cette affaire tragique. J'en suis convaincu. »

Moratalla haussa les épaules.

— Dalias, dit-il d'une voix rauque, on peut croire en tout sauf en la compréhension des hommes...

Le jour parut enfin, pâle, à l'horizon.

Vers cinq heures du matin, Tolax, qui n'avait pas pu dormir, vint aux nouvelles. Dalias dormait sur le canapé. Moratalla et Albanез étaient assis à côté du lit.

Les pulsations s'amenuisaient.

Sur le visage ridé, creusé par la souffrance, un frisson passa. Les paupières remuèrent un peu, la bouche ouverte révélait des dents irrégulières, jaunes. La langue gonflée était collée contre le palais. C'était horrible à voir.

Albanез préparait une nouvelle seringue.

Strophantine.

Moratalla avait retiré le pansement posé après l'opération. Il ne leva pas la tête à l'arrivée de Tolax, il regardait fixement la grande cicatrice qui barrait le torse. D'un geste machinal, il prit la seringue tendue par Albanes et fit la piqûre. Puis il jeta un coup d'œil sur Dalas. Couché sur le dos, il ronflait un peu.

— Laissez-le dormir, dit-il à Tolax qui se penchait sur Anita. « Et appelez les parents et les autres. »

— Bien, monsieur.

Pedro, serrant très fort Elvira contre lui, regardait sa mère. Il la reconnaissait à peine. Était-ce bien celui de sa mère, ce petit visage pointu, étroit, qui rappelait une souris ? Sans mot dire, il enfonça les ongles dans le bras de sa femme. Osura était debout à la tête du lit. En tant que médecin, il comprenait la vanité de tout espoir et il s'adressa un flot d'amers reproches. Il regardait Moratalla qui s'occupait de la moribonde et se sentait dans un état d'apathie jamais éprouvé, même lorsque quelqu'un lui mourait entre les mains, comme cela n'arrivait que trop souvent, les paysans l'appelant toujours trop tard.

La lumière du jour traversait les rideaux tirés. Le soleil déjà blanc laissait prévoir de la chaleur.

Anita râlait. La strophantine restait sans effet. Son buste se soulevait en mouvements convulsifs, son teint prenait une nuance bleue. Tout son corps s'arquait comme si elle voulait sortir de son lit.

Elvira enfouit son visage contre l'épaule de son mari.

— Je ne peux pas voir ça, murmura-t-elle.

— Elle étouffe..., gémit Pedro. « Mon Dieu, aidez-la donc ! Faites quelque chose ! »

Les mains crispées sur le bout du lit, il tremblait de tout son corps.

— Pourquoi faut-il qu'elle souffre tant ? Faites-lui donc une piqûre...

Moratalla secoua la tête.

— Cela ne servirait à rien. Cette asphyxie vient du travail incomplet du cœur.

— Anita avait un cœur en parfait état, siffla le docteur Osura entre ses dents. « Vous le lui avez pris ! »

Tolax lança un regard meurtrier au petit médecin.

— Fermez votre gueule ! dit-il, plus fort qu'il l'aurait voulu.

— Du calme, messieurs ! s'interposa Moratalla. « Ayez au moins un peu de tenue devant une moribonde si vous ne pouvez rien faire d'autre ! »

— Quel ignoble culot !

Campillo arrêta Osura dans son élan.

— Si tu ne te tiens pas tranquille, je te jette dehors, murmura-t-il d'un ton menaçant.

Alors, Osura craqua. Il se mit à pleurer, appuyé à la tête du lit. Ce n'était plus qu'un vieillard brisé, un être qui s'était cru capable de supporter un poids beaucoup trop lourd pour ses faibles forces.

Le soleil traversa les rideaux, éclairant le visage d'Anita. D'un blanc bleuté, il semblait n'avoir plus de rides, il paraissait jeune, lisse, irradiant la joie, malgré les crampes et les mains crispées.

Moratalla jeta un coup d'œil à sa montre.

Six heures.

Dalias remua, se leva, s'approcha du lit, encore vacillant de sommeil. Il allait poser une question mais un regard à la malade lui suffit. Il se tut. Du bout des doigts, il lui tâta le pouls.

C'est à ce moment qu'Anita se souleva, comme poussée par un ressort. Elle ouvrit les yeux sur un regard aveugle. Un frisson la parcourut qui fit trembler tout son corps. Elle retomba en arrière et poussa un énorme soupir. Toute couleur s'effaça de son visage qui sembla sculpté dans la cire, dans l'albâtre. Son buste tordu de crampes s'apaisa, ne bougea plus.

Osura se détourna. Moratalla se pencha sur Anita et lui ferma les yeux. Avec précaution, comme s'il craignait de briser quelque chose, il lui joignit les mains et remonta le drap.

Alors Pedro comprit ce qui venait de se passer. Un cri terrible déchira le silence. Un cri de bête. Il se jeta à genoux à côté du lit, la tête sur la poitrine de sa mère et enlaça le corps sans vie.

— Maman ! cria-t-il. Maman ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Oh ! maman...

Il pleurait à gros sanglots, caressant les cheveux englués de sueur, le visage ridé, les paupières creuses de celle qui avait été sa mère, suppliant le sort de la lui rendre.

Moratalla, debout au fond avec Dalias, ne bougeait pas, le laissant crier sa peine. Campillo et Tortosa semblaient avoir vieilli. Osura, à la fenêtre, derrière le rideau tiré, pleurait, regardant le soleil, le parc éclatant de verdure et les bancs blancs.

Moratalla, enfin, fit un signe à son médecin-chef. Il parla d'un ton posé, les traits impassibles.

— Écrivez, Tolax, dit-il à voix basse : « Dimanche 30 octobre 1952, 6 heures du matin, Anita Torrico. » 62 ans, fermière à Solana del Pino, Santa Madrona, exitus letalis par collapsus postopératoire consécutif à un rétrécissement du cœur et du péricarde. »

Le docteur Osura passant, écartant le rideau, sans un mot, devant Moratalla, ouvrit la porte et sortit de la chambre. Personne ne l'en empêcha, même pas Campillo.

Moratalla le suivit des yeux et resta quelques secondes à contempler la porte refermée.

Agenouillés au pied du lit, Pedro et Elvira priaient.

Le chirurgien savait où les pas du petit médecin le portaient. Il ne lui en voulait pas. Il n'avait pas atteint les limites de sa compréhension, ce n'était pas sa faute.

Tranquillement, Moratalla reprit le cours de sa dictée interrompue puis, s'apercevant que le crayon tremblait entre les doigts de Tolax, il le prit et continua d'écrire, lui-même.

Puis il se tourna vers Dalias qui, très ému, s'appuyait de toute sa masse contre la petite table.

— Dalias, vous souvenez-vous de notre conversation, cette nuit ?

— Sans plaisir.

— Eh bien ! Il en sera comme vous l'avez prédit. Et j'en suis satisfait. Je le reconnais... l'expérience a raté. Cette expérience contre laquelle vous me mettiez en garde. Vous aviez raison, Dalias. Vous êtes le plus intelligent...

— Le plus prudent. Vous, vous êtes le plus courageux.

— Mais j'ai perdu. Le vaincu a toujours tort. Je vais voir Juan, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux autres. « Et – il hésita un instant – j'espère vous revoir, à midi, dans mon bureau... oui... je l'espère... »

Il serra la main de Tortosa, de Campillo et de Dalias, posa, un instant, la paume sur l'épaule de Pedro qui frémit sous le contact mais qui continua de prier les yeux fermés.

Le chirurgien sortit de la chambre en compagnie de son médecin-chef.

— Vous tranquilliserez ces messieurs, cet après-midi, dit-il quand ils furent dans le couloir. Tolax le regarda, stupéfait, mais il poursuivit : « Soyez chic et rapportez-moi ma blouse du laboratoire, ainsi que mes chaussures blanches qui sont à la IV. Je n'en aurai plus besoin... »

— Mais, monsieur, bredouilla Tolax. « Qu'avez-vous eu l'intention de faire ? »

— Ce que l'on attend de moi. Je vais me mettre à la disposition du procureur général.

— Non, monsieur ! protesta vivement Tolax, faisant face à son patron. « Nous autres, médecins, ne vous laisserons pas faire cela ! »

Moratalla eut un sourire un peu amer.

— Mon cher Tolax, ai-je jamais reculé devant une décision à prendre ? Ai-je jamais été lâche ? Je ne pense pas qu'on puisse me reprocher cela. Et ce n'est pas aujourd'hui que j'en donnerai l'occasion !

— Mais il y va de votre tête, monsieur !

— Justement, mon vieux ! Pourquoi estimerais-je ma tête à un prix plus élevé que la vie d'Anita Torrico ?

— Mais vous n'êtes pas coupable de la mort de cette femme ! Des milliers de malades ne se réveillent pas après une opération. On n'en

accuse pas le chirurgien pour autant !

— Parce qu'il s'agissait de malades, justement. Anita Torrico était en bonne santé, elle avait un cœur parfait ! Je l'ai condamnée à mort en diminuant son cœur. C'est ma faute, Tolax. Inutile de tourner autour du pot. J'ai échoué et je dois en supporter les conséquences. Ce sont de vieilles règles auxquelles un médecin doit se soumettre sans se retrancher derrière la bonne excuse d'être seulement un homme qui ne saurait être infaillible.

— Mais on va vous incarcérer !

— C'est pour cela que je vous demande de prendre ma blouse et mes chaussures. Je n'en aurai plus besoin...

— Monsieur, je vous en prie, restez ! Que va devenir la clinique !

— Mon successeur s'en occupera. C'est un médecin adroit et un bon chirurgien. Il s'appelle Tolax.

— Non ! je ne veux pas ! Si vous vous constituez prisonnier, nous le ferons aussi. Tous ! Albanez, Estobal, moi, le professeur Dalias. Nous vous avons tous aidé. Je vous ai assisté pendant l'opération. C'est moi qui ai ouvert la cage thoracique de cette pauvre femme. Nous sommes tous coupables, au même titre. Nous resterons avec vous !

— Vous resterez ici ! interrompit Moratalla d'une voix vibrante. Il était redevenu le patron, le géant qui ne souffre aucune contradiction. « Vous dirigerez ma clinique. Albanez sera votre médecin-chef ! Vous m'avez compris ? Et qu'on ne me parle plus de cela ! Pas un mot ! »

Il se détourna d'un bloc et s'éloigna à grands pas en direction de son bureau dont il claqua la porte derrière lui.

Debout à sa fenêtre, il contempla le jardin où les infirmières disposaient les chaises longues.

Il y resta à peu près une demi-heure. Puis, s'arrachant à sa contemplation, il entreprit de mettre de l'ordre sur sa table de travail. Il rangea radios et fiches, mit dans sa poche quelques objets personnels tels que fume-cigares et briquet, prit chapeau et gants et jeta un imperméable sur ses épaules.

Dans le couloir, on entendait les infirmières et les filles de salle qui s'occupaient du petit déjeuner des malades et du ménage des chambres. La journée commençait, semblable à celles qui l'avaient précédée depuis des années. Son absence ne changerait rien à cela. Rassuré, il enveloppa d'un dernier regard la pièce familière, prenant congé des objets et de son œuvre du même fait. Puis il sortit. Il salua les infirmières au passage et s'éloigna à grandes enjambées.

Il jeta son manteau sur la banquette arrière de la voiture et partit lentement en direction de Madrid. Il ne se retourna pas... mais le rétroviseur lui renvoya l'image de la grande maison éclatante de blancheur, au soleil. Elle était belle. Ému, il déplaça le miroir... Il faisait chaud... il baissa la vitre, desserra le nœud de sa cravate et ouvrit son

col.

La journée s'annonçait splendide. Les oranges luisaient sur les arbres. Des paysans, conduisant des voitures à âne, le saluaient, respectueux. Il leur répondait aimablement et il en oublia totalement le but de sa course. La vue des avenues et des palais somptueux lui remit sa décision en mémoire et il se dirigea tout droit vers le ministère de la Justice.

Rangée parmi les voitures luxueuses, une vieille Ford attirait l'attention par son aspect vétuste.

« Le docteur Osura », pensa Moratalla. « Il est déjà là. Ce me sera beaucoup plus facile. »

Il mit pied à terre, tapota au passage l'épaule du garde et se dirigea, de sa démarche habituelle, vers le long bâtiment.

Il se nomma et demanda à voir le procureur général.

— Professeur Moratalla ? répéta l'huissier un peu étonné. « Bureau 230. On vous attend déjà, monsieur. »

— Je sais.

Moratalla sourit et jeta un coup d'œil à sa montre. Dix heures et demie.

Calme, assuré, il gravit le large escalier de marbre. Chaque marche franchie l'allégeait en partie d'une faute dont il se reconnaissait lui-même coupable.

Une surprise attendait Moratalla au n° 230.

Le docteur Osura n'était pas là, mais à côté du procureur général se trouvaient le ministre de la Justice et le général Campo, le délégué du général Franco.

Le ministre de la Justice se porta au-devant du chirurgien, la main tendue.

— Nous sommes heureux de vous voir, professeur, dit-il avec cordialité. « Cela nous soulage beaucoup. »

— Je le pensais bien, Excellence.

Moratalla salua les deux autres hommes et prit place dans le fauteuil qu'on lui avançait. Le ministre de la Justice offrit des cigares et la conversation commença, naturelle.

— Nous avons appris votre mésaventure, dit le général Campo.

— Pour être exact, quelqu'un vous a dénoncé. Nous avons peine à croire que ce soit vrai, précisa le ministre en regardant le rond de fumée qu'il venait de réussir. « Vous auriez tué une femme au cours d'une expérience ? »

— Ce sont les termes employés par le docteur Osura ?

— Le docteur Osura ? Ce médecin de campagne ? Le procureur général s'éclaircit la voix : « Non. Pas exactement. Je ne sais pas si je... »

Le ministre le tranquillisa.

— Parlez. Nous sommes entre nous. Le docteur Osura est venu nous trouver. Il y a un instant. Il nous a priés de nous garder de donner suite à une accusation.

Moratalla posa son cigare.

— Qu'a-t-il dit ? demanda-t-il, étonné.

— Il a tenté de nous démontrer votre totale innocence en ce qui concerne ce malheur. De plus, il s'est désigné comme étant le père spirituel de cette, comment dire, de cette opération insensée.

— Il a réellement dit cela ?

Osura ne l'avait pas accusé. Il faudrait qu'il lui parle...

— Mais de qui vient l'accusation ?

— De Son Excellence le général Campo.

Moratalla leva les yeux sur le général qui lui adressa un petit signe de tête amical.

— C'est parfaitement exact, professeur. Il s'agit d'une formalité administrative simple qui n'a rien à voir avec nos sentiments personnels et notre sympathie qui vous est acquise, je puis vous l'assurer. Mais...

Il leva les deux mains en signe d'excuse.

— ... la loi interdit toute expérience humaine. Vous le savez. Le professeur Dalias vous l'avait dit. Vous n'avez pas tenu compte de cette interdiction et... partant, nous sommes obligés de vous inculper.

— D'homicide par imprudence ?

— Non. De meurtre.

Moratalla se leva d'une pièce.

— Ce n'est pas sérieux !

— Malheureusement, oui. Vous avez tué l'un de vos semblables, pleinement conscient du fait que l'intervention entreprise pouvait échouer. C'est un meurtre !

— Mais, ce faisant, j'ai sauvé la vie de quelqu'un d'autre !

— Cela n'atténue en rien votre culpabilité.

Le ministre mâchait son cigare. L'entretien lui était très pénible.

— Le tribunal en décidera, intervint-il en élevant la voix. « Nous citerons le professeur Dalias comme expert. »

Moratalla se tourna vivement vers lui.

— Non. Pas Dalias, je vous prie.

— Vous serait-il hostile ? Dans ce cas, évidemment...

— Non, au contraire. Nous sommes liés d'amitié. Je désirerais être jugé impartialement.

Le procureur général hocha la tête.

— Je ne vous comprends pas. Nous désirons pourtant vous aider.

— C'est justement ce dont je ne veux pas, répondit Moratalla s'appuyant du dos à une immense bibliothèque. « J'ai agi contre la loi.

J'entends être jugé selon la loi. »

Le ministre se leva d'un bond, les yeux brillant d'émotion.

— Mais il y va de votre tête ! s'écria-t-il.

Moratalla fit un signe entendu.

— Elle a servi l'Espagne, jusqu'à présent... elle reste à sa disposition.

Le général Campo écrasa son cigare dans un cendrier.

— C'est parler en soldat. Vous m'inspirez du respect, professeur. On vous mettra face à un tribunal impitoyable que je présiderai. Je n'entends rien à la médecine — je vous l'avoue — mais je sais ce qu'est l'obéissance. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, mon général.

— Passons-nous encore cette affaire en revue ?

— Est-ce bien nécessaire ? demanda Moratalla en haussant les épaules. « Cela me paraît clair : une femme est morte des suites d'une opération sans précédent et interdite par le chef de l'État en personne. Je ne m'élève absolument pas contre cette accusation mais contre celle de meurtre ! Je n'ai pas tué... J'ai voulu sauver ! »

Le général Campo contempla ses doigts.

— Nous entendrons l'opinion des jurés. Nos lois sont sévères. Sévères et étroites... elles laissent peu de chances à l'interprétation. Qui se chargera de votre défense ?

— Je ne le sais pas encore.

— Je vous propose M^e Manilva.

— Acceptera-t-il ? Je l'ai convoqué pour l'enregistrement des dernières volontés d'Anita Torrico.

Le ministre sursauta comme sous l'effet d'un soufflet.

— Quoi ? s'écria-t-il, hors de lui. « Vous avez fait établir un testament ? »

— Naturellement.

— Mais, ce faisant, vous admettiez que cette femme était condamnée !

— Je l'ai fait seulement parce que je n'ignorais pas la gravité de l'intervention, répondit Moratalla, très sûr de soi. « Avant chaque opération particulièrement grave, je tiens à ce que mes malades rédigent un testament pour que tout soit en règle. Je déteste le désordre sous quelque forme que ce soit. »

— Mais c'est terrible ! Le ministre s'en tirait les cheveux. « On interprétera cela tout autrement. M^e Manilva devra assurer votre défense. C'est l'un de nos meilleurs avocats. Je lui parlerai, personnellement. »

Le général Campo glissa un document dans sa serviette dont il ferma la serrure. Puis il alla à la fenêtre qu'il ouvrit. Une bouffée d'air chaud pénétra dans la pièce, dissipant le nuage de fumée. Chacun de

ses gestes dénonçait le soldat qui ne pose pas de questions mais qui agit.

— Je ferai en sorte que le procès aille vite, dit-il, debout à la fenêtre.
« Dans l'intérêt de chacun, il me semble. »

Personne ne lui répondant, il en conclut que l'on était de son avis. Il s'inclina avec raideur devant Moratalla, accorda à chacun une poignée de main et quitta la pièce. La porte était refermée depuis longtemps derrière lui qu'on entendait encore le cliquetis de ses éperons.

Le ministre de la Justice contemplait Moratalla avec un mélange de compassion et de respect.

— Je n'ai rien pu faire, dit-il d'un ton de regret. « J'ai tout essayé. Mais contre un cerveau de soldat, on a perdu d'avance. Pour lui, un ordre ne se discute pas. Un point, c'est tout. Qu'allez-vous faire à présent, professeur ? »

Étonné, Moratalla regarda, tour à tour, le ministre et le procureur général.

— Mais... je m'attendais à être conduit à l'ancienne caserne de spahis.

— Professeur ! Le procureur leva les deux bras en un grand geste d'indignation. « Vous êtes libre ! Quelle idée ! Vous pouvez parfaitement continuer d'exercer jusqu'au procès ! Vous n'avez pas manifesté l'intention de prendre la fuite, que je sache ! »

— Non, en effet. Alors, je peux partir ?

— Quand vous le voudrez.

— Merci.

À peine eut-il quitté la pièce que le téléphone sonna. Le procureur décrocha et donna un écouteur au ministre.

— Ici, Dalias, annonça une voix rauque. « Moratalla est-il chez vous ? »

— Non. Il vient de partir.

— Hum. Et que pensez-vous de ce malheur ?

— Le général Campo dépose une plainte en accusation de meurtre. On entendit le bruit du poing de Dalias s'abattant sur la table.

— Quel abruti ! Meurtre ! Monsieur le procureur, enregistrez, je vous prie, une autre déposition. Je m'accuse ! Je suis le complice de Moratalla ! Je l'ai aidé ! Je donne ma démission ! Si Moratalla part, vous m'entendez, tous les médecins connus de Madrid et, si cela se trouve, d'Espagne, partiront !

— Mais c'est de la rébellion ! s'écria le procureur qui leva les yeux vers le ministre de la Justice, quêtant un avis. Celui-ci, très pâle, se retenait au bord de la table. « On saura vous contraindre ! Un boycottage de la part des médecins... mais c'est contraire au droit humain le plus élémentaire. Pensez aux malades ! »

— Je pense à la justice !

Un craquement... Dalías avait raccroché.

Le procureur général regarda le ministre, attendant un conseil, une aide.

Le ministre, les mains dans ses poches, contemplait le plafond ouvragé de la pièce. L'ampleur des conséquences de la mort de cette petite paysanne de la sierra Morena l'effrayait.

— Il ne nous faudra pas perdre notre sang-froid, dit-il à voix basse. « À ce qu'il paraît, cela passe les limites de l'opération ratée. J'ai le sentiment que, non seulement Madrid, mais le monde entier écoutera le déroulement de ce procès... »

À midi, une sonnerie retentit dans le bureau du docteur Tolax. Il leva les yeux sur le tableau et une vague de chaleur lui parcourut le corps.

La lumière du tableau indiquait le bureau de Moratalla.

Il était revenu ! On ne l'avait pas arrêté. Il était libre.

Tolax se rua hors de la pièce, longea le couloir au pas de course, gravit l'escalier deux marches à la fois et se heurta sur le palier à Albanez et à Estobal qui, sans enthousiasme, se rendaient au réfectoire.

— Le patron est revenu ! cria Tolax au passage. « Il a sonné chez moi ! »

Albanez gifla l'épaule d'Estobal qui plia sous l'impact. Il rayonnait.

— Il est là ! Sa voix s'étrangla dans sa gorge. « Mes enfants, allons-y tous ! »

C'est ensemble qu'ils se précipitèrent dans le bureau.

Moratalla, en blouse blanche, assis à sa table, étudiait une radio. Il leva les yeux et un bref sourire éclaira son regard.

— J'ai appelé Tolax, dit-il d'un ton sévère.

— Monsieur... monsieur, bredouilla Albanez.

« Vous êtes revenu ! On ne vous a pas... »

Moratalla jeta un coup d'œil à une feuille de papier posée sur son bureau.

— Albanez, d'après l'ordre du jour, vous devriez déjeuner. Vous aussi, Estobal. Ce sera froid si vous tardez. J'opère salle I à deux heures.

— La vésicule biliaire ? s'écria Tolax, tout joyeux.

— Oui, évidemment. Et, comme d'habitude, la visite vespérale ensemble, messieurs. Tout va bien ?

— Oui, répondirent d'une même voix Albanez et Estobal.

— Et Juan ?

— Lui aussi, toutes proportions gardées. Le cœur travaille normalement.

— Est-il au courant de la mort de sa mère ?

Tolax secoua la tête.

— Non, pas encore. Même son frère, qui l'a vu aujourd'hui, ne lui a rien dit.

— C'est bon. Il ne faut pas qu'il sache, à aucun prix. Il a besoin d'un repos absolu.

Moratalla reprit la radio qu'il étudiait. « Allez déjeuner, messieurs. Vous, Tolax, approchez et étudiez-moi cela... »

Rien n'avait changé. Beaucoup d'êtres étaient morts dans cette grande maison. Bien plus en étaient ressortis guéris. Et cette petite vieille qui se trouvait maintenant dans l'un des compartiments réfrigérés du sous-sol n'était plus qu'une morte comme ses voisins de droite ou de gauche. Elle s'appelait Anita Torrico et elle était morte des suites d'une opération au cœur. C'est ce que l'on avait inscrit sur sa fiche. Le cas était clair et précis... Mais c'était une mère, comme des milliers d'autres mères... mais elle était morte pour sauver son fils, pour lui donner, une seconde fois, la vie. Un sacrifice ? Un grand sacrifice ? C'était le terme qu'employaient les journaux. Les journaux de Madrid, de Tolède, de Séville et de Barcelone, de Paris, Marseille, Londres, Berlin, Munich, New York, Tokyo, Moscou, Rio de Janeiro, Buenos Aires et Lima, Belgrade, Istanbul et Stockholm.

Une mère a donné sa vie ! Son cœur pour son fils ! On lut cela le matin au petit déjeuner... Herr Schulze hocha la tête ; miss Smith versa quelques larmes ; Taki Hayona, lady Cornwith, Pawlow Simono-witch et Frerk Björnson furent également émus de cette nouvelle. Les illustrés firent paraître des photographies du professeur Moratalla et de sa splendide clinique, une interview du docteur Tolax et une déclaration du professeur Dalias. Deux jours durant, le nom de Moratalla alimenta la chronique. Puis une superforteresse disparut dans l'Atlantique et un cargo fit naufrage. On fit les comptes et l'on s'aperçut que les morts étaient au nombre de quarante-huit. Et ces quarante-huit morts firent oublier la petite Anita Torrico qui avait donné sa vie pour son fils. Moratalla passa au rang des souvenirs. Quarante-huit morts à servir au petit déjeuner ! Quelle aubaine ! On se rua pour photographier quarante-huit cercueils et une foule de gens en larmes.

Anita Torrico ? Qui est-ce ? Ah, oui, cette mère qui... Sans intérêt...

Moratalla était assis au chevet de Juan.

Plusieurs oreillers lui maintenaient la tête un peu surélevée. Son visage avait perdu son teint jaune. Une transfusion, faite dix heures après l'opération, semblait lui avoir donné des forces.

Il ne bougeait pas, mais il avait souri à la vue de Moratalla.

— Mais cela va magnifiquement, constata le chirurgien, joyeux. La petite coupure de votre poitrine sera bientôt cicatrisée et nous en aurons fini avec votre maladie !

— Je redeviendrai réellement en bonne santé ?

Juan cherchait ses mots comme s'il avait perdu l'usage de la parole, en quelques jours.

— Mais oui, mon petit.

— Et quand pourrai-je voir ma mère ?

Pedro, debout à côté de la table, se détourna et alla se planter devant la fenêtre, les yeux pleins de larmes.

— Votre mère viendra bientôt, répondit Moratalla sans hésiter.

« Vous êtes encore trop faible pour recevoir des visites. »

— Mais Pedro est bien là ! Maman ne peut pas s'occuper de la ferme toute seule ! Elle est trop âgée... et elle est malade...

Le chirurgien lui posa une main apaisante sur le bras.

— Ne vous énervez pas. On a pensé à tout. Les voisins et quelques fermiers de Solana del Pino envoient chaque jour des valets pour l'aider... Tout va bien pour votre mère, Juan. Vous n'avez pas à vous tracasser... beaucoup mieux que cela n'a jamais été.

À la fenêtre, Pedro renifla. Moratalla éleva le ton.

— ... Le docteur Osura est avec elle. Elle n'est plus malade.

Juan, du bout des doigts, tâta l'épais pansement qui lui entourait la poitrine.

— Que s'est-il donc passé exactement ? demanda-t-il. « Ricardo Granja m'a jeté à terre ? »

Il voulut se redresser, mais Moratalla le recoucha aussitôt.

— ... Est-ce vrai que Concha... que Concha... c'est vrai ?

— Oui.

Le jeune homme se voila les yeux.

— Je ne voulais pas. Je l'aime. Je ne voulais pas lui faire de mal. Granja va la tuer...

Il ôta sa main de ses yeux et un éclair sauvage passa dans son regard.

— S'il y touche, monsieur, je le tue ! Quand je serai guéri, je le tuerai !

— Mais, Juan !

— Oui ! Rien ne me retiendra, s'il touche à un seul des cheveux de Concha !

— Il ne lui fera rien. Concha et sa mère sont arrivées hier et ont fait sortir M. Granja de prison.

Un sourire radieux passa sur le visage du jeune homme.

— Concha est ici ? Elle viendra me voir ! Peut-elle venir me voir, docteur ?

— Si vous me promettez d'être sage et de ne pas vous agiter.

— Je ne bougerai pas. Je vous en supplie, permettez-lui de venir... Et... écrivez aussi à maman de venir. Seulement une journée. Je suis tellement heureux de penser que je vais guérir. Il faut que maman le

voie...

— Je lui écrirai, promet Moratalla d'une voix ferme. « Peut-être pourra-t-elle faire le voyage la semaine prochaine. »

— Et que font MM. Campillo et Tortosa ?

— Ils demandent chaque jour de vos nouvelles. Quand vous serez assez solide, vous pourrez aussi les recevoir. Mais... Juan... pas de bavardages ni d'agitation !

— Non. Non.

Moratalla lui prit le poignet et lui massa le poulx.

— Avez-vous mal quelque part ?

— Oui, la blessure me fait mal.

— Pas à l'intérieur ? Au cœur ? Du mal à respirer ?

— Non... seulement à la blessure.

— C'est normal.

Moratalla posa sa main sur le front du malade. La vaste paume recouvrit presque l'étroit visage du jeune homme.

— ... Je suis profondément heureux de savoir que vous vous sentez bien, dit-il avec chaleur. « Vous m'avez donné bien du souci. »

Il regarda autour de lui et vit la table nue.

— ... Pas de déjeuner ? Vous n'avez pas d'appétit ?

— Oui. Mais le docteur Tolax a dit qu'il vaudrait mieux que je n'aie que de la soupe.

Le chirurgien haussa les épaules.

— Allons donc, il est beaucoup trop prudent !

Il se leva pour aller ouvrir la porte.

— ... Mademoiselle, appela-t-il d'une voix tonnante.

Une silhouette crêtée d'une large coiffe apparut immédiatement.

— Demandez immédiatement à la cuisine, pour M. Torrico : un bol de vin rouge avec un œuf battu, du poulet sauté avec de la purée de pommes de terre et une crème renversée. Pour ce soir, une escalope de veau et un œuf à la coque. Demain matin, ni thé ni café, mais une tasse de bouillon de veau avec un œuf battu.

Il ferma la porte et l'infirmière disparut en direction de la cuisine, Juan regarda Moratalla, les yeux brillants.

— Vous êtes si bon ! Quand ma mère viendra, ne lui dites pas que j'ai été très malade, s'il vous plaît. Elle s'est toujours tellement inquiétée pour moi...

Au grand étonnement de Juan, Pedro sortit de la chambre.

— Qu'a-t-il ?

— Il est très fatigué. Il a passé deux nuits à vous veiller. Cela le rend nerveux.

— Il est chic, dit Juan doucement. Puis il changea de ton. « Encore une question, docteur, s'il vous plaît. Vous savez que je suis pauvre... »

— Je vous en prie, ne parlons pas de ça, Juan !

— Mais cela me gêne. Je suis pauvre, mais je travaillerai de toutes mes forces pour vous rembourser.

— Tout est réglé.

— Réglé ? répéta le jeune homme, surpris. « Par qui ? »

— Par Campillo, Tortosa et un comte de la Riogordo, de Tolède.

— Le comte ! Mais il ne m'a vu que quelques heures...

— Il est ici. Vous désirez le voir ?

— Oh oui !

— Je vous l'envoie.

Dans le couloir, Pedro se jeta sur le chirurgien, l'agrippa par les revers de sa blouse.

— Je deviens fou, gémit-il. Je n'en peux plus ! Il demande toujours à voir la mère ! Il parle sans cesse d'elle ! Je vous en prie, dites-lui.

— Impossible ! Cela provoquerait un choc qui le tuerait.

— Mais il faudra bien qu'il l'apprenne.

— Plus tard. Plus tard, quand il sera guéri. Nous sommes contraints de mentir. C'est la seule façon de le sauver. C'est dur, je le sais. Mais ce n'est rien en comparaison du sacrifice de votre mère.

— Oh, ne parlez pas de ça ! cria le pauvre garçon qui, les deux mains sur les oreilles, s'enfuit au hasard.

Il se retrouva dans le jardin baigné de soleil. Il s'écroula sur un banc et s'abandonna à son chagrin, pleurant désespérément.

On frappait doucement à la porte de Juan.

Un sourire accueillit le comte de la Riogordo.

— Bonjour, dit-il d'un ton joyeux. « Je suis chargé des amitiés de toute notre classe et de Yehno. Il lui est venu une manie. Il ne fait plus sculpter que des bras et selon votre modèle ! »

Juan ne put s'empêcher de rire malgré la douleur déclenchée dans sa poitrine. Une main sur son pansement, il toussait, puis riait et ce rire lui faisait du bien, le ramenait à la vie. Tellement qu'il serra la main tendue de l'ami, de toutes ses faibles forces, l'attirant à lui.

— Racontez ! Que se passe-t-il à Tolède ? Que devient M^{me} Sabinar ? Et Jacquina ? L'avez-vous vue ? Oh, racontez, Fernando. Vous restez à Madrid ? Je voudrais tant vous présenter à ma mère...

Et Riogordo raconta, plein d'esprit, malgré qu'il eût la gorge serrée.

Juan était plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été. Ses joues brûlaient, son cœur battait plus vite.

Il battait... il battait vraiment, et il ne faisait plus mal... cet idiot de cœur...

Heureux, Juan se laissa aller contre ses oreillers.

Guéri... Concha... un enfant... et sa mère... l'art... un ami... La vie n'était-elle pas merveilleuse ?

Il éleva la main dans les rayons du soleil qui brûlait à travers les rideaux. Sa main longue, blanche...

Brusquement, il pensa à Rosita, la bohémienne. Il contempla sa paume et se mit à rire.

— Idiotie ! dit-il. « C'est bête de croire ce que racontent les bohémiens. »

Et il parla à son ami de Concha, de l'enfant, et de ses grands projets.

Et l'ami écouta, souriant pour cacher son émotion.

« Quelle farce », songeait-il. « Quelle sinistre plaisanterie du destin ! »

Qu'est-ce qu'un être humain ? Un vermisseau... et pourtant, à quel prix il s'estime !

Il prit la main de Juan et la serra très fort.

— Je vous aiderai toujours, dit-il avec gravité. « Je serai un véritable ami pour vous, Juan. »

Et le jeune homme rit, heureux, plein de reconnaissance et d'espoir.

LE procès intenté au professeur Carlos Moratalla commença le 17 janvier 1953.

Comme l'avait prédit le ministre de la Justice, le monde entier s'y intéressa. La grande salle du ministère de la Justice était comble. Des journalistes de tous les pays, des experts juridiques et médicaux se pressaient sur les bancs, attendant la grande sensation : l'apparition de l'accusé.

Pendant quinze jours, la presse mondiale avait systématiquement préparé à ce procès. Les avis étaient partagés. Si la majorité des lecteurs jugeaient du point de vue humain, plaçant le sacrifice de la mère au-dessus de l'opération, le monde médical estimait que jamais Moratalla n'aurait dû entreprendre cette intervention, qu'il ne pouvait compter sur un résultat positif. Cette opération avait été une folie coupable, pour ne pas dire un meurtre, même s'il n'y avait pas eu intention de prouver sa valeur de chirurgien en osant l'impossible.

Meurtre par désir de gloire ? Ceux qui connaissaient Moratalla riaient. Mais les médecins étrangers n'osaient pas dire qu'il s'était surestimé. C'était un confrère et célèbre...

La salle était pleine. On s'assura une dernière fois du bon fonctionnement des micros, on alluma les projecteurs destinés aux prises de vues pour les actualités filmées. Les témoins, groupés dans une pièce voisine, s'agitaient, très nerveux. Quant au professeur Dalias et au docteur Osura, ils étaient encore chez le procureur général, essayant, jusqu'à la dernière seconde, de faire en sorte que le procès n'ait pas lieu.

Au cours des trois mois qui venaient de s'écouler, il s'était produit des événements que Moratalla n'oublierait jamais. À présent, dans une pièce étroite, il attendait entre deux gendarmes, comme un criminel, un assassin. Mais on ne lui avait pas passé les menottes comme il est d'usage de le faire, en Espagne, à un meurtrier. Le général Campo lui-même n'avait pas osé courir le risque de faire paraître en public, dans cet appareil, un homme comme Moratalla. Par ailleurs, la scène était pareille à celle que connaissent les grands criminels attendant le verdict... Les gendarmes, armés, fumaient dans un coin de la pièce. L'huissier passa la tête par la porte pour annoncer qu'il n'y en aurait plus pour longtemps.

Maître Manilva, en robe, une épaisse serviette sous le bras, parut et serra la main de son client qui, tranquille et même assez joyeux,

regardait par la fenêtre le spectacle de la rue.

— Tête haute, dit Manilva bien inutilement. « Nous avons des atouts contre lesquels Campo ne peut rien. Inutile d'avoir peur. »

Moratalla sourit.

— Je n'ai encore jamais eu peur. Pourquoi aujourd'hui ? Parce que Campo réclamera la peine capitale ? Est-ce donc si terrible ?

— Professeur ! Ne pensez donc pas à une chose pareille ! Il faut croire en la victoire !

Moratalla haussa les épaules.

— C'est ce que j'ai fait en prenant une partie du cœur d'Anita pour le greffer sur celui de Juan. Ne vous attendez pas à des révélations sensationnelles de ma part, Maître. Je dirai seulement ce que je sais et la vérité. J'ai échoué... pourquoi ne pas le reconnaître ?

L'avocat sortit en hochant la tête et rattrapa Dalias qui n'en pouvait plus d'énervement.

— C'est atroce, cette attente ! Moratalla doit bouillir d'impatience. Que fait-il ?

Manilva ébaucha une moue.

— Des plaisanteries de mauvais goût. Il répète, comme un enfant, qu'il est coupable !

— Mais il est fou ! Je vais demander que l'on ajourne le procès. Que Moratalla n'est pas en état...

— Vous n'aurez aucune chance avec Campo. Il connaît trop bien Moratalla. Attendons ! Nous verrons bien ce qui se passera.

« Trois mois », songeait Moratalla. « Trois mois depuis la mort de la pauvre petite Anita. Comme le temps fuit ! Quand on l'a enterrée, dans le petit cimetière de Solana del Pino, l'immense Pedro s'est écroulé au bord de la fosse, voulant y descendre, lui aussi. Nous étions tous là. Le docteur Osura a jeté des fleurs sur le cercueil et le curé a trouvé des mots, des paroles inoubliables. Tout le village était au cimetière. C'est Ricardo Granja qui tenait la corde avec laquelle on a descendu le cercueil dans la fosse. »

Lui, Moratalla, était au dernier rang. Le réprouvé. Le meurtrier d'Anita. L'homme qui avait enfoncé une lame dans son cœur.

Juan était dans son lit blanc, dans une chambre blanche de la clinique blanche de la chaussée de Barajas. Il attendait que sa mère vienne le voir. Juste avant de partir pour assister à l'enterrement, le docteur Osura lui avait transmis un message et sa voix avait faibli à la vue du sourire heureux du jeune homme. Mais Riogordo avait raconté quelques plaisanteries et Juan avait oublié la tristesse et l'air fatigué du vieux médecin.

Moratalla avait vu, pour la première fois, ce jour-là, la ferme des Torrico dans la montagne. La grande cuisine où pendait encore, accroché à un clou, un tablier taché d'Anita. Il avait vu l'auge où l'on

préparait, chaque matin, la pâtée des cochons ; le lit de Juan dans la petite chambre voisine, le chaudron pendu à la crémaillère au-dessus du feu éteint. Le bétail était chez les voisins ; les champs lamentables, car octobre était sec et le saint de la fontaine ne dispensait plus d'eau, ce qui était mauvais signe. Mais tout cela était indifférent à Pedro. Il ne voyait rien à travers les larmes qui l'aveuglaient. Moratalla avait visité la grotte où Juan avait créé et caché ses premières sculptures, les champs où il avait rêvé. Assis sur le banc, devant la maison, il avait suivi des yeux le chemin qui montait dans la montagne et éprouvé ce qu'avait éprouvé Anita quand elle attendait de voir apparaître l'un de ses fils qui la saluait, de loin, ou les mains en coupe, lui criait : « J'ai faim. »

A cet instant, Moratalla avait compris qu'il n'y avait pas d'autre choix, pour lui, que de se soumettre à la loi. Il était parti, s'éloignant seul dans la montagne et le docteur Osura l'avait trouvé assis dans un pré, regardant fixement devant lui.

— Tout respire sa présence, dit-il doucement au vieux médecin qui s'était assis à côté de lui. « Où que je regarde, je vois les mains de cette vieille mère. Jamais je n'ai éprouvé cette sensation. Souvent, lorsque quelqu'un meurt, à la clinique, je songe à la détresse que provoquera cette mort. Un jour, une femme est morte. Elle avait onze enfants en bas âge. L'aîné n'avait pas seize ans. Ils étaient tous là à pleurer, ne comprenant pas pourquoi Dieu leur avait fait cela. Souvent j'ai fait donner, sous un autre nom, de l'argent aux plus pauvres pour leur ôter les premiers soucis. De l'argent, mon cher ! On s'aveugle facilement quand on ne participe pas. Ma femme est morte et je n'ai pas pu la sauver. Cela fait longtemps, maintenant. Je me suis cuirassé, contre moi et contre les autres. Mais, aujourd'hui, j'ai l'impression de sentir la présence d'Anita, d'être à côté du lit de ma propre mère. Me comprenez-vous ? »

— Oui.

— Pour la première fois, dans l'histoire de la chirurgie, j'ai entrepris une greffe cardiaque. Elle a pris ! Juan vit. Et l'Espagne possédera peut-être avec lui une nouvelle étoile dans le domaine de l'art... Mais, au fond, docteur, tout au fond de moi, je serais plus heureux si Anita vivait encore et sortait, en ce moment, de sa cuisine avec son vieux tablier sale pour porter leur pâtée aux cochons.

Il s'étira, se passa la main sur les yeux.

— ... C'est trop bête ! Le vieux Moratalla qui devient sentimental. Je ne me reconnais plus. Est-ce ce pays qui me fait cet effet-là ?

« Allons, docteur. J'ai l'intention de donner une grosse somme à Pedro pour le tirer d'affaire. »

Il eut un sourire douloureux.

— ... Me voilà qui reparle argent ! On ne peut pas changer de peau.

Anita était enterrée. Concha revoyait Juan à la clinique. Pedro s'occupait de ses terres et de ses bêtes, gourmandant les deux commis qu'il avait loués grâce à l'argent de Moratalla. Le docteur Osura visitait ses malades dans la sierra Morena ; Ricardo Granja avait repris la vente de tout ce dont on pouvait avoir besoin à la campagne ; sa femme paraissait jusqu'à dix heures dans son lit à lire des romans, manger des chocolats et gémir sur sa graisse et ses palpitations. Campillo ne savait où donner de la tête : une exposition internationale, à Madrid, l'occupait nuit et jour. Ramirez Tortosa parcourait en protestant son école de Tolède et renvoyait, pour la quatrième fois, Jacquina, coupable d'avoir ébauché une amourette avec un élève.

Rien n'avait changé... sauf que Concha et le comte de la Riogordo étaient restés à Madrid et se relayaient au chevet de Juan.

Quand Concha était entrée dans la chambre, pour la première fois, ses parents l'avaient attendue dans le couloir. Juan dormait. Il avait meilleure mine que Concha l'avait craint. Elle était encore sous l'impression terrible de la mort d'Anita qui, raide et glacée, était dans l'un des compartiments réfrigérés de la cave. Elle l'avait vue quand on l'avait sortie de la chambre en compagnie d'un Pedro aveuglé par les larmes et l'intensité de sa douleur. Le visage pâle, ridé, mais presque souriant, les lèvres minces relevées dans une expression de joie si profonde l'avaient tellement émue qu'elle en gardait l'image présente devant les yeux et qu'elle avait eu peine à poser sur la couverture de l'être aimé un bouquet de fleurs des champs qu'elle avait cueillies elle-même. Le soleil avait peint ces fleurs aux couleurs du ciel et de la terre...

Concha était restée près d'une heure auprès du lit de Juan, osant à peine remuer. Puis il avait ouvert les yeux et regardé au plafond. Retenant sa respiration, elle avait senti son cœur battre à grands coups.

Juan avait remué les mains et senti les fleurs. Il avait tourné la tête, aperçu le bouquet et, derrière, les boucles noires de Concha, ses yeux un peu bridés et ses épaules étroites que l'émotion faisait trembler.

— Concha..., avait-il murmuré. « Enfin... Concha... viens, donne-moi un baiser... »

Elle s'était penchée sur lui et, les yeux fermés, elle l'avait embrassé. Les longs cils lui avaient légèrement chatouillé la joue et il l'avait serrée dans ses bras de toute la force dont il était capable. Le poids de son corps sur sa poitrine lui faisait mal, mais il la retenait, maintenant sa bouche sur ses lèvres.

— Est-ce vrai ? avait-il demandé doucement quand elle eut repris sa place auprès de lui. « Est-ce bien vrai, Concha ? »

Elle avait répondu d'un signe de tête, des larmes plein les yeux.

— Et que disent tes parents ? Ton père t'a-t-il battue, toi aussi ? A-t-il vraiment osé, Concha ?

— Non. Maintenant, il est content. Il n'a plus rien dit. Maman non plus. Nous pourrions nous marier quand tu seras guéri.

— Conchita ! Je suis tellement heureux. L'as-tu déjà dit ou écrit à maman ?

— Oui, avait dit la jeune fille en détournant la tête.

Elle ne pouvait pas mentir en le regardant.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle est très heureuse. Elle t'embrasse, te souhaite beaucoup de bonheur et un prompt rétablissement.

— Et elle viendra bientôt ?

— Peut-être la semaine prochaine.

Juan avait attiré Concha à soi, il avait laissé jouer ses longs doigts dans ses boucles.

— Mon ami, le comte de la Riogordo, m'a promis de lui envoyer l'argent du voyage. Mais vous devez tous me promettre de ne pas lui dire que j'ai été gravement malade. Il ne faut plus qu'elle se tracasse, mais qu'elle soit très fière de moi... Vous ne lui direz rien, n'est-ce pas ?

— Non, Juan, non...

Et, soudain, elle s'était mise à pleurer, incapable de se contrôler davantage. Elle avait enfoui son visage dans l'oreiller, à côté de la tête de Juan, comme une petite fille en faute.

Doucement, il lui avait caressé les cheveux, la nuque.

— Il ne faut pas pleurer, Concha. Pourquoi pleures-tu, ma chérie ? Ris, sois heureuse.

— Je pleure de bonheur, avait-elle bredouillé sans relever la tête, ses ongles griffant le drap. « Je suis heureuse, Juan... »

Elle était là presque tous les jours. Le matin, jusqu'à midi, c'était Riogordo qui venait. Il racontait les derniers potins de la ville, donnait des nouvelles de Tolède où il téléphonait régulièrement. Après le déjeuner, Concha s'installait auprès du lit de Juan. Ses parents étaient repartis depuis longtemps, après, qu'à la demande de tous les témoins, le procureur eut lavé Granja de toute accusation.

Une semaine, quinze jours, trois semaines étaient passés ainsi et Anita n'était toujours pas venue. Juan interrogeait Moratalla qui lui faisait des réponses vagues. Pedro lui avait dit que leur mère était un peu souffrante. Le docteur Osura lui avait fait une ponction et elle devait garder le lit. Rassuré, Juan avait donné à son frère de l'argent reçu en contrepartie de quelques dessins pour qu'il achetât des chaussures à leur mère. Pedro s'était chargé de la commission. Il avait montré son emplette à Juan qui, satisfait du choix de son frère, avait glissé un petit billet dans l'une des chaussures.

Je reviendrai bientôt, maman, ne te tracasse pas. Pour mon

retour, fais-moi mon plat préféré. Toi seule sais le préparer. Je t'embrasse très fort. Ton Juanito.

Et Pedro, brisé par cette affreuse comédie, était sorti de la clinique pour jeter les chaussures dans le Manzanares qui les avait emportées vers la Castille avec un billet que personne ne lirait jamais.

L'état de Juan était bon. Son cœur battait bien, avec régularité. Le myocarde sur lequel la tumeur avait déjà empiété ne montrait pas encore trace de l'emprise de l'ennemi. La greffe semblait parfaitement réussie.

On radiographiait Juan chaque semaine et les médecins, de la clinique, mais aussi de l'extérieur, s'assemblaient dans le bureau de Moratalla pour étudier les radios. Des chirurgiens de toutes les grandes villes d'Espagne, de France et du Portugal étaient venus. Trois médecins de New York et de San Francisco avaient même fait la traversée pour contempler ce cas unique. Les meilleurs spécialistes du cœur, du monde entier, avaient examiné celui de Juan avant et pendant l'opération qu'un assistant avait filmée – et après.

Ils avaient, à présent, devant les yeux, un cœur sain d'apparence, mais qui s'arrêterait dans dix ans, sans rémission.

— Un miracle, avait dit le professeur Mac Ready, de New York.
« Une opération révolutionnaire... admirable !... »

Juan avait reçu l'autorisation de se lever au bout de six semaines. Il avait tenté ses premiers pas au bras de Concha et de Riogordo. Faible, maladroit comme un enfant qui apprend à marcher, il grimaçait, honteux de sa faiblesse.

Mais le deuxième essai avait été plus satisfaisant et, trois jours plus tard, Concha l'avait guidé jusqu'au jardin. Le soleil avait déjà perdu de sa force, mais le ciel était encore bleu et sans nuages. Juan, installé dans un fauteuil roulant, Concha avait pris place sur un banc, à côté de lui.

Moratalla les regardant de la fenêtre de son bureau avait pensé à Anita. Elle avait pleinement eu conscience, il le savait à présent, d'aller à la mort en s'allongeant sur la civière. Mais elle avait souri et même consolé Pedro, et l'avait béni. Cela, Moratalla ne le comprenait pas. Se pouvait-il que l'amour d'une mère fût si grand qu'elle allât en souriant à la mort ? Anita était-elle un cas unique, ou existait-il d'autres mères qui n'hésiteraient pas à se sacrifier pour leur enfant ?

Beaucoup de mères, peut-être ?

Toutes les mères !

Moratalla avait fermé les yeux. Il n'avait jamais eu d'enfant. Sa femme était morte jeune. Mais s'ils avaient eu un enfant et que celui-ci ait eu la même maladie que Juan, qu'aurait-il fait ? Aurait-il hésité à s'étendre sur la table d'opération si cela avait été le seul recours ?

C'était là une question à laquelle il ne pouvait répondre parce qu'il ne savait pas ce que c'était que de se trouver au chevet d'un enfant mourant, de son propre enfant, porteur de tous ses espoirs. Et pourtant... oui, il l'aurait fait. Cela tenait peut-être à la loi de Dieu voulant que les parents portent en eux la vie de leurs enfants, non pas un temps, mais toujours, jusqu'au moment où le grand appel les dégage de leur devoir.

Était-ce vrai ? Beaucoup de mères s'appelaient-elles Anita ?

Il avait regardé Juan et Concha échanger des plaisanteries, en bas, dans le jardin. Puis il s'était détourné, il avait regagné sa table où s'entassaient des feuillets couverts d'une écriture serrée, travail de plusieurs nuits, la justification de son acte, sa défense, mais qu'il ne lirait devant aucun tribunal car il voyait son geste du point de vue humain et non pas avec l'œil inflexible de la loi.

Moratalla leva les yeux. Les gendarmes bavardaient dans un coin de la petite pièce. Le bruit des voix des spectateurs traversait les murs et la porte qui le séparaient de la barrière de bois derrière laquelle il se trouverait, dans quelques minutes.

Il consulta sa montre. Déjà une demi-heure de retard sur le temps prévu. Pourquoi donc le procès ne commençait-il pas ? Cette attente était-elle destinée à accroître la sensation ? Sensation... Quel mot ! On le filmerait, on l'écouterait avide de savoir comment il se défendrait, lui, le grand Moratalla que la chance avait abandonné, une fois dans sa vie. On le désignerait à l'attention de tous pour montrer que l'art médical avait des frontières qu'il ne fallait pas franchir... oui, ces limites existaient encore, comme elles avaient existé, cent ans auparavant, quand il s'agissait d'une appendicite...

Et demain ? De quoi demain serait-il fait ? Jusqu'où auraient reculé les limites ? Le cancer serait-il réduit au niveau de l'appendicite, les multiples scléroses à celui d'une grippe et la lèpre à celui d'un furoncle ? Mais alors, il n'y aurait plus de Moratalla, qui aurait serré la main du bourreau Murcia Sevilla avant de poser la tête sur le billot.

Moratalla l'assassin, qui avait réduit le cœur d'une vieille femme de Solana del Pino pour sauver la vie de son fils, le nouveau génie de l'Espagne.

Moratalla enfonça la main dans sa poche, à la recherche d'une cigarette. Mais il la ressortit, vide. On lui avait tout pris, même ses bretelles, pour éviter un suicide. Un Moratalla qui se suiciderait ! Mais c'était le règlement, qui ne connaissait ni nom ni rang. On cessait d'être un homme pour devenir un objet classé selon un numéro déterminé.

Il eut un sourire las et posa ses mains sur ses genoux...

Cela s'était passé au mois de décembre. Juan, presque guéri, était encore très faible, cependant. Un matin, un cri perçant venant de sa

chambre l'avait fait sursauter et se précipiter dans le couloir où il s'était heurté à une infirmière qui, très pâle, accourait vers lui.

— Juan, avait-elle balbutié. « Juan... Mon Dieu, monsieur... »

— N'en écoutant pas davantage, et croyant à une rechute, le chirurgien s'était rué dans la chambre du jeune homme. Mais son élan avait été brisé net, dès le seuil. Debout à la fenêtre, les yeux dilatés, Juan avait encore la bouche ouverte sur son cri terrible. À la main, il tenait un vieux tablier... un morceau d'étoffe froissé, sale, décoloré, mais Moratalla l'avait aussitôt reconnu et un flot de sang lui avait empourpré le visage.

Sans se déplacer, Juan lui avait tendu le haillon. Ses yeux brillaient, fous.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est que ça ? avait-il demandé d'une voix blanche.

Moratalla s'était repris et lui avait répondu par une question.

— Où avez-vous pris cela, Juan ?

— Je l'ai trouvé dans le jardin, sur le tas d'ordures ! Je me promenais... et je l'ai vu au milieu des cendres et des épluchures... je connais cette étoffe... je la connais...

Brusquement, d'un bond de chat, il s'était jeté sur Moratalla, brandissant l'objet sous ses yeux.

— ... C'est un tablier ! avait-il crié d'une voix aiguë. « Le tablier de ma mère ! Ma mère ! Où est ma mère ? Comment ce tablier est-il venu ici ? Qu'avez-vous fait à ma mère ? Où est ma mère ? »

Moratalla lui avait pris l'étoffe des mains et avait poussé le jeune homme vers son lit. Il s'était laissé faire sans résister. Les deux mains sur les yeux, il avait pleuré, secoué de sanglots déchirants.

— Maman ! Oh, maman... maman...

Moratalla s'était assis à côté de lui, un bras autour de ses épaules, il l'avait serré contre lui, comme s'il s'était agi de son fils. Il lui avait parlé doucement, tristement. Que lui avait-il dit exactement ? Il ne s'en était plus souvenu quand il avait quitté la chambre, plus tard. Mais il lui avait tout raconté...

Sa terrible maladie, la dernière intervention, le sacrifice de sa mère, l'opération malheureuse... il avait tout dit et Juan l'avait écouté, sans dire un mot, mais secoué de gros sanglots.

Quand il s'était tu, Juan s'était accroché à lui, serrant sa tête contre sa large poitrine.

— Et je ne l'ai pas vue. Je n'ai pas pu lui parler. Jamais je ne l'aurai laissé faire ! Pourquoi Pedro ne l'en a-t-il pas empêchée ? Oh Pedro ! Pedro...

— Votre frère a proposé, lui aussi, son cœur. Mais votre mère s'y est opposée. Elle n'a rien voulu savoir. Et... elle était heureuse de donner son cœur à son Juanito.

Moratalla avait pris un papier dans son portefeuille et le lui avait tendu.

— ... Tenez. À présent que vous savez tout, vous pouvez lire les dernières paroles de votre mère. Cela atténuera un peu votre peine... Il lui avait donné le testament d'Anita et il était sorti de la chambre. En fermant la porte, il avait vu Juan aller à la fenêtre et déplier le papier.

L'infirmière, qui attendait dans le couloir, était toute blanche.

— Ne le dérangez pas, lui avait dit Moratalla avec gravité. « À présent, il sait tout. Son cœur est solide, il a supporté le choc... c'est le principal. S'il sonne, allez-y, mais gardez votre calme, faites comme si rien ne s'était passé. Je ne crois pas qu'il réagisse maintenant. »

Moratalla avait prévu juste. Juan n'avait pas réagi. Il n'avait pas touché à son goûter, mais quand Concha était arrivée, en fin d'après-midi, il s'était jeté dans ses bras et s'était serré contre elle en pleurant.

Elle l'avait consolé, embrassé et il ne lui avait pas reproché de lui avoir menti. Il avait étalé sur le lit l'étoffe souillée qu'il avait sorti des ordures, dernier objet qu'il ait eu de sa mère, et Concha n'avait pas osé tourner la tête de crainte de le voir.

Assis à côté de la jeune fille, la tête penchée, il avait regardé sa main.

— Je comprends, maintenant, pourquoi Rosita s'est enfuie en voyant ma main, avait-il murmuré.

« Elle avait vu, Concha, que ma mère mourrait pour moi. »

— Ne pense plus à cela, avait répondu Concha.

« Oublie cette bohémienne. Guéris, il le faut, c'est la seule chose qui compte. Six mois encore et nous serons trois. »

— Six mois... Je peindrai, je sculpterai, et toutes mes œuvres seront exposées dans toutes les galeries. Fredo Campillo me l'a dit. Nous aurons de l'argent, beaucoup d'argent... je ferai un monument pour maman, un temple de marbre blanc veiné de bleu comme le Taj Mahal, aux Indes. Nous serons heureux, Concha... tous les trois.

— Oui, mon chéri, oui.

Elle l'avait bien installé sur ses oreillers car il était faible encore et l'émotion lui avait ôté une partie de ses forces revenues. Il lui avait caressé les mains et ses bras nus à la peau bronzée et douce comme du satin.

— Est-ce que ce sera un garçon ?

— Tu le voudrais ?

— Ou une fille ? Tu préférerais une fille, n'est-ce pas, Concha ?

— Cela m'est égal. Il s'agit, de toute façon de ton enfant et garçon ou fille, nous l'aimerons autant, plus, que nous-mêmes.

Et ils s'étaient embrassés de nouveau. Ils avaient oublié leur grande peine pour ne plus être que deux enfants qui s'appartenaient et pour

lesquels la vie était belle.

Cela s'était passé en décembre, un mois auparavant.

L'arrivée agitée de Maître Manilva arracha le chirurgien à ses souvenirs.

— Le général Campo est là, annonça-t-il. « On va bientôt vous appeler. Il y a presque trois cents personnes et des représentants de la presse du monde entier. Soyez fort ! Présentez-vous en vainqueur. Je plaiderai non coupable ! »

— Du fond du cœur ? demanda Moratalla en souriant.

— Oui ! Vous serez stupéfait d'entendre ce que l'on dira de vous. On a convoqué des experts de tous les pays. À ce qu'il paraît, le général Franco aurait envoyé son conseiller personnel, à charge de le tenir au courant sans délai.

Une sonnerie, de l'autre côté du mur, fit sursauter l'avocat.

— Ça commence. À tout de suite !

Et il disparut dans un grand envol de robe suivi par le sourire moqueur de Moratalla. « Quelle excitation ! Est-ce que j'en vaudrais vraiment la peine ? Ai-je plus de valeur que cette pauvre Anita ? »

Les gendarmes se redressèrent, éteignirent leurs cigarettes.

— Venez, monsieur, dit l'un d'eux.

Moratalla se leva, rectifia le nœud de sa cravate.

La petite porte s'ouvrit, livrant passage à la tête de l'huissier qui cria :

— Accusé Moratalla !

Il criait par habitude, ne faisant aucune différence entre les gens qu'on le chargeait d'appeler. Pour lui, il s'agissait toujours d'« accusés ».

Un silence total accueillit l'arrivée de Moratalla dans la grande salle.

Le double faisceau de deux projecteurs le cueillit au passage, une caméra ronronna. Il eut un léger sourire à la vue du tribunal, la tête aux cheveux coupés courts du général Campo, le long visage étroit du procureur général et, au fond, sur une chaise, en simple observateur, le ministre de la Justice, couronné de cheveux gris.

Sur les bancs de la presse, sténographes et journalistes étaient au coude à coude. Derrière eux, la masse noire des spectateurs. Les deux bancs des premiers rangs étaient vides, réservés aux témoins que l'on appellerait chacun à leur tour.

Moratalla se pencha par-dessus la barre pour serrer la main de Maître Manilva. L'avocat était pâle et très agité. Il avait appris de Dalias que le gouvernement avait insisté pour que ce procès servît d'exemple, par le jugement rendu, aux affaires à venir.

Le général Campo, premier juge de Madrid, mit de l'ordre dans ses

papiers et jeta un bref regard à Moratalla. Ce regard était un salut et le chirurgien le lui rendit en abaissant les paupières.

En dépit du silence qui régnait dans la salle, Campo agita sa clochette. Puis il lut l'identité de Moratalla et l'interrogea à ce sujet. Questions sans importance sur lesquelles on passa très vite.

Et le procureur général se leva.

Il avait la voix voilée et l'on dut renforcer la puissance des micros pour l'enregistrer.

— Devant nous, commença-t-il, se trouve l'un des plus grands chirurgiens du monde. Un homme auquel l'Espagne doit beaucoup, qui, grâce à son adresse, à son audace, a sauvé, à la dernière seconde, la vie de centaines, de milliers de gens. Mais sa profession le veut... c'est son devoir de médecin et je n'en parlerais pas si l'Espagne n'avait pas lancé, contre l'un de ses fils les plus glorieux, la pire accusation qui puisse être faite contre un homme : celle de meurtre !

Un frisson parcourut les spectateurs. On chuchota sur les bancs de la presse. On s'était attendu à du sensationnel... mais pas à cela ! Un meurtre ! Parce qu'un malade était mort !

Tous les regards se concentrèrent sur Moratalla. Calme, les jambes croisées, il contemplait le procureur général qui feuilletait ses manuscrits d'une main fébrile.

« Le 29 octobre 1952, on amena à la clinique du professeur Moratalla un jeune homme dont la vie ne tenait plus qu'à un fil. Ce jeune homme s'appelle Juan Torrico. Il avait une tumeur à l'intérieur du péricarde, maladie inopérable jusqu'ici et absolument incurable, menant inéluctablement à la mort. La tumeur avait éclaté, le malade n'avait plus que quelques heures à vivre. C'est alors que la mère du jeune homme, M^{me} Anita Torrico, offrit de donner son cœur pour son fils ! Eh bien, le professeur Moratalla accepta cette proposition ! Il découpa un morceau du cœur de la mère et le greffa sur celui du fils ! Une opération inimaginable jusqu'à ce jour ! Et cette opération réussit... Juan Torrico vit ! Mais la mère, Anita Torrico, est morte d'avoir eu le cœur diminué ! Elle est morte des suites d'une opération que Moratalla savait mortelle ! Le professeur Dalías, un témoin, le docteur Osura, l'avaient prévenu. Le Caudillo avait formellement interdit cette intervention... Malgré cela, pleinement conscient de la portée de son acte, Moratalla enleva un morceau du cœur offert, tuant la mère pour sauver le fils !

« Nous sommes en présence d'un fait sans précédent, un meurtre prémédité, meurtre par le bistouri, dans le but de prouver la justesse d'une idée. Un meurtre froid, calculé, pour devenir le plus grand chirurgien du monde ! Ce n'était pas la vie du fils qui importait à Moratalla, mais prouver, en se servant de la mère, que sa marotte, son idée fixe de greffe du cœur, était fondée ! Sans songer à rien d'autre, il

est allé de l'avant et il a tué ! Voici les faits ! En tant que représentant de l'État, j'accuse le professeur Moratalla de meurtre ! »

Le procureur général se rassit. Une houle parcourut l'assistance. Moratalla avait pâli. Il se pencha vers son avocat.

— Il déforme tout ! murmura-t-il. « Tout cela est faux. Protestez donc ! »

Maître Manilva leva la main.

— Pas encore, chuchota-t-il en réponse. « Un joueur habile n'abat pas tous ses atouts en début de partie. Qu'ils vous foulent aux pieds... ce sera avec d'autant plus de force qu'ils reconnaîtront votre innocence ! »

Le général Campo regarda Moratalla.

— Qu'avez-vous à répondre à cela, accusé ?

Moratalla leva les épaules.

— Que je suis convaincu de mon innocence, dit-il d'une voix claire et distincte. « Et qu'il est inutile de relever les paroles de M. le procureur. »

C'était là une manifestation d'orgueil et l'orgueil est la dernière chose que l'on pardonne à un meurtrier. Le général Campo fronça les sourcils et se dressa de toute sa hauteur. Son attitude était tellement théâtrale, que Moratalla ne put réprimer un sourire malgré les caméras braquées sur lui.

— Vous ne voulez pas vous défendre ? s'étonna le juge. « On vous accuse de meurtre ! »

— Oui. J'ai entendu. C'est l'avis du procureur. Je ne m'y rallie pas.

— Vous niez avoir tué Anita Torrico ?

— De la façon présentée par l'accusation, oui.

— Mais vous reconnaissez qu'il y a eu mort ?

Moratalla hésita quelques secondes avant de répondre.

— Qu'entendez-vous par « mort » ? demanda-t-il enfin. « Lorsque quelqu'un meurt à la suite d'une opération, il n'y a pas mort, mais décès. »

— Cette opération n'était pas nécessaire...

— C'est votre point de vue, je ne le partage pas.

On rit dans la salle. Le général Campo se rassit, très rouge.

— Je vous demande des réponses claires ! Pas de plaisanteries ni de dialectique ! Pourquoi avez-vous entrepris cette opération sans espoir, bien qu'elle vous ait été interdite ? C'est cela qui nous importe !

Moratalla s'appuya sur la barre, sans tenir compte des regards inquiets de Manilva. Il fit face à Campo et sa voix tonna à travers la salle comme s'il se trouvait dans sa clinique à distribuer des consignes.

— Interdite, dites-vous ? L'on n'a rien à interdire à un médecin. Je ne suis pas un soldat qui se plie à un ordre, mais un médecin qui agit selon la nécessité du moment et qui répond de son travail devant sa

propre conscience. Avec des interdictions, on laisse mourir des gens que l'on aurait pu sauver si on l'avait osé. Peut-être est-il nécessaire chez les soldats que les officiers pensent pour la masse et que celle-ci ne sache qu'obéir. Nous autres, médecins, nous avons le sens de nos responsabilités et nous avons le droit, en vertu de notre pouvoir et de notre savoir, d'agir comme nous le jugeons bon ! On peut hésiter devant la détresse, mais l'on n'a pas le droit de lui tourner le dos. La vie humaine qui se remet entre nos mains a plus de valeur que n'importe quel règlement !

— Mais vous avez détruit une vie ! cria Campo. « Cette éthique médicale dont vous parlez, vous l'avez transgressée ! Vous l'avez oubliée par égoïsme ! »

Moratalla leva les deux mains.

— J'ai fait mon devoir... rien de plus. Je suis spécialisé dans la chirurgie du cœur depuis plus de quinze ans. J'ai fait des expériences sur des milliers de lapins et de rats, sur des centaines de singes et de chiens. J'ai été le premier en Espagne à utiliser un cœur artificiel dans une opération en circuit fermé !

Je suis le premier qui ait entrepris des greffes. J'ai introduit, en Espagne, la méthode d'O'Neill employée en cas de rétrécissement de la valvule mitrale et je peux me permettre de juger de ce que je peux ou ne peux pas oser. Je le reconnais, ma dernière intervention était sans précédent. Pour la première fois, on est parvenu à faire une greffe à l'intérieur du péricarde. Juan Torrico, le jeune homme que l'on croyait perdu, vit ! C'est un grand pas en avant !

— Mais la mère a perdu la vie parce que vous lui avez diminué le cœur ! Le procureur s'était levé d'un bond et parlait d'une voix perçante. « Et pourtant, vous saviez qu'elle devait mourir ! »

— Non ! Sans quoi je n'aurais pas opéré !

— Mais vous avez pourtant fait faire un testament !

Cette déclaration provoqua une grande agitation dans la salle. Sur les bancs de la presse, on tendit le cou.

Moratalla regarda le procureur bien en face. Il lui répondit d'une voix forte :

— Oui. J'ai fait faire un testament.

— Parce que vous saviez que l'opération serait dangereuse.

— Effectivement. Je ne l'ai jamais nié. J'ai prévenu Anita Torrico que cette intervention pouvait lui coûter la vie. « Si mon fils peut vivre, cela m'est égal de mourir », m'a-t-elle dit et elle m'a supplié d'oser. C'était d'ailleurs la seule solution. Pour tout régler, j'ai fait établir ce testament.

— Parce que vous n'étiez pas sûr de vous ! cria Campo.

— Non. Parce que j'aime l'ordre !

— Épargnez-nous ces banalités ! Campo donna violemment du

poing sur la table. « Vous saviez que cette pauvre vieille femme n'avait aucune chance. Et vous vouliez assurer vos arrières en faisant enregistrer officiellement les déclarations de cette malheureuse qui prétendait se sacrifier volontairement, de son propre mouvement ! Un beau coup, mais trop facile à deviner ! »

Dans un grand mouvement du torse, Campo se tourna vers les jurés qui se taisaient, impressionnés par l'aspect dramatique des débats. Il s'agissait de bons bourgeois, un meunier, un ferblantier, un employé de Caisse d'épargne et un tout petit architecte. Ils tenaient le destin de Moratalla entre leurs mains et ne savaient où étaient le droit et la vérité.

— J'ai ici, continua Campo, les rapports des spécialistes internationaux. Ils s'accordent tous pour dire qu'on a fait bon marché de la vie d'un être humain. Nous allons entendre les témoins. J'appelle le professeur Dalias.

Dalias alla droit à la barre sans regarder Moratalla. Il respirait avec force. Il avait entendu l'accusation portée par Campo et il tremblait de fureur. Il déclina son identité d'une voix forte :

— Je tiens à déclarer pour commencer, dit-il que, ce matin même, j'ai donné ma démission au ministère de la Santé. Je ne puis être d'accord avec des gens qui, sans réfléchir, prétendent lier les mains à l'un des plus grands médecins du monde, simplement parce qu'il est plus intelligent et plus courageux qu'eux tous réunis !

Quelqu'un applaudit, dans la salle. Campo agita sa sonnette.

— Mais, professeur, vous aviez vous-même mis en garde l'accusé ?

— Au début, oui. Mais pas en tant que médecin, à titre de fonctionnaire appartenant à une administration poussiéreuse ! Médecin, j'ai applaudi à l'initiative de Moratalla et je l'ai même aidé ! J'ai tenté, avec lui, au cours des dernières heures, de sauver Anita Torrico ! L'opération était irréprochable et purement merveilleuse !

— Et la mort de cette femme ? Elle ne compte pas ? Était-elle inéluctable avant l'intervention ?

— Non.

Sur les bancs de la presse, on s'agita. Moratalla se pencha, comme s'il voulait mieux voir le visage de Dalias.

Le général Campo se passa le dos de la main sur le front.

— Non ? Pourquoi non ?

— Parce que c'était la première intervention de ce genre. Quand vous adoptez un nouveau plan de campagne, êtes-vous sûr, mon général, qu'il vous mènera à la victoire ? La vie de Moratalla est un perpétuel combat contre l'ennemi le plus impitoyable, le plus sournois de l'humanité : la mort ! Il est presque toujours sorti vainqueur de ses combats. De celui-ci aussi... Juan Torrico vit ! Dans le fait que sa mère y ait laissé sa vie, il ne faut voir qu'un sacrifice, plus héroïque que celui

de nos troupes, autrefois, à Alcazar ! Lorsqu'il entreprit cette intervention, il croyait au succès, comme nous tous. Allez-vous accuser de meurtre tous les médecins entre les mains desquels un malade est mort ? Songez donc à la première greffe du rein que l'on a réussie, à l'hôpital Necker, à Paris, au cours de laquelle on a greffé au jeune Marius Renard un rein de sa mère ! C'était là aussi, une opération jamais tentée, et elle a réussi.

Campo consulta son dossier.

— Marius Renard est mort, dit-il d'une voix moins forte et d'un ton de léger regret. « Oui, au bout de trente-trois jours, alors que le nouveau rein travaillait déjà, il est devenu noir et il a empoisonné le sang. On a tenté de remplacer ce sang empoisonné à l'aide de dix transfusions, en vain. Marius Renard est mort le 27 janvier. La onzième tentative de cette sorte s'avérait un échec ! »

Dalias bondit, renversant sa chaise qui s'écroula avec fracas.

— Un échec ! s'écria-t-il. « Mais, je vous en prie, mon général, demandez donc à vos confrères parisiens s'ils ont accusé de meurtre le chirurgien responsable ! »

La salle fut immédiatement le siège d'une manifestation bruyante. Et la petite cloche de Campo fut impuissante à faire taire les cris et les applaudissements de trois cents personnes surexcitées.

« Ils sont pour moi », pensa Moratalla, heureux. « Le peuple est de mon côté. » Il jeta un coup d'œil sur les jurés qui, assis respectueusement derrière leur longue table, se désolaient de n'avoir pas le droit de participer à l'agitation.

Quand il put se faire entendre de nouveau, Campo se pencha en avant.

— Professeur, je vous rappelle à l'ordre ! Je ne tolérerai pas plus longtemps vos commentaires ! J'exige des réponses claires et précises ! Nos lois diffèrent des lois françaises !

— Alors, nous aurions intérêt à aller en France, répliqua Dalias, hors de soi.

— Allez-vous asseoir ! ordonna Campo.

Et Dalias gagna le banc des témoins, suivi par l'œil de la caméra des actualités filmées.

Le procès dura six heures.

Cinq heures pendant lesquelles on tenta de faire un meurtrier de Moratalla. On cita les experts... les expressions techniques et les descriptions chirurgicales rendirent leurs exposés pratiquement incompréhensibles. On présenta les radios, projetées sur un écran blanc tendu derrière les juges et Moratalla expliqua la maladie de Juan et l'opération dans tous ses détails. Le docteur Tolax décrivit l'opération, les longues hésitations, la lutte de Moratalla cédant enfin

aux supplications d'Anita. On entendit aussi le docteur Albanez, les infirmières. Ricardo Granja raconta son histoire et Concha, petite et confuse sous les projecteurs, parla de son amour pour Juan et de l'enfant qu'elle portait sous son cœur.

Il régnait dans la salle un silence de mort quand le docteur Osura y entra.

Il salua Moratalla, puis il raconta qu'Anita souffrait d'hydropisie. Il remonta en arrière, au long des années au cours desquelles il avait connu les Torrico. Il décrivit leur vie dans les montagnes de la sierra Morena et la misère de laquelle était née une étoile, un génie comme l'Espagne n'en avait pas connu depuis plus de trois siècles : Juan Torrico, le petit paysan, qui sculptait comme Michel-Ange et Praxitèle ! Il parla du sacrifice de la mère et il pleura, pauvre petit médecin de campagne qui n'avait jamais osé faire un pas dans le vaste monde et qui se trouvait le centre d'attraction d'un procès sensationnel.

— J'ai pleuré quand Anita est morte, dit-il à voix basse. « Je l'aimais comme ma mère bien qu'elle ait eu à peine six ans de plus que moi. J'ai crié à Moratalla : « Vous êtes un assassin ! » Mais je veux lui faire des excuses... Aujourd'hui, je sais qu'il n'y avait pas, pour Anita, de plus belle fin que de donner à son fils, son bien-aimé Juanito, la vie pour la seconde fois. »

Il gagna le banc des témoins, les épaules secouées de sanglots et s'assit, la tête basse.

Campo, étreint d'une étrange émotion, se mordit les lèvres. Un coup d'œil sur la salle lui apprit que l'on pleurait. Il eut peur. Il devait porter un jugement et le cœur l'avait déjà fait. Il continua d'appeler les témoins et tous, sans exception, parlèrent en faveur de Moratalla.

Fredo Campillo décrivit la grotte, dans le Rebollero, les œuvres de Juan et le grand espoir que le jeune homme représentait pour l'Espagne. Ramirez Tortosa et le comte de la Riogordo parurent, ainsi que Mme Sabinar que les larmes rendaient presque inaudible, et la jolie Jacquina qui s'assit ensuite en pleurant à côté de Mme Sabinar qui se recula. On appela aussi le professeur de Tolède et son médecin-chef qui déclarèrent voir en Moratalla le plus grand chirurgien d'Espagne.

Mais, lorsque Juan parut, appuyé sur son frère Pedro, on n'eût jamais cru qu'il y avait trois cents personnes dans la salle.

Il était pâle, mince, bouleversé... un être qui vient d'échapper à la mort. Installé au centre de la pièce, il ne vit que les robes des juges et le visage de Moratalla.

« Maman ! Pourquoi faut-il que tous ces gens entendent ce qu'elle a fait pour moi ? Qu'ont-ils besoin de savoir à quel point je l'aimais ? En quoi cela les regarde-t-il ? »

Il leva des yeux lourds de reproches sur Campo.

— Je ne veux rien dire... j'ai trop de peine. Mais on n'a pas le droit

de punir le professeur... il m'a sauvé. C'était le vœu de ma mère... Elle est morte et ce qu'elle a voulu est sacré pour moi...

D'une voix tremblante, il sortit de sa poche le testament d'Anita et le déplia.

— ... Elle m'a dit beaucoup de choses dans sa dernière lettre. « Ma vie n'a plus de valeur... j'en fais volontiers le sacrifice pour mon fils. J'espère seulement que mon cœur est assez fort pour le guérir de sa terrible maladie... » Voilà ce qu'elle a dit et pour moi, ce sont des paroles sacrées. Elle savait qu'elle allait mourir et elle l'a fait pour moi.

Les deux mains sur les yeux, il éclata en sanglots. Pedro le guida, le portant à demi jusqu'au banc des témoins où il se laissa tomber à côté de Dalías qui lui passa le bras autour des épaules.

Le dernier témoin fut une vieille femme de Solana del Pino. On ne l'avait pas convoquée. Elle était venue d'elle-même, vêtue d'une robe noire qui avait connu des jours meilleurs et coiffée d'une mantille au crochet. Intimidée, les mains jointes, elle regardait autour d'elle, un peu affolée.

Le général Campo l'examina, les sourcils froncés, plus étonné que mécontent. Mais il s'adressa à elle d'une voix sèche, brève, habituée au commandement.

— Vous avez une déclaration à faire ?

— Oui. La vieille femme hocha la tête à plusieurs reprises et posa les mains sur la barre. « Oui, monsieur le juge. »

— Qui êtes-vous ?

— Emilia Barco, monsieur le juge. De Solana del Pino. Je suis la gouvernante de M. le curé.

Un frisson parcourut la salle. Des cous se tendirent. M^{me} Barco parlait bas et l'on ne voulait pas perdre une parole.

— La gouvernante du curé ? Vous connaissez le professeur Moratalla ?

Le témoin jeta un coup d'œil sur le chirurgien qui, pensif, l'observait.

— Non. Je ne le connais pas. Mais je connais les Torrico. Je connaissais très bien Anita Torrico.

Elle respira avec force et agrippa la barre.

— ... J'ai écouté, monsieur le juge... j'étais derrière la porte et j'ai mis l'oreille au trou de la serrure pour mieux pouvoir entendre. Le jour où Anita est venue voir M. le curé...

— Ainsi, M^{me} Torrico est allée chez le curé ? À quelle date ?

— Tout de suite avant qu'elle parte pour Madrid pour se faire opérer. Elle était dans le bureau de M. le curé et je l'ai bien entendue. « Monsieur le curé, elle a dit, mon fils, le Juanito, est très malade. Son cœur est en danger, je le sais... »

Campo sursauta.

— Elle savait son fils malade ?

— Oui ! s'écria le docteur Osura en se dressant brusquement. « Elle me l'a dit avant même que je comprenne de quoi il s'agissait. Lorsque je l'ai su et que je l'ai prévenue, elle m'a répondu simplement : « Je le savais !... »

— Elle est venue voir M. le curé, un jour de cet été, poursuivait Emilia Barco. « Elle lui a demandé si c'était un péché, pour une mère, de donner sa vie pour son fils. M. le curé s'est fâché. « Ce serait un suicide ! L'Église interdit le suicide ! Tu mourrais sans prières, sans absolution, je ne pourrais pas te mettre en terre consacrée ! »

— « Mais mon Juanito est tellement malade ! Je pourrais le sauver si je lui donnais mon cœur ! Il pourrait continuer à vivre si je lui donnais mon cœur... Dieu me le pardonnerait certainement... » M. le curé n'a pas voulu céder, mais Anita s'est quand même sacrifiée... »

Comme les autres, Emilia Barco se mit à pleurer. Ses sanglots résonnaient dans la salle où les spectateurs semblaient ne plus respirer.

— Cela se passait avant qu'elle ait fait la connaissance du professeur Moratalla ? demanda Campo qui regardait ses mains.

— À cette époque-là, aucun de nous ne savait qu'il existait, même pas Anita Torrico. On n'avait jamais entendu parler de lui. Nous n'avons pas de poste de radio et on lit à peine le journal.

— Je vous remercie.

La vieille femme alla s'asseoir, serrant sa mantille autour d'elle, se dissimulant le visage comme honteuse d'une curiosité qui pouvait peut-être sauver une vie.

Le procureur se leva et commença son réquisitoire. Il fut court et précis, réclamant la tête de Moratalla.

Quand Maître Manilva se leva à son tour, on frémit dans la salle. Le procès durait depuis six heures et les paroles de cet homme qui s'était tu jusque-là tombèrent dans le rouge du soleil déclinant, rouge comme le sang que l'on réclamait à Moratalla. Celui-ci, assis derrière son défenseur, fixait le sol.

L'avocat parla lentement, il décrivit, une fois encore, la vie de son client et l'opération extraordinaire grâce à laquelle il avait conservé un génie à l'Espagne et au monde et, pour ce faire, malgré soi, il avait sacrifié la vie d'une vieille femme malade qui voyait, dans ce sacrifice, le couronnement de sa longue existence.

— Vous ne pouvez pas le croire, mon général ! Vous êtes soldat. Vous ne connaissez qu'une mort héroïque, celle qui vous frappe sur un champ de bataille, les armes à la main. Mais nous avons là un exemple merveilleux d'héroïsme tranquille. L'héroïsme d'une mère comme il ne peut y en avoir de plus beau ! Vous croyez voir en cette Anita Torrico une exception. Vous êtes persuadé qu'elle a agi sous l'influence de

Moratalla, qu'elle n'était plus maîtresse de sa volonté ! Mais circulez donc un peu ! Allez en France, en Allemagne, en Italie, allez n'importe où dans le monde, parlez à n'importe quelle mère. Interrogez celles qui se trouvent en ce moment dans la salle et qui pleurent... Pourquoi pleurent-elles donc ? Demandez-le-leur ? Parlez-leur, qu'elles soient Chinoises, Africaines, Mongoles ! Demandez à votre propre mère, si elle vit encore : Que ferais-tu si ton fils était en danger de mort et si tu pouvais le sauver en lui sacrifiant ta vie ? Croyez-vous qu'elle hésiterait ? Que toutes les autres mères hésiteraient ? Je vous le déclare, le cœur d'une mère est le plus grand mystère de Dieu, nous ne le comprendrons jamais ! Et je vous le dis, Anita Torrico n'a pas été la seule à donner son cœur, beaucoup de mères, toutes les mères s'appellent Anita !

Le général Campo semblait avoir rétréci. Quand Maître Manilva se tut, il se redressa comme si chaque mouvement lui causait une souffrance.

— Avez-vous encore quelque chose à dire ? demanda-t-il au procureur.

Celui-ci se leva, très pâle. Derrière lui, le couchant empourprait la fenêtre. Il agita la main, comme pour donner un coup, puis il la laissa retomber et baissa la tête.

— Oui, dit-il d'une voix nette. « Je demande l'acquittement... »

Moratalla bondit. Sa voix se perdit dans le tonnerre des acclamations. Ses lèvres remuaient, mais personne ne l'entendait. On vint l'enlever de sa place malgré la police, impuissante. Campo agita sa sonnette, menaçait, en vain.

Et, soudain, Moratalla se trouva face à face avec Dalias qui lui serra la main dans une étreinte muette, mais combien éloquente, avant de se détourner, honteux de son émotion.

L'acquittement prononcé, Moratalla rejoignit Juan. Il serra le jeune homme contre soi, caressa ses joues inondées de larmes.

Le général Campo donnait lecture du jugement et il n'en entendait pas un mot. Il avait la tête vide, à l'exception d'une seule phrase : « Le cœur d'une mère est le plus grand mystère de Dieu... »

Il était triste car il n'avait pas connu sa mère. Il appartenait à ces solitaires qui errent de par le monde.

La douleur de la vie est le berceau des grands...

Solana del Pino est un petit village situé au pied de la Santa Madrona. Sur la place du marché se dresse une fontaine ornée d'un saint de pierre. Chaque matin, les paysans vont s'assurer que l'eau coule de la houlette du saint, c'est signe alors que les champs ont à boire et que les récoltes disputées aux pierres et au soleil seront bonnes.

L'église se dresse sur une petite colline, au milieu des croix blanches et des tombes du petit cimetière. Fermé d'une petite grille, entourée d'une haie vive, on dirait une île dans la fournaise de l'été, les tourmentes de l'automne et le vent glacé de l'hiver.

Devant l'une des croix, l'on a installé un vieux banc fait de lattes et de rondins blanchis par le soleil. Un observateur peut reconnaître en lui le banc qui était à la porte des Torrico et sur lequel, autrefois, Anita s'asseyait. Pendant quarante-deux ans, elle s'y est installée pour voir le chemin par lequel son mari et ses fils revenaient à la maison. Inoccupé à présent, il attend, à côté de la croix qui ne porte qu'un nom, dans cet endroit plus isolé encore que la ferme, dans la montagne.

Un jour, Juan est venu s'asseoir sur ce banc. Un homme l'accompagnait, très grand, très fort, un géant, presque. Un temps, ils ont contemplé la croix, sans rien dire. Puis le grand homme a saisi la main de son compagnon.

— Vous avez encore dix ans devant vous, Juan. Mettez-les à profit. Devenez réellement le grand artiste que l'Espagne attend. Faites en sorte que le sacrifice de votre mère n'ait pas été vain. Ce sera dur. On vous attaquera, on rira de vous, on vous blessera, on vous tentera, on vous provoquera, on vous offrira toutes les beautés de la vie, vous incitant à en jouir. N'écoutez pas, Juan ! Travaillez ! Ne faites que cela, pour devenir tel que votre mère vous voyait quand elle était chez moi, étendue sur la civière. Vous avez une femme, vous allez avoir un enfant... c'est assez pour votre vie !

Le grand homme contempla le ciel bleu pâle qui semblait à portée de la main.

— ... Dix ans, c'est un instant. On a, souvent, plus vite vécu dix années, que conçu dix idées. Profitez de chaque journée, Juan, économisez chaque heure. Jamais celle que vous aurez perdue ne reviendra. Sachez sortir de vous-même pour devenir ce que vous devez être ! Dans dix ans, vous ne retrouverez personne pour vous donner son cœur !

— Je le sais, monsieur.

— Et je n'ai pas le pouvoir de vous donner la vie, une fois encore. 1963 sera votre plus grande, votre dernière année, Juan. C'est affreux de vous dire cela, mon petit, mais, dans dix ans, il n'y aura pas de chirurgien pour vous enlever une tumeur du myocarde. Mais dix ans peuvent apporter beaucoup si l'on sait en occuper chaque minute. C'est le dernier vœu de votre mère : « Que Juan soit heureux et qu'il devienne un grand artiste ! » Soyez tout cela, Juan.

— Je vous le promets, monsieur.

Ainsi s'écoula une heure prise sur les dix ans. Une heure qui passa en pensées non formulées. Le silence ambiant était bienfaisant, bienvenu. Dans la vallée, le village semblait rêver et les vitraux bariolés

de l'église renvoyaient les rayons du soleil de ce nouveau printemps qui arrivait, craintif.

— Quand retournez-vous à Madrid ? demanda Moratalla, rompant le silence.

Juan sursauta.

— Après-demain. Pas vous ?

— Non, je reste encore une semaine. Je m'accorde des vacances. Du bout de sa chaussure, il déplaça des petits cailloux.

— ... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'habiterai chez vous.

— Mais comment donc. Pedro sera très content.

— J'ai oublié de vous dire quelque chose, Juan. Après l'opération, quand je me suis retrouvé seul, dans mon bureau, je savais que votre mère...

Juan posa la main sur le bras de Moratalla.

— Je vous en prie, ne dites rien. Laissez-moi, pour les dix années qui me sont accordées, la force que j'ai quand je pense à ma mère. Oublions tout, monsieur, sauf l'heure au cours de laquelle elle m'a donné son cœur. Et même si l'on dit que toutes les mères en auraient fait autant, pour moi, la mienne est une sainte.

Le soleil de midi était déjà chaud et les fleurs secouèrent dans le vent la rosée déposée par la fraîcheur nocturne.

Au village, la fontaine coulait et les cultivateurs riaient.

Le sommet du Rebollero luisait, encore coiffé de neige éclatante contre le ciel bleu.

Le chemin qui monte de Solana del Pino vers la montagne est étroit et poussiéreux.

Deux hommes y marchaient. Le plus grand tenait le plus petit par les épaules et le serrait contre lui.

Ils marchaient, portant en eux la souffrance et l'avenir.

Car le bonheur des hommes est fait d'espoir et c'est un Dieu sage qui leur cache de quoi demain sera fait.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
4 JANVIER 1974 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

N d'édit. 737. – N°d'imp. 1818.
Dépôt légal : 4 trimestre 1972.
Imprimé en France

Beaucoup de mères s'appellent Anita

Dans un village de Castille vit Juan enfant chétif, dont la passion est la sculpture. Son milieu, à l'exception de sa mère Anita ne le comprend guère et n'a pas saisi ses dons prestigieux. Lorsque le médecin du village décèle son talent, débute pour Juan une aventure incroyable : il se voit ouvrir les portes de la plus grande école de beaux-arts d'Espagne à Tolède. Mais la maladie de cœur de Juan préoccupe ses nouveaux protecteurs. On veut conserver à l'Espagne le plus grand artiste qu'elle ait vu naître depuis deux siècles. Une tâche minuscule sur une radio et l'édifice s'écroule : Juan vivra-t-il malgré cette tumeur qui lui ronge le cœur ? Moratalla, le premier chirurgien d'Espagne, osera-t-il une intervention jamais pratiquée, interdite ? Le sacrifice d'Anita qui offre son cœur pour son fils sera-t-il vain ?